Mémoires d'un collégien russe

ANDRÉ LAURIE

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES PAYS

MÉMOIRES D'UN Collégien RUSSE

COLLECTION HETZEL

Elvina Fleury

6132



COLLECTION HETZEL

LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES PAYS

MÉMOIRES D'UN COLLÉGIEN RUSSE

PAR

ANDRÉ LAURIE



ILLUSTRATIONS PAR GEORGE ROUX

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

—



LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES PAYS



MÉMOIRES

D'UN

COLLÉGIEN RUSSE

CHAPITRE PREMIER

L'ACCUSATION

Je m'appelle Dmitri Fédorovitch Térentieff. Je viens d'avoir seize ans. Depuis la rentrée de Pâques, je suis élève de *Prima* au gymnase Saint-Vladimir à Moscou. Il y a deux ans que je fréquente, comme externe, les cours de ce lycée.

En ce moment, la plus épouvantable et aussi la plus injuste accusation pèse sur ma tête. C'est au fond d'un sombre cachot que j'écris ces lignes. J'y vois à peine, tant la lucarne qui m'éclaire est étroite; mais je n'en persiste pas moins dans mon projet : écrire ma justification, me prouver à moi-même, par le récit fidèle et sincère de toute ma vie, que je suis innocent du crime affreux dont on m'accuse...

Je crois connaître le coupable ; c'est un de mes camarades du collège. Un mot de moi suffirait peut-être à le faire enfermer à ma place dans cette noire prison, où l'on m'a amené il y a deux jours... Il habiterait ce réduit humide, peuplé de rats et de cafards... Je les entends courir sous la paille pourrie qui me sert de couche... Il prendrait de la main du geôlier le pain noir et la cruche d'eau qui sont ma ration quotidienne. Il sentirait ses doigts et ses pieds s'engourdir au souffle de la bise qui passe entre les barreaux de ma lucarne. Il porterait les bracelets de fer retenus par une lourde chaîne. Ce serait lui l'accusé, le criminel, le réprouvé... Mais comment accuser un autre sans preuves?... Surtout quand cet autre est un condisciple, et quand je ne puis alléguer contre lui que des présomptions assez vagues en somme, et aussi l'antipathie qu'il m'a toujours inspirée?... Non. Je souffre trop moi-même d'être frappé injustement pour risquer d'infliger cette souffrance à un innocent. Je n'ai que des soupçons. Rien de positif. Je me tairai donc.

Mais à moi-même je puis parler franchement, et je ne me fais aucun scrupule de tracer sur ces pages, destinées à moi seul, — et de l'écriture secrète que je viens d'imaginer tout exprès pour me donner cette satisfaction, — le nom de Capiton Karlovitch Strodtmann. C'est lui que je crois coupable du crime dont on m'accuse.

Je vais commencer par conter l'événement étrange qui m'a conduit ici, — dans ses grandes lignes tout au moins, puisque j'en ignore les détails, bien que des charges écrasantes pèsent sur moi.

Nous sommes aujourd'hui au 17 avril. Le 14 de ce mois, j'arrivai à sept heures du matin, comme d'habitude, au gymnase Saint-Vladimir. Deux agents de police aux collets rouges se tenaient aux abords du lycée; deux autres à l'intérieur de la cour.

Ils m'entourèrent aussitôt. Et, tandis que je restais là, surpris, regardant mes camarades groupés curieusement autour de la porte, le brigadier me dit :

« Vous êtes Dmitri Térentieff?

— C'est mon nom, répliquai-je.

— Suivez-moi. »

Je suis monté chez le directeur, précédé du brigadier, accompagné de deux agents.

M. Pérevsky se trouvait dans son cabinet. Lui si calme à l'ordinaire, lui qu'on a surnommé « le savant perdu dans les nuages », il se promenait avec agitation de long en large; ses lunettes étaient relevées sur son front; il froissait des papiers dans ses mains.

Comme j'entrais dans la pièce avec le brigadier, M. Sarévine, le surveillant général, escorté de plusieurs de nos maîtres, parut par une autre porte.

Le directeur s'assit alors. Il me considéra un instant d'un air troublé que je ne lui avais jamais vu; puis :

« Dmitri Fédorovitch Térentieff, commença-t-il, il s'est passé ici des faits de la plus haute gravité, qui, par malheur, vous compromettent beaucoup... Vous allez être interrogé.

Répondez franchement et sans rien déguiser... Paul Pétrovich Sarévine, je vous donne la parole. Questionnez l'accusé. »

Je restai frappé de stupeur par ce préambule, et tellement abasourdi de ce qui se passait que je n'entendis pas d'abord la question du préfet des études. Je le regardai en silence, me demandant à part moi ce qu'on me reprochait.

M. Sarévine est un homme de quarante-huit ans environ, très grand, très fort, qui m'a toujours paru ressembler à un colonel de la garde impériale. Il porte une longue moustache noire, et il a des sourcils épais qui couvrent presque ses yeux lorsqu'il est irrité et qu'il les rapproche. Sa sévérité, ou plutôt son amour de la discipline poussé presque au fanatisme, en fait dans le collège un personnage autrement redoutable que notre bon directeur, qui, retombé dans son fauteuil, m'examinait avec plus de tristesse que de colère.

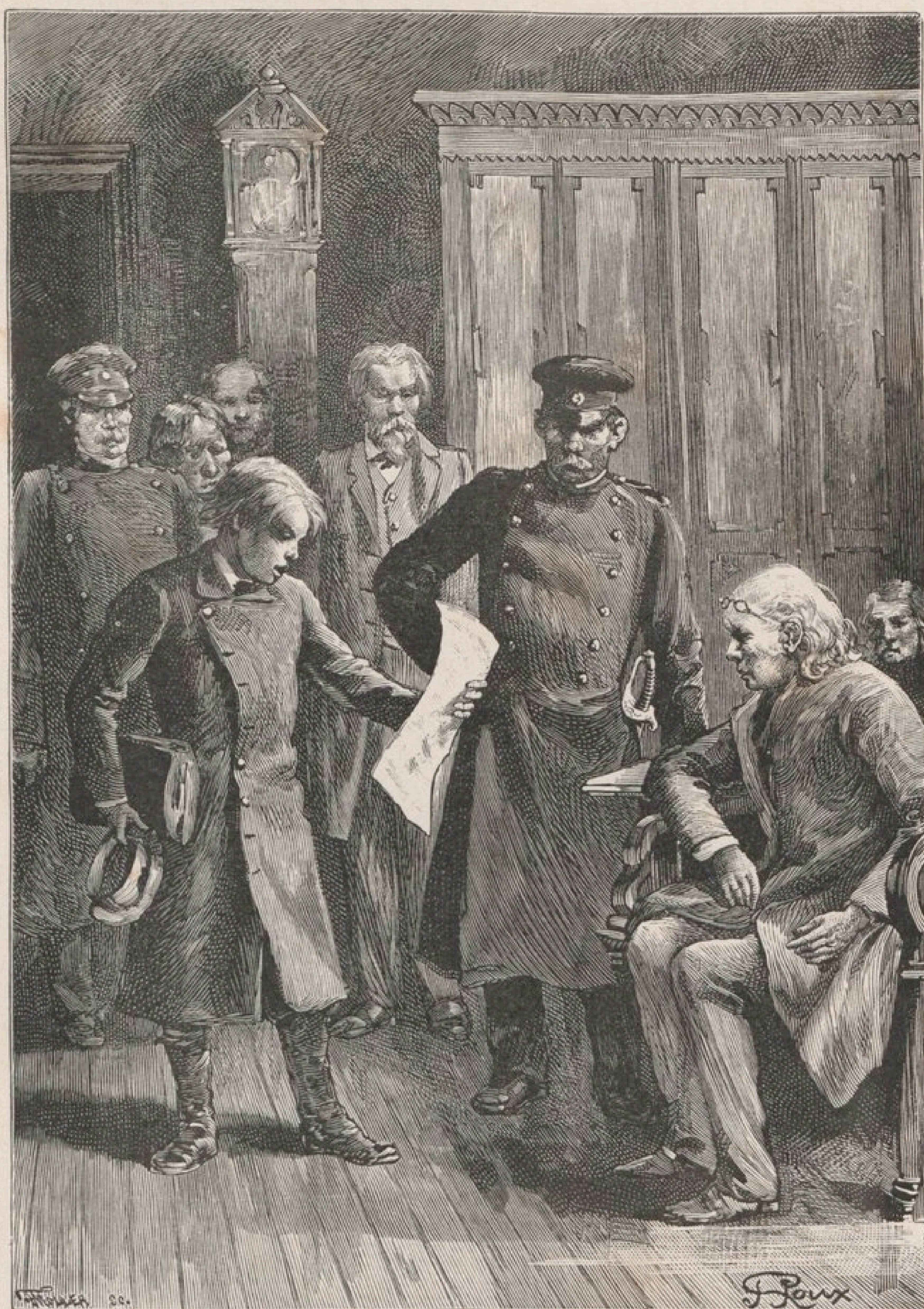
« Dmitri Térentieff, dit M. Sarévine, omettant peut-être avec intention mon nom patronymique[1], regardez ce papier et dites s'il vous appartient. »

Je me troublai légèrement; c'était une feuille de papier à musique, sur laquelle, la veille, à l'étude, j'avais commencé à transcrire une mélodie de ma composition, au lieu de préparer ma tâche du lendemain. Sans doute, j'allais être puni pour cette infraction à la discipline, — car c'est là un point sur lequel notre surveillant général ne transige jamais. Aussi fut-ce presque à voix basse que je murmurai une excuse.

« Ce papier est-il à vous, oui ou non? reprit M. Sarévine d'un ton plus sévère.

1. Il est poli, en Russie, de joindre le prénom du père à celui du fils : Dmitri Fédorovitch Térentieff, c'est-à-dire, Dmitri, fils de Fédor Térentieff.

I



AU COMBLE DE LA SURPRISE, JE REGARDAI CETTE PAGE.

— Oui, Monsieur, répondis-je enfin.

— Est-ce vous qui avez écrit ceci? » continua M. Sarévine en me présentant le revers de la feuille.

Je considérai avec stupeur les quelques lignes qui couvraient le papier. Je n'avais rien écrit, hier, sur cette feuille, que j'avais achetée neuve le matin même. Cependant il n'y avait pas de doute, c'était bien là mon écriture. Je retrouvais les boucles de mes *b*, le petit trait par lequel je termine la lettre *jate*, et surtout mes majuscules, presque semblables à celles des caractères d'imprimerie, — en un mot, toute l'apparence de mon écriture, qui est large, pleine, plus grande que celle de la plupart de mes camarades.

Au comble de la surprise, je regardai cette page, lisant et relisant, sans en comprendre le premier mot :

Condamnation à mort du sieur Gavruchka, portier du gymnase Saint-Vladimir.

« Répondez! me dit alors M. Sarévine. Reconnaissez-vous cette feuille? Est-ce vous qui avez tracé ces lignes?

— C'est mon écriture, répliquai-je, mais ce n'est pas moi qui ai écrit cela.

— Mon enfant, mon enfant, interrompit alors le directeur avec agitation, dites la vérité! On peut pardonner une faute, si grave qu'elle soit, quand elle n'est due qu'à l'étourderie; mais l'obstination et le mensonge ne font que l'aggraver.

— Ivan Alexandrovitch Pérevsky! répondis-je alors de l'accent le plus sincère, mon père ne mentait jamais. Il m'a appris à ne point mentir. Ce que j'ai dit est vrai.

— Prenez garde! dit M. Sarévine. Je vous avertis que vos paroles pourront avoir pour vous de graves conséquences. Persistez-vous dans vos dénégations?

— Oui, Monsieur. Ce n'est pas moi qui ai écrit ces mots. J'en ignore même le sens.

— Bien ! » dit M. Sarévine. Et, se tournant vers un personnage que je n'avais pas aperçu d'abord, assis dans l'embrasure d'une fenêtre : « Vous écrivez tout, monsieur Golovetchor?

— Oui, je sténographie, » répondit celui-ci.

Je reconnus mon ancien professeur de *Tertia,* devenu greffier de l'enquête. Que voulait dire tout cela, grand Dieu?

« Faites entrer le témoin Strodtmann, » dit le préfet des études.

On introduisit mon camarade de la deuxième division de *Prima*.

C'est un garçon qui ne m'a jamais été sympathique. Il est Allemand par son père, Russe par sa mère. Nous sommes du même âge. Il est grand, de ma taille à peu près; comme moi il a des cheveux blonds, et il porte la casquette blanche.

Il est, ainsi que moi, un des élèves les plus médiocres de la classe de *Prima*. Il n'obtient, pas plus que moi, de bonnes places au concours, ni de succès à la fin de l'année... En un mot, il y a entre nous une certaine ressemblance, mais toute superficielle, je me hâte de le dire. Au moral, — du moins je l'espère, — nous ne nous ressemblons aucunement.

Je ne pus croire d'abord qu'il venait déposer contre moi... je dus cependant me rendre à l'évidence.

« Capiton Karlovitch Strodtmann, dit le préfet des études, racontez les faits qui sont à votre connaissance. »

Capiton, qui était d'une pâleur inaccoutumée, rougit légèrement à ces paroles, et il me parut qu'il évitait mon regard.

« Voici, dit-il d'un ton assez dégagé. Hier, à quatre heures,

après la classe du soir, je restai, selon mon habitude, à l'étude pour terminer ma version grecque. Nous étions peu nombreux, huit ou neuf élèves, je crois, entre autres mon camarade ici présent, Dmitri Fédorovitch Térentieff. Ayant à chercher un mot dans mon dictionnaire grec, je m'aperçus que je l'avais laissé chez moi. Tous mes camarades se servaient du leur, excepté Térentieff qui écrivait sur une grande feuille de papier. Je m'approchai de lui pour le prier de me prêter son lexique, et lui, me voyant venir, cacha ce qu'il écrivait, si bien que je ne pus rien lire. J'eus cependant le temps de voir de gros caractères, écrits sur une feuille de papier à musique.

— Dmitri Térentieff, dit M. Sarévine, interrompant la déposition de mon condisciple, reconnaissez-vous l'exactitude de ces faits?

— Oui, répliquai-je, excepté ce qui concerne les gros caractères écrits sur la feuille. C'était de la musique que j'écrivais... des notes et non des mots.

— Pourquoi l'avez-vous cachée lorsque votre camarade s'est approché de vous?

— Parce que... c'était... »

Je m'arrêtai, embarrassé ; je répugnais à avouer la vérité ; c'est que cette musique était de ma composition ! Comment confesser ce que tout le monde ignore, que la musique est l'intérêt, le charme, la passion de ma vie? Comment dire que sans cesse des mélodies inconnues, entraînantes, irrésistibles, emportent mon âme loin, bien loin, du grec et du latin, du gymnase de Saint-Vladimir et de Moscou, là-haut dans les espaces bleus, infinis... Pouvais-je confier à des auditeurs indifférents, peut-être hostiles, que je rêve d'aban-

donner la science pour l'art, les lettres pour la divine harmonie, et que la composition d'une symphonie hante mon esprit jour et nuit; qu'hier encore en étude, j'en transcrivais un des motifs !... A quoi bon dire à tous mon secret, le livrer à la risée de mes camarades, à l'ironie de mes maîtres ?...

Je me tus.

« Votre silence est accusateur, dit M. Sarévine après un moment. Répondez. Pourquoi vous êtes-vous caché de votre camarade ?

— Je ne voulais pas qu'il vît ce que j'écrivais.

— Mais pourquoi cela ?

— Permettez-moi, Monsieur, de taire mes raisons. »

Un murmure désapprobateur se fit entendre. Le directeur eut un geste de découragement; puis, s'adressant à moi avec bonté, il m'engagea à ne pas m'obstiner dans le silence. Mais je ne pus me résoudre à parler.

« Achevez votre déposition, Strodtmann, dit le préfet des études.

— Je revins à ma place, reprit Capiton, et je me remis à ma version. Un peu avant cinq heures, M. Sarévine entra dans la salle. Je tournai instinctivement les yeux vers Térentieff et je le vis enfermer précipitamment dans son pupitre la grande feuille de papier. M. Sarévine fit sa tournée et sortit. Dmitri Fédorovitch parut étudier avec attention, ses livres ouverts devant lui, aussi longtemps que M. le surveillant général fut présent. Cinq minutes plus tard la cloche sonna. Dmitri sortit l'un des premiers; il portait sous son bras sa serviette contenant probablement la feuille en question. J'en eus bientôt la certitude.

— Capiton Strodtmann se trompe, dis-je à cet instant; j'ai

laissé cette feuille dans mon pupitre, pliée sous mes cahiers!

— Laissez parler le témoin, dit M. Sarévine.

— Dmitri était parti sans reprendre son dictionnaire, continua d'une voix calme Capiton Strodtmann, je voulus le replacer dans son pupitre, et, avant de quitter la salle, je me dirigeai vers sa place.

— Y avait-il encore quelques-uns de vos camarades en étude?

— Non, tous étaient sortis. Il n'y avait que le portier Gavruchka, qui resta le dernier dans la salle. En ouvrant le pupitre de Dmitri, je pensai tout à coup au mystérieux papier; je voulus savoir ce que c'était, et je me mis à le chercher parmi les papiers de mon camarade...

— C'est trop fort, m'écriai-je avec indignation. Quelle impertinence! oser fouiller dans mes papiers et s'en vanter, par-dessus le marché!...

— Je vous ai déjà dit de laisser parler le témoin, dit M. Sarévine de sa voix brève. Que se passa-t-il alors?

— Pendant que je remettais en ordre les papiers de Térentieff, notre camarade Serge Arcadiévitch Kratkine revint dans la salle.

— Que cherches-tu là? me demanda-t-il. Pourquoi fouilles-tu dans le pupitre de Dmitri? Tu sais que cela ne lui plaît pas.

— Je remets son dictionnaire en place, lui dis-je, croyant inutile, par égard pour Dmitri, de parler du papier dont il faisait mystère et qui du reste ne se trouvait pas dans le pupitre. Il l'avait emporté, ainsi que je le supposais. »

A ce moment du récit de Capiton Strodtmann, je fus saisi d'un violent accès de colère. Son indiscrétion, la manière

dont il mêlait le faux avec le vrai pour m'accuser me causèrent tout à coup une véritable exaspération.

« Où veux-tu en venir? m'écriai-je. Après avoir eu l'impardonnable indiscrétion de fouiller dans mes papiers pour y découvrir mes secrets, tu oses encore mentir et dire que le feuillet n'y était pas... C'est donc que tu l'as pris !... car, si j'ignore dans quel but tu inventes tout cela, je te connais assez pour soupçonner que tu complotes quelque chose de très bas et de très vil. »

A ces mots, prononcés par moi dans l'ardeur de la colère : « C'est donc que tu l'as pris ! » je vis distinctement le visage pâle de Strodtmann devenir livide. Il me jeta un regard si venimeux et si troublé que j'en restai saisi moi-même ; mais personne que moi ne parut remarquer son émotion.

« Votre emportement même vous accuse, interrompit M. Sarévine d'un ton de froideur glaciale. Continuez, témoin.

— Mais, monsieur le surveillant, il ment ! criai-je encore. Il prétend n'avoir pas trouvé ce papier, — parfaitement innocent d'ailleurs, — et moi j'affirme l'avoir laissé dans mon pupitre, au milieu de mes cahiers. Certes, je l'y croyais en sûreté !... En somme, je n'avais tracé sur la feuille que deux ou trois lignes de musique... Qui donc a eu l'impertinence de la prendre, d'y mettre cette inscription ridicule et d'imiter mon écriture, par surcroît... C'est à n'y rien comprendre. Et si ce n'est pas dans mon pupitre qu'on l'a pris, où est-ce ?

— Ce n'est malheureusement pas dans votre pupitre que nous l'avons trouvé, dit alors M. Pérevsky d'une voix grave et en pesant chacune de ses paroles. Ce papier, Dmitri Térentieff, a été relevé ce matin par M. Sarévine, en ma pré-

sence, dans la loge du portier Gavruchka, l'infortunée victime de l'acte criminel dont vous êtes l'auteur présumé.

— Gavruchka ?... victime ?... » répétai-je sans comprendre.

En effet, ce n'est pas dans ce rôle-là que j'avais connu Gavruchka jusqu'à ce jour; c'était bien plutôt dans celui de tortionnaire. Depuis des années, des générations d'élèves grands et petits ont été unanimes à maudire ce tyran domestique et à détester son autorité taquine et humiliante. J'ai supposé, en entendant les paroles du directeur, qu'on lui avait fait quelque niche.

« On a peut-être voulu faire une plaisanterie à Gavruchka en se servant de mon papier, ai-je dit alors; mais je ne sais rien à ce sujet et je ne m'en suis pas mêlé.

— La « plaisanterie » a été forte, dit M. Sarévine. Gavruchka gisait sans connaissance dans sa loge, ce matin à sept heures. Tout indiquait un attentat commis contre sa personne, qu'on a cru consommé. La victime était et est encore hors d'état d'articuler un mot. Peut-être succombera-t-elle aux mauvais traitements qu'elle a subis. Il y a eu commotion cérébrale. Des charges écrasantes pèsent sur vous. Vous ferez sagement d'avouer sans retard votre forfait, de nommer vos complices, de nous expliquer comment une « plaisanterie » a pu dégénérer en crime. Gavruchka ne porte pas de traces de violence; on suppose que c'est peut-être le saisissement qui l'a terrassé lorsqu'il a lu ou entendu l'inepte sentence de mort écrite par vous sur ce papier... Expliquez-vous franchement, je vous le conseille une dernière fois. »

Je restai atterré à ces mots! Gavruchka à l'agonie! et moi, Dmitri Fédorovitch, accusé d'être son assassin!... Et

on me disait cela tout tranquillement! on me croyait capable d'un crime!... C'était à en devenir fou. Pendant un moment la tête me tourna.

Impuissant à prononcer un mot, j'écoutai en silence la déposition des autres témoins.

Serge Arcadiévitch Kratkine, mon meilleur ami, est venu d'abord. Il a confirmé le rapport de Capiton Strodtmann, quant à sa présence dans la salle d'études; ils sont sortis ensemble du collège. Serge est convaincu que je suis innocent; mais il n'a aucune preuve, et il a même reconnu l'écriture comme étant la mienne. Plusieurs de mes camarades, entre autres Grichine Jégor, ont déposé dans le même sens.

Après eux on entendit la déposition d'un des agents de police. Il déclara m'avoir vu entrer dans la loge de Gavruchka la veille, vers huit heures du soir. Il me reconnut sans hésitation. Je portais les mêmes vêtements, la même casquette blanche.

« Qu'êtes-vous venu faire hier soir chez Gavruchka ? »

La réponse ne m'embarrassa pas. Je n'avais qu'à dire la vérité.

« En rentrant chez moi hier soir, je me suis aperçu que j'avais oublié d'emporter mon dictionnaire grec; je l'avais prêté à Strodtmann, ainsi qu'il l'a dit. Je n'avais pas encore fait ma version, et il fallait la remettre ce matin.

— Qu'aviez-vous donc fait en étude?

— Devant une accusation aussi grave, je n'hésite plus à le dire. J'ai passé toute l'heure d'étude à transcrire une mélodie que j'avais dans la tête et qui m'empêchait de penser à ma version. Je voulais la faire ce soir chez moi. C'est dans l'espoir que Gavruchka me permettrait d'entrer dans le gym-

nase et dans la salle pour prendre mon dictionnaire, que je suis revenu. J'ai frappé à la petite porte, à droite du grand portail, celle qui donne directement dans la loge. Gavruchka m'a ouvert lui-même. Je suis entré, je lui ai exposé ma requête. Il a absolument refusé de m'ouvrir la classe, disant que c'était contraire aux règlements ; je suis reparti aussitôt...

— Combien de temps êtes-vous resté dans la loge du dvornik[1] ? a demandé le directeur.

— Une minute, deux tout au plus.

— Avez-vous vu ressortir l'accusé ? demanda M. Sarévine à l'agent de police.

— Non, ou du moins pas seul. Après l'avoir vu entrer dans la loge, j'ai continué ma ronde jusqu'au bout de la rue, puis dans la rue voisine ; cela m'a bien pris une demi-heure. Je n'ai plus pensé au jeune homme, lorsque, à minuit moins un quart, me trouvant à cinquante mètres environ du gymnase, la petite porte s'est ouverte avec précaution. Trois jeunes gens en sont sortis ensemble ; l'un était grand, de la taille et de l'allure de Térentieff, les deux autres plus petits. Ils portaient de longs touloupes, des plaids remontés jusque sur le nez, et le plus grand des trois avait la casquette blanche de la première classe du gymnase. Étonné de les voir sortir du lycée à cette heure, je me mis à marcher derrière eux. Ils allaient très vite et se séparèrent sans mot dire au coin de la rue. Je continuai à suivre le plus grand, et je pus voir, à la lueur du gaz, qu'il avait les cheveux blonds. Je me sentis certain que c'était le jeune homme que j'avais vu rentrer

1. Concierge.

au gymnase à huit heures. Pourtant, je dois dire que le témoin Strodtmann a les cheveux de la même couleur, et qu'il ressemble autant que l'accusé au jeune homme que j'ai filé hier soir. »

A ce moment de la déposition de l'agent de police je rencontrai le regard de mon condisciple ; il verdit littéralement, et, à l'instant même, éclata dans mon esprit la conviction, qui n'a fait que s'accroître depuis, que le coupable du crime dont il veut me rendre responsable, c'est lui. Je regardai les assistants ; mais aucun, à ma grande surprise, ne parut remarquer son agitation, et l'agent continua :

« J'ai suivi le jeune homme jusqu'à la Pétrovka. Là, il s'est dissimulé dans un coin sombre, ou bien il est entré dans une maison, ou peut-être s'est-il jeté dans une rue voisine. Quoi qu'il en soit, je l'ai perdu de vue, et je n'ai pu le retrouver. N'ayant après tout aucune raison de l'incriminer, j'abandonnai la poursuite, et je n'aurais sans doute plus pensé à lui, si, ce matin à la première heure, un garçon de salle du gymnase n'était venu en toute hâte chercher l'ispravnik [1]. Je l'ai accompagné à Saint-Vladimir, et, dans la loge du dvornik, nous avons trouvé réunis M. le directeur et M. le préfet des études. Devant eux était agenouillé le portier Gavruchka les yeux bandés, le front sur une table, les mains en avant, une serviette tordue en corde posée sur la nuque. Il était sans connaissance. Par terre M. Sarévine a ramassé le papier contenant la sentence de mort. Ce matin j'ai assisté au défilé des élèves entrant au gymnase ; j'ai reconnu sans hésitation en Térentieff le jeune homme qui est

1. Commissaire de police, investi d'un grade militaire.

entré à huit heures chez Gavruchka. Je n'ai pu réussir à reconnaître ceux qui l'accompagnaient lorsqu'il est sorti à minuit. »

Après la déposition de l'agent, je suis resté confondu, anéanti. Parviendrai-je à me disculper? Comment prouver que ce n'était pas moi?... Si seulement Gavruchka pouvait parler!...

« Vous persistez à dire que vous êtes sorti immédiatement de la loge du concierge? m'a demandé le directeur.

— Oui, Monsieur, immédiatement; je n'ai pas vu en sortant l'agent de police que j'avais aperçu lorsque je suis entré. La rue était solitaire, comme l'est toujours ce quartier. Je ne crois pas avoir rencontré une seule personne...

— Où avez-vous passé la soirée?

— J'avais l'intention de rentrer chez moi, pour faire ma version; mais cela ne m'étant plus possible sans dictionnaire, je suis allé au concert de la Porte-Dorée, où je suis resté jusqu'à minuit environ.

— Quelle place avez-vous prise?

— Un billet de 3e galerie de pourtour, que j'ai payé à la caisse en entrant.

— Quels morceaux avez-vous entendus?

— De la musique instrumentale: la *Symphonie héroïque* de Beethoven; un morceau de la *Damnation de Faust* de Berlioz; des valses de Brahcus, une mélodie de Rubinstein.

— Il lui a été facile de lire le programme, dit M. Sarévine à demi-voix. A quelle heure êtes-vous rentré chez vous?

— A minuit un quart.

— Avez-vous parlé à quelqu'un?

— Au dvornik de la maison que j'habite, dans la Pétrovka...

— Ah!... Vous habitez la Pétrovka, dit M. Sarévine en échangeant un regard avec l'agent. Si on ne retrouve personne qui vous ait vu et reconnu au concert, cela sera fort grave.

— Dmitri Térentieff, me dit alors le directeur, vous le voyez, toutes les dépositions sont contre vous. Encore une fois nous vous engageons à nous révéler la vérité, à dénoncer vos complices, afin d'alléger les charges qui pèsent sur vous.

— Je suis innocent, Monsieur, je n'ai pas de complices. Je le jure sur l'honneur. Je n'ai rien su de toute cette affaire, et c'est vous qui m'avez appris le triste état où se trouve Gavruchka; je l'ai vu pour la dernière fois hier soir à huit heures, en parfaite santé. »

Le directeur s'est alors levé.

« Messieurs, a-t-il dit aux agents, faites votre devoir. Les dénégations de l'accusé m'obligent à vous l'abandonner. Il ne nous reste plus qu'à employer tous nos efforts pour découvrir ses complices. »

Le brigadier s'est approché de moi :

« Au nom du tzar je vous arrête ! » m'a-t-il dit.

Il m'a passé les menottes, et je suis descendu au cliquetis de mes chaînes, entre deux agents.

Au bas du grand escalier, dans la cour, tous les élèves de *Prima* étaient groupés, curieux et inquiets, attendant le retour de ceux d'entre eux qui avaient été appelés en témoignage.

Un affreux sentiment de honte, de rage impuissante, me saisit lorsque je me vis, dans cet équipage ignominieux, donné en spectacle à mes camarades.

La plupart étaient silencieux et tristes ; quelques-uns, voulant peut-être écarter par là tout soupçon de complicité, s'éloignaient de moi avec horreur, criant : « Ouf! ouf! » d'un air d'indignation, ou crachant en signe de mépris.

Mais, comme je traversais la cour, mon brave ami Serge Arcadiévitch Kratkine se jeta à mon cou.

« Courage ! cria-t-il. Tu es innocent ! Nous en sommes convaincus, et je ne t'abandonne pas. Crions tous : « Vive « Dmitri Fédorovitch Térentieff !... »

Quelques-uns de nos camarades, Grichine Jégor entre autres, qui s'approcha de moi pour me serrer la main, joignirent leur voix à la sienne ; après quoi je franchis la grille.

Dix minutes plus tard j'étais en prison.

J'ignore quel sera mon sort. Je vais être interrogé sans doute, obligé de comparaître devant un tribunal. Depuis que je suis seul ici, toute ma vie se retrace involontairement à mes yeux. Les souvenirs des jours heureux m'obsèdent. Je revois comme en résumé mon existence entière ; il me semble y trouver des matériaux pour ma défense ; peut-être le récit sincère de toutes mes actions, de tous mes sentiments, aidera-t-il à me disculper.

Mais il se fait tard déjà. Le jour ne pénètre presque plus dans ma cellule. Je suis obligé de m'arrêter. Demain je continuerai ce récit ; ou plutôt je commencerai mes mémoires. Cela me servira à tromper l'ennui d'une captivité qui menace d'être longue. J'ai demandé et obtenu une provision suffisante de papier, d'encre et de plumes.

Oui, l'oisiveté forcée de ces longues journées m'a trop pesé ; en me rappelant les jours heureux j'oublierai les tristesses de l'heure présente.

La nuit tombe. J'entends les rats remuer la paille de mon grabat. Ils doivent être nombreux, à voir la manière dont ils ont entamé mon pain de seigle... J'en ai le frisson... Est-ce que j'aurais peur, par hasard?... Non ! Dmitri Fédorovitch Térentieff ne saurait avoir peur; il est fils d'un honnête homme, il est complètement innocent du crime dont il est accusé ; il est tranquille. Une bonne conscience est le meilleur oreiller, même sur la paille humide d'un cachot hanté par les rats.

CHAPITRE II

SOUVENIRS D'ENFANCE

Mes premiers souvenirs me représentent la demeure de mon père, lieu de ma naissance, située au bord d'un village écarté de la Petite-Russie. Notre vieille izba s'élevait isolée, tournant le dos à la route, entourée d'un jardinet inculte et de quelques hangars et dépendances délabrés. Nous étions à l'écart des autres habitations du village, irrégulièrement groupées autour de la maison seigneuriale. Cette maison appartenait, ainsi que toute la contrée environnante, à une veuve riche et excentrique, la princesse Lébanoff. Elle passait la plus grande partie de l'année à Pétersbourg, et ne venait en exil à Sitovka que lorsque la nécessité de recueillir ses rentes en personne l'y forçait. Excepté pendant ces rares visites, les fenêtres du château restaient closes, et les grands arbres du parc ne servaient qu'à abriter les ébats des gamins du village, qui s'y introduisaient en dépit de tous les efforts de l'intendant Ivan Tchernigov pour déraciner cet abus.

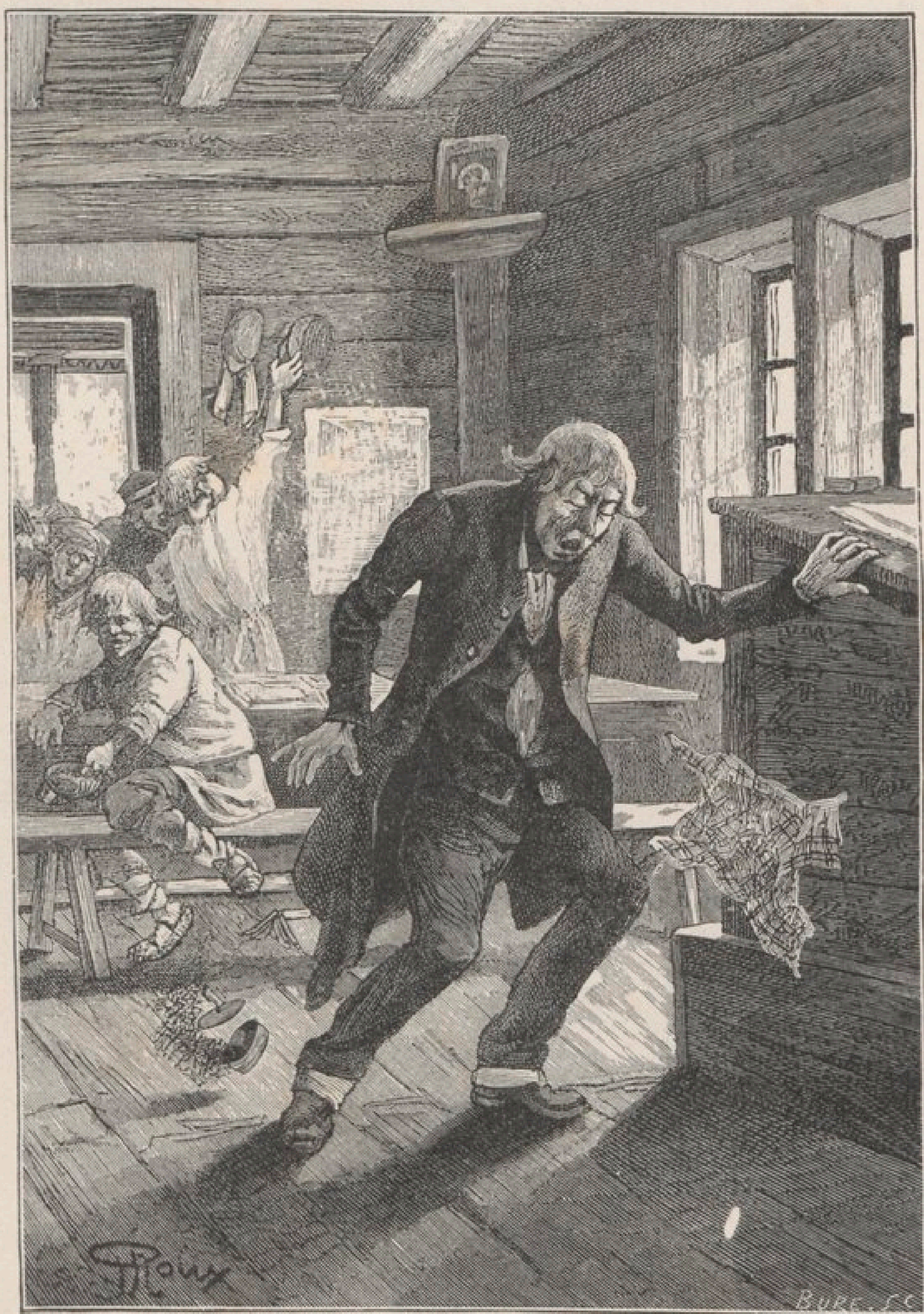
Le pauvre homme en était grandement indigné. Souvent

on l'entendait se répandre en plaintes contre nous, avec le maître d'école allemand, qui avait toujours aussi cent tours de notre façon à lui conter.

Parmi les jeunes garnements qui faisaient ainsi la vie dure à l'intendant de Mme Lébanoff, aussi bien qu'à l'antique magister, j'occupais, je ne crains pas de l'affirmer, un rang prééminent. S'il s'agissait de commander une expédition contre nos supérieurs naturels, au dedans ou au dehors du village, toujours j'étais le chef. Je déployais une imagination qui m'étonne encore pour combiner des incidents et empêcher ainsi les cours réguliers de la classe. Tantôt maître Johann Lebewohl, voulant prendre une prise de tabac, introduisait pieusement ses deux doigts dans sa tabatière de corne et les portait à son nez. Mais, hélas ! au lieu de l'arome délicat et pénétrant qu'il humait par avance, une pincée de poivre venait lui piquer cruellement les narines et arracher de ses yeux des larmes cuisantes, accompagnées de formidables éternuements. Les coupables profitaient du tumulte pour se glisser à pas de loup sous les bancs et prendre la clé des champs. Quand le patient reprenait haleine et cherchait, tout en s'essuyant les yeux, les auteurs de ce mauvais tour, nous étions déjà loin, et sa colère tombait sur les innocents.

Ceux-ci, malgré la répétition fréquente de la scène, restaient généralement insensibles à ses souffrances ainsi qu'à ses reproches, et de plus ils n'y comprenaient rien. Le paysan russe est doué, dès l'enfance, d'un flegme, d'une impassibilité que rien ne trouble. Si même, emporté par une injuste indignation, maître Lebewohl distribuait quelques taloches, on les acceptait avec résignation, en se consolant par le dicton : « Le ciel est haut, le tzar est loin. » Ce qui est une

II



AU LIEU DE L'AROME DÉLICAT, UNE PINCÉE DE POIVRE
VENAIT LUI PIQUER LES NARINES.

manière de dire qu'il faut savoir supporter ses maux avec résignation et ne point regimber contre l'inévitable.

Un autre jour, le magister voulut tracer au tableau noir les caractères et les figures destinés à nous inculquer la science. Point! Une poix gluante enduisait toute la surface du tableau et arrêtait sa craie agile au milieu de ses arabesques. Ou c'était sa plume de fer qui se trouvait collée dans l'encrier. Aucun effort ne réussissait à l'en arracher. Ou encore, c'était le bâton d'épine avec lequel il nous tenait en respect qui se trouvait égaré. Or, le maître ne pouvait professer, assurait-il, que son bâton sous le bras. L'heure de classe se passait à le chercher, et, ce temps écoulé, rien n'aurait pu nous tenir enfermés. Avec un cri de joie discordant, nous nous élancions au dehors comme une bande de poulains sauvages de l'Ukraine.

Le bâton se trouvait tantôt dans le lit du maître, tantôt à demi consumé dans le poêle, et grande était alors sa satisfaction mélangée de colère.

« Encore un tour de ce maudit Dmitri Fédorovitch ! » disait-il en grommelant. Et, il faut l'avouer, il était généralement dans le vrai en me considérant comme l'auteur de ses maux.

J'avais en effet pour l'étude et pour toute autorité, autre que celle de mon père, une aversion singulière. Je n'étais heureux que seul, courant à perdre haleine dans la campagne déserte, me grisant de l'air froid qui souffle du steppe. Parmi mes camarades de classe, je ne comptais pas un ami. Ils me servaient d'instruments pour jouer quelque tour au maître ; mais, une fois ma liberté conquise, je m'éloignais d'eux sans mot dire, et, traversant tout le village, je me

perdais au loin pendant des journées entières. Je marchais droit devant moi, les mains enfoncées dans les poches de mon charovar [1], rêvant à tout, au monde, sans jamais éprouver le besoin d'un confident ou d'un ami. Je ne reparaissais que le soir, affamé comme un jeune loup, et je rentrais aussi tranquillement chez nous que si ma conduite n'avait rien eu de répréhensible.

« Te voilà, Dmitri ! disait mon père en soulevant sa tête du fond de son vieux fauteuil délabré. Tu auras fait l'école buissonnière toute la journée ; je le vois à ta mine... Tu seras donc toujours un paresseux incorrigible !... Après tout, mon garçon, amasse de la santé, va, je ne m'y oppose pas ! C'est encore ce que tu peux faire de plus sage... »

Et mon bon père se laissait retomber épuisé dans son fauteuil. Je le considérais avec un respect attendri, comme un être faible et délicat, d'une tout autre pâte non seulement que les moujiks [2] de Sitovka, mais encore que moi-même, le rude et fort garçon, qui l'aurais soulevé du bout du doigt, me semblait-il...

Mon père était médecin. A vingt ans, n'ayant pas encore conquis son diplôme, il avait épousé sa cousine, Alexandra Pavlovna Latkine, fille d'un gentilhomme ruiné, qui était mort, la laissant sans appui et dans un complet dénuement. Le jeune étudiant et sa femme avaient d'abord vécu à Moscou presque dans la misère. Un peu plus tard, quand mon père fut docteur, il hérita d'une parente éloignée le petit bien et la vieille masure de Sitovka, et ils allèrent s'y fixer, heureux d'avoir un abri assuré. C'est là que je vins au monde

1. Large pantalon bouffant.
2. Paysans.

et que ma jeune mère mourut peu de temps après ma naissance.

Mon père était doué d'une intelligence exceptionnelle. Ses études en témoignaient, et déjà, malgré les difficultés qui entravaient sa carrière, il avait réussi à se faire un nom dans la science; mais, après la mort de ma mère, sa santé, déjà compromise, acheva de se délabrer. Attristé, découragé, vieilli par les soucis, sentant bien surtout qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il résolut de finir ses jours dans la retraite, à Sitovka.

Tous les matins, il montait dans sa pauvre télègue[1], attelée d'un petit cheval à la crinière inculte, et il partait pour ses visites. Je le vois encore, ramenant autour de lui les plis de son long armiak [2] de paysan, en drap grossier, dont le tissu rude faisait paraître ses traits plus délicats encore. Il avait de longs cheveux blonds soyeux, des mains élégantes et grêles, et, pour moi, il était l'image de tout ce qui est noble et élevé. Je n'aimais que lui; rude et farouche envers tous, avec lui j'étais soumis, affectueux comme une fille. Aussi cet excellent père était-il plein d'indulgence pour moi, et, lorsqu'il lui revenait quelque plainte sur ma conduite, il ne me semblait jamais bien indigné de mes méfaits.

Et que m'importait l'opinion des autres! Son mépris à lui m'aurait été insupportable. Quant à ce que pensait de moi maître Lebewohl ou tout autre personnage, je ne m'en souciais pas plus qu'un poisson d'une pomme. Je savais que mon père avait horreur du mensonge et de toute lâcheté; et je les évitais donc. Pour le reste je n'en faisais qu'à ma guise. J'avais

1. Charrette à quatre roues très légère.
2. Sorte de pardessus.

fort bien remarqué qu'il prenait plaisir à me voir fort et agile. C'est pourquoi je m'adonnais à tous les exercices du corps qui étaient à ma portée, courant, sautant des obstacles, grimpant aux arbres comme un écureuil, montant à cru tous les chevaux du voisinage, m'appliquant à soulever des poids de jour en jour plus lourds; si bien qu'à dix ans, j'étais parfaitement inculte intellectuellement (c'est tout au plus si je savais lire et écrire), mais fort physiquement et développé à ce point qu'on m'aurait donné quatorze ou quinze ans au moins.

Je ne savais passablement qu'une chose : le français, que mon père avait parlé dès l'enfance, ainsi que tous les Russes bien élevés, et qu'il m'avait appris sans aucun effort de ma part.

Mon père s'amusait souvent du contraste entre lui et moi; il se plaisait à comparer mon gros poing solide, mes épaules carrées, ma figure large et pleine, à son grand corps mince et voûté; on eût dit que cela le réconfortait de me voir si vigoureux. Le fait est que nous ne nous ressemblions guère. Je promettais d'être grand comme lui; mais c'était tout. Rien dans mon visage vermeil, au teint hâlé par le grand air et l'exercice, entouré d'épais cheveux blonds, coupés droit sur le front, ne rappelait le fin visage maladif de mon père.

Tout, dans Fédor Illitch, était du lettré, de l'homme d'étude; on pouvait dire de lui que la lame usait le fourreau. Quant à moi, j'aurais pu défier la lame la mieux affilée d'entamer, si peu que ce fût, l'épais fourreau que j'étais.

Nous habitions tous deux notre izba à demi ruinée. Personne ne prenait soin de nous, nous n'avions aucun serviteur. Moi, je m'occupais du petit cheval, Vodka, que j'avais ainsi

baptisé du nom de l'eau-de-vie de grain fermenté qu'on boit en Russie et auquel lui donnait droit, selon moi, son caractère impétueux et violent. Les bonnes courses que nous faisions ensemble, l'un portant l'autre, lorsque mon père, rentré de ses visites, n'avait plus besoin de Vodka ! J'avais réussi à le dompter à peu près, et, malgré ses ruades effrénées, je me livrais sur son dos à des chevauchées délicieuses. Quelquefois je m'amusais à tresser sa crinière et sa queue avec des galons de laine aux couleurs vives, que j'avais obtenus de quelque *dvorovies*[1] du voisinage. Quand je l'avais fait ainsi faraud, je disposais au-dessus du siège de la télègue un berceau de branches feuillues, grâce à quoi mon père faisait ses courses à l'abri de notre cruel soleil, — car rien n'est plus accablant que la chaleur de l'été russe, et le malade en souffrait plus qu'il ne voulait l'avouer.

Je me rappelle la peine aiguë qui me traversait le cœur, en dépit de mon insouciance apparente, lorsque j'entendais cette toux caverneuse sortir de sa frêle poitrine, que je voyais son front mouillé de sueur et le mouchoir qu'il portait à ses lèvres taché de sang ! Je le sais maintenant, il lui aurait fallu des soins de tous les instants, une existence large et facile. Peut-être une vie différente de celle qu'il menait eût-elle prolongé ses jours. Au lieu de cela nous vivions comme les plus rudes moujiks, mangeant un pain grossier, de la viande une fois ou deux par an, du poisson séché le plus souvent. Il fallait que je me sentisse d'humeur *cuisinante* pour préparer quelque bol de *racha*[2] chaud quand mon père rentrait. Je ne sais ce que serait devenu le cher homme à ce régime, s'il

1. Fille de ferme.
2. Gruau de blé noir.

n'avait eu le thé pour le réconforter. Il en prenait constamment, à la vraie manière des paysans russes, c'est-à-dire en puisant une gorgée dans son verre, puis mordant dans le morceau de sucre qu'il tenait de l'autre main. C'est ainsi que je le revois toujours, enfoncé dans son fauteuil usé, sa tête, ravagée par la maladie, mais toujours belle, éclairée par la lampe, et lui absorbé dans quelque gros bouquin. Il ne levait les yeux de temps en temps que pour remplir sa tasse au grand samovar de cuivre rouge qui chantait auprès de lui, ou pour me dire un mot.

« Il fait froid, Mitia[1] ! il fait grand froid ! rapproche-toi donc du feu ? »

Il s'asseyait frileusement tout contre le poêle et grelottait sans cesse. Moi, je n'avais jamais froid, au contraire, et, si je prenais soin d'entretenir une véritable fournaise, c'était uniquement pour lui. La nuit, il s'étendait le long du poêle, sur un vieux divan de cuir, et, enveloppé d'une couverture en peau de mouton, il cherchait le sommeil qui le fuyait.

Quant à moi, je grimpais tout simplement sur le poêle, suivant la coutume russe ; là, blotti en rond comme un grand chien, je dormais à poings fermés.

Le matin venu, je sautais à bas de mon perchoir. Je remplissais jusqu'à la gueule le poêle encore chaud qui ne tardait pas à ronfler gaiement, je préparais le thé de mon père, puis je m'armais d'un balai de feuilles de bouleau et je faisais le ménage. Il n'était pas toujours bien fait, je le confesse ; mais mon pauvre père souffrait si visiblement du désordre et de la malpropreté, que j'apportais dans ces fonc-

1. Diminutif de Dmitri.

tions le désir de m'en acquitter en conscience. Ensuite, selon ses instructions, je me lavais tous les matins de pied en cap à l'eau froide, je brossais mes vêtements et les siens, j'allais voir ce que devenait Vodka, je dévorais à belles dents un morceau de pain noir, et, après avoir mis sur le feu quelque grossière bouillie destinée à mon père, je me considérais comme libre pour toute la journée.

Car, si je savais parfaitement qu'il était de mon devoir de me rendre tout d'abord à l'école, et d'y absorber ma ration quotidienne de géographie ou d'arithmétique avec mes camarades, je ne me faisais aucun scrupule d'éluder presque constamment cette obligation. J'avais toujours quelque bonne raison à me donner : il faisait trop beau, on ne pouvait rester enfermé par un temps pareil; notre été russe est si court, ne fallait-il pas en profiter? Le mois de septembre est chez nous d'une beauté incomparable. Combien de mois de septembre verrai-je dans ma vie? un nombre bien limité, et j'ai tous les autres mois et tous les autres jours de l'année pour étudier. Va donc pour la clef des champs!... L'hiver, il faisait trop froid, il était indispensable de me réchauffer par quelque exercice violent. Au printemps, il faisait trop doux, et puis il me fallait étudier de près le renouveau de la nature... Enfin aucune saison ne me paraissait propre à l'étude, et toutes étaient bonnes à la paresse.

Il faut dire à ma décharge que, si je n'étais pas grand clerc devant les livres, je connaissais à merveille la campagne environnante et les mœurs de ses habitants emplumés ou fourrés. J'étudiais, pendant des heures entières, les habitudes, les petites mines, allures et mouvements de tous les oiseaux; je savais dans quel arbre ils nichaient de préférence, de quelle

forme était leur nid, combien d'œufs roses, gris cendré ou bleus on pouvait compter dans chaque demeure aérienne. Je savais à quelles heures le renard part en maraude. Je connaissais le furet, le putois, le lièvre agile, la perdrix inquiète; je savais dans quel fourré on trouvait le coq de bruyère, auprès de quel étang s'ébattait librement le canard sauvage. Assurément j'aurais été le guide le plus précieux pour un chasseur.

Mais personne ne chassait chez nous; nous n'avions point de *barine*[1], et ni mon père qui représentait toute la bourgeoisie du pays, ni le *staroste*[2], ni le maître d'école ne s'adonnaient au sport. Je n'avais jamais même tenu un fusil dans mes mains; si parfois je tuais un volatile quelconque pour le dîner de mon père, c'était d'un coup de fronde, à la façon d'un nouveau David.

J'ai dit déjà que je ne comptais aucun ami parmi les petits moujiks du village; je ne sais pourquoi nous n'avions aucune idée en commun. Aux yeux des gens graves je passais pour une mauvaise tête, un paresseux et un garnement. Les *babas*[3] me craignaient parce que je leur jouais souvent des tours; les *dvorovies* parce que je me moquais d'elles lorsqu'elles revêtaient leurs beaux habits pour aller à l'église se faire voir aux jeunes gars, et, les enfants de mon âge ne ressentant pas plus de sympathie pour moi que je n'en éprouvais pour eux, mes ébats se passaient dans une solitude complète.

Il n'y avait qu'une occupation qui trouvât grâce à mes yeux. Notre *pope*[4], Agathon Illarionovitch Poliakoff, avait

1. Seigneur.
2. Maire ou *ancien* du village.
3. Femmes, commères.
4. Prêtre.

voulu former un chœur pour chanter à l'église. Ainsi que je l'ai remarqué chez beaucoup de membres du clergé russe, séculier et régulier, il était doué d'une voix de basse, profonde, grave et souple, avec laquelle il exécutait majestueusement les chants larges du rituel orthodoxe. Or, moi-même, seul ou en compagnie, j'avais toujours un chant sur les lèvres. Si les paroles me manquaient, j'en improvisais, mettant mes pensées sur des airs qui me venaient en tête, je ne savais d'où. Je sifflais comme un vrai merle, et il n'y avait pas d'oiseau dont je ne susse imiter le chant à tromper ses frères. Le bon Agathon n'avait pas manqué de remarquer l'étendue et la sonorité de ma voix. Il m'avait choisi pour son chœur; la veille des fêtes je me rendais chez lui, et, devant les saintes images[1], nous chantions à pleine voix. Je me rappelle le plaisir que j'avais à entendre ma propre voix s'élever suave et veloutée dans l'*acanthiste*, le chant à la gloire de Notre-Seigneur et de la Vierge que me faisait répéter Agathon Illarionovitch à la veille de la Nativité. Je revois la pauvre église à peine garnie de quelques *icones*[2] délabrées, et Agathon, grand, fort, la barbe noire tombant à flots jusqu'à la ceinture, remplissant la voûte de sa voix puissante, tandis que la mienne, aux éclats de cristal, semblait s'élever plus haut, toujours plus haut, jusqu'au ciel. Je me grisais de mes trilles et de mes roulades, pareil à un rossignol éperdu, et à nous deux nous suppléions à l'insuffisance de tout le reste. Car il n'y avait guère que moi qui eusse de la voix ou de l'oreille à Sitovka; tous les autres gamins chantaient

1. Images toujours placées dans un coin de la chambre en Russie. On les salue en entrant et en sortant.

2. Images saintes.

faux à écorcher le tympan, outre qu'ils étaient rebelles à toute instruction musicale.

Aussi père Agathon m'avait-il en grande estime, et souvent, le soir, il venait passer une heure ou deux auprès de mon père et absorber en se chauffant à notre poêle un nombre incalculable de verres de thé. La maison du pope était, s'il est possible, plus misérable et plus délabrée que la nôtre. Sa femme[1], Akoulina Ivanovna, était acariâtre et criarde. Ses fils, Luc et Porphyre, étaient de gros lourdauds, dont l'aîné se disposait à être pope à l'exemple de son père, avec une absence d'enthousiasme ou de vocation qui m'étonne toujours lorsque j'y pense. Quant au second, Porphyre, gros gars de mon âge, à la face lunaire, criblée de taches de rousseur, aux yeux presque invisibles au milieu de ses énormes joues, il s'était fait, je ne sais pourquoi, mon Pylade et mon *alter ego*.

Où que j'allasse il m'escortait, malgré mes défenses péremptoires, et, quand je croyais m'être débarrassé de lui, je l'apercevais généralement qui me suivait à la piste, comme un chien. J'avais beau lui expliquer que je préférais être seul, que sa compagnie m'était à charge, rien n'y faisait. Porphyre avait décidé que nous serions amis et, malgré mes rebuffades constantes, il s'était fait mon inséparable.

Je me demande quel plaisir il y pouvait trouver, et je le lui ai souvent demandé à lui-même, car, de l'humeur dont j'étais, avec l'irritation que me causait sa persistance, je n'étais pas tendre à son égard. Je ne lui adressais guère la parole que pour me moquer de lui ; le pauvre diable étant la maladresse incarnée, chacun de ses mouvements était

1. Le clergé russe est marié.

signalé par quelque catastrophe. S'il voulait patiner, la glace se brisait sous ses pieds, et il tombait dans l'eau froide; s'il allait à la pêche, il piquait une tête au fond de la rivière; s'il s'approchait du cheval le plus doux, celui-ci lui décochait tout à coup quelque ruade. Jusqu'aux oies du village qui couraient après lui avec des cris sauvages. Il s'échaudait en buvant du thé, il s'étranglait en mangeant, il déchirait vingt fois par jour ses vêtements, au grand désespoir de sa mère; enfin c'était l'être le plus malchanceux de la terre.

D'une patience inépuisable avec cela, il se relevait après toutes ces mésaventures, et se contentait de dire d'un air ébahi :

« C'est que je n'ai pas de chance, vois-tu! »

Et il ne se fâchait pas autrement.

Ce malheureux Agathon Illarionovitch! qu'est-il devenu, je me le demande? Porte-t-il toujours sa longue *riassa*[1] usée, de couleur tabac, qui flottait si tristement sur ses bottes trop souvent trouées, qu'il partageait avec toute sa famille selon l'antique coutume russe[2]!... Je crois que la musique était l'unique consolation des misères de son existence.

Quant à moi, je remportais de ses leçons un trésor de mélodies que je répétais ensuite à plein gosier dans mes promenades vagabondes. Il va sans dire que j'étais superstitieux comme tout bon Russe doit l'être. Souvent, lorsque je me trouvais perdu sous les vastes ombrages de la forêt, à la lisière des steppes, je chantais, je l'avoue, non seulement par

1. Sorte de soutane.

2. Une paire de bottes sert souvent à toute une famille, père, mère et enfants. Les femmes, qui portent fréquemment une fortune en bijoux, n'ont pas de chaussure propre. Les paysans entourent quelquefois leurs pieds de bandelettes de linge.

amour de la musique, mais aussi pour mettre en fuite, entre autres, les mauvais esprits qui abondent en forêt, les *roussalkis* moqueuses, nymphes des bois et des eaux, qui n'ont de pouvoir sur l'homme que si elles réussissent à l'entraîner au fond de leur empire. C'est ce qu'elles s'efforcent de faire par leur chant, plus doux que celui de l'alouette. Mais, à mon tour, je chantais si haut qu'elles ne pouvaient parvenir à se faire entendre, les maudites!... J'éloignais de même par mon chant le vilain *lééchie* ou lutin des forêts, qui joue aux innocents promeneurs mille tours plus pendables l'un que l'autre. C'est lui qui égare le voyageur attardé, lui fait perdre le sentier qui conduit à sa chaumière, en évoquant soudain un brouillard opaque qui confond tous les objets à ses yeux troublés; il fait voltiger gaiement le méchant feu follet, qui attire le voyageur en dansant et le mène droit à l'étang froid et noir, dont les eaux se referment sur sa tête... Ah! c'est un grand mauvais sujet!... Et puis le *vodianoï*, qui élevait sa voix douce tout au fond des eaux et m'appelait souvent : « Mitia! Mitia! » d'une modulation argentine et plaintive comme celle d'un petit enfant... Mais je me signais bien fort et j'entonnais à plein gosier un chant d'église. Devant la mélodie sacrée, tout rentrait dans l'ordre, et les esprits malins, réduits à rien, se cachaient en toute hâte au fond de leur antre...

En vérité, on voyait, on entendait d'étranges choses à l'ombre de nos grands bois!...

CHAPITRE III

L'ÉTANG MAUDIT

L'été de cette année avait été d'une beauté exceptionnelle. Septembre touchait à sa fin ; déjà une gelée légère venait le matin poudrer les grands arbres, dont le feuillage roussi s'enlevait en vigueur sur le ciel sans nuage, d'un bleu pâle. Tout était calme et silencieux dans la campagne. On respirait comme un souffle de liberté après les ardeurs brûlantes de l'été, et la mort prochaine de la nature donnait un charme mélancolique à cette beauté qui entourait toutes choses.

Dès le matin, j'étais sorti selon la coutume. J'avais un projet en tête : il y avait, à plusieurs *verstes*[1] de Sitovka, plus loin que je n'étais jamais allé, un étang que je désirais visiter depuis longtemps. En marchant bien je pouvais y arriver vers le milieu de la journée ; le temps de l'explorer en détail, de me reposer et de revenir au village, et la nuit serait venue depuis longtemps. Je n'eus garde de faire part de mon

1. Une verste vaut environ 1 kilomètre.

projet à mon père, d'abord parce que j'étais peu communicatif de ma nature, ne desserrant les dents en général que lorsque la chose était indispensable, et en outre parce que, l'endroit passant pour dangereux, il aurait pu me défendre d'y aller.

Je partis de grand matin, foulant d'un pied léger l'herbe fine qui pousse sur nos routes. J'avais dans ma poche un gros morceau de pain de seigle et un magnifique concombre frais. Un déjeuner de prince! Je trouverais de l'eau en chemin pour étancher ma soif.

En traversant le village, je vis maître Lebewohl sur la porte de l'école :

« Hé! dis donc, Dmitri! Dmitri Fédorovitch! l'heure a sonné!... »

Je fis la sourde oreille.

« Attends un peu, garnement, si je t'attrape!... Ne m'entends-tu pas? L'heure de la classe a sonné!...

— Je vous entends, Johann Karlowitch! répondis-je en m'arrêtant les mains dans mes poches.

— Viens, alors! cria le magister en agitant son bâton, montrant bonne envie de m'en caresser les épaules.

— Non! répondis-je en me remettant en marche.

— Comment, non! pendard! paresseux! Vas-tu venir ici quand je t'appelle?... »

Mais je me contentai de hausser les épaules et de presser légèrement le pas.

« Ces *Niémetz*[1] sont tous les mêmes, pensai-je avec dégoût. Ils voudraient nous enfermer tous pour nous rendre aussi

1. Allemand, étranger.

bêtes qu'eux!... Mais, Dieu merci! nous sommes Petits-Russiens[1]!... »

Et je continuai mon chemin, enchanté de moi-même et de l'existence.

Je ne tardai pas à pénétrer sous la voûte obscure de la forêt qui borne notre village à l'est. On n'y entendait aucun bruit que celui de la cognée s'attaquant à quelque grand arbre, au loin. J'ai souvent été frappé par l'effet mélancolique de ce bruit à travers les bois; bien que produit par la main de l'homme, il a toujours réveillé dans mon cœur le sentiment de la nature sauvage, dont il me semble être l'écho, et, jointe à cela, une indicible tristesse. Tout en marchant, je suivais ce bruit dans le lointain, et ma rêverie vague se rythmait sur lui. Autour de moi, les frênes et les bouleaux géants dressaient vers le ciel leurs colonnes lisses ou rugueuses. La noirceur des écorces faisait paraître plus légère la verdure déjà dorée par l'automne qui enchevêtrait là-haut ses frondaisons vagabondes. On aurait dit une tente de dentelle filtrant les rayons du calme soleil de septembre. Les oiseaux, toujours gazouillants, tournoyaient autour des cimes. Dans le sentier, les pinsons et les fauvettes partaient sous mes pieds avec la rapidité d'une flèche. L'écureuil sautait de branche en branche, abrité sous le panache roux de sa queue coquette et touffue. Tout autour de moi, dans les hautes herbes, sous les fougères élégantes, embaumaient encore des fleurs teintes d'un éclat plus riche. Au pied de tous ces grands arbres brillaient, plus que les fleurs mêmes, des champignons roux, jaunes, roses, écarlates, blancs comme la co-

1. Le Petit-Russien passe pour très malin, intelligent.

quille de l'œuf, brûlés comme de l'amadou, verdâtres et empoisonnés comme le dos du crapaud. Et je m'adressais à demi-voix à chacun des mignons habitants de la solitude :

« Oui, frère, disais-je à l'écureuil, amasse, cache, fais-toi un beau tas de noisettes pour l'hiver ; il t'en faut pour neuf mois au moins, pauvre bestiole !... Et prends garde, d'ici là, que le loup te croque !... Et vous aussi, chers oiselets, chantez pendant que le beau temps se maintient ! Bientôt, peut-être, on trouvera vos petits corps raidis par le froid dans la neige, — et vous ne renaîtrez pas au printemps prochain ainsi que les fleurs, vos sœurs... C'est dur de mourir, pour vous si gais, si vifs, si remuants... Mais du moins, ne savez-vous pas ce qui vous attend !... »

Je humais à pleins poumons cette senteur fraîche et sylvestre des grands bois. J'étais heureux dans mon isolement, et la satisfaction maligne d'avoir échappé au malheureux Porphyre que j'avais entrevu derrière l'izba de son père, occupé à scier du bois, n'ajoutait pas peu à ma belle humeur.

Je marchai sans m'arrêter pendant longtemps : quand enfin j'atteignis la lisière de la forêt, je vis, à la hauteur du soleil dans le ciel, qu'il devait être plus de midi. Je m'assis au bord d'un petit ruisseau qui coulait cristallin dans les mousses, et je dévorai mes provisions à belles dents.

Tout en mangeant, je riais au souvenir de la mine déconfite de Johann Lebewohl en me voyant lui brûler la politesse.

« Ce pauvre diable de *Niémetz !* pensai-je avec une pitié irrévérencieuse, il ne se doute pas le moins du monde de ce que c'est que se promener librement au loin. Il ne sort de son izba étouffante que pour fumer sa pipe sur sa porte, et, qui

plus est, avec un livre à la main ! Je voudrais bien savoir ce qu'il trouve de si amusant dans les livres... B, A, BA... B, I, BI... B, O, BO... On y parle sans doute de ces pays si malheureux, où les infortunés *Niémetz* n'ont pas d'hiver... où, toute l'année, ils sont grillés par le soleil... Et puis des *Frantsouz*[1] aussi... Comment sont-ils faits, ces *Frantsouz* du diable, hein ?... Père m'a conté l'histoire de ce Bonapartichko[2] qui vint ici nous démolir nos izbas et nous prendre Moscou la Sainte. Ah ! le vilain diable de Bonapartichko ! les Roussalkis l'étranglent !... Si j'avais été là de son temps, j'aurais bien voulu lui donner une magistrale rossée... vlin ! vlan ! avec mon beau bâton noueux... le chien, l'Asiatique[3]... Mais notre brave prince Mikaïlo Ilarionovitch Solénitchef Koutouzof Smolenski l'a fait sans moi, avec l'aide de Dieu ! Ah ! ah ! on lui en a fait voir, au Frantsouz !... »

C'étaient là toutes mes notions en histoire (j'avais environ huit ans à cette époque) ; mais cet épisode avait laissé sur ma cervelle une impression tenace. Il faut dire aussi que, si mes idées n'étaient pas nombreuses, je m'attachais à celles que j'avais avec un entêtement tout particulier. Celle de Bonapartichko, l'envahisseur de la patrie sainte, était implantée au plus profond de mon âme ; souvent j'importunais mon père pour qu'il m'en redît la sombre épopée. A part cela, mes idées étaient élémentaires au possible. L'Espagne, dont on faisait tant de récits, les pays étranges et mystérieux qui n'étaient pas la Russie, les mœurs et coutumes de ces êtres disgraciés qui n'avaient pas le bonheur d'être mes compatrio-

1. Français.
2. Nom méprisant pour Bonaparte.
3. Grande injure en russe.

tes... autant d'énigmes que je me souciais fort peu de résoudre.

Mon pauvre père, alors et plus tard, riait souvent de bon cœur de mes ignorances.

« Bah! disait-il au magister, il a le temps d'apprendre tout cela... La tête est bien conformée; le gaillard n'est pas bête, et il est entêté, de sorte que, si jamais la fantaisie lui vient d'étudier, il ne s'en tirera pas plus mal qu'un autre. Pas vrai, Mitia ?

— Oui, père.

— Tu seras savant un jour, hé ?

— Oui, père, savant comme toi.

— Et comment te viendra la science ? En dormant ?

— Hé non ! je prendrai tes livres et je les lirai. Et alors je serai savant.

— Mais si tu ne sais pas les lire ? Ils sont écrits en français, ou en grec, ou en latin.

— J'en prendrai de russes.

— Et s'il n'en existe pas ?

— Je ferai venir un *Niémetz* de Frantsouz, et je lui dirai : « *Bajou, moncié se vous pléïc,* enseigne-moi ton bara- « gouin. » Et puis je lui donnerai des coups de bâton s'il rechigne... »

Et mon père de rire, pendant que le pauvre Lebewohl s'éloignait en levant les bras au ciel d'indignation.

« Quels sauvages! *Gott im Himmel*[1] *!* quels sauvages!... » disait-il.

Mais, un jour (je les entendis sans avoir l'air d'écouter), mon père lui avait expliqué sa théorie.

1. *Dieu du ciel!* en allemand.

« Ne te fâche pas, *diédouchka*[1], lui avait-il dit. Tu vois où j'en suis arrivé, moi : j'ai à peine trente ans et je vais mourir épuisé, râlant, toussant pis qu'une vieille chèvre, après avoir perdu ma jeunesse en souffrances lentes et monotones. Pourquoi ? En grande partie à cause de l'existence que j'ai menée enfant, j'en suis convaincu. J'étais né faible et maladif; il m'aurait fallu la vie des champs, le grand air, l'espace et la liberté... Au lieu de tout cela, j'ai grandi dans une ville, j'ai étudié dès l'enfance pour m'apercevoir au déclin de ma vie que ce que je sais est peu de chose auprès de ce que j'ignore. Je n'ai pas voulu qu'il en fût de même pour cet enfant; j'ai désiré qu'il sache, au moins pendant les premières années de sa vie, ce que c'est que le bonheur, — purement animal si on veut, — mais le bonheur après tout très réel que peuvent donner la force, la santé, la liberté. J'ai réussi ; l'enfant est brave, honnête et fort. Il n'est pas plus bête que beaucoup de petits prodiges, et j'ai la ferme intention, s'il me reste quelques années à vivre, de lui démontrer moi-même combien il serait honteux pour un homme fait, de végéter volontairement dans l'ignorance. Je suis sans craintes pour son avenir; je crois fermement que la santé dont je l'ai doté lui sera du plus grand secours dans ses études futures... Ah ! si j'osais espérer le voir à vingt ans !... Je n'aurais pas à rougir de lui, j'en suis convaincu. »

Il me semble l'entendre en ce moment. Mon père chéri ! Non, tu n'auras pas à rougir de ton fils, je te le jure !... Et si tu pouvais lire dans mon cœur, tu n'en rougirais pas mainte-

1. *Bon petit oncle :* expression familière qu'on peut adresser à un vieillard.

nant, même dans la position ignominieuse où il se trouve... Je ne t'ai jamais menti. Toi du moins, tu ne douterais pas de ma parole... Tu saurais bien que je suis innocent.

Mais revenons à nos moutons.

Réconforté par mon repas, je me levai, et jetant un regard amical sur la fraîche et ombreuse forêt, je m'engageai résolument dans le steppe inconnu. Il s'agissait de gravir une petite colline que je voyais s'estomper bleuâtre à ma droite, de la redescendre et de trouver sur son versant opposé l'étang dont je rêvais depuis si longtemps.

Cet étang avait un renom sinistre dans le pays. On racontait qu'un voyageur, autrefois, avait été assassiné sur ses bords, puis son corps jeté dans les eaux gluantes, d'où on entendait sa voix par les nuits calmes. Tous ceux qu'il appelait par leur nom devaient s'apprêter à mourir dans l'année. Ses bords étaient dangereux. Le sable s'effondrait sous les pas de l'imprudent qui s'y avançait sans précaution; ses pieds, comme tirés par une main invisible, s'enfonçaient lentement dans la boue noirâtre qui ne tardait pas à se refermer par-dessus sa tête... Il ne servait à rien de s'agiter, de s'accrocher aux roseaux flexibles qui croissaient à profusion autour de l'étang, — sans racines, ils vous venaient à la main, et l'eau traîtresse montait, montait... puis on disparaissait, et de grands cercles à la surface muette de l'eau sombre disaient seuls votre sort affreux... On l'appelait l'*Étang maudit,* et il jouait un rôle dans toutes les légendes du village.

Depuis longtemps, je brûlais du désir de le voir de mes yeux. Et j'allais être si prudent, avec mon solide bâton pour sonder le terrain avant de m'y aventurer, et mes pieds chaus-

sés de *laptis*[1], tout neufs, tressés de la veille, dans lesquels je me sentais la légèreté d'une biche !

Je marchais toujours vers la colline, au milieu des hautes herbes du steppe : la bouriane, l'absinthe élancée, les orties piquantes. Mais, chose curieuse, à mesure que je m'avançais, on eût dit qu'elle reculait ; si bien que, lorsque j'atteignis enfin le sommet du coteau, j'étais passablement fatigué, et le soleil baissait déjà vers l'horizon.

Je m'arrêtai un instant pour souffler, sur la hauteur, tout en jetant un regard avide sur ce versant inconnu et plein d'attraits que je venais de découvrir ! Oui, c'était bien là-bas, au pied du petit mont : un éclair bleuâtre, sous les rayons obliques du soleil... et tout autour une ceinture de pins à la verdure sombre, au tronc lisse et rouge, qui prenait une couleur ensanglantée à la lumière du couchant. C'était l'Étang maudit !... Il fallait me presser si je voulais y arriver, en explorer les bords et rentrer à Sitovka avant que mon père eût le temps de s'inquiéter de mon absence.

Je dévalai la pente en courant. Ce fut l'affaire de quelques minutes, et bientôt je me trouvai au niveau de l'étang.

Je le confesse, le cœur me battait un peu tandis que je m'avançais vers le bouquet d'arbres, sombres et immobiles comme des sentinelles mortes. Mais pour rien au monde je n'aurais voulu reculer, ni m'avouer à moi-même que ce petit frisson désagréable, à la racine des cheveux, était peut-être de la peur... Et, après tout, le poltron qui, bravant ses terreurs, marche droit au danger, n'est-il pas autant digne d'admiration que le héros qui y court sans pâlir, par la bonne

1. Chaussure d'écorce tressée.

raison qu'il ignore jusqu'au sentiment de la peur? Sans m'inquiéter de ces distinctions subtiles, je marchais, sondant de l'œil le point fatal, mais bien assuré de n'y rencontrer personne, car sa réputation sinistre en éloignait quiconque pouvait se trouver dans ces parages... Quand je dis personne, c'est personne de *vivant,* s'entend. Quant aux autres, noyés, revenants, roussalkis, lééchies, vodanoï et tous les lutins généralement, il ne me restait plus qu'à invoquer contre eux la protection des bienheureux Kozma et Damian, patrons de notre église... Le vin était tiré, il fallait le boire... et si je devais faire quelque mauvaise rencontre, je ne pouvais me fier qu'à mon étoile pour me tirer de là !

Enfin je pénétrai sous les arbres.

Leur cime était agitée d'un frémissement mystérieux, et, tandis que l'air était calme aux alentours, une brise froide et légère circulait sous leurs rameaux. Les eaux de l'étang, immobiles et profondes, paraissaient noires au centre. En levant la tête je vis, haut dans le ciel clair, quelques gros oiseaux de proie tournoyer à grands battements d'ailes.

Mon cœur se serra, et je soupirai oppressé par l'aspect lugubre de ce lieu.

Tout à coup, au milieu du grand silence, et tandis que je me tenais immobile, appuyé contre un tronc d'arbre, contemplant, fasciné, l'eau muette, un gémissement aigu et prolongé, une plainte déchirante de petit enfant éclata non loin de moi...

Mon sang se glaça dans mes veines, mes genoux faillirent se dérober sous moi... C'était le *vidianoï!* C'était le noyé qui m'appelait! J'étais perdu! Il allait venir me prendre, m'enlacer de ses longs bras décharnés et me tirer à lui sous les

eaux mortes... D'une main frémissante je me signai de la tête aux pieds, et j'allais m'enfuir sans demander mon reste, quand la plainte se répéta plus désolée et j'entendis distinctement une voix frêle dire avec un sanglot :

« Mamouchka! mamouchka[1] ?... »

J'eus honte de moi-même. Ma terreur se dissipa subitement; mon cœur se mit à battre à grands coups et je sentis une rougeur monter jusqu'à mes cheveux. Je me précipitai du côté de la voix et, me frayant impétueusement un passage à travers les ronces et les roseaux entremêlés, je me trouvai devant un spectacle navrant.

Une femme, vêtue de misérables habits, était couchée sans mouvement à terre. A côté d'elle, une petite enfant, qui me parut âgée de quatre ou cinq ans au plus, s'efforçait de la réveiller par ses cris. Elle lui tirait les mains, lui soulevait les bras, essayait de relever sa tête inerte, qui retombait lourdement sur le sol dans un flot de cheveux noirs, et, de temps en temps, elle poussait son cri aigu et désolé :

« Mamouchka! mamouchka!... »

Je compris instinctivement que la malheureuse femme était morte. Depuis combien de temps était-elle là? D'où venait-elle, l'infortunée, avec sa pauvre petite?... Celle-ci était vêtue d'un mauvais *sarafane*[2] vert tout déchiré et, à travers un mouchoir en lambeaux, ses grands cheveux noirs emmêlés tombaient sur ses yeux et son visage. Elle était si petite, si menue et si brune, avec son visage étroit et ses yeux énormes, que je ne fus pas loin de la prendre derechef pour une enfant de roussalka... Combien, en effet, la chétive créature

1. Petite mère.
2. Sorte de pelisse.

ressemblait peu au type de beauté en honneur chez nous : une face ronde, vermeille et reluisante, des cheveux de lin, et surtout, oh ! surtout de larges et puissants pieds, pour soutenir le corps sur une base solide !...

Au bruit que j'avais fait dans les ronces, l'enfant avait relevé la tête, et ses grands yeux s'étaient fixés sur moi, étincelants et sombres. Je restais immobile à la regarder.

« Mamouchka ! dit-elle tout à coup. Viens la réveiller !... Elle dort trop !... »

Elle parlait à peine distinctement et dans un dialecte presque inintelligible. Je ne sais comment il se fit que je la compris cependant. Je m'avançai en hésitant, et bientôt je m'agenouillai auprès de la femme morte. Je pris doucement sa main rigide et glacée, puis je la replaçai sur le sol en silence. Elle était bien morte ; on n'en pouvait douter.

« D'où viens-tu ? dis-je ensuite à voix basse à l'enfant.

— De là-bas... fit-elle avec un geste vague.

— Où sont les autres ?... Vous n'aviez pas de camarades ?...

— Non... ils s'en sont allés... avec les chevaux... »

Je remarquai, en effet, que l'herbe était piétinée autour de nous et que des traces de fers étaient marquées dans la boue.

« Ton papa aussi ? » repris-je.

L'enfant ne parut pas me comprendre.

« Réveille-la ! reprit-elle en pleurant. Réveille-la vite !... Allons-nous-en !...

— Comment t'appelles-tu ? Où veux-tu que je t'emmène ? » continuai-je.

Mais elle sanglotait sans me répondre. Je restais immobile

auprès d'elle, ne sachant, à vrai dire, à quel saint me vouer, lorsque l'enfant se releva d'un trait, et, toujours agenouillé comme je l'étais, jeta ses bras autour de mon cou et me donna un baiser sur la joue.

« Emmène-moi ! dit-elle. Allons-nous-en ! »

Je restai confondu d'abord; je n'étais pas caressant de ma nature et, sauf au jour de Pâques[1] je n'avais, je crois, de ma vie embrassé personne. Cette caresse spontanée et inattendue de la petite abandonnée fit vibrer subitement en moi une fibre jusqu'alors muette. Sans réfléchir davantage, je la serrai vivement sur mon cœur, et des larmes me montèrent aux yeux.

« Viens! lui dis-je résolument. Tu seras ma sœur. Fédor Illitch sera ton père? »

Je n'étais pas sûr qu'elle me comprît, mais ma promesse ne fut pas moins solennelle pour cela.

« Et mamouchka? fit-elle comme je me relevais en la prenant par la main.

— Nous reviendrons la chercher. Elle dort à présent.

— Réveille-la, réveille-la, bon garçon !...

— Viens toujours, repris-je d'un ton caressant, je te promets que nous reviendrons la chercher. »

Mais l'enfant s'attachait à elle de toute la force de ses petites mains.

Je sentis la nécessité d'une diversion. Après m'être dépouillé de mon touloupe[2] j'en couvris le visage et les mains de la morte. J'assujettis les bords avec de grosses pierres, et,

1. Au jour de Pâques on embrasse indistinctement tous ceux qu'on rencontre en signe de fraternité.

2. Pelisse en drap l'été, en peau de mouton l'hiver.

apercevant à quelque distance un *amchanik*[1] abandonné, j'y courus. Secouant les claies à demi-disjointes qui formaient les parois, je les fis tomber à terre. Avec une force qui me surprit moi-même je les apportai auprès de la morte et je lui en formai un abri; puis, d'une hâte fébrile, j'amoncelai des branchages sur la petite pyramide, et, sûr que ses restes seraient respectés jusqu'à ce qu'on pût leur donner la sépulture, je pris l'enfant par la main.

« Viens, lui dis-je. Il se fait tard.

— Et mamouchka?...

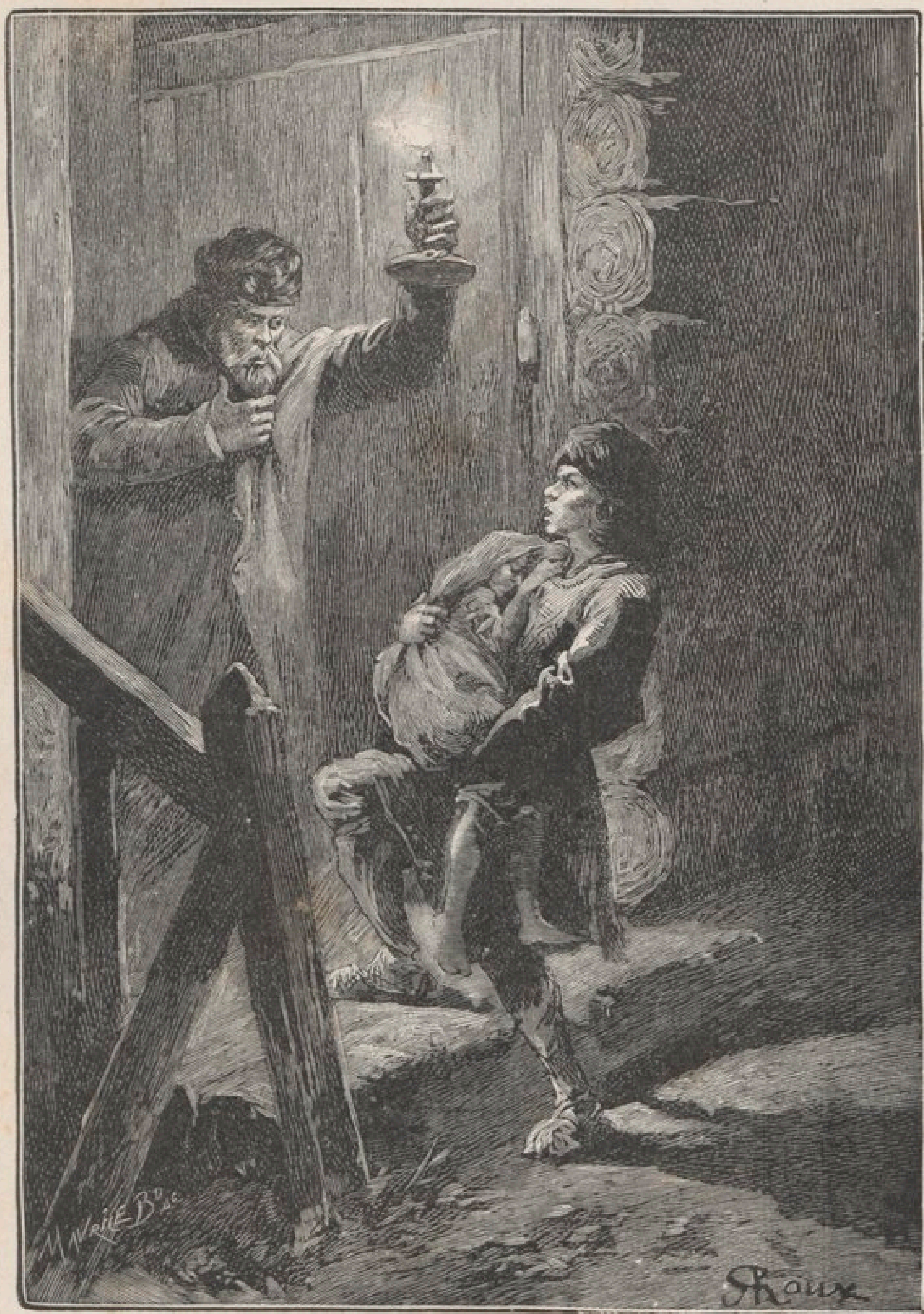
— Suis-moi maintenant, dis-je avec autorité. Nous reviendrons la prendre. »

La petite fille se mit docilement à me suivre, non sans retourner fréquemment la tête avec des larmes silencieuses. Mon cœur saignait pour elle... J'aimais tant mon père aussi, moi! il me semblait partager la douleur de cette enfant en entrevoyant celle que me réservait peut-être un avenir prochain... Un obscur sentiment de sympathie et de dévouement faisait battre mon cœur pour le pauvre petit être dont je tenais la main froide et tremblante... Bientôt elle s'arrêta, ne pouvant plus avancer, accablée de fatigue et d'inanition. Je la pris dans mes bras, elle passa les siens autour de mon cou, et, au bout de quelques instants, elle dormait profondément.

Ah! que la route me parut longue! que le steppe était aride! la forêt lointaine!... Le soleil avait disparu. Une à une, les étoiles s'étaient allumées dans le ciel; sa voûte sombre s'élargissait autour de moi, trébuchant sous mon far-

1. Petite cabane ou hangar de feuillage.

III



MON PÈRE PARAIT SUR LE SEUIL, SA LAMPE A LA MAIN.

deau. Qu'il me tardait d'arriver !... Parfois je m'arrêtais, essoufflé, hors d'haleine, le front mouillé de sueur. L'enfant dormait toujours.

Après deux ou trois minutes de repos, je reprenais courage et je repartais.

Il était minuit au moins quand je sortis enfin de la forêt. Devant moi s'étendait la route, et là-bas je voyais briller une lumière à la fenêtre de notre izba ; mon père m'attendait sans doute.

Retrouvant des forces, je traversai le village presque en courant, poursuivi par les abois des chiens indignés de cette promenade nocturne. Enfin j'arrive à notre maison ! Je vais frapper lorsque la porte s'ouvre brusquement, et mon père paraît sur le seuil, sa lampe à la main.

« Est-ce toi, Dmitri ? demande-t-il d'une voix anxieuse.

— C'est moi, père.

— Le ciel soit loué ! Entre. Tu m'as causé une mortelle inquiétude, enfant. Où es-tu allé ? D'où viens-tu ? »

Je m'étais laissé tomber sur le banc qui longeait le mur, comme dans la plupart des habitations villageoises en Russie. Mon père avait posé sa lampe et revenait vers moi, lorsqu'il vit l'enfant dans mes bras.

« Qu'est-ce là ? cria-t-il tout surpris.

— Je l'ai trouvée... sa mère est morte... alors je te l'apporte... » dis-je avec effort, car la fatigue m'accablait.

Mon père s'en aperçut et, sans insister, il remplit de thé additionné de rhum un grand verre qu'il me tendit.

« Bois ceci d'abord, me dit-il, tu parleras ensuite. »

J'obéis, et, ayant épuisé le verre d'un trait, je me sentis renaître.

Mon père, cependant, avait pris dans ses bras l'enfant et l'avait portée près du poêle sans l'éveiller. Je le suivis et je lui racontai les faits en peu de mots. Il m'écouta d'un air pensif, tout en examinant le visage et les vêtements de la petite abandonnée. Ces vêtements étaient d'une coupe inusitée chez nous, et le type même de l'enfant était étrange à mes yeux.

« Elle doit être des Cosaques du Don, dit mon père à demi-voix comme j'achevais mon récit. Tu dis qu'elle a parlé de chevaux ?

— J'ai cru du moins entendre un mot qui ressemble à celui-là.

— Des nomades sans doute... La mère sera restée en arrière pour se reposer et sera morte oubliée au bord de l'étang... malheureuse femme... Dieu soit loué, Mitia, que ta promenade t'ait conduit par là aujourd'hui.... sans toi l'enfant serait morte aussi...

— Nous la garderons, père, dis ? »

Il inclina la tête avec gravité.

« J'aurai deux enfants au lieu d'un, dit-il. Elle ne t'a pas dit son nom ?

— Je crois qu'elle ne m'a pas compris quand je le lui ai demandé.

— Nous l'appellerons Sacha[1] du même nom que ta pauvre mère bien-aimée, » dit mon père d'une voix émue.

Et, à partir de ce jour, j'eus une sœur.

1. Diminutif d'Alexandra.

CHAPITRE IV

SACHA

Le lendemain, de bonne heure, mon père partit dans sa télègue avec le pope et le fossoyeur du village. Je le suppliai de me permettre de l'accompagner ; mais il me fit comprendre qu'il valait mieux rester à la maison pour attendre le réveil de la petite abandonnée et calmer ses premières terreurs lorsqu'elle se trouverait sans sa mère dans une maison inconnue.

Le bon Agathon Illarionovitch avait fait d'abord quelques difficultés pour se joindre à l'expédition, sous prétexte qu'on ignorait à quel culte appartenaient ces étrangères ; que peut-être, d'après le type de la petite, c'étaient des tziganes, des bohémiennes, des païennes... que savait-on ? En tout cas, il ne pouvait prendre sur sa conscience d'ensevelir la pauvre femme au milieu de ses ouailles orthodoxes, et s'il consentait à donner à sa dépouille une dernière bénédiction, c'est à condition qu'on l'enterrerait isolément au bord de l'*Étang maudit*, et que mon père lui accorderait la permission de baptiser « conditionnellement » la petite à son retour.

Ce qui fut fait, et la petite vagabonde reçut, des mains d'Agathon, l'eau lustrale et les prénoms d'Alexandra Fédo-rovna.

Ce fut même le contact de l'eau froide sur son front qui la tira de son sommeil. Elle avait dormi sans bouger depuis la veille, blottie sous la pelisse de peau de mouton de mon père, dans un coin du vieux divan. Elle se réveilla en sursaut et promena autour d'elle un regard effaré. Mon père la tenait sur ses bras, recueilli et grave ; Agathon, debout devant les saintes Icones, les yeux levés au ciel, étendait sur elle ses deux mains, tandis qu'agenouillé à ses côtés, je lui tendais la coupe remplie d'eau bénite.

Quoique visiblement effrayée, l'enfant ne bougea pas et laissa s'accomplir la cérémonie en silence. Quand ce fut fini, mon père la déposa doucement à terre et, la baisant au front, il sortit avec le pope.

La petite fille vint brusquement se jeter contre moi.

« Où est mamouchka? me dit-elle tout bas en serrant mes mains dans ses petits doigts frêles. Viens la chercher !

— Ta mamouchka n'est pas ici, ma petite âme. Elle est au ciel!...

— Où?... je veux la voir?... vite...

— Tu ne peux plus la voir, ma pauvre petite colombe, Tu vas rester chez nous, à présent, et moi je serai ton frère... »

L'enfant me repoussa violemment et éclata en sanglots. Elle s'élança vers la porte et essaya de l'ouvrir de ses faibles mains; mais elle ne put y réussir et se laissa tomber à terre avec des sanglots convulsifs. J'étais bien malheureux. Je ne savais que lui dire pour la consoler dans cette terrible dou-

leur qui venait s'abattre sur elle. J'aurais voulu en prendre ma part, être vraiment son frère pour qu'elle sentît, d'une façon moins poignante, son écrasant isolement. Pauvre cœur de petit enfant!... Je vins me placer près d'elle sur le sol, et je l'entourai tendrement de mes bras.

« Ne me repousse pas, petite sœur, lui dis-je, je t'aimerai tant, oh! oui, que tu ne seras plus malheureuse... et tu verras comme notre père est bon... Nous n'oublierons pas ta mamouchka... nous parlerons d'elle tous les jours.

— Oh! mamouchka! » répéta la chère enfant avec un sanglot déchirant; mais elle cessa de me repousser et, plus calme, se mit à pleurer sur mon épaule.

Ses larmes se tarirent enfin, je la déposai sur le vieux divan et je préparai pour elle un grand bol de lait, accompagné d'une *boulka*[1] toute chaude que je courus d'un saut chercher chez la boulangère du village. Habitué à manger avec l'appétit d'un jeune loup, je fus étrangement surpris et déconfit de voir ma petite protégée faire si peu d'honneur à mon déjeuner. Elle ne mangeait pas plus qu'un petit oiseau, et c'est à peine si elle trempa ses lèvres dans le bol de lait crémeux ; pourtant elle ne devait pas avoir mangé depuis longtemps, car sa mère semblait avoir succombé au besoin autant qu'à la fatigue et à la maladie.

Voyant qu'elle avait fini de manger, je jugeai qu'il serait convenable de procéder à une petite toilette; seulement je ne comprenais rien au costume féminin et, après m'être longtemps gratté l'oreille en me demandant par quel bout je commencerais, je me décidai à porter le peigne dans l'épaisse

1. Sorte de gâteau de farine, de forme arrondie, d'une pâte peu cuite.

chevelure qui tombait en désordre autour de son mignon visage. Mais, au premier coup de peigne, je lui fis grand mal, et elle se mit à crier comme un petit chat. Me voilà fort perplexe, le peigne à la main, et la regardant d'un air bien sot, j'en suis sûr, lorsque par bonheur mon père rentra.

Il se mit à rire en nous voyant.

« Tu as la main trop rude, grand *molodetz* [1], dit-il. Mais j'ai déjà pensé à cela, et voilà Tatiana Ipronovna qui vient prendre soin de ma fille. Entre, Tatiana, n'aie pas peur. »

En effet, une grande et belle fille, la nièce du staroste [2] du village, se tenait sur le seuil, riant à moitié et cachant sa figure dans sa manche.

« Habille-la de pied en cap, comme je t'en ai priée, Tatiana, et je vous soignerai tous pour rien jusqu'à votre dernier jour, dit mon père de son air aimable et rieur.

— Vous le faites déjà sans cela, Fédor Illitch, » répondit Tatiana.

Et c'était bien vrai, mon père ne recevant presque jamais un *grivenik* [3], encore bien moins un *rouble* [4], de ses malades. On le payait en affection, en respect, en provisions de ménage bien humbles et bien grossières ; mais il ne se plaignait pas et soignait le plus pauvre habitant de Sitovka comme il aurait fait pour une baronne.

Tatiana s'approcha de la petite Sacha et, bien que celle-ci, tout effrayée, se cachât derrière moi, elle la prit dans ses bras et l'emporta chez elle.

1. Gaillard, luron, brave garçon.
2. Ancien.
3. Pièce de la valeur de cinquante centimes.
4. Environ quatre francs.

Une demi-heure après, elle nous la ramena transfigurée. Elle avait séparé en deux nattes son épaisse toison brune, et une raie fine comme un cheveu faisait un sillon sur sa jolie tête à la forme élégante. Elle avait revêtu la petite fille d'un jupon rouge et d'une chemisette blanche plissée et brodée à la gorge et aux poignets ; elle n'avait même pas oublié non plus de lui passer au cou le collier de perles d'ambre qui est la parure ordinaire des jeunes filles chez nous.

Je battis des mains en voyant ma petite sœur si belle, et mon père aussi parut satisfait.

« Eh! voyez, Fédor Illitch, ce que j'ai trouvé au cou de la petite, » dit Tatiana.

Elle nous montra une médaille ronde, composée d'un cercle de platine, au milieu duquel s'entrelaçaient des lettres en or repercé qui formaient un monogramme. Ces lettres étaient les initiales A. I. B.

« Peut-être cette médaille nous servira-t-elle un jour à découvrir la famille de l'enfant, dit mon père, après l'avoir longuement examinée. Gardons-la précieusement; c'est le seul indice qui nous soit donné... Je te remercie de la peine que tu as prise, Tatiana; tu es une brave fille. Maintenant voudras-tu être assez obligeante pour continuer tes soins à cette enfant jusqu'à ce qu'elle soit d'âge à se tirer d'affaire elle-même? Tous les enfants sont portés à t'aimer; c'est parce que tu les aimes, et c'est à cause de cela que je ne crains pas de t'importuner en te demandant ce service.

— Je serai très contente de m'occuper d'elle, Fédor Illitch. D'abord, je l'ai vue si noire et si fluette qu'elle m'avait presque fait peur... Mais, maintenant que la voilà lavée et attifée,

elle n'a plus l'air d'un lutin... Et je crois qu'elle m'aimera aussi... Hé! Sacha? »

Mais Sacha ne donnait pas ses affections si facilement. A peine rentrée, elle avait couru se cacher derrière moi, serrant avec force ma main avec les siennes, si petites et si frêles. Tatiana sourit d'un air de bonne humeur et, nous faisant sa révérence, elle sortit, en promettant de revenir le lendemain.

A partir de ce jour, nous fûmes inséparables, Sacha et moi. Elle restait un peu sauvage et farouche pour tous, excepté mon père; mais elle m'avait adopté sans restriction pour son frère. Six mois ne s'étaient pas écoulés que c'est à peine si je me souvenais de ne l'être pas réellement. Sacha était très intelligente. Loin de se montrer lente d'esprit comme moi, elle semblait tout comprendre à demi-mot. Jamais on n'avait besoin de lui répéter une chose deux fois. Au bout de quelques jours, elle parlait facilement le russe, et le français parut ne pas lui offrir plus de difficultés. Mais ses souvenirs d'enfance demeuraient entourés pour elle d'une ombre terrible Elle se rappelait, comme dans un rêve, un voyage fatigant, des chevaux sauvages, des hommes à la mine repoussante. Tous ces souvenirs paraissaient lui causer une souffrance telle que mon père, effrayé de sa constitution délicate, me défendit d'y faire la moindre allusion, — et, peu à peu, jusqu'au souvenir de ce passé mystérieux s'effaça de notre esprit.

Il n'avait pas fallu longtemps des soins de Tatiana pour que ma petite sœur sût s'habiller seule. Après m'avoir vu faire gauchement le ménage pendant quelque temps, elle s'était emparée de mes fonctions et de mon balai de branches

de bouleau. — Elle ne tarda pas à devenir une ménagère incomparable.

« C'est le vrai *domovoï-douk*[1], disait encore mon père, en caressant sa tête brune. Vois-tu, Mitia, les hommes auront beau se donner du mal, ils ne vaudront jamais une femme pour tenir une maison... »

Et j'étais bien de son avis, et fort aise, à coup sûr, d'être débarrassé de ces soins domestiques.

Sacha, pas plus que moi, ne s'était fait aucune amie dans le village. Elle restait cachée chez nous et, quand il lui fallait traverser la rue, elle prenait un air si hautain et si dédaigneux qu'aucun enfant ne s'aventurait à lui parler. Son arrivée inopinée et l'étrange manière dont je l'avais trouvée avaient fait quelque bruit d'abord. Mais le paysan russe est apathique et s'occupe peu du voisin ; les premiers jours passés, on n'y fit plus attention. Un garçon de l'école, il est vrai, l'appela un jour devant moi, « la sorcière, la Roussalka » ; mais, sans faire ni une ni deux, je lui tombai dessus et je lui administrai une telle volée de coups de poing qu'il n'y revint pas, en ma présence au moins.

Je ne dois pas oublier que Porphyre s'était mis de mon côté pour défendre Sacha contre les rieurs, et que même il sortit de la bagarre avec un œil poché du plus beau noir. Sa bravoure avait légèrement amolli mon cœur ; j'avais reconnu qu'il y avait du bon dans l'honnête garçon. Quant à elle, l'orgueilleuse petite fée n'en avait guère été touchée, et l'affection enthousiaste que lui avait vouée Porphyre n'était

1. Le *domovoï-douk* est un esprit familier qui passe pour venir mettre de l'ordre dans les maisons pendant le sommeil des habitants. Cependant il faut éviter de le rencontrer, car cela porte malheur.

payée d'aucun retour. Elle ne lui parlait que pour rire de ses maladresses et de ses balourdises, — et, je le confesse, j'étais toujours prêt à lui faire écho à ce sujet.

Ce n'est pas pourtant que nous fussions bons amis tous les jours, Sacha et moi, — il y avait quelquefois des querelles, des orages même. D'abord, sa situation désolée, sa faiblesse avait fait de moi son esclave docile, et j'obéissais sans murmure à tous ses caprices. Mais, en grandissant, notre caractère se dessinait davantage ; j'étais, pour ma part, devenu horriblement taquin. De son côté, Sacha était jalouse et susceptible ; il ne m'avait pas fallu longtemps pour découvrir en elle ces travers. Le plus simple incident, un mot affectueux de mon père à moi ou de moi à mon père, une caresse que je faisais devant elle à Vodka, suffisaient pour la plonger dans des accès d'humeur farouche. Elle s'enfuyait au travers des bois après un incident de ce genre, et refusait de me parler pendant des journées entières ; — son repentir, ensuite, était d'une violence qui me surprenait. J'étais naturellement d'humeur égale et placide, et je trouvais les accès de larmes ou de colère de la petite Sacha la chose la plus étrange, presque la plus divertissante du monde. Je ne comprenais rien à son caractère, et, tout en la chérissant tendrement, je la rendais souvent malheureuse. Je l'ai compris plus tard.

Mon père ne se mêlait jamais de nos différends. Sacha, qui était la générosité même, n'aurait voulu, pour rien au monde, se plaindre de moi, et parfois j'exerçais mon lourd esprit à ses dépens, sans me douter de la peine que je lui faisais.

Je me rappelle la jalousie qu'inspirait à ma pauvre petite sœur mon chien Crac. Il m'avait été donné, deux ou trois

ans après l'arrivée de Sacha, par un barine [1] chasseur qui se trouvait, cette année-là, dans notre village. Ce barine était un vieux gentilhomme ruiné, cousin de Mme Lebanoff, qui l'avait recueilli dans sa maison, ainsi que cela se pratique constamment en Russie. Son chien, en courant à travers un champ qui longeait notre maison, s'était laissé tomber dans un piège à loup et s'était cassé la patte. Il souffrait cruellement, si cruellement que le seigneur était sur le point de lui loger une balle dans la tête pour l'achever.

Nous étions accourus au bruit, Sacha et moi.

Le pauvre chien était étendu à terre et léchait en gémissant sa patte ensanglantée. Il regardait son maître de ses beaux yeux humides et semblait lui demander de le secourir. Celui-ci, un vieux monsieur de belle mine, avec un beau fusil sur l'épaule, paraissait vraiment chagrin de voir la bête en cet état.

« Que faire, Stépan? » disait-il au domestique qui l'accompagnait.

Celui-ci haussait les épaules.

« Ce n'est qu'un chien! fit-il en crachant à terre.

— Oui! mais un chien des plus rares, imbécile! un vrai bijou de chien! un braque que la *barguia* [2] a fait venir tout exprès de France!... C'est vexant!... j'aimerais mieux que ce fût toi, Stépan... Voyons, ne reste pas là comme un soliveau! donne un avis! que diable!...

— Vous êtes le maître, père Ardalion Sémonovitch.

— L'achèverais-tu à ma place, pour l'empêcher de souffrir?

1. Seigneur.
2. Dame.

— Ce ne sera qu'un chien de moins. »

Ardalion Sémonovitch se frappa le front d'un air tout désolé.

« Mon pauvre Crac, disait-il en flattant de la main les flancs et la tête de l'animal, mon brave chien si fidèle!... que veux-tu que je fasse de toi dans ce trou perdu?... Je ne puis te laisser là... Je ne puis pas t'emporter, nous partons demain pour Paris... tu vois bien qu'il faut que je t'achève... Il me semble que je vais commettre un assassinat, » ajouta-t-il en détournant la tête, le visage tout pâle.

Le chien battait faiblement le sol de sa queue et suivait de l'œil chaque mouvement de son maître, redressant les oreilles. Celui-ci arma lentement son fusil.

Je courus à lui.

« Ne tue pas le chien, barine! criai-je. Donne-le-moi plutôt!

— Qu'en feras-tu, rustaud? Ne vois-tu pas qu'il est grièvement blessé? Je crois qu'il a les reins cassés... mon malheureux Crac!...

— Cela ne fait rien. Laisse-le. Je le soignerai, et, s'il peut guérir, je le sauverai.

— Tu ne peux pas le sauver.

— Eh bien! laisse-le quand même, *batouchka*[1], cela t'épargnera de le tuer. »

Le vieux barine restait indécis.

« Stépan?... fit-il, que t'en semble?... Est-ce qu'il peut guérir, crois-tu?... »

Stépan haussa les épaules de nouveau et cracha deux fois.

1. Père.

« Chair de chien! » marmotta-t-il d'un air de mépris.

Le barine toujours en colère se retourna de mon côté.

« Et toi, sauras-tu seulement le soigner, si je te le laisse? cria-t-il.

— Il vaut toujours mieux pour toi me le laisser que le tuer de ta main, répondis-je hardiment. Mon père est médecin; il me dira ce qu'il faut faire pour guérir la bête.

— Eh bien! soit... je te le donne!... Pauvre Crac!... finir dans une izba de Sitovka!... C'est dur pour une bête de race... Mais tu n'as pas l'air méchant, gamin! Prends grand soin de lui. Voici un rouble pour toi. »

Et il jeta une pièce d'argent sur le sol.

Je la ramassai en rougissant de colère et je la lui rendis.

« Je n'ai pas demandé l'aumône, Ardalion Sémonovitch, lui dis-je d'un ton orgueilleux.

— *Ah bah!* répliqua-t-il en français. *C'est charmànt!...* Garde la pièce, je n'en ai pas besoin, reprit-il en russe.

— Moi non plus! criai-je en français aussi, ce qui parut le surprendre beaucoup. Tiens, prends-la alors, domestique, » criai-je tout fâché à Stépan, et je la lui jetai au nez pour ainsi dire.

Stépan haussa les épaules et empocha le rouble en grognant. Le barine reprit son fusil, donna une dernière caresse à son chien et s'éloigna rapidement sans m'octroyer un second regard. L'animal fit un effort pour se soulever et le suivre, mais il retomba en gémissant. A mesure que son maître s'éloignait, il s'agitait davantage, essayant de se soulever, de ramper après lui. Quand enfin celui-ci disparut au détour de la route, la pauvre bête mit le museau en l'air et exhala son chagrin en gémissements lugubres.

Sacha, qui n'avait rien dit jusque-là, se cramponna à mon bras.

« J'ai peur! cria-t-elle. Allons-nous-en, Mitia! le chien me fait peur.

— Sotte! répondis-je brusquement. Le chien montre son bon cœur en pleurant après son maître!... La! la! ajoutai-je en caressant sa belle tête. Ne te désole pas, frère. Je vais te soigner et te guérir, et tu verras, je t'aimerai bien... Sacha t'aimera aussi, va!...

— Non! je t'aime, toi, je n'aime pas le chien!

— Et moi, je t'aime et j'aime le chien aussi. Vois donc comme il est beau! quelle poitrine profonde, quels flancs élégants, quelles pattes robustes!... Et ce large front, ces yeux magnifiques... Que tu es beau, Crac, mon Crac à moi!... Voyons ta pauvre patte... aïe, frère! je t'ai fait mal, hein? Mais c'est pour ton bien! Tu vas voir... Sacha, donne ton fichu!

— Non!

— Égoïste! » dis-je froidement. Et je la repoussai de la main tandis qu'elle essayait de s'attacher à moi. En quelques minutes j'eus formé un appareil avec de la mousse, deux planchettes et une bande que j'improvisai en déchirant la manche de ma chemise. La pauvre bête n'avait pas bougé; quand j'eus fini, elle se mit à me lécher les mains. Ses yeux avaient une expression vraiment humaine.

« Maintenant il faut l'emporter chez nous. Veux-tu m'aider, Sacha? »

Mais elle me boudait et refusa de me répondre. Avec précaution je soulevai le chien dans mes bras et le portai sous le hangar. Sacha resta immobile, le front baissé, les sourcils

IV



JE LUI OFFRIS UNE GRANDE TERRINE D'EAU CLAIRE.

contractés ! Je la voyais du coin de l'œil ; elle était jalouse du chien.

Je couchai l'animal sur une litière de paille et, lui ayant trouvé le nez sec et brûlant, signe de fièvre, je lui offris une grande terrine d'eau claire qu'il avala presque d'une lampée. Mon père rentra sur ces entrefaites, et je m'empressai de lui montrer mon malade. Il approuva l'appareil, déclara ne pas vouloir y toucher, et se contenta d'administrer à la pauvre bête je ne sais plus quelle drogue.

Je lui tins les mâchoires ouvertes pendant que mon père versait la potion, et, dans ses efforts frénétiques pour y échapper, le brave Crac m'en fit sauter la moitié au moins au nez et aux lèvres... Pouah ! que c'était amer !... Mais, une fois ce mauvais quart d'heure passé, le chien s'allongea sur le foin avec un grand soupir, posa son nez entre ses pattes et s'endormit profondément.

« Il s'en tirera, le *molodetz*, dit mon père en se relevant. Tu auras là un bon compagnon, Mitia.

— Oui. — Sacha ne l'aime pas, dis-je après un moment de silence.

— Ah !... Ça lui viendra plus tard, peut-être... Tu ne lui as pas fait de peine à propos du chien ?

— Je ne crois pas, dis-je un peu confus.

— Il faut faire attention avec elle, dit mon père. Sacha n'est pas un grand gaillard comme toi, qu'on peut taquiner et rudoyer à son aise et qui ne s'en porte que mieux. Respect aux faibles, Mitia, n'oublie jamais cela. »

Je baissai la tête et je courus à la recherche de Sacha. Je la trouvai assise au coin du poêle, sombre et muette.

« Pourquoi m'en veux-tu ? » lui dis-je.

Elle ne me répondit pas.

« Tu ne voulais pas que je laissasse mourir cette pauvre bête?

— Tu l'aimes donc mieux que moi?

— Oh!...

— Va retrouver ton chien! Vas-y! cria-t-elle avec emportement. Pourquoi m'as-tu recueillie, si tu devais recueillir de même le premier chien de la route! Va! va! tu n'es plus mon frère!...

— Oh! Sacha!... »

Elle éclata en sanglots. J'essayai de la consoler, de lui faire comprendre que je pouvais l'aimer et aimer l'animal aussi. Rien n'y fit.

Cela me faisait d'autant plus de peine que j'avais déjà beaucoup d'affection pour le pauvre Crac et que, me sentant responsable de sa guérison, je lui consacrais tout mon temps. Si Sacha avait voulu l'aimer, nous l'aurions gâté et choyé ensemble, et, comme il était aussi affectueux que beau, nous aurions été un fameux trio d'amis.

Mais elle l'avait pris en grippe, et, quoique la première explosion ne se renouvelât plus, je ne me trompais pas, et cela me chagrinait beaucoup.

Vers la fin de sa maladie, pendant qu'il était encore étendu sur la paille du hangar et que sa patte était encore bien douloureuse, voilà Porphyre qui arrive un beau jour de son air béat. J'étais allongé à côté de Crac et je taillais un roseau en forme de flûte avec mon couteau. Et que fait mon lourdaud? Il veut s'asseoir, perd l'équilibre et tombe de tout son poids (et quel poids!) sur le malheureux chien. Oh! le cri que poussa Crac!... Ce fut un vrai hurlement de bête sauvage, et la voix plus discordante encore de Porphyre y répondit. En se

retournant, affolé, Crac avait trouvé sous ses crocs le large fond de culotte du maladroit et il les y avait plantés... et je ne doutai pas qu'il tînt aussi la doublure du pantalon, à en juger par les contorsions du patient! Je me hâtai de le tirer de là, tout en riant à me tenir les côtes de la lugubre figure qu'il faisait. Le pauvre Porphyre se releva en gémissant, appuyant sa main sur la partie endommagée d'un air désespéré. Je lui offris d'aller se faire panser par mon père; mais il s'y refusa et s'assit tout penaud à quelques pas du redoutable Crac. Celui-ci, la lèvre retroussée, continuait à montrer deux formidables rangées de dents.

Voyant que je continuais à rire, Porphyre me dit tout accablé:

« Que veux-tu!... »

Le rire me reprit de plus belle; mais Sacha, qui était accourue au vacarme, se mit du côté de Porphyre, à ma grande surprise.

« Ce n'est pas la mauvaise chance! dit-elle avec vivacité. C'est que cette bête est tout à fait féroce... Elle en aurait fait autant à son maître, si c'était lui qui était tombé!...

— Oh!... fis-je suffoqué. Crac m'aurait mordu, moi! Comment peux-tu dire cela, Sacha?...

— Oui! toi, ou moi, ou père, ou Porphyre,... que lui importe... pourvu qu'il plante ses vilaines dents quelque part...

— Crac n'a pas de vilaines dents! dis-je avec feu. Je ne connais que toi qui les aies aussi blanches que lui! Et rangées! Vois plutôt, on dirait un collier de perles!...

— Merci! dit Sacha, tout en colère. Tu me compares à cette horreur de chien à présent... on voit que tu n'aimes que lui au monde. »

Et elle s'enfuit toute fâchée.

Je soupirai et je me remis à caresser les longues oreilles soyeuses de Crac qui battait le sol de sa queue, d'un air tranquille; mais, à chaque mouvement du malheureux Porphyre, ses oreilles se soulevaient sous ma main et j'entendais un grondement sourd de sa vaste poitrine... Il lui en voulait décidément.

A partir de ce jour, non seulement Sacha détesta Crac non moins qu'avant; mais encore elle feignit de le considérer comme une bête dangereuse et d'avoir grand'peur d'être mordue par lui. Je dis qu'elle feignit, parce qu'il me semblait impossible qu'elle eût réellement peur de cette brave bête; un chien si doux, si affectueux!... Et, ma foi, s'il avait mordu ce gros bêta de Porphyre, en vérité quel autre chien n'en aurait fait autant à sa place!...

Bientôt il fut complètement guéri et put se livrer à ses gambades d'auparavant; c'était un tout jeune chien. J'étais très fier de sa beauté et de son courage. Chaque jour nous étions meilleurs amis.

Au contraire, avec Sacha l'entente n'était plus aussi bonne. — Nous nous querellions souvent à propos de rien, — je devenais plus taquin, elle plus susceptible.

Enfin, je lui jouai un tour qui aurait pu avoir des conséquences tragiques, et pour le coup ce fut bien fini! Je fus guéri pour jamais de cette sotte et désagréable habitude, et jamais plus ma chére petite sœur n'eut à se plaindre de son frère adoptif.

CHAPITRE V

UNE AVENTURE TRAGIQUE

Mon père avait apporté un jour à ma petite sœur un paquet qu'il lui recommanda d'ouvrir avec précaution, le contenu chose fragile. Il revenait du gros bourg de V***, à 80 kilomètres de chez nous, où il avait été appelé en consultation.

Sacha ouvrit le paquet tout émue et nous en sortit une poupée telle que je n'en avais jamais aperçu! Elle devait être originaire de Paris, à en juger par son costume qui était tout entièrement à la française : robe de velours bleu à traîne, chapeau emplumé, éventail à la ceinture, et de magnifiques cheveux blond doré, coiffés à la mode étrangère.

Sacha resta d'abord muette, en extase ; puis elle poussa un cri de joie et se mit à couvrir la poupée de baisers en lui adressant les noms les plus doux; puis ce fut le tour de mon père, puis le mien; et notre chien Crac ayant curieusement avancé le nez pour flairer la nouvelle venue, Sacha serra sa *fille* sur son cœur d'un geste tout maternel; je ne l'avais

jamais vue si joyeuse, elle parlait, parlait, ses yeux brillaient, elle était ravie, hors d'elle-même.

Quel ne fut pas son bonheur en découvrant que les vêtements de la poupée pouvaient s'enlever et se remettre ! Grand avantage, paraît-il, et très rare chez ces demoiselles. Je parle du moins des grossières images que nous connaissions à Sitovka et qu'on vendait à la foire ; c'étaient des blocs mal équarris sur lesquels étaient *collés* ou *cloués* quelques oripeaux de couleur voyante. Tandis que cette élégante fillette portait non seulement une robe, mais un jupon blanc, un pantalon brodé, une fine chemise, des bas, et jusqu'à de mignonnes bottines qui plongèrent Sacha dans un délire de joie. La poupée fut déshabillée et rhabillée vingt fois pour le moins ce soir-là; Sacha la mit à table à côté d'elle et n'alla se coucher qu'avec son trésor serré sur son cœur.

A partir de ce jour, la poupée, qu'on avait baptisée « Mademoiselle », ne quitta plus les bras de sa maman. Elle partagea même les leçons que mon père donnait à Sacha, qui en tirait un profit merveilleux selon moi. Qu'elle étudiât elle-même avec plaisir, passe encore ; mais, lorsque je la vis fabriquer pour la poupée de mignons cahiers, sur lesquels, de sa plus fine écriture, elle recopiait tous ses devoirs, cela me parut, je l'avoue, exagéré. Pour garder de la vraisemblance à la chose, Sacha faisait toujours ses devoirs et ceux de « Mademoiselle » un peu différents l'un de l'autre ; mon père, entrant dans l'idée de la petite, les corrigeait le plus gravement du monde, et tantôt l'une, tantôt l'autre était première.

Malgré mes onze ans et mes prétentions à être grand garçon, je ne dédaignais nullement de me joindre aux jeux de

Sacha et de « Mademoiselle », quoique celle-ci, sa toilette et tout ce qui lui appartenait me fussent une mine inépuisable de moqueries et lardons plus ou moins acérés. Mais, quand elle donnait *un bal*, je ne manquais pas d'arriver à l'heure dite pour prendre ma part des réjouissances. Je me bornais, il est vrai, à dévorer d'un coup de dent toutes les provisions du buffet, morceaux de sucre, thé, lait froid, *kovelkas* ou *kalatchis* [1]; mais Sacha et Mademoiselle, grisées par la danse, n'y prenaient seulement pas garde. Pendant qu'elles dansaient ensemble, je prenais les pattes de devant de Crac et je forçais le brave chien à danser avec moi ; n'y comprenant rien, il essayait, avec des aboiements courts et nerveux, d'arriver jusqu'à mon visage pour le lécher, chose que je ne permettais sous aucun prétexte. Quand nous étions fatigués de danser, je décrochais ma *balalaïka*[2] et nous chantions nos vieilles mélodies russes si entraînantes et si mélancoliques à la fois. Sacha avait une voix claire comme celle de l'alouette. Mon père nous écoutait complaisamment et ne se plaignait jamais du vacarme que nous faisions en ces soirs de fête. Crac, couché à ses pieds, encore haletant de son exercice forcé, nous regardait avec son bon sourire (car jamais chrétien n'eut un sourire plus franc et plus gracieux que le sien), et je ne crois pas que le bal le plus magnifique de Pétersbourg donnât plus de plaisir à ses invités.

D'où me vint l'idée diabolique de troubler ce bonheur? (Il avait déjà quelques mois de date, il est vrai, et commençait sans doute à me peser.)

1. Sorte de grands pains de froment tordus et roulés.
2. Guitare à trois cordes.

Je n'en sais absolument rien; mais voici comment la chose se passa.

Tatiana Ipronovna, la nièce du staroste, était venue un jour en toute hâte chercher Sacha; il s'agissait de lui essayer je ne sais plus quelle robe ou cotillon. Tatiana allait se marier, et Sacha devait lui donner la main pour se rendre à l'église; il fallait l'habiller de neuf de pied en cap. Grand émoi chez toutes ces jeunes filles, et Tatiana l'entraîna si vite qu'elle oublia « Mademoiselle » sur la table où elles étaient en train de faire *leurs* devoirs.

Mon père était en tournée.

Je restai en tête à tête avec la poupée.

D'abord je n'avais que l'intention de la regarder, je l'affirme ! Je la pris, je lui fis plusieurs grimaces et je la tournai et la retournai dans mes mains, me demandant ce que Sacha pouvait bien trouver de si amusant à bercer et cajoler ce morceau de porcelaine et de peau de gant. Tout à coup une idée, inspirée par le diable, je le crois véritablement, traversa ma cervelle.

Que dirait Sacha si, au lieu de sa « Mademoiselle », pomponnée et frisée, elle apercevait en rentrant un *Yourodivyi*[1] hideux comme celui que nous avions vu passer dans le village quelque temps auparavant !

Évidemment cela lui semblerait très drôle?

Plein de cette brillante idée, je me mis à pouffer de rire et, sans donner une pensée à l'amer chagrin que j'allais causer à ma pauvre petite sœur, je commençai mon œuvre de ténèbres.

Je pris des ciseaux, et cric! crac! je tondis la poupée.

1. Fou par dévotion, espèce de fakir errant.

Cela fait, je lui enlevai dextrement ses beaux habits, et je les tailladai à tort et à travers pour en faire des haillons du genre de ceux de l'*Ésope*[1]. Je n'étais pas maladroit de mes mains et j'eus bientôt fait d'habiller la malheureuse « Mademoiselle » d'une sorte de sarrau en guenilles, que je découpai dans la manche déchirée d'un vieux touloupe. De sa belle robe de velours je fis une besace, que j'eus soin de salir en la frottant contre le poêle, et que je suspendis à son épaule par une ficelle; je glissai même un gros morceau de pain de seigle dedans. Enfin je saisis un pot de colle qui se trouvait là, et, prenant à poignée la chevelure blonde qui jonchait la table, je la collai sur les joues roses de la poupée en guise de barbe; après quoi je coupai artistement le bout de ses jolies petites bottines pour laisser passer les doigts des pieds, et, la plaçant bien en évidence, j'attendis enchanté le résultat de ma malice.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas le regard de Sacha quand elle rentra toute joyeuse et que, s'avançant vers la table, elle vit sa poupée! En un moment elle pâlit, ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses lèvres tremblèrent, elle recula... et, en même temps, comme si un voile s'était déchiré devant mes yeux, je compris l'horreur de mon action! Je vis combien j'avais été cruel et quel mal je faisais à cette enfant, que je chérissais, pourtant! C'est la première fois que j'aie senti le remords. Bien que la cause en fût frivole, j'en savourai profondément toute l'amertume. Ma pauvre petite Sacha! que n'aurais-je pas donné en ce moment pour n'avoir jamais eu cette fatale idée!...

1. Fou, insensé, en langue populaire.

Nous n'avions rien dit. Je restais interdit à regarder l'enfant, qui avait pris la victime dans ses deux mains et qui la contemplait d'un air égaré. J'aurais préféré qu'elle me battît, bien sûr. Enfin je ne pus plus supporter ce silence.

« Sacha !... balbutiai-je d'une voix étranglée, je ne voulais pas te faire de peine... vois !... c'est une *youro-divyi....* »

En entendant ma voix elle frissonna et, se redressant brusquement, elle me darda un regard qui m'atteignit au cœur. Je fis un mouvement vers elle ; mais elle me repoussa du geste et, d'une voix tremblante que je reconnus à peine :

« C'est toi !... c'est toi ! dit-elle. Oh ! Mitia ! que t'avais-je fait ? Moi qui t'aimais tant !... Ne me parle plus jamais... jamais... c'est méchant... c'est lâche... »

Elle s'arrêta suffoquée. Quant à moi, l'émotion me serrait la gorge, je n'aurais pu prononcer une parole.

J'aurais certainement donné tout l'or de la terre si je l'avais eu en ce moment pour ne pas avoir commis mon crime. Bientôt elle laissa tomber le corps mutilé de la poupée et se dirigea vers la porte.

« Où vas-tu ? criai-je avec angoisse. Il fait froid !... Il va y avoir une tempête de neige...

— Laisse-moi ! dit-elle. Je te *défends* de me suivre !... »

Et elle sortit, me laissant cloué à ma place. J'entendis au dehors le pas précipité de ma petite sœur qui s'éloignait. Où allait-elle ? Je n'osais la suivre... Le bruit de ce pas solitaire, résonnant sur le sol glacé, cette poupée tombée à terre, le terrible chagrin que j'avais lu sur ce pauvre petit visage, tout cela m'accabla à la fois. Je me laissai tomber sur un siège, la face sur la table, et je versai des larmes cuisantes.

« Idiot! lâche! mauvais diable! me disais-je en me donnant de grands coups de poing sur la tête. Est-il possible que j'aie fait cela!... Moi! à elle, la pauvre enfant... Oh! Sacha, Sacha! si je pouvais te rendre ta poupée!... »

J'ignore combien de temps je restai ainsi. Enfin, la porte en s'ouvrant vint me tirer de ma rêverie. Je relevai vivement la tête, espérant voir rentrer Sacha : c'était Porphyre.

Il vint s'asseoir près du poêle, et je remis avec humeur ma tête sur mon bras pour ne pas le voir. Au bout d'un instant il fit entendre une sorte de gloussement : il venait de voir le *yourodivyi* et il riait!

Ce rire m'exaspéra! Je compris encore plus amèrement la hideur de mon acte et, joignant l'injustice à mes autres crimes, je lui allongeai sans crier gare une énorme gifle qu'il reçut impassible.

« C'est pour t'apprendre à rire, imbécile! criai-je avec colère. Eh bien!... tu ne me la rends pas?...

— Que je te la rende?...

— Parbleu! à quoi te servent tes poings, alors?...

— Mais je ne suis pas en colère! fit-il en ouvrant des yeux si naïvement surpris que je ne pus m'empêcher de rire, malgré mon chagrin.

— Tu es bien le plus grand dadais que je connaisse, lui dis-je, et je lui assénai une autre tape, amicale celle-là, sur l'épaule. Que viens-tu faire ici? ajoutai-je sans faire grande attention à sa réponse.

— Je venais te dire qu'on a revu le loup, dit Porphyre de son air apathique, ne cherchant nullement à s'expliquer les sentiments tumultueux qui m'agitaient.

— Le loup? répétai-je, en pensant à autre chose.

— Eh oui!... tu sais bien... on a vu ses traces autour du village... Eh bien! le froid l'a fait sortir du bois... on l'a vu ce matin ; il paraît qu'il est énorme. »

Je bondis sur mes pieds soudainement. Le loup rôdait autour du village... Mais alors, Sacha!... où était-elle? Oh! si la malheureuse enfant s'était enfuie dans la campagne pour cacher son chagrin, comme elle n'en avait que trop l'habitude quand je la tourmentais!... La tête me tourna... Mille visions horribles passèrent devant mes yeux...

Je sautai à la gorge de Porphyre ébahi, et, le secouant violemment, fou d'inquiétude et de terreur :

« De quel côté? criai-je. De quel côté, animal?...

— Eh!... que diable!... tu m'étrangles, frère!...

— Oh! mon Dieu, Sacha!... criai-je en le lâchant si subitement qu'il alla rouler à terre, entraînant la table et le banc dans sa chute avec un fracas à réveiller un mort. Où est-elle?... où la retrouver?... Viens, Crac, viens!... m'écriai-je en mettant sous le nez un petit fichu que Sacha portait habituellement autour du cou, et qu'elle n'avait pas songé à prendre. Tiens! cherche! cherche! mon bon chien! cherche Sacha!... »

Le chien se mit immédiatement à quêter, flairant le sol en tous sens, tandis que j'ouvrais la porte; il sortit, cherchant toujours, puis bientôt il poussa un aboiement particulier, celui du chien de chasse qui a trouvé la piste, et il s'élança comme une flèche dans la direction de la forêt qu'on voyait s'élever au loin, sinistre et muette. Mon cœur se glaça dans ma poitrine... la bête était là, assurément!... Arriverions-nous à temps?...

Je saisis mon gros bâton noueux et je me précipitai désespérément sur les traces du chien qui filait devant moi, poussant de temps en temps son aboiement sonore.

V



« A MOI, MITJA!... AU SECOURS!... »

Le jour tombait; la campagne glacée s'étendait à perte de vue autour de nous, blanche, morte. Le ciel bas semblait peser sur la terre. On ne voyait pas un être vivant dans la plaine; toutes les maisons étaient fermées et silencieuses. Je voyais déjà ma pauvre petite sœur déchirée par l'horrible bête. Tout en courant, je frappai violemment à quelques fenêtres, criant : « Au secours! au loup! » et je continuai ma course sans m'arrêter pour voir si j'avais été entendu.

Le chien continuait d'avancer sans hésitation. Mon Dieu!... Elle était donc bien loin!... Eh oui! je la connaissais assez. Lorsque quelque chagrin pesait sur elle... elle s'enfuyait comme une biche blessée, elle allait cacher sa peine au fond des bois... Mais jamais l'hiver, avant aujourd'hui... Le froid seul suffirait à la tuer, elle si frêle, si délicate.

Je courais toujours, dévoré d'inquiétude; de grosses larmes, que je ne songeais pas à retenir ni à essuyer, coulaient sur mes joues et y restaient figées par le vent glacé; un sentiment inexprimable de désolation m'accablait.

Tout à coup Crac, redoublant de vitesse, lança un aboiement plus aigu et auquel répondit un cri déchirant :

« A moi, Mitia!... au secours!... »

Oh! quel cri d'angoisse je poussai en retour.

« Me voilà, Sacha! me voilà! où es-tu?... »

Mais en même temps, contournant un repli de la route, je vis un spectacle horrible. Sur la lisière de la forêt, Sacha étendue dans la neige; au-dessus d'elle, une patte déjà sur sa poitrine, tournant vers moi sa gueule écumante et son poil hérissé de rage, se tenait un formidable loup; ses yeux rouges brillaient comme des escarboucles dans la pénombre.

Oh! que j'étais encore loin!... Arriverai-je à temps pour la

sauver?... Puis, que pourrai-je avec mon bâton contre cette bête furieuse!... Et voilà que mon pied se prit dans une racine, et je m'abattis de tout mon long.

Un cri perçant de Sacha retentit de nouveau; ma tête avait porté si rudement contre l'arbre, que je serais resté étourdi si ce cri n'était venu me tirer de ma torpeur. Je me relevai d'un bond; mais déjà mon brave chien m'avait devancé. Avec un hurlement sauvage il s'était jeté sur son farouche adversaire, lui avait planté ses crocs acérés dans la gorge, et les deux animaux avaient roulé à terre, confondus dans une lutte mortelle. Je courus à eux plus rapide que la pensée : je relevai Sacha à demi morte; elle n'était pas blessée! Je m'en convainquis du premier coup d'œil, mais ses vêtements avaient été déchirés par la griffe du fauve. Une seconde de plus, c'était fini.

Je la serrai sur mon cœur en sanglotant. Oh! la joie de cet instant!... Mais nous n'étions pas encore hors de danger. Si mon brave Crac succombait, qu'allions-nous devenir? Je me jetai devant Sacha et je tournai les yeux vers les combattants.

Le loup avait le dessus! Le sang coulait autour d'eux et tachait la neige de larges plaques écarlates. Je me précipitai en avant, et, d'un coup terrible sur le crâne, j'étourdis le loup; par un suprême effort, le chien venait de lui déchirer la gorge d'une oreille à l'autre; un large flot de sang jaillit jusqu'à nos pieds. Le loup jeta un hurlement lugubre et, tournant sur lui-même, il tomba raide et convulsé sur la neige. Il était mort.

Porphyre, pâle d'épouvante, et quelques paysans armés de piques et de fourches débouchèrent en courant du sen-

tier. Ils m'aidèrent à déplacer le cadavre du loup, allongé sur Crac, qui restait étendu inanimé. Sa robe blanche était souillée de sang en vingt endroits; ses yeux étaient fermés; aucun souffle ne semblait sortir de sa poitrine.

« Crac! m'écriai-je avec désespoir, tu n'es pas mort aussi, dis! c'est impossible! réveille-toi!... c'est moi! c'est ton maître! »

Mais il restait immobile. Je tombai à côté de lui et je laissai couler mes larmes. Je ne pouvais croire qu'il était mort...

« Allons! me dit Porphyre, viens, frère! Il faut rentrer; la nuit tombe.

— Crois-tu que je vais le laisser là pour que les loups le mangent?

— Nous l'emporterons.

— Il faut porter Sacha.

— Non! je marcherai! cria Sacha tout en larmes. Oui, oui, Mitia, emportons-le, ton pauvre chien! il vaut mieux que moi... Quand je pense, ajouta-t-elle en tombant à genoux à côté du fidèle animal, que je n'avais pour lui que de mauvais traitements et de mauvaises paroles, et qu'il est venu donner sa vie pour me sauver!... Tu avais raison de l'aimer, Dmitri... comment me pardonneras-tu sa mort?...

— Oh! Sacha!... Et toi! comment me pardonneras-tu ce que j'ai fait aujourd'hui?... Tout est de ma faute... sans moi, tu ne te serais pas enfuie, et ce pauvre Crac serait encore en vie... Je n'avais pas l'intention de te peiner, je t'assure... c'était pour rire... »

Sacha baissa la tête pour cacher ses larmes.

« Allons, dit subitement Porphyre; prends-le, Mitia, je t'aiderai à le porter. »

Mais, comme nous soulevions le corps du brave chien, il exhala un gémissement plaintif. Dans sa surprise, Porphyre le laissa si rudement tomber à terre que la pauvre bête, ouvrant un œil alangui, essaya de lui montrer les dents! Dans le premier moment de joie, nous fîmes mille folies; je me mis à danser, à chanter, jetant mon bonnet en l'air, embrassant indistinctement Sacha, Porphyre et le chien qui avait à peine la force de remuer la queue pour répondre à mes transports.

Comme les paysans, occupés jusque-là à mesurer le loup, qui était énorme, près de deux mètres du nez à la pointe de la queue, s'approchaient pour voir la cause de notre agitation, j'entendis un bruit de roues sur la route. J'y courus en agitant mon bonnet. C'était mon père qui rentrait dans sa télègue aussi vite que les quatre pieds de Vodka le pouvaient mener. En deux mots je lui expliquai l'affaire ; on chargea Sacha et Crac sur la voiture, et ils s'éloignèrent grand train, nous laissant suivre, encore tout émus des péripéties de cette terrible lutte.

Les paysans portèrent le corps du loup au village. Le tanneur fit de sa peau un tapis sur lequel mon père plaçait toujours ses pieds par la suite et qui doit être encore chez nous à Sitovka. Chère vieille maison ! la reverrai-je jamais?...

Sacha n'avait eu d'autre mal que la peur. Quant au pauvre Crac, il fallut bien des soins pour le sauver, car ses blessures étaient nombreuses et profondes. Mais mon père y mit tout son cœur et Sacha se serait laissée dépérir plutôt que d'abandonner son poste auprès du malade. C'est à elle qu'on dut sa guérison. Aussi quelle affection dans son honnête cœur de chien ! Hors moi, il n'aimait rien au monde mieux

que ma petite Sacha. Si cela fut une grande joie pour moi ! Je n'ai pas besoin de le dire

Mon père ne me gronda pas lorsque je lui confessai mon crime envers « Mademoiselle ». Il se contenta de me dire d'un ton sérieux qui m'alla droit au cœur :

« Je ne te ferai pas de reproches, mon enfant. Tu vois toi-même les conséquences fatales qu'a failli avoir ta plaisanterie. Je suis sûr aussi que tu comprends maintenant qu'il n'y a ni courage ni esprit à faire des « niches »... et surtout quand on s'attaque à plus faible que soi...

— Oh! oui, père! Jamais plus je n'en ferai à personne! Sacha m'a pardonné... C'est la dernière fois, je te le jure, que je l'ai tourmentée !... »

Et ce fut, en effet, la dernière. La leçon avait été terrible, mais je la mis à profit.

Quand Crac fut guéri, j'apportai un jour à Sacha un petit cercueil que j'avais construit moi-même avec tout le soin dont j'avais été capable. Nous y plaçâmes les restes de l'infortunée « Mademoiselle », couverts de fleurs et enveloppés d'un mouchoir qui cachait son corps en ruines. Sacha versa bien encore quelques larmes; mais elle cachait résolument son chagrin pour ne pas me peiner.

Je fis office de pope dans la cérémonie funèbre, et Crac suivit le cercueil avec un long ruban noir à la queue. Nous l'avons enterrée au fond du jardin. Paix à ses cendres!

CHAPITRE VI

LA FOIRE DE SITOVKA

C'est pour nous un grand événement que la foire de Sitovka. Je me rappelle encore, non sans plaisir, notre attente fiévreuse, les jours qui précédaient la fête, alors que les bohémiens commençaient à camper dans le steppe, et que les baraques des saltimbanques s'installaient sur la grande place. Cette foire attirait beaucoup de monde dans le district. Nos villages sont si éloignés les uns des autres qu'une distance de cent cinquante verstes ne paraît rien s'il y a du plaisir ou du profit à espérer au bout du voyage. De plus, on entrait dans la belle saison ; il n'était plus, à ce moment, question de froid ou de neige. Le long hiver de neuf mois était bien fini, et je ne me souviens pas d'une seule de nos foires où le temps ne fût pas superbe.

J'ai vu dans les livres étrangers qu'on représente habituellement notre Russie comme un pays triste et toujours enseveli sous les neiges. Il n'y a pas de plus grande erreur. Chez nous, le printemps est souvent radieux. Cette année-là (je venais d'avoir treize ans), il était particulièrement splendide.

Levé de grand matin, j'avais déjà fait un tour dans la campagne pour jouir de cette belle matinée et savourer par anticipation les plaisirs à venir.

Les alouettes montaient en chantant dans l'air pur, les corneilles jacassaient dans les arbres, des nuages vaporeux passaient légèrement dans l'azur du ciel. J'étais tout heureux de vivre ; aujourd'hui, tout le monde avait congé, et je pouvais être paresseux sans remords et sans craindre les pensums du magister, dont l'idée, quoique j'en eusse, empoisonnait mes équipées les jours où je manquais la classe.

Du reste, en grandissant, je devenais plus raisonnable, et maître Lebewohl commençait à caresser quelque espoir de me voir devenir moins *âne*. C'est ainsi qu'il m'encourageait à suivre le sentier ardu de la science.

De tous côtés arrivaient en foule des *tarantass,* des *drochki,* des *télègues,* des *kibitkas*[1], les uns misérables, les autres, au contraire, cossus et reluisants, amenant les gens du pays, vêtus de bonnes pelisses ou d'*armiaks* en lambeaux.

Je trouvai Sacha sur le seuil de notre maison, m'attendant ; je m'assis à côté d'elle, et nous commençâmes à faire nos plans pour la journée. Porphyre, dans ses plus beaux habits, ne tarda pas à nous rejoindre. Il faut savoir que nous avions tous la passion des baraques de la foire : femmes géantes, singes savants, ménageries, somnambules, panoramas, figures de cire, tout nous était bon. Mais ce qui nous passionnait au suprême degré, c'était le cirque ! Nous étions dignes des Romains de l'ancien temps par notre rage pour ce divertissement. Si, par hasard, un cirque passait à Sitovka, nous con-

1. Véhicules variés.

naissions bientôt chaque écuyer par son nom, et ses faits et gestes n'avaient plus de mystère pour nous. Que n'aurions-nous pas donné pour assister à chaque représentation ! Chose difficile, hélas ! vu l'état de nos finances ; mais enfin mon père s'arrangeait pour nous y envoyer quelquefois, et nous en rapportions des réminiscences qui nous servaient toute l'année dans nos jeux. Nous imitions les étrangers debout sur leurs chevaux, faisant des grâces. Sacha représentait l'Étoile de la troupe, conduite par Porphyre, qui la mettait en selle, — sur un vieux tronc d'arbre du jardin, — et qui tenait dans toutes les règles le cerceau où elle devait passer. Porphyre, la face enfarinée, avait le rôle de clown. Moi, je m'étais adjugé celui de directeur, et j'avais même fait maintes tentatives pour me tenir sur le dos de Vodka. Mais il avait trouvé la plaisanterie peu de son goût et m'avait fait mesurer rudement ma longueur par terre. Quant à Crac, tous mes efforts pour le faire marcher sur un tonneau étaient restés inutiles, et il avait fallu se contenter de le faire sauter au nom du tzar et montrer les dents au nom du Turc abhorré. Assurément, si j'avais eu à faire choix d'une carrière alors, je me serais prononcé pour celle d'écuyer, et Porphyre et Sacha auraient dit comme moi.

« Le cirque Tühr est arrivé ! nous cria Porphyre du plus loin qu'il nous vit. Il y a deux éléphants ! Il y a un cheval pie qui est plus malin que le diable, dit-on. J'ai un rouble ! Mon parrain me l'a donné (ce parrain était un gros fermier des environs). Et tu ne sais pas, Dmitri ? Il paraît que cette année ils vont louer des chevaux de selle pour des promenades ! Ce sera autre chose que ton pauvre Vodka, mon bon ! Des *vrais* chevaux de selle, dressés, qui obéissent à la moindre

indication de la bride ou des genoux du cavalier. — Ma foi, j'ai bien envie de me payer une promenade!... Ce sera cher, mais ce sera faraud. — Tu voudrais en faire autant, hé! Sacha... peut-être, un jour ou l'autre, tu auras cette chance aussi... »

Et le gros Porphyre se rengorgea, très important. Un sentiment d'admiration pour la bonne fortune de notre camarade, mélangé d'une certaine dose de jalousie, s'empara de nous.

« Je n'ai que quelques *kopecks*[1], dit Sacha en les faisant sauter dans la poche de son tablier avec un petit soupir.

— Et moi, j'ai deux *griveniks*[2] et trois kopecks, ajoutai-je, mais j'en ai besoin pour autre chose... J'avais conçu le projet d'acheter une poupée pour Sacha, à la place de l'infortunée « Mademoiselle ».

— Oh bien! ce sera pour une autre fois, » dit Porphyre d'un ton encourageant. Et il nous quitta après que nous eûmes convenu de nous retrouver un peu plus tard sur la place, car mon père avait besoin de nous à la maison.

Notre izba, si paisible d'habitude, se ressentait de l'animation générale. Dès l'aube, les paysans et les babas (femmes) des environs se succédaient chez nous pour consulter mon père, qui jouissait, comme médecin, d'une grande réputation dans le district.

Le bruit courait qu'un riche Pétropolitain[3], établi dans le voisinage, avait dit un jour, en pleine place: « Il faudrait aller à Pétersbourg pour trouver un médecin aussi habile que Fédor Illitch Térentieff. » Cela m'avait rendu très fier.

1. Monnaie de cuivre, environ 3 centimes.
2. Pièce d'argent de la valeur de 50 centimes environ.
3. Habitant de Saint-Pétersbourg.

Sacha et moi nous étions chargés d'introduire les uns après les autres les moujiks et les babas, d'abord dans la « pièce froide[1] », puis auprès de mon père, qui les attendait dans son grand fauteuil.

Ceux qui ne pouvaient pas payer ses soins en argent — c'était le plus grand nombre — nous payaient en nature et nous apportaient des provisions qui étaient fort bienvenues dans notre lardoir. C'étaient des salaisons, du miel, du beurre, des liqueurs de ménage, des champignons secs, des fromages, — toutes choses qui auraient fait le bonheur de la petite ménagère Sacha, si elle ne les avait vues disparaître à peine rangées dans son garde-manger. Mon père, en effet, avait toujours quelque malade pauvre auquel telle ou telle friandise était certaine d'apporter du soulagement, et il y faisait main basse sans scrupule. Souvent les babas se présentaient, tenant à la main une paire de poulets solidement attachés ensemble par les quatre pattes. On déposait respectueusement cette volaille sur le seuil avant d'entrer; puis Sacha et moi nous étions chargés de rendre la liberté à ces animaux qui exprimaient par des gloussements et des battements d'ailes enragés la haute désapprobation que leur inspirait ce mode de voyage. Dès que nous étions parvenus à les détacher — ce n'était pas toujours chose facile au milieu des coups de bec et des coups d'ongle, — nous les lâchions dans la petite basse-cour derrière l'izba, et aussitôt les poules se mettaient à parcourir leur nouveau royaume à grandes enjambées les plus drôles du monde. On leur donnait du grain sur lequel elles se jetaient avec voracité, et enfin le moment arrivait

1 Nom qu'on donne à la première pièce des maisons en Russie.

où nous pouvions partir, le visage et les mains reluisants à force d'être frottés au savon noir, et nos plus beaux habits sur le dos.

Le brouhaha de la foire arrivait jusqu'à notre maison et nous faisait dresser l'oreille de loin. C'était un mélange confus de beuglements, de hennissements, de cris d'oies perçants qui dominaient le tumulte, de jappements de chiens furieux, avec un accompagnement soutenu d'orgues de Barbarie, de cuivres aigres, de coups de fusil et de pétards, tout cela composant un charivari qui nous semblait délicieux.

Bientôt nous atteignîmes la grande place, où la fête battait son plein.

L'enceinte était bordée de plusieurs rangées de charrettes, les brancards par terre, les roues de derrière en l'air. C'est là que se tenait le marché aux chevaux; il y en avait de races les plus diverses, de lourds et gros aux pâturons velus pour le labour, de belles bêtes de race pour les attelages des gentilshommes, des trotteurs à large croupe, de vieilles rosses à demi expirantes et des jeunes chevaux de l'Ukraine à peine domptés, des chevaux de Viatka à la queue tressée, à la longue crinière mélangée de rubans rouges, avec un harnais orné de plaques de cuivre et de glands. Mais les connaisseurs en chevaux ne se laissaient pas prendre à cette parure et exigeaient qu'on leur montrât le cheval nu avant de se prononcer sur ses mérites. Il fallait voir alors le propriétaire jurer ses grands dieux que c'était une perle, un miracle, un cheval digne de Jupiter, et l'acheteur le regarder d'un air méprisant, en avançant la lèvre inférieure et en crachant toutes les dix secondes.

Autour des chevaux, c'était un mélange bizarre d'ache-

teurs, de curieux, de maquignons, de cosaques montés sur leurs maigres chevaux, au milieu desquels on reconnaissait nos Petits-Russiens, si habiles en affaires, à la mèche de cheveux qu'ils conservent sur le haut de la tête, pendant que tout le reste est rasé. On voyait là des paysans en *armiak* crasseux, ou bien portant le *tchouïka*, dont on passe une manche en laissant pendre l'autre; des bohémiens aux yeux cerclés de bistre, des tziganes aux cheveux crépus, des juifs à tire-bouchons graisseux sur les oreilles. Tout ce monde parlait, criait, gesticulait, hurlait, poussait, grondait. Nous avancions avec peine dans cette foule, et je me souviens que mon père m'avait recommandé avant de partir de prendre soin de Sacha.

« Surtout n'allez pas trop près des chevaux, m'avait-il dit; un coup de pied est si vite attrapé... » Aussi, voyant que la foule était par trop houleuse, je me dirigeai en jouant des coudes vers l'extrémité de la place, dans un endroit couvert où s'étaient installés les marchands ambulants d'objets de toilette et de ménage.

Ici il y avait plus de babas et d'enfants que d'hommes ; on y vendait des rubans, des étoffes aux couleurs criardes, des foulards de soie, des chaussures, des galoches, des bijoux destinés aux femmes et aux jeunes filles. Beaucoup de villageoises portaient la coiffure nationale, le kakochnik, qui a la forme d'un énorme sabot de cheval renversé; les femmes mariées ont seules le droit de le porter. Les jeunes filles trapues, aux joues fraîches comme des pommes de Saint-Antoine, portaient le *kika* qui assujettit leurs cheveux, ou bien le *pavoïnik* en diadème d'où tombent des rubans flottants. Mais d'autres, pressées d'abandonner les

vieilles coutumes et le costume national si seyant et si gracieux, se contentaient d'un foulard noué sous le menton qui était loin de faire valoir leurs charmes. Les figures étaient en général rouges et luisantes, car il faisait une chaleur étouffante, et ressemblaient pas mal à celles des *loubotchnyïa* de Souzdal [1], qu'on voyait suspendues à l'étalage des marchands et que les babas achetaient avidement pour en orner leurs izbas. Tout à coup nous aperçûmes Porphyre, dont le visage rayonnait comme un soleil; il était en train, sur les ordres de sa mère, d'acheter un *chapeau* pour remplacer son bonnet habituel; il paraissait aussi embarrassé qu'un rat entre trois noix devant les couvre-chefs variés que lui présentait la marchande en lui parlant avec volubilité. Elle venait de lui essayer un chapeau de paille blanche à bords plats, dont la calotte était entourée d'un ruban écossais, et qui était beaucoup trop petit pour la grosse tête de l'infortuné; mais celui-ci, intimidé par la marchande, n'osait pas protester et se contentait de jeter autour de lui des regards éperdus, la face rouge comme braise. Sacha ne voulut pas ajouter à sa confusion et m'entraîna loin de là.

Mais je dois dire que, lorsque Porphyre nous rejoignit un peu plus tard, et qu'il s'avança vers nous en se dandinant, ses joues brillant seulement de leur incarnat habituel, son caftan gris (taillé dans un ancien caftan de son père et qu'on avait eu la prévoyance de laisser beaucoup trop large pour qu'il pût durer plusieurs saisons), serré à la taille par une ceinture bleue, et *le* chapeau crânement posé sur l'oreille, je le trouvai assez réussi. Il brandissait une baguette qu'il avait

1. Grossières images coloriées, analogues à celles d'Épinal.

coupée dans un buisson d'aubours[1], et il nous cria de sa voix de fausset — une vraie voix russe :

« Ça y est, mes enfants ! Je vais faire ma promenade à cheval !...

— Prends garde seulement de perdre ton chapeau ! Il m'a l'air un peu petit, » répondit Sacha avec malice.

Elle ne croyait pas dire si vrai.

Peu d'instants après, Porphyre passait fièrement devant nous, juché sur un grand diable de cheval blanc au nez romain, qui reniflait en faisant le beau. Notre camarade s'adressa à nous d'une voix entrecoupée — par la joie, je suppose.

« Il est doux comme un agneau au montoir ! » nous cria-t-il.

Il s'avançait vers la route, quand un mendiant posté au bord du fossé commença soudain à moudre sur son misérable petit orgue de Barbarie les premières mesures de la valse de *Faust*.

Le cheval blanc dresse l'oreille.

« Prrr... » fait Porphyre en flattant le cou de sa monture. Mais bast ! voici le cheval blanc qui étend le pied droit et la jambe dans toute sa longueur, et qui commence à valser comme une toupie ! Porphyre tire sur les rênes, renverse presque son coursier sur lui. Impossible d'arrêter cet enragé valseur !

« C'est un cheval savant ! s'écria Sacha en éclatant de rire. Mieux valait encore le tronc d'arbre. »

Là-dessus, notre camarade affolé appuie inconsciemment

1. Sorte de cytise.

VI



LE PETIT CHAPEAU NEUF DE PORPHYRE S'ENVOLA.

les bottes de feutre de son père, pourvues d'éperons, aux flancs de la bête, et voilà le cheval blanc qui part sur la route au triple galop. Il file droit devant lui comme une flèche.

On entend la voix de Porphyre toute tremblante...

« Doucement !... doucement !... vohooo ! whoâ !... »

Mais c'est en vain. Le cheval blanc n'a jamais eu sur le dos un cavalier de cette espèce. Il se demande ce qu'on lui veut, il ne comprend rien, il perd la tête, il s'emballe.

Il va, il va. Le petit chapeau tout neuf de Porphyre s'envole dans les airs, le caftan gris et la ceinture bleue flottent derrière lui. Les chiens irrités aboient avec rage en le poursuivant.

Porphyre a jeté ses bras autour du cheval, il s'accroche à la crinière... aux oreilles... on l'entend appeler au secours...

Sacha et moi, en compagnie des chiens — Crac est à la tête de la bande — nous nous mettons à sa poursuite. Maintenant le cheval et son cavalier ne font plus qu'un point blanc sur la route.

« Oh ! mon Dieu ! il va se tuer, le malheureux ! » crie Sacha en me prenant le bras tout effrayée.

En ce moment le cheval blanc saute une haie. Une mare peu profonde est de l'autre côté ; avec un cri affreux, Porphyre a roulé par terre.

Nous accourons à toutes jambes. On le relève, on le tâte. « Il n'a rien de cassé ! crie Sacha avec joie. Tu nous as fait une belle peur !... »

A part quelques contusions sans importance, Porphyre, en effet, est sain et sauf, mais dans quel triste état sont le beau caftan gris et la magnifique ceinture bleue ! Ce n'est plus

qu'une masse de boue noire et fétide qui a rejailli partout, jusque sur la face ronde de Porphyre et sur ses épais cheveux jaunes...

« Je n'ai pas de chance, décidément! gémit Porphyre d'un air tragique.

— Console-toi, lui dit Sacha en se mordant les lèvres pour ne pas rire, la boue a amorti ta chute!... Tu aurais pu te tuer, sans cela... »

Moi, je me tiens les côtes et je n'épargne pas mon infortuné camarade. Nous essayons de notre mieux de rendre figure humaine au cavalier en déroute; nous le frottons, nous l'essuyons avec de l'herbe que nous arrachons à poignée. Mais il ne devient pas présentable. Pour comble, il a roulé dans les orties qui bordent la mare; il a le visage en feu, il se gratte avec fureur, et de grosses cloches blanches apparaissent sur ses joues et sur son nez.

« Où est mon chapeau? » crie tout à coup le pauvre garçon d'une voix qui nous fait tressauter, en portant ses deux mains à sa tête avec désespoir...

Je cours le chercher sur la route. Mais quel spectacle! Crac, qui a saisi le couvre-chef de Porphyre, qui joue avec, et l'a déjà déchiqueté à grands coups de dents! Ce n'est plus qu'un objet informe dont un bohémien ne voudrait pas. En me voyant, Crac s'allonge par terre, remue la queue d'un air engageant et pose sa patte sur le chapeau comme pour me défier au jeu. Il est de bonne humeur, il croit que je vais partager sa gaieté. Je lui administre une énorme claque qui paraît l'étonner beaucoup et je lui arrache son jouet à grand'peine; mais il persiste à croire que cela fait partie du jeu et il me suit en aboyant allégrement et en sautant pour le reprendre.

Porphyre, à la vue du corps du délit, pousse un cri d'exécration.

« Mon chapeau neuf! rugit-il, que dira maman?... Elle m'avait tant recommandé d'être soigneux!... »

La femme du pope est une ménagère qui n'entend pas railleries sur les frasques de son dernier-né. Elle est sévère, mais juste. Nous sentons tous qu'elle désapprouvera hautement les orgies de Porphyre. Le pain sec, le cachot noir, le fouet peut-être, voilà ce que notre camarade a en perspective !

Nous restons ahuris et inquiets pendant plusieurs minutes, nous regardant en silence.

« Écoutez, fait Sacha tout à coup. Dmitri voulait me donner une poupée, moi j'ai quelques kopecks, et il doit bien te rester quelque chose de ton rouble, Porphyre?... (Un éclair de malice passa dans ses yeux.) Eh bien ! mettons tout en commun et allons acheter un autre chapeau pour Porphyre... »

Moi, j'esquisse une grimace, et Porphyre fait quelques façons; mais l'avis de Sacha finit par prévaloir.

Nous trouvons un autre *canotier,* — un peu plus grand cette fois, à la prière instante de Sacha.

« Maintenant, rentrons vite, dit-elle; tu achèveras de te sécher à la maison. »

Nous nous dirigeons, clopin-clopant, vers notre izba, et nous sommes presque renversés par le grand cheval blanc qui rentre au galop vers son écurie, les naseaux frémissants, la queue haute.

« C'est heureux!... Il pouvait s'échapper dans le steppe, et alors il ne me resterait plus qu'à en finir, » s'écrie Porphyre d'un air sombre.

Avec beaucoup d'eau chaude et de savon, Sacha effaça de son mieux les traces de la mésaventure. Mon père pansa les piqûres d'orties qui devinrent supportables, et la journée s'acheva paisiblement.

Le soir, mon père nous conduisit tous trois au cirque, nous eûmes la joie de voir le cheval blanc tirer le pistolet et lire dans un alphabet comme s'il avait passé toute sa vie à la salle d'armes et en classe.

CHAPITRE VII

MON PÈRE

Je m'attarde à ces souvenirs des jours heureux, car je touche à la période la plus douloureuse de ma vie, et il m'en coûte de l'aborder. Je perdis mon père. Certes, j'ai connu depuis de grands chagrins, j'ai eu des heures cruelles, mais rien qui se puisse comparer à cette amère douleur, à cette heure de désolation où mon unique ami me quitta, me laissant isolé sur la terre et si triste.

Jusque-là je n'étais qu'un enfant; j'avais toute l'insouciance avec toute la gaieté de mon âge; je crois que la mort de mon père opéra en moi une transformation; mon enfance finit alors, et tout changea d'aspect à mes yeux.

Je venais d'atteindre ma quatorzième année; nous étions en automne, lorsque l'état de notre cher malade s'aggrava. De jour en jour il s'amaigrissait davantage, ses épaules se voûtaient, et, sur son visage à la pâleur de cire, deux taches d'un rouge vif accusaient les pommettes; ses cheveux flottaient fins et rares, et ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire au fond de leurs orbites. La physionomie de mon

pauvre père avait pris un caractère étrange, immatériel, qui aurait averti une personne plus expérimentée que moi du grave événement qui allait s'accomplir. Malgré cela je ne me doutais de rien. Mais, un jour, comme je flânais près d'un champ bordé d'une haie touffue, où travaillaient deux paysans, mon père vint à passer dans sa télègue.

Il salua les deux travailleurs par leur nom.

« Dieu vous soit en aide, Fédor Illitch! répondirent-ils.

— Jusqu'à la fin des siècles, » dit mon père en s'éloignant au grand trot de Vodka.

Les laboureurs l'avaient suivi des yeux.

« Il verra bientôt le Seigneur face à face, » dit enfin le plus vieux en reprenant sa bêche.

Son camarade soupira.

« Lui aujourd'hui, moi ou toi demain, frère, » fit-il d'un air de résignation.

Et ils se remirent à l'ouvrage.

Mais moi, derrière la haie, je restais étourdi de cette terrible révélation! Était-ce possible? Mon père allait-il vraiment me quitter?... Quoi! moi qui n'avais pas été séparé de lui un jour de ma vie, j'allais le perdre, je ne verrais plus ce regard loyal, je n'entendrais plus cette voix si affectueuse et si indulgente... Je resterais abandonné sans aucun être de mon sang pour m'aider à supporter la vie, qui m'apparaissait subitement si froide et si désolée, dans ce désert du monde... et je vivrais sans mon père, soixante, quatre-vingts ans, peut-être! J'étais si fort, si bien portant!... Un affreux sentiment d'épouvante m'étreignait; il me sembla qu'il me serait impossible de supporter cette douleur; je me révoltai contre la mort, et je faillis crier dans mon angoisse. Mais je ne voulus

pas que les paysans surprissent mon chagrin, et, me baissant pour ne pas être découvert, je m'enfuis sans bruit.

Comme Sacha, j'allai cacher ma peine au fond des bois... Sacha! chère petite!... Elle aussi, elle était perdue ici-bas, sans aucun lien, sans un être qui lui appartînt réellement. Des larmes de pitié, pour elle aussi bien que pour moi-même, me montèrent aux yeux. Je me jetai sur la mousse et je pleurai amèrement. Oh! mon père! mon unique ami! pourquoi nous quitter!... Souvent, depuis que je raisonnais, j'avais craint vaguement le coup qui me frappait aujourd'hui; mais pas une fois je n'avais voulu regarder la réalité en face. J'avais volontairement fermé les yeux sur la maladie qui le minait. Et il était si courageux, lui, si gai; il ne voulait pas confesser qu'il souffrait, et paraissait défier la maladie de le terrasser.

Cependant je n'en pouvais plus douter, éclairé à présent par les paroles de ces hommes, ses jours étaient comptés. Mille petits faits, mille détails me revinrent en mémoire à la fois : sa respiration tous les jours plus courte, plus haletante, la toux fréquente qui déchirait sa poitrine et tachait ses lèvres de sang; l'effort qu'il lui fallait faire pour monter dans sa télègue et en descendre, l'affaissement de tout son corps quand il tombait dans son fauteuil; la difficulté, presque insurmontable, qu'il avait à avaler nos grossiers aliments! et surtout ce qui m'apparut soudainement avec une lucidité poignante, cette expression qu'avait prise son regard, anxieux, triste, profond, comme venant de si loin... oh oui! de bien loin! du pays des morts... Oh! combien j'aurais voulu pouvoir l'y suivre!... Mes yeux se fixaient sur tout ce qui m'entourait à travers mes pleurs, et, à l'idée que

cette terre encore si belle allait se refermer bientôt sur lui, un amer désespoir m'envahit. Il me sembla que ce soleil d'automne dorant la cime des grands arbres, ce calme souverain de la nature, ce paysage si beau, étaient cruels envers moi... Que leur importait ma douleur, mon abandon!... L'herbe n'en serait pas moins verte, le ciel moins bleu... Et, en même temps, je pensai au peu de satisfaction que j'avais donné jusqu'ici à ce père bien-aimé! Je ne lui faisais pas même honneur par mon application; je laissais s'épaissir inerte le peu d'intelligence que j'avais reçu en partage. Lui si fin, si profondément habile, combien il devait souffrir de se voir pour fils le lourdaud que j'étais ! Je voulus me lever pour courir lui promettre de m'amender à l'avenir, lui jurer de ne plus me livrer égoïstement à mon penchant pour la paresse; mais la difficulté étrange que j'ai toujours eue à exprimer mes sentiments par des paroles m'arrêta... Avais-je jamais seulement osé surmonter ma réserve pour lui exprimer ma tendresse?... Et je l'aimais bien, pourtant... Oh ! oui, du fond de mon âme !... Et puis, le poids qui pesait sur mon cœur s'allégea tout à coup ; j'étais sûr qu'il savait mon culte pour lui. Lui et moi nous nous comprenions à demi-mot. Je me rappelai cent exemples de sa tendre bonté, pour Sacha, pour moi. Cher père! quel ami!... Et il me quittait! Et l'avoir pour si peu de temps. Je me remémorai jalousement ceux du village, des vieux, à mon idée, qui conservaient leurs parents, quand moi j'allais perdre mon père ! — Ce paysan qui parlait tout à l'heure, Ignat Stépanovitch, — il avait un fils de trente ans, et son misérable père vivait encore — courbé en deux, sans dents, sans cheveux, perclus, à moitié aveugle... Pourquoi ce vieillard, à qui la

vie devait être à charge, vivait-il pendant que mon père se mourait dans la force de l'âge?... Non pas que je voulusse du mal à Ignat, ou au vieux Stépan... mais je me disais qu'ils auraient pu, sans doute mieux que nous, se résigner à se séparer!...

Je ne sortis de ma triste rêverie qu'à la nuit close. Je rentrai chez nous à pas lents, accablé d'un morne désespoir.

Mon père était à demi couché dans son grand fauteuil, la respiration oppressée et haletante.

Je me glissai auprès de lui et je m'assis à terre à ses pieds. Il faisait sombre dans l'izba; je ne pouvais distinguer son visage. Quelques instants s'écoulèrent en silence; puis je sentis sa main amaigrie se poser sur ma tête.

« A quoi penses-tu, Mitia? » me demanda-t-il doucement.

Je ne pus lui répondre, la gorge serrée par l'angoisse; je baissai la tête et je me tus.

« Mon pauvre enfant! reprit mon père au bout d'un moment, mon cœur saigne à la pensée de l'isolement qui t'attend! Tu dois le voir, mon fils, je n'ai plus longtemps à vivre; aujourd'hui, je le sens, j'ai fait ma dernière course... Mes yeux se voilent, Mitia... il faut s'arrêter... Nous dire adieu, cher enfant... Je te laisse absolument sans un appui, sans un parent, sans un protecteur... Je n'ai rien à te léguer qu'un nom sans tache, qu'un instant j'ai pu espérer rendre illustre. Hélas! cela ne m'a pas été donné... Mais toi, mon fils, ne feras-tu pas quelque chose pour la mémoire de ton père? Ne veux-tu pas tenter un effort pour sortir de l'obscurité à laquelle le sort l'a condamné?... Tu es bien doué; tu peux, si tu le veux, t'élever au-dessus du niveau commun. Je me suis re-

fusé, tu le sais, à te tourmenter pendant ton enfance en t'imposant des études qui n'avaient pour toi aucun attrait. Ne me fais pas regretter mon indulgence, mon cher fils. Maintenant que te voilà sans guide, et chargé de ta sœur adoptive, il faut mettre de côté les préoccupations enfantines ; — il faut devenir homme pour te protéger toi-même et la protéger. Puis-je compter sur toi, Dmitri ?

— Oui, père, répondis-je en refoulant mes larmes.

— N'oublie jamais qu'il n'y a rien au-dessus de l'honneur, reprit mon père, après un silence, de sa voix faible et haletante. Plutôt que de commettre une action basse ou déshonnête, souffre tout, la faim, la soif, laisse-toi mourir même s'il le faut ! Ne t'attaque jamais à plus faible que toi ; respecte les malheureux ; n'abaisse pas ton orgueil devant les riches ou les puissants. Souviens-toi qu'un homme ne vaut que par ce qu'il est individuellement, et que le plus humble des moujiks est l'égal du tzar sur son trône, pourvu que son cœur soit pur et sa vie droite. Sois loyal, intègre et juste. Ta pauvreté, ton dénuement t'exposeront peut-être à bien des tentations ; n'y succombe jamais, Dmitri. Mieux vaut la mort que le déshonneur !... »

Je me suis toujours rappelé ces paroles de mon père.

Nous gardâmes longtemps le silence ; j'avais pris sa main dans les miennes et je la serrais étroitement, comme si j'avais espéré le retenir ainsi auprès de moi.

Sacha était entrée sans bruit et s'était agenouillée à mes côtés. Il l'avait attirée sur son cœur et nous restions tous trois immobiles, partageant la même douleur, comme nous partagions tout dans notre humble existence.

Enfin il reprit la parole, d'une voix plus faible encore.

« Écoutez-moi, mes enfants, nous dit-il. Depuis que je me sens mourir, — chut, ma Sacha !... il faut bien que je vous entretienne de cela, chers bien-aimés... j'ai longuement pensé à votre avenir. J'ai un ami à Moscou. Peut-être m'as-tu parfois entendu parler de lui, Dmitri : il s'appelle Nicolas Ivanovitch Bérézoff; nous sommes liés d'enfance. Nous avons fait nos études ensemble, lui, son frère jumeau Alexis, et moi ; nous nous sommes suivis à l'Université de Moscou, et, bien que plus tard les événements nous aient séparés et que nous nous soyons perdus de vue depuis, je lui ai toujours conservé une vive affection. Je ne doute pas que ses sentiments pour moi soient les mêmes. Je lui ai donc écrit, pour lui exposer la situation où vous allez vous trouver. Fasse le ciel qu'il réponde à temps et que je vous sache un protecteur avant notre dernier adieu !... Mais, hélas ! l'huile est épuisée, la lampe va s'éteindre... Dmitri, si la chose n'est pas impossible... mon dernier vœu a été que tu fasses tes études, que tu cesses de végéter dans l'ignorance... J'ai été coupable en retardant ton instruction...

— Oh ! père, ne dis pas cela ! tu as fait pour le mieux !... Je travaillerai ! je t'en donne ma parole !... et Sacha aussi deviendra savante, sois-en sûr...

— Elle aura moins de mal que toi pour cela, dit mon père en caressant la petite tête brune. Mais ne te laisse pas décourager, chère âme ; la patience et la persévérance viennent à bout de tout, et, si tu n'es pas très brillant, tu es patient, n'est-ce pas, Mitia ?...

— Oui, père. Entêté aussi. »

Et je serrai involontairement les poings en pensant à ces études qui m'étaient imposées !... Oh ! si seulement la force

physique avait dû me faire conquérir la première place!... si du moins elle avait pu me venir en aide!...

On eût dit que mon père lisait dans mes pensées.

« Heureusement, tu es fort, toi, reprit-il avec un doux sourire et en appuyant sa main brûlante sur mes robustes épaules dont il était si fier. Bâti à chaux et à sable, ma parole!... Quelques privations ne te feront pas de mal et tu es mieux à même de digérer la vache enragée que la plupart de ceux qui s'en nourrissent... Mais cette enfant... cette frêle petite fleur... C'est elle qui m'inquiète, encore plus que toi, Mitia... Que ferons-nous d'elle, mon fils?...

— Dieu le sait! soupirai-je.

— Je n'ai peur de rien avec Mitia, dit Sacha avec vivacité.

— Chère enfant!... » dit mon père ému. Et il nous serra sur son cœur tous les deux...

A partir de cette soirée mon père s'affaiblit rapidement. — Il ne put partager notre repas du soir. Le lendemain, il voulut se lever pour aller, suivant sa coutume, voir ses malades; mais, ainsi qu'il l'avait pressenti, cela ne lui fut pas possible. Il dut se recoucher sur son vieux divan, que je poussai auprès de la fenêtre, ouverte sur la large campagne automnale. Il manquait d'air; à chaque instant le souffle court de ses poumons était coupé par de cruelles suffocations; puis des quintes de toux déchirantes venaient le secouer tout entier, le laissant épuisé sur ses coussins.

Le spectacle de ses souffrances était horrible; je me cachais derrière le divan, tremblant de douleur et d'une colère impuissante. Mais Sacha plus vaillante était auprès de lui. D'une main légère elle essuyait la sueur glacée qui perlait sur son front; elle baignait ses tempes avec de l'eau fraîche et du

vinaigre; elle l'éventait délicatement à l'aide d'un rameau feuillu, et je ne pouvais qu'être surpris de l'adresse avec laquelle elle relevait les coussins sous ses épaules, de sa promptitude à lui tendre la tasse de thé froid ou de limonade avant qu'il ait eu la peine de la demander.

Les jours suivants l'izba ne désemplissait pas de gens qui venaient nous apporter leur sympathie muette. Ils s'asseyaient sans mot dire le long du banc qui bordait le mur, après s'être inclinés avec respect et signés devant les images saintes. De temps à autre l'un d'eux se levait gauchement :

« La vie est dure, Fédor Illitch; le repos te sera doux.

— Oui, frère.

— Puisses-tu l'avoir éternel, père!

— Je te remercie.

— Dieu te soit en aide!... »

Et il sortait en secouant tristement la tête. Les babas pleuraient en silence et prenaient du thé.

« Oui, pauvre pigeon, pauvre âme, l'heure a sonné pour lui!... » murmuraient-elles avec compassion.

Personne qui ne le pleurât et n'appréhendât vivement sa perte. — Il n'y avait pas un de ces rudes habitants du steppe qui ne rappelât quelque trait de sa bonté, de son inépuisable charité... Tous l'aimaient comme un père.

Un jour que nous étions ainsi réunis autour de lui, la porte s'ouvrit, et la princesse Lébanoff parut sur le seuil. Je ne sais si j'ai dit qu'elle était dans le pays depuis quelque temps. Son cousin, le vieux *velmoje*[1] Arcadion Sémonovitch Békounine, l'accompagnait.

1. Grand seigneur, noble, — titre vieilli.

« On me dit que vous êtes gravement malade, Fédor Illitch, » dit-elle en entrant.

Je fus frappé de son accent étranger ; bien qu'elle s'exprimât correctement en russe, on sentait que cela ne lui était pas habituel. J'appris plus tard qu'elle ne parlait que le français Elle émaillait sa conversation de nombreux gallicismes du plus curieux effet. Mme Lébanoff était, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle une grande dame. Mais toujours elle avait témoigné du respect à mon père, et ce jour-là même, je remarquai sa déférence dans ses paroles comme la gracieuse aisance de mon père en lui répondant. Avec les autres personnes, le ton de la princesse au contraire était extrêmement hautain.

Les voisins s'étaient retirés un à un discrètement.

« Bien malade, en effet, Daria Alexandrovna, dit mon père. Je n'ai pas beaucoup de jours à vivre.

— Vous pouvez guérir pourtant.

— Non ! je suis condamné, j'ai accepté la sentence. Dmitri, avance un fauteuil pour la princesse.

— Votre fils ?...

— Mon fils unique.

— Et cette enfant que je vois là ?...

— C'est ma fille adoptive.

— Ah !... »

Et, en continuant de causer avec mon père, Mme Lébanoff avait pris à sa ceinture un lorgnon d'écaille à long manche, et elle regardait attentivement Sacha. Elle s'interrompit tout à coup dans ce qu'elle disait, et, désignant ma sœur du bout de son lorgnon :

« Savez-vous, Fédor Illitch, cette enfant est adorable,

VII



« ET CETTE ENFANT QUE JE VOIS LA ?... »

à la lettre, adorable!.. Assurément elle n'est pas l'enfant de moujiks ?...

— Je ne sais rien de sa naissance, dit mon père froidement.

— Est-il possible?... Mais elle est charmante, je vous assure, et je m'y connais ! Quels yeux, quels cheveux, quelle élégance de lignes... oui, elle possède cette chose si rare, *la ligne*... Venez donc ici, ma mignonne, qu'on vous voie un peu... Arcadion Sémonovitch, n'est-elle pas délicieuse ?...

— Délicieuse en vérité ! » protesta le vieux gentilhomme en s'inclinant galamment.

La princesse avait pris dans les siennes les deux petites mains brunes de Sacha qui baissait la tête toute confuse, et elle se répandait en exclamations, moitié françaises, moitié russes, sur la grâce et la beauté de ma sœur.

Moi, j'étais stupéfait, car j'aimais Sacha cordialement ; mais jamais il ne m'était venu à l'esprit de me demander si elle était laide ou jolie, et j'avais toujours cru que son type de « roussalka » était plutôt un désavantage qu'autre chose.

« Je vous assure qu'elle est exquise ! reprit la princesse après un examen détaillé ; on pourrait faire de cette fillette quelque chose de divin... A quoi la destinez-vous, Fédor Illitch ?

Une ombre passa sur le visage de mon père.

« Hélas ! dit-il, la destinée de cette enfant m'effraye ; je suis obligé de m'en remettre à la Providence pour son sort à venir... Je suis sans fortune, je n'ai rien à lui léguer... J'ai cependant écrit à mon plus vieil ami et j'espère, je *veux* espérer qu'il protégera ces pauvres enfants après ma mort... »

Les yeux de la princesse pétillèrent à ces paroles.

« Un vieil ami ! s'écria-t-elle, que voulez-vous que fasse un vieil ami d'une mignonne comme celle-là ? Non, non, mon cher ! C'est à *moi*, uniquement, qu'il faut la confier ?

— A vous, princesse !

— A moi ! Doutez-vous, s'il vous plaît, de mon aptitude à la bien élever ?

— Assurément non ! Mais encore...

— Oh ! trêve d'objections, je vous en supplie, mon bon Térentieff ! je n'ai jamais pu en souffrir... Cette enfant est charmante, ce serait un meurtre, un crime véritable de la laisser végéter ici, — je vous demande pardon, Fédor Illitch, — mais enfin cela saute aux yeux. Elle est née pour le monde, elle a *de la race;* il faut absolument la placer dans son milieu propre, et c'est ce que je prétends faire, avec votre autorisation, très cher. »

Mon père avait l'air livré à une indécision pénible.

« Mais, au nom du ciel ! que pouvez-vous m'objecter ?... s'écria la princesse avec feu. Voyons ! je vous apporte pour cette enfant l'éducation, le bien-être, une place dans la meilleure société... Vous, vous n'avez à lui offrir que la protection très problématique de ce vieil ami, et vous hésitez !

— Si j'étais sûr que ce fût pour toujours ? murmura mon père avec anxiété.

— Eh ! *toujours* est un grand mot ! s'écria Mme Lébanoff avec un sourire insouciant ; vous l'avez bien adoptée, vous, et vous la passez à un vieil ami ; pourquoi ne ferais-je pas de même, le cas échéant ?

— Ah !... Dieu m'est témoin que ce n'est pas de mon plein gré que je l'abandonne ! dit mon père d'une voix tremblante. Mais...

— Oh ! Fédor Illitch ! voyons !... Ne me jugez pas plus mal que je ne le mérite... Pourquoi penser à de pareilles choses? Si je vous la demande, c'est pour son bonheur, soyez-en bien certain.

— Sacha ! dit alors mon père, que penses-tu de la proposition de Mme Lébanoff ?

— Je ne veux pas quitter Dmitri ! dit Sacha à voix basse en se serrant contre moi.

— Ce grand garçon ? fit la princesse d'un ton hautain. Allons donc, chère petite ! ce que vous dites là est ridicule. Comment vous élèvera-t-il ? Où prendra-t-il les maîtres qu'il vous faut ? Et l'argent pour les payer ? Cela coûte, je vous en avertis. Voulez-vous donc rester à sa charge et entraver sa carrière ?...

— Daria Alexandrovna, reprit mon père, je vous remercie de votre offre généreuse. Permettez-moi de ne l'accepter que dans le cas où mon ami refuserait de se charger de cette enfant... J'avoue que je préférerais pour elle une condition plus modeste... Cependant, si elle se trouve sans appui, je vous rends grâces de lui offrir le vôtre et je l'accepte avec reconnaissance...

— Comme pis-aller, alors? dit la princesse d'un ton sec. Enfin, je ne me dédis pas. Cette petite me plaît infiniment, et je consens à me soumettre à votre condition pour l'avoir... Quand votre ami répondra-t-il ? »

Mon père fit un geste découragé.

« Sais-je même s'il répondra !... murmura-t-il.

— Ah !... Eh bien, alors, en admettant que vous ne reveniez pas a a santé, cher Térentieff (ce qui n'arrivera pas, je l'espère !) c'est chose convenue... Si votre ami ne répond

pas d'une façon satisfaisante et que cette enfant se trouve privée de votre appui, je me charge d'elle; et elle n'aura pas à regretter de s'être donnée à moi, je vous l'assure... Chère mignonne !... je l'aime déjà comme ma fille... Arcadion, avouez qu'elle est charmante ! »

Et elle attira Sacha dans ses bras et l'embrassa très affectueusement, sans tenir compte de la froideur évidente de ma petite sœur. Puis, voyant mon père haletant et épuisé, la princesse termina sa visite par quelques phrases banales sur l'espoir qu'elle avait d'un prompt retour à la santé, et elle se retira avec grâce, laissant après elle un parfum exquis. Nous restâmes tous le cœur plus lourd que de coutume quand elle nous eut quittés.

Sacha pleurait à chaudes larmes. Mon père l'appela auprès de lui et, malgré son extrême fatigue, il s'efforça de lui faire comprendre qu'il ne lui était guère possible de refuser l'offre de Mme Lébanoff. Si incertaine que pût être la protection offerte, c'était cependant quelque chose, et il mourrait moins inquiet s'il savait que moi seulement, un garçon fort et courageux, avais à me tirer d'affaire. Surmontant mon chagrin, je joignis mes persuasions aux siennes; mais la pauvre Sacha ne parvenait pas à se résigner.

« Oh ! mon Dmitri ! répétait-elle, garde-moi avec toi ! Que veux-tu que je devienne avec cette dame?... Elle me fait peur... Oh! que j'aimerais bien mieux rester sans rien avec toi!... »

Et elle pleurait à fendre l'âme.

Nous étions bien malheureux. Cette incertitude, cette perspective de séparation rendait encore plus poignante la tristesse de ces derniers jours.

Mon bon père s'éteignait, nous n'en pouvions plus douter. La seule chose qui le soutînt encore était l'espoir de la réponse de Nicolas Bérézoff. Et cette réponse n'arrivait pas.

Enfin ce fut le dernier moment... Comment exprimer le déchirement qui se fit en moi, lorsque, penché sur mon père bien-aimé, je vis son regard se ternir et sur son front s'étendre cette ombre mystérieuse et terrible qu'on n'oublie plus quand on l'a vue sur un visage chéri?... Il rouvrit les yeux, son regard plein d'angoisse rencontra le mien. « Courage !... » murmurèrent ses lèvres décolorées.

Puis ce fut fini. Je me précipitai au dehors comme un fou et, courant sous le vieux hangar délabré, je me jetai la face contre terre et je sanglotai à me briser le cœur.

Mort! mon père mort !... il me semblait que tout disparaissait avec lui. Le sentiment de sa perte m'accablait. Désormais il n'y avait plus rien ni personne pour moi.

CHAPITRE VIII

MOSCOU. — UN CRUEL DÉSAPPOINTEMENT PREMIÈRES IMPRESSIONS

Des jours s'étaient écoulés. Tout ce qui restait de mon père bien-aimé avait été confié à la terre, dans le mélancolique petit cimetière qui est à gauche en sortant du village, vers le steppe. C'était bien fini ; il fallait me résigner désormais à ne plus voir ce père si cher, à ne plus entendre sa voix, rencontrer son regard... Quel vide dans l'izba déserte ! Je ne pouvais supporter la vue de son grand fauteuil, qui avait toujours l'air de l'attendre. Les livres qu'il lisait, son encrier, sa plume, ses vêtements même, qui gardaient quelque chose de son allure, tout semblait prêt pour son retour, et il ne devait jamais revenir... J'en voulais à ces objets inanimés de lui survivre.

Je ne recherchais aucune sympathie dans ma douleur ; je la fuyais, et je ne permettais pas même à Sacha de pleurer avec moi. C'était solitaire et farouche que j'errais au long du jour dans la campagne. Il n'y avait que la compagnie de mon chien qui ne me fût pas à charge ; je me figurais qu'il me comprenait ; lui aussi savait bien que nous

avions perdu mon père; il se levait parfois, tournait avec inquiétude dans la chambre, puis il grattait à la porte en gémissant pour sortir à l'heure accoutumée du retour, et, ne le voyant pas revenir, il faisait entendre un long hurlement lugubre et désolé.

Je ne sais combien de temps aurait duré cet état de torpeur si je n'en avais été tiré brusquement par le départ de Sacha. La princesse envoya, un matin, le vieux gentilhomme la chercher. Elle partait pour Nice, nous dit-il, afin de fuir les premiers froids, et il venait prendre l'enfant, selon les conventions faites avec Fédor Illitch.

Notre désespoir fut profond à ce nouveau coup. Combien je me reprochai alors d'avoir négligé ma chère petite sœur, repoussé sa tendresse dans ce grand chagrin qui aurait dû nous unir davantage! Mais c'est toujours ainsi; on ne sait pas assez profiter de la compagnie de ceux qu'on aime, on ne leur témoigne pas la moitié de l'affection que l'on ressent pour eux; puis, vienne la séparation ou la mort, que de regrets alors!...

Nous demandâmes en vain un peu de répit. Ne pouvait-on attendre encore une réponse de M. Bérézoff, nous donner quelques jours au moins pour nous accoutumer à l'idée de ne plus nous voir?... Mais Mme Lébanoff fut inexorable; elle ne pouvait différer son départ d'un jour, et Sacha, tout en larmes, me quitta pour se rendre à la maison seigneuriale. Ce ne fut pas sans une promesse que nous échangeâmes solennellement.

« Sacha, dès que je serai grand et que j'aurai acquis une position convenable, je viendrai te chercher, où que tu sois. Ne l'oublie pas!

— Je t'attendrai, Mitia, je te le promets ! »

Et le vieux velmoje l'emmena.

Je me sentis vraiment abandonné après le départ de ma petite sœur. Deux heures plus tard j'entendis rouler une voiture, je courus sur la porte. Je vis passer la grande berline de voyage, attelée d'un superbe *troïge*[1]. La petite tête brune de Sacha se pencha à la portière ; elle me fit de la main un signe d'adieu, et l'équipage disparut au milieu d'un nuage de poussière.

Je rentrai dans notre maison vide, le cœur navré de tristesse.

Alors je pris la ferme résolution d'obéir aux dernières volontés de mon père, de devenir un homme distingué afin de faire honneur à son nom, et, s'il plaît à Dieu, j'y arriverai en dépit de la situation où je me trouve en ce moment.

Je vécus deux jours dans la solitude et la désolation, au troisième une lettre arriva de Moscou, au nom de mon père. Je déchirai vivement l'enveloppe et je lus :

Maison Bérézoff, la Pétrovka

Moscou, ce 25 novembre 18..

« Mon cher Fédor Illitch,

« Tu as eu mille fois raison de croire que je ne t'avais point oublié et de m'adresser ta requête suprême. Il faudrait en vérité que je fusse un mauvais cœur et un ingrat pour n'avoir pas gardé ton souvenir. N'es-tu pas de tous les

1. Attelage de trois chevaux qui doivent être de taille et de robe semblables.

hommes celui envers lequel j'ai contracté le plus d'obligations? Je n'oublierai jamais que c'est grâce à toi que je suis sorti d'une situation qui pouvait me déshonorer, et où m'avait placé mon imprudence; que c'est à tes conseils, à tes enseignements constants que je dois d'être arrivé à la position que j'occupe. Ne m'as-tu pas en outre sauvé la vie lorsque j'eus une fièvre typhoïde si maligne, dans nos chambrettes d'étudiants? Sans toi je serais mort à coup sûr. Je ne ferai donc qu'acquitter ma dette en me chargeant de ton fils, si tu viens à lui manquer. Au reçu de ta lettre je me suis déjà occupé de son entrée au gymnase Saint-Vladimir. Mon cher Fédor, n'aie pas d'inquiétude sur l'avenir de ton fils! je prends l'engagement de m'en charger

« Je suis riche et sans enfant, — sans famille aucune depuis la perte que j'ai faite de mon cher frère Alexis. Je ne sais si tu en as connu les détails? Voilà des années que je suis sans nouvelles de lui. Peut-être est-il mort. J'ai tout lieu de le craindre, car je ne puis croire qu'il fût resté tout ce temps sans communiquer avec moi, s'il était encore vivant.

« Je ne veux pas te dire d'espérer un retour à la santé, cher ami. Tu es homme et tu sais regarder la mort en face; mieux que tout autre, tu es à même de juger de ton état. Je regretterai toujours que nous n'ayons pas eu l'occasion de nous serrer la main, comme au bon temps de notre jeunesse. Dieu te bénisse en ce monde et dans l'autre.

« N. Bérézoff.

« Ci-joint un billet de 100 roubles pour ton fils. »

Voilà donc mon sort décidé!... Et pas un mot au sujet de

Sacha! Cet oubli me parut inconcevable; mais, pour la première fois, je me réjouis qu'elle fût en sûreté chez la princesse. La pauvre enfant! sensitive comme elle l'était, comment aurait-elle supporté la pensée de se présenter, sans y être attendue, chez des étrangers? Et que serait-elle devenue alors?...

Mes préparatifs de voyage ne furent pas longs. Je mis dans une petite valise du linge, quelques vêtements et certains papiers ayant appartenu à mon père, puis je me rendis chez le pope auquel je fis don de Vodka et de la vieille télègue. Je leur adressai mes adieux à tous, sans excepter Porphyre, qui me parut ne rien comprendre à ce départ, et je lui confiai Crac. Malgré le cruel chagrin que j'éprouvais à me séparer de lui, je n'osai l'emmener, sans qu'il y fût convié, chez mon protecteur inconnu, et je partis sur la kibitka d'un fermier du voisinage pour la petite ville de V***, où je pris le train pour Moscou.

Je n'étais jamais sorti de Sitovka, et tout ce que je voyais de nouveau me causait une profonde surprise; mais je crus de mon devoir de la dissimuler sous un air d'impassibilité complète.

C'est ainsi que j'arrivai à Moscou (dans les premiers jours de décembre), quelques roubles en poche, et le cœur tout meurtri de mes récentes douleurs. Je ne me doutais guère de ce qui m'y attendait.

Si j'avais eu plus d'expérience, je me serais arrangé de façon à ne pas débarquer aussi matin dans cette ville inconnue. J'ai conservé le plus désagréable souvenir de mon entrée à Moscou. Le soleil venait à peine de se lever; ses

rayons pâles s'efforçaient vainement de percer à travers un ciel gris de plomb, lourd comme une calotte de métal. Il faisait un froid noir, précurseur d'une nouvelle tombée de neige, et je fus saisi d'un frisson lorsque je descendis du train qui m'avait amené, moi, mes tristesses, mes espérances et mon maigre bagage.

Je fendis rapidement la foule des moujiks importuns, conducteurs de drochkis ou portefaix, qui m'offraient de me transporter en ville. Je n'avais que faire de leurs services ; ma valise était légère, et je comptais bien me rendre à la maison de mon protecteur, sans aide et sans entamer la petite somme que j'avais en poche.

Elle était bien minime en effet. Une impériale [1], deux pièces d'un rouble et quelques kopecks, voilà tout ce qui me restait, mon voyage payé, des cent roubles que j'avais reçus de M. Bérézoff.

Une longue rue s'ouvrait devant moi. La neige, qui était tombée toute la nuit, piétinée déjà par les chevaux et les passants, se transformait en une boue épaisse et gluante du plus repoussant aspect.

« Quelle différence, pensai-je, avec la neige de nos steppes ! la neige pure et diaphane, vierge de tout contact ; la neige immaculée, rose le matin sous les reflets de l'aube, étincelante le soir au clair de lune et parée le jour d'ombres mauves ou bleuâtres qui estompent çà et là sa blancheur ! »

Et je ne pus m'empêcher de soupirer en voyant la transformation de cette belle neige, dans les rues noires de la grande ville... Une transformation pareille risquait-elle de

1. L'*impériale* vaut environ 20 francs, le *rouble*, 3 francs ; le *kopeck*, 3 centimes.

s'accomplir jamais dans mon cœur ?... Je m'arrêtai un instant, perdu dans une de mes vieilles songeries d'autrefois, et, avant de m'engager dans la voie malpropre, — prosaïque début d'une vie de misère, — je revis, comme en un rêve, les chers jours écoulés, mon père, son regard grave, son bon sourire, ma petite Sacha, notre izba bien close et les soirées paisibles que nous y passions tous trois, nous regardant et causant librement dans notre heureuse intimité...

« Au diable les gens distraits ! on ne stationne pas ainsi dans les rues !... »

Cette exclamation, accompagnée d'un choc violent, me tira de mon rêve.

C'était un monsieur pressé qui s'était heurté contre ma valise. Je m'excusai et je me remis en marche, un peu confus de ma distraction.

Depuis longtemps déjà j'avais l'esprit hanté des splendeurs de Moscou ; j'avais vu, en imagination, ses clochers dentelés, ses coupoles flamboyantes, ses palais de marbre aux frontons d'or étincelants. Quel désenchantement ! Pendant plus d'une heure j'errai au hasard à travers des ruelles tortueuses, bordées d'izbas basses et enfumées, à demi ensevelies sous la neige. Ces maisons, exactement semblables aux chaumières des moujiks chez nous, étaient de grossières constructions en troncs de sapin bruts, rejoints par des poignées d'étoupe et de mousse. Des cours étroites, ceintes de palissades, laissaient entrevoir des enfants déguenillés. Çà et là une maison à demi-étage (c'est-à-dire au rez-de-chaussée surélevé) témoignait d'un peu plus d'aisance ; mais l'aspect de tout le faubourg était sordide et navrant.

En débouchant sur une voie plus large, j'avisai un traîneau-

omnibus qui s'était arrêté pour prendre des voyageurs. J'interrogeai le conducteur, et, ayant appris que pour la modeste somme de cinq kopecks il me conduirait au centre de la ville, je montai dans son véhicule. En quelques minutes je me trouvai au milieu de rues larges et soigneusement pavées en bois, déjà balayées et débarrassées de la neige de la nuit, aussi nettes, aussi élégantes que celles du faubourg que je venais de quitter étaient noires et malpropres.

Au détour d'une rue, un spectacle féerique m'arracha tout à coup une exclamation. Le Kremlin se dressait devant moi, entouré de sa ceinture de murs et de ses dix-huit tours, avec ses cinq cathédrales, ses deux couvents, ses douze églises, ses innombrables coupoles, ses fins clochers étincelant des plus vives couleurs, et, à cette heure, légèrement poudrés de neige.

Une émotion profonde me saisit. Cette fois je reconnaissais bien Moscou la Sainte, l'Unique... Ici je pouvais être fier de me dire Russe; ici j'étais dans le vrai sanctuaire de ma nation, au cœur de la mère patrie, dans notre légitime capitale, née des Slaves et de leur civilisation, non pas des emprunts faits à l'Allemagne comme Saint-Pétersbourg.

Et aussitôt les souvenirs de 1812 m'assaillirent. Je vis Napoléon et les boulets français prenant pour point de mire le Kremlin, mais restant impuissants à faire sauter notre citadelle, tandis que montaient vers le ciel les flammes d'un immense incendie, embrasant une ville entière, allumé par la main de ses héroïques défenseurs, et alors, le cœur gonflé de pensées diverses, dans un élan soudain de patriotisme et d'enthousiasme, je m'écriai :

« Vive la Russie!... »

Ces mots ne m'étaient pas plutôt échappés que je les regrettai en voyant l'étonnement de ceux qui m'entouraient. On avait dû me prendre pour un fou.

Décidé à modérer désormais l'expression de mes sentiments, je quittai le traîneau arrivé à destination, et, après avoir demandé mon chemin plusieurs fois, je m'arrêtai à la porte de la demeure de Nicolas Ivanovitch Bérézoff.

C'était une maison de belle apparence, située dans l'une des rues qui débouchent sur la *Pétrovka*. Une chose me frappa toutefois, c'est que, du haut en bas, les fenêtres étaient fermées, les stores baissés.

« Il paraît que Nicolas Ivanovitch aime à dormir tard, » pensai-je tout en soulevant le marteau de la porte.

Je frappe. Personne ne répond à mon appel. Je frappe encore, et plus fort. Je recommence trois, quatre, cinq fois, sans aucun succès. La maison reste muette.

Enfin un dvornik, qui se trouvait devant l'entrée de la maison voisine, m'interpella, me demandant d'un ton assez rogue ce que j'avais à heurter là comme un forcené.

« J'ai besoin de voir M. Bérézoff, répondis-je.

— Nicolas Ivanovitch Bérézoff?...

— Sans doute. Je n'en connais pas d'autre.

— Ah! bien... Nicolas Ivanovitch!... Vous êtes le seul à ignorer qu'on l'a enterré hier!...

— Enterré hier!... répétai-je machinalement, frappé de stupeur par cette nouvelle inattendue.

— Eh oui! enterré!... Il le fallait bien, puisqu'il est mort mardi, ajouta le moujik avec une sorte de ricanement.

— Et comment est-il mort? demandai-je consterné.

— Ah! bien, voilà! Ça lui a pris après son dîner, m'ont dit

VIII



« J'AI BESOIN DE VOIR M. BEREZOFF?... »

les domestiques. Il a passé dans son cabinet pour écrire (c'est un homme qui écrivait beaucoup) ; on l'a retrouvé là le lendemain, assis à son bureau, comme quasiment occupé à écrire, quoi !... il était mort. L'apoplexie... il vivait trop bien, faut croire... un vieux garçon riche et oisif... Nous autres pauvres gens, nous n'avons rien à craindre de tel... c'est toujours quelque chose !... »

Je restais immobile, atterré.

« Ah ! c'est que ça vous étonne, hein, mon pigeon? reprit le bavard dvornik. Eh bien, ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il est mort en faisant son testament, ou plutôt en ne le faisant pas, tandis qu'il voulait le faire.

— Que voulez-vous dire? demandai-je sans comprendre.

— Voici : il est mort en écrivant, n'est-ce pas? à son bureau, et ce qu'il écrivait, c'était un testament. Bien ! Ça commençait, comme de juste, par une manière de discours, comme en font ceux qui savent écrire, des invocations, des histoires... Et puis : « *Dans la crainte d'être atteint par la mort,* etc., etc., *je veux faire mon testament,* etc... et je laisse ceci à celui-ci et ceci à celui-là ; » et enfin : « *Je désigne pour mon légataire universel, à défaut d'héritiers de ma famille, le fils de mon meilleur ami, le jeune Dmitri...*

— Dmitri !... m'écriai-je involontairement. Et puis?...

— Et puis, c'est tout. — *Le jeune Dmitri.* — Il n'y en a pas plus long que cela ; la mort est venue le prendre au milieu de ce nom, et jamais on ne saura quel était ce jeune Dmitri...

— Moi, je le sais ! Bon et excellent ami ! pensai-je à part moi.

— Mais, puisque cela vous intéresse, petit père, pourquoi

n'achetez-vous pas un journal? continua le dvornik. Dans les *Nouvelles moscovites*, par exemple, vous verrez la chose tout au long, en noir sur blanc. »

Je remerciai le dvornik et, après lui avoir donné quelques kopecks, je courus acheter le journal dont il m'avait parlé. J'y trouvai la confirmation de son récit. Le vieil ami de mon père était mort. Sa maison était fermée et sous scellés jusqu'à la liquidation de ses affaires. Tout cela s'était passé dans le court intervalle qui séparait sa lettre de mon arrivée.

Je relus encore cette lettre, que je portais sur moi. Elle était datée du jour même de sa mort; il l'avait écrite sans doute quelques instants avant de commencer son testament, peut-être quelques minutes avant d'y inscrire mon nom, car, je n'en doutais pas, le jeune Dmitri dont il était question, c'était moi, et les termes mêmes de sa lettre semblaient l'indiquer. Néanmoins, je suis heureux de pouvoir l'affirmer, si j'étais atterré par cet événement inattendu, ce n'était point par la perte d'une fortune. Élevé comme je l'avais été, l'argent n'avait aucun prix à mes yeux. Ce que je regrettai uniquement, ce fut cet ami de mon père, qui aurait pu me parler de lui, de sa jeunesse, et qui me semblait un lien entre mon isolement présent et mon heureuse vie passée. Je restai longtemps assis sur un banc de la place voisine, lisant et relisant alternativement le journal et la lettre de M. Bérézoff.

Qu'allais-je devenir? Si peu pratique que je fusse, cette question ne pouvait manquer de se présenter à mon esprit. Que devenir, où aller dans cette ville inconnue, sans parents, sans amis, sans ressources?...

Je me mis à errer à l'aventure dans les rues de Moscou. Que faire? de quel côté tourner mes pas? Avec sept roubles

environ dans ma poche je ne pouvais aller bien loin. Il fallait surtout ne rien dépenser à la légère.

Je n'avais pas encore déjeuné ce jour-là, et mon estomac commençait à se plaindre de ce jeûne. A quatorze ans les émotions vous creusent, plutôt que de vous ôter l'appétit. J'entrai donc chez un boulanger et j'achetai un pain de froment que je mis dans ma poche ; puis je gagnai le bord de la Moskova.

Je m'assis sur un tas de neige qui couvrait la berge, presque en face du Kremlin, et je dépêchai mon frugal repas.

Le pain de Moscou est certainement supérieur à celui de Sitovka, et celui que j'avais acheté était un *kalatate*, c'est-à-dire un pain blanc que Sacha et moi nous eussions considéré autrefois comme une friandise. Mais elle n'était pas là pour le partager (heureusement!) C'était le pain de l'exil, et il me parut bien amer.

Tout en mangeant, je remarquai devant moi des mariniers qui travaillaient de bon cœur sur la rivière. Ils étaient pauvrement vêtus, mais ne paraissaient ni affligés, ni abattus de leur condition. Au contraire, l'un d'eux chantait, et sa voix assez agréable m'arrivait dans l'air du matin :

« *En aval de notre fleuve Volga...*[1] »

« Voilà des gens qui ne sont pas plus riches que moi, pensai-je ; ils travaillent pour vivre et cependant ils sont frais, joyeux, contents de leur sort... Moi, il est vrai, j'ai perdu

1. Chanson populaire.

tous ceux que j'aimais, et ma solitude m'attriste et me décourage... Mais dois-je céder à ce découragement? N'ai-je pas promis à mon cher père de relever le nom qu'il m'a légué?... Je suis pauvre et orphelin... mais je suis robuste et courageux. Est-ce que je vais me laisser ainsi aller comme une fille ?... Non, ce serait lâche, cela. Il faut réagir quand on est homme !... »

Et je sautai sur mes pieds, résolu à ne pas céder à l'abattement, à triompher du sort.

Peut-être en effet me restait-il une planche de salut. Nicolas Ivanovitch disait dans sa lettre m'avoir fait inscrire comme élève au gymnase Saint-Vladimir. N'avais-je pas quelque chance d'y être admis, malgré la mort de mon protecteur? Je devais essayer.

Je me renseignai auprès d'un garde de ville[1] au collet rouge, et il m'indiqua le chemin du gymnase. Il était situé presque au centre de la ville, à vingt minutes de marche environ de la maison Bérézoff.

En arrivant devant le lycée, je fus saisi par son aspect imposant. C'était un immense édifice en pierres de taille, ouvrant sur la rue par de larges baies vitrées munies de barreaux terminés en fers de lance et recouvertes, comme toutes les fenêtres des belles maisons de Moscou, de doubles vitres extérieures, destinées à empêcher le froid de pénétrer à l'intérieur. Un grand portique à colonnes, visible à travers les grilles de trois portes monumentales, donnait accès dans une vaste cour. Au-dessus des portes régnait un fronton sculpté, représentant saint Vladimir, le manteau royal sur les épaules

1. Agent de police.

et la couronne en tête, entouré de jeunes gens munis de livres et d'appareils scientifiques.

Cette inscription en latin : « *La science rend les hommes égaux* » courait en exergue au-dessus du bas-relief, et on lisait au-dessous en lettres d'or : « *Grand Gymnase Saint-Vladimir.* »

Au même instant, deux des portes s'ouvrirent, et il sortit un flot de jeunes gens. Il était midi. La classe du matin était terminée.

On peut croire si je dévorai des yeux ces jeunes gens, mes futurs camarades; du moins je l'espérais. Ils avaient tous des casquettes, rouges, bleues ou blanches, et je supposai qu'elles étaient la marque distinctive de la classe à laquelle ils appartenaient; en quoi je ne me trompais pas, je le vis bientôt. Ils étaient généralement bien mis; quelques-uns cependant l'étaient pauvrement, presque misérablement, tous portaient des livres sous le bras.

Je les regardai défiler, puis se disperser de divers côtés. Les lourdes portes se refermèrent. Je restai planté à la même place, irrésolu, hésitant.

Pouvais-je me présenter moi-même au directeur ? Avais-je la moindre chance d'être admis ? Il fallait au moins l'essayer. Mais, avant tout, il était indispensable de faire un bout de toilette, afin de paraître à mon avantage. J'étais encore couvert de la poussière du voyage, mes bottes étaient maculées de boue. Les habitudes de propreté que m'avait données mon père, si soigneux de sa personne, me faisaient souffrir de me voir en cet état, surtout pour une première visite au directeur du gymnase. Le meilleur parti à prendre était de chercher un hôtel modeste, où je demanderais

une chambre, et de changer immédiatement de vêtements.

Dans une ruelle étroite, à peu de distance du gymnase de Saint-Vladimir, j'aperçus une maison d'humble apparence, peinte à l'extérieur d'un vert criard et portant cette inscription : « Auberge de l'Ours Blanc. » Je jugeai que c'était là mon affaire. J'entrai dans la salle commune. C'était une assez grande pièce, sombre et étouffante, au plafond bas, enfumé, sentant le *kwass* [1] et le tabac de mauvaise qualité.

Je reculai d'abord, écœuré ; mais une considération m'arrêta : si cette izba était si misérable, on ne devait pas y payer très cher ; c'était pour moi le point capital.

Une vieille d'un aspect sordide était assise auprès de l'unique lucarne, tricotant un bas de laine. Sur le poêle, des buveurs étendus pêle-mêle dormaient et ronflaient. J'entr'ouvris la porte.

« Mère, dis-je à l'hôtesse, je voudrais une chambre. En as-tu à louer ?

— Une chambre, ou *un coin?* répondit l'hôtesse en me toisant d'un coup d'œil.

— Un coin ?... répétai-je sans comprendre.

— Oui, un coin dans une chambre à huit ou dix, ou bien une chambre pour toi seul ?

— Oh ! pour moi seul ! m'écriai-je en jetant un regard sur les clients peu ragoûtants.

— Bon ! mais paieras-tu ?

— Je le crois, répondis-je ; et j'exhibai aux yeux émérillonnés de la vieille ma pièce d'or de cinq roubles.

— C'est bien ! viens par ici, petit père ! »

1. Eau-de-vie de grains.

Je suivis la vieille ; elle se dirigea vers un escalier obscur, ou plutôt une sorte d'échelle, qui nous conduisit à un galetas sous le toit. Une porte disjointe ouvrait sur un taudis malpropre. Pour tous meubles, un grabat misérable et un escabeau boiteux.

C'était très pauvre ; donc cela me convenait.

« Es-tu content, petit père? demanda la vieille baba.

— A condition que tu balayeras et épousseteras la chambre, et que tu m'apporteras ensuite un baquet d'eau claire.

— C'est pourtant une chambre très propre! dit la vieille. Vois! il n'y a pas de cafards, et tu ne trouveras pas une blatte, j'en mettrais la main au feu.

— Brr... avec ce froid, je te crois. C'est à peine si un chrétien bien enveloppé dans sa touloupe pourrait y vivre, à plus forte raison ces insectes qui n'ont rien sur le dos... »

La vieille cependant avait pris un balai de branches de bouleau dont il ne restait plus guère que le manche, et poussait dehors les détritus variés qui ornaient le carreau.

Bientôt après, elle m'apporta une grande terrine remplie d'eau, et je me mis en devoir de procéder à un lavage complet.

Que de fois j'ai su gré à mon père de m'avoir inculqué dès l'enfance le goût des ablutions froides, et surtout des ablutions générales, si salutaires pour l'âme et pour le corps!

Quand, après mon bain, je me vis avec du linge frais, des vêtements brossés, des chaussures propres, je me sentis renouvelé; ma mélancolie s'était transformée en espoir, et c'est d'un cœur plus léger que je descendis l'escalier de l'*Ours Blanc*.

J'avais eu le soin de fermer ma valise et d'emporter la clef de la mansarde. Bien m'en prit, car la vieille n'aurait pas manqué de faire la revue de mes richesses.

« Tu ne veux pas dîner? me cria-t-elle en me voyant sortir.

— Non, ce soir, mère.

— Tu as laissé ta valise au moins, et tu reviendras, petit père?

— Assurément! n'aie aucune crainte, » répondis-je en me félicitant de ma précaution.

Quelques instants plus tard je me retrouvai devant le gymnase Saint-Vladimir.

CHAPITRE IX

AU GYMNASE SAINT-VLADIMIR
CASQUETTES ROUGES. — UNE TRISTE ÉQUIPÉE

A la seconde fois, un peu familiarisé déjà avec l'édifice, il me parut moins formidable ; j'allai à la porte de droite et je frappai résolument.

Un *dvornik,* vêtu d'une tunique à boutons de cuivre portant la devise du lycée, se montra aussitôt.

« Je voudrais parler à M. le directeur...

— Corridor à droite, escalier à gauche, premier étage, deuxième porte, » me répondit le dvornik d'un ton bourru.

Répétant machinalement ces instructions, je montai l'escalier à gauche et je frappai à la deuxième porte.

Un huissier placé dans une façon de bureau me renvoya à un second personnage, qui m'adressa à un troisième.

Je désespérais presque d'arriver à un homme si haut placé et si bien gardé contre les importuns, lorsque mon troisième interlocuteur, élégant jeune homme occupé surtout, à ce qu'on pouvait croire, de fixer son monocle en son œil droit, voulut bien me demander mon nom :

« Dmitri Fédorovitch Térentieff, répondis-je, élève présenté par Nicolas Ivanovitch Bérézoff. »

Le jeune homme au monocle, qui n'était autre, ainsi que je l'appris plus tard, que le secrétaire de M. le proviseur, me répondit par une grimace affreuse, destinée à retenir le monocle réfractaire, et disparut derrière une porte recouverte de drap vert. Il revint après quelques minutes.

« Attendez un instant, Dmitri Fédorovitch, me dit-il. Le directeur vous recevra tout à l'heure. »

Le cœur palpitant, je m'assis sur un banc de cuir capitonné. Qu'allait-il arriver? Que déciderait le directeur? Voudrait-il de moi, sans répondant et abandonné dans cette grande ville, n'ayant feu ni lieu pour ainsi dire?... Et s'il me repoussait, que deviendrais-je?...

Une sonnerie électrique retentit tout près de mon oreille, et me fit tressaillir.

« Passez, Dmitri Fédorovitch, me dit le jeune homme (qui était occupé pour le moment à se mirer dans une petite glace de poche), le directeur vous attend. »

J'ouvris la porte matelassée et je pénétrai dans une vaste pièce, nue et froide, à peine meublée. Un bureau noir monumental, couvert de paperasses, formait une oasis au milieu de ce désert; et derrière ces paperasses, à peine visible, se trouvait un petit vieillard au crâne dénudé, qui disparaissait presque dans les profondeurs de son vaste fauteuil.

En m'entendant approcher, il jeta sur moi un regard vif, par-dessus des lunettes d'or, et me laissa entrevoir un frais visage rasé respirant la franchise et la bonté. Mais j'eus à peine le temps de discerner ses traits tant le coup d'œil fut rapide. Immédiatement il se remit à écrire.

Je restais assez interdit. Devais-je prendre la parole? m'asseoir? me taire? rester debout?... Évidemment il fallait attendre que M. le directeur me parlât le premier. C'est ce que je fis.

Il paraissait avoir oublié ma présence; il écrivait, écrivait; les feuillets volaient sous sa main, pleuvaient autour de lui en neige. L'horloge suspendue au mur, entre un thermomètre et un baromètre, troublait de son tic tac le silence de la chambre; l'aiguille tournait, le temps marchait et je demeurais là immobile, osant à peine respirer, perché comme un héron tantôt sur un pied tantôt sur l'autre, roulant mon bonnet entre mes mains.

Soudain je sentis quelque chose me monter au cerveau, — résultat probable de ma longue station sur la neige au bord de la Moscova, et, avant que je pusse me retenir — atchi! atchi! atch... um!... voilà que je me mets à éternuer coup sur coup avec un fracas horrible. Impossible de m'arrêter. Honteux au possible de ma mésaventure, je levai les yeux sur le directeur. Il me regardait, toujours par-dessus ses lunettes tombées alors à l'extrémité de son nez, d'un air de profond étonnement.

« Que fais-tu là? qui es-tu? » me demanda-t-il brusquement.

Je m'attendais si peu à cette question que je balbutiai une réponse inintelligible.

« Hein? comment? que dis-tu?...

— Mais, Monsieur...

— Je m'appelle Ivan Alexandrovitch Peresky...

— Eh bien, Ivan Alexandrovitch, repris-je en rassemblant tout mon courage, je suis ici pour vous demander de vouloir bien m'admettre comme élève au gymnase Saint-Vladimir...

— Où est ton père? Pourquoi n'est-il pas avec toi?

— Je l'ai perdu.

— Ta mère?

— Elle est morte.

— Ton tuteur?

— Je n'en ai pas...

— Tes oncles, tes tantes, tes grands parents, quelqu'un enfin? dit le directeur, avec une certaine impatience, jetant un coup d'œil vers ses papiers comme s'il avait hâte de s'y plonger de nouveau, — et pourtant d'un air si bon, si aimable au milieu de sa brusquerie, que je me sentis tout de suite pris d'affection pour lui.

— Je n'ai pas de parents. Personne qui s'intéresse à moi, » répondis-je à sa dernière question.

Le directeur me considéra un instant.

« Te figures-tu par hasard que je reçoive des élèves sans recommandation? dit-il enfin.

— Je suis présenté...

— Par qui?...

— Par Nicolas Ivanovitch Bérézoff, un ami de mon père... Il a dû me faire inscrire.

— Que ne le disais-tu donc? Ton nom?...

— Dmitri Fédorovitch Térentieff. »

Le directeur pressa un bouton électrique. Un personnage d'une cinquantaine d'années, grand et de tournure imposante, se présenta aussitôt. C'était M. Garénine, le préfet des études, comme je le sus peu après.

« Paul Pétrovitch, un nouvel élève que je vous recommande: Dmitri Fédorovitch Térentieff, présenté par Nicolas Ivanovitch Bérézoff; veuillez vous assurer que tout est en règle. »

Le directeur n'en dit pas plus long et, reprenant son

travail, s'y absorba de nouveau, tandis que je suivais Paul Pétrovitch dans une pièce voisine.

Le préfet des études consulta un registre et lut :

« Dmitri Fédorovitch Térentieff, présenté par Nicolas Ivanovitch Bérézoff, demeurant chez celui-ci, dans la Pétrovka, — né à Sitovka, gouvernement de *** ; — âgé de quatorze ans . — Un semestre payé d'avance. »

Le préfet cessa de lire et se mit à parcourir les papiers que mon père avait eu la précaution de joindre à sa lettre à M. Bérézoff. Il ne m'adressa point d'autre question au sujet de mon installation. Il crut sans doute que je continuais à demeurer dans la Pétrovka, malgré la mort de mon correspondant, et je jugeai inutile de lui confier que j'étais sans ressources, tout heureux de savoir mes études assurées, pour six mois du moins. Il faudrait que je fusse manchot pour ne pas trouver à me tirer d'affaire pendant ce temps-là.

« Vos papiers sont en règle, reprit à voix haute le préfet des études. Vous faites dorénavant partie des élèves du gymnase Saint-Vladimir. »

Je lui demandai quand il me serait permis de débuter.

« Immédiatement, me répondit-il. La classe va commencer dans quelques minutes. Vous y assisterez. Le gymnase Saint-Vladimir compte trois classes : Tertia, Secunda et Prima, qui se font en deux ans chacune, et qui sont séparées elles-mêmes en deux divisions. En voici le tableau :

			Age des élèves.
Tertia :	2e	Division	12 à 13 ans environ.
—	1re	—	13 à 14 — —
Secunda	2e	—	14 à 15 — —
—	1re	—	15 à 16 — —
Prima	2e	—	16 à 17 — —
—	1re	—	17 à 18 — —

« Votre âge vous place dans le 1re division de Tertia. Il faudra tâcher de vous y maintenir. On compose aujourd'hui en thème et en version françaises. Nous pourrons voir dès aujourd'hui où vous en êtes, dans cette branche si importante de nos programmes, sinon dans les autres. »

Paul Pétrovitch me conduisit alors dans la classe réservée à la 1re division de Tertia, après être entré avec moi à l'économat, où l'on me remit des plumes et des cahiers, ainsi qu'une brochure contenant le programme des études. Je la parcourus pendant les quelques instants qui s'écoulèrent avant deux heures; je fus à la lettre épouvanté du nombre des matières que je devais me mettre en tête en vue du terme fatal : l'examen de sortie! Russe, latin, grec, français, allemand, littérature, religion, histoire sacrée, histoire de la Russie, histoire universelle, géographie, statistique, histoire naturelle, physique, chimie, mathématiques, calcul différentiel et intégral... toutes ces matières semblaient se mêler devant mes yeux et ne former plus qu'un chaos effrayant. Y verrais-je jamais clair?.. Et je tournai la page pour voir la liste des auteurs classiques que j'aurais à lire à livre ouvert: Tacite, Virgile, Hérodote, Homère, Sophocle, Montaigne, Corneille, Racine, Molière, Voltaire, Gœthe, Herder, Schiller... Combien ils m'apparaissaient menaçants et terribles, groupés à l'horizon de mes cinq années d'études!

Le bruit sec d'une règle frappant sur le pupitre du maître me fit oublier les soucis futurs pour ceux de l'heure présente.

C'était bien réel : j'étais élève du gymnase Saint-Vladimir, en Tertia, 1re division; j'étais assis dans une classe spacieuse, éclairée sur la gauche par une longue cloison vitrée, et, autour de moi, devant, derrière, je voyais trente-cinq

à quarante jeunes gens de mon âge qui, en entrant, avaient pendu à des crochets, disposés à cet effet le long du mur, leurs casquettes rouges.

Le rouge, je le vis, était donc la couleur de la Tertia, comme le bleu celle de la Secunda et le blanc celle de Prima.

En dépit de mes efforts pour prêter l'oreille à la voix du professeur, une question me préoccupait. Comment me procurerais-je la casquette rouge qui paraissait de rigueur? Le couvre-chef était-il d'un prix exorbitant qui dût m'interdire de m'en coiffer, moi pauvre hère? Et n'en serais-je pas moins élève de Saint-Vladimir si je devais me priver de cette coiffure séduisante?... J'en avais déjà vu, dans mes pérégrinations matinales, chez des chapeliers des rues élégantes, la Petrovka, la Loubjanka, le Gasétnyj... Était-ce là qu'on les prenait d'habitude, ou les trouvait-on toutes prêtes au lycée?...

Un profond silence, qui se fit subitement, interrompit mes réflexions sur ce grave sujet.

« Messieurs, dit le professeur en français, je vais vous dicter le texte de la composition.

— Ah! j'ai de la chance de commencer par le français! pensai-je, c'est encore la matière où je ne me montre pas à peu près nul. »

Et je me félicitai de l'habitude que nous avait donnée mon père de parler couramment cette langue élégante et claire, la plus belle à coup sûr après la nôtre. Je me rappelai ces fables françaises, aussi amusantes que celles d'Yvan Krilof [1] que nous lui récitions le soir, Sacha et moi, et l'espoir de me distinguer m'envahit tout entier.

1. Le La Fontaine russe.

Cependant je me mis, ainsi que mes camarades, à écrire sous la dictée du maître le texte de la version. C'était une page de Molière, le discours de maître Jacques dans l'*Avare* :

« Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, etc., etc... »

Moi qui me croyais fort en français !

La version n'était pas déjà chose si facile. Il me fallait la faire sans dictionnaire, sans lexique d'aucune sorte. Que signifiaient des expressions comme *brocards, lésine*, *assigner*, *accommoder,* vous êtes *la fable et la risée, ladre* et *vilaine* ? Ces mots, je ne les avais jamais entendus dans nos causeries ou nos lectures d'autrefois, et j'en ignorais le sens. Et combien d'autres expressions, combien de phrases que je comprenais à merveille, mais que je ne réussissais à traduire en russe que de la façon la plus gauche et la plus maladroite !

Je comptais me rattraper un peu dans le thème. Nous avions à mettre en français un passage du *Vig* (le Sorcier) de Gogol, et, lorsque je relus ma composition, elle me parut assez satisfaisante.

La classe fut entièrement silencieuse de deux à quatre heures, après la dictée. On n'entendait que le bruit des plumes grinçant sur le papier, ou parfois un soupir de découragement, lorsqu'un des concurrents se sentait au-dessous de sa tâche.

Le maître de français, M. Lapenelle, était, je l'appris plus tard, un Parisien établi à Moscou depuis près de trente ans; il avait inculqué les finesses de sa langue maternelle à des centaines de jeunes Moscovites. C'était un homme distingué

autant que modeste, dont j'eus plus d'une fois l'occasion d'apprécier les réels mérites.

Avec ma rage de distraction habituelle, j'étais resté assez longtemps le nez en l'air, mordillant le bout de mon porte-plume et considérant la tenue correcte, la redingote pincée et la tournure encore juvénile de notre professeur, lorsqu'il leva les yeux vers le cartel suspendu au mur de la classe.

« Vous n'avez plus que cinq minutes, messieurs, » nous dit-il.

Je tombai des nues. Et mon thème qui n'était pas encore recopié, à peine relu! Il me fallut donner mon brouillon tel quel, mal écrit, couvert de ratures, illisible. Je jetai un regard d'envie sur mon voisin de droite qui terminait une copie irréprochable par un magnifique paraphe, entourant la signature que je lus du coin de l'œil :

SERGE A. KRATKINE.

Cette superbe signature me donna une haute idée des talents de mon voisin, et je rougis d'émotion lorsque, M. Lapenelle s'étant retiré, Serge Kratkine m'adressa la parole, non sans un air légèrement protecteur, tout en rangeant ses cahiers dans un portefeuille de maroquin.

« Tu es nouveau ? me demanda-t-il.

— Oui, c'est aujourd'hui la première fois que je viens.

— Comment t'appelles-tu ? »

Quand j'eus décliné mes noms et prénoms, Serge Kratkine m'apprit que son père, Arcade Nicolaiévitch, était conseiller titulaire, c'est-à-dire qu'il faisait partie de la noblesse civile du neuvième degré.

S'apercevant que cette information me laissait froid (le fait

est que jamais je n'avais entendu parler de degrés de noblesse à Sitovka, et que mon père avait complètement négligé de m'enseigner la hiérarchie du *tsin* ou noblesse civile de notre pays), Serge voulut bien m'en expliquer les arcanes.

J'appris alors que tout Russe peut s'anoblir par la seule puissance de son travail, que c'était la chose la plus facile du monde, et qu'il suffisait pour cela de passer de *simples* examens.

« Des épreuves, sans doute ? répliquai-je pensant à celles que subissaient au moyen âge les chevaliers d'Occident avant de recevoir l'accolade.

— Non, de simples examens, te dis-je. Voilà mon père par exemple ; il n'était pas moujik, tant s'en faut (bien que, depuis l'affranchissement des serfs, un moujik puisse aussi bien arriver à s'anoblir) ; mon père était fils d'un sacristain de l'église de Wassili Blajennoï, tu sais, sur la place Rouge, près du Kremlin ?...

— Bien ; et puis ?

— Et puis, il est noble maintenant ! Il n'a eu pour cela qu'à se mettre au service de l'État et à franchir, par une succession d'examens, les quatorze degrés qui mènent à la noblesse civile.

— Ton père a passé *quatorze* examens ! m'écriai-je épouvanté, à l'idée des angoisses qui m'attendaient si je voulais moi aussi faire figure en ce monde.

— Quatorze ? oui, peut-être, je ne sais pas au juste ; mais, en comptant ceux du collège et de l'Université, cela doit être à peu près autant. Note qu'il n'a pas fini. Il est, t'ai-je dit, au neuvième degré. Or, la noblesse civile ne devient héréditaire qu'à la quatrième classe, celle de procureur géné-

ral, avec le titre de héraut d'armes; et, comme mon père, qui est sans fortune personnelle, tient à me faire bénéficier de son travail, il continuera à passer des examens; il en passera encore au moins cinq, et si, pour une cause ou pour une autre, il s'arrêtait avant d'avoir atteint le quatrième degré, je recommencerais à partir du premier... »

Je restai ébahi à l'idée d'une telle persévérance. Faudrait-il me mettre à l'unisson, à mon tour; affronter quatorze, vingt examens, quand je tremblais à la seule idée de celui qui m'attendait à la sortie du gymnase?...

Pendant notre entretien, nous avions quitté la classe; les élèves s'écoulaient par l'une des portes au fond de la cour. Serge Arcadiévitch avait pris sa casquette.

« Tu n'as pas encore ta casquette? me dit-il, il faut aller en demander une.

— Où donc ?

— A l'économat. Tiens, c'est par ici. Je vais t'y conduire. »

Enchanté de l'obligeance de mon nouvel ami, je le suivis, non sans me demander avec quelque terreur ce que me coûterait la fameuse casquette.

A l'économat je me retrouvai en face de l'employé qui m'avait déjà donné des cahiers.

« Vous venez sans doute chercher votre casquette, me dit-il, essayez-en une et prenez celle qui vous ira. »

J'eus bientôt fait mon choix et je hasardai alors timidement :

« Y a-t-il quelque... y a-t-il quelque chose... à payer, Monsieur?...

— Non, rien. Votre correspondant a réglé cela d'avance. Vos livres vous seront remis demain pour la classe; ils sont payés également. »

Je sortis le cœur plus léger, remerciant intérieurement ce bon Nicolas Bérézoff, qui avait pensé à tout pour moi. Quel brave cœur ce devait être !...

Serge m'attendait à la porte.

« Ha ! ha ! dit-il en me voyant reparaître, te voilà maintenant un vrai *Gymnasien!* Du coup, tu peux profiter de nos franchises.

— Quelles franchises !

— Oh! nous en avons beaucoup. D'abord nous ne payons que quart de place au théâtre, quand nous allons au *paradis* casquette en tête. Puis, les marchands nous font des remises; nous entrons *gratis* dans les musées et les galeries... Tu verras cela !... »

Nous étions sortis du gymnase, et, comme il se trouva que nous habitions le même quartier, nous pûmes continuer à marcher ensemble.

Serge Arcadiévitch, qui était décidément très communicatif, me fit un grand nombre de confidences sur lui-même, sa famille, ses goûts, ses vues.

Je jugeai immédiatement que c'était un garçon pratique et raisonnable ; les idées étaient pour ainsi dire réglées et ordonnées dans sa tête comme les lignes que j'avais vues, tracées sur son papier. Point d'imagination, point de rêveries folles et vagabondes, mais du bon sens, un caractère simple et franc, une grande rectitude d'esprit. Il me plut tout de suite, et je me félicitai de l'avoir eu pour voisin dès le début.

Je fus mis par lui au courant de ce qui concernait ma nouvelle vie scolaire.

On entrait en classe, m'apprit-il, à sept heures en été, à huit heures en hiver, pour en sortir à onze heures en été, à

midi en hiver. La classe était interrompue, à dix heures moins le quart, par une récréation d'une demi-heure, ce qui faisait que les deux classes duraient une heure trois quarts chacune. Pendant cette récréation on pouvait, si l'on voulait, manger un goûter qu'on apportait avec soi le matin.

« Et à midi, que fait-on?

— Dans cette saison c'est l'heure de la sortie. Nous sommes tous externes, nous rentrons donc chacun chez nous pour le repas; cependant quelques-uns de nos condisciples, dont la famille habite la banlieue, ou même à une trop grande distance dans la ville, prennent leur repas de midi dans des pensions bourgeoises spécialement réservées aux élèves des gymnases.

— Ah!... ces pensions sont peut-être d'un prix élevé?

— Mais je crois qu'il y en a de différentes sortes. Justement, au coin de cette rue, là où tu vois une enseigne bleue: *Pension Goltchov*, on dîne ou on soupe pour 15 à 20 kopecks (45 à 60 centimes). C'est notre camarade Grichine Jégor qui me l'a dit.

— Je te demande ces renseignements parce que je suis loin d'être riche, et il faudra que je m'arrange pour mes repas dans quelque pension pas trop chère. C'est là que dîne ton ami Jégor.

— Oui, — quand il a de l'argent, le pauvre diable, — ce n'est pas tous les jours.

— Et quand il n'en a pas, comment fait-il? demandai-je, curieux de savoir de quelle façon Grichine Jégor s'y prenait pour se procurer sa nourriture, étant donné que sa position ressemblât à la mienne.

— Ma foi, je ne le lui ai jamais demandé... Mais je crois bien

qu'il lui arrive, à la récréation de dix heures, de venir puiser dans la corbeille à pain... C'est qu'il a faim, sans doute !

— Qu'est-ce que cette corbeille à pain?

— Elle est suspendue au mur de notre cour. Quand nous ne pouvons achever notre goûter, nous y mettons nos restes. Quiconque jette du pain par terre est puni d'un pensum ; on est tenu de le mettre à la corbeille ; c'est destiné aux pauvres. Le bruit court parmi nous que Grichine flâne toujours dans le voisinage de la corbeille pour escamoter un morceau de pain quand personne ne le regarde... C'est peut-être vrai. — Mais je me sens honteux, quant à moi, quand je me laisse aller à en rire... Ce n'est pas sa faute s'il est pauvre.

— Assurément, » répondis-je avec plus de chaleur que je n'en aurais mis si, comme on dit vulgairement, j'eusse roulé sur l'or.

Nous étions arrivés au point où nos routes divergeaient, et nous nous séparâmes sur une poignée de main. Serge ne m'avait pas demandé mon adresse, probablement par discrétion, et je rentrai dans mon misérable logis.

Encore rompu de la fatigue du voyage et de cette longue journée, pleine d'émotions diverses, je songeais à aller me coucher sans autre forme de procès, en me contentant pour mon souper d'un petit pain que j'achetai avant de rentrer; mais la vieille femme me saisit au passage :

« Eh! viens donc souper, petit père! Vois! je te servirai du bon *tchi*[1] et du *racha*[2] tout chaud. »

J'aurais voulu refuser, uniquement par économie, car mon estomac criait famine et se serait fort bien accommodé

1. Soupe aux choux.
2. Bouillie de blé noir.

d'une assiettée de la soupe qui fumait sur la table. Cependant je n'osai, par respect humain devant les moujiks attablés dans la pièce. Je craignis que, si je refusais de dîner, ils ne crussent que c'était par manque d'argent, — ce qui eût été la pure vérité, — et, animé de ce noble sentiment, je m'assis parmi eux.

J'eus bientôt expédié la soupe, faite surtout d'eau grasse, et que mon appétit naturel, aiguisé par un long jeûne, fit passer d'un trait dans mon estomac. Mais je ne pus venir à bout de l'épaisse bouillie, semblable à un cataplasme tiède, que la vieille me servit en guise de racha.

Je me levai de table.

« Attends donc! tu dois avoir soif aussi... Tiens, un verre de *kvass*[1].

— Je n'en prends pas, » répondis-je.

Je n'en avais jamais bu et j'étais peu soucieux d'essayer; mais les convives qui remplissaient la salle se mirent à rire.

« Voyez donc! disait l'un d'eux, le joli monsieur!... Il a peur de se brûler le gosier.

— C'est peut-être une demoiselle déguisée, reprit un autre.

— Non, c'est qu'il va dîner chez le tzar et il se réserve... »

Rougissant et tout honteux, je pris le verre malpropre que me tendait la vieille, et j'avalai haut la main l'affreux breuvage qui m'enflamma cruellement la gorge.

« Ah! ah!... il a fait la grimace!...

— Pauvre petit! — il faudra lui donner un biberon... Où est donc sa nourrice?... » demandait un moujik.

1. Eau-de-vie.

Irrité de ces moqueries je résolus de montrer que je n'étais pas un enfant et je frappai du poing sur la table.

« Cette eau-de-vie est exquise ! Un autre verre ! » dis-je à la vieille.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette bravade absurde.

Piqué au jeu, je résolus de ne pas m'arrêter en si beau chemin. J'avalai le second verre qui me fit monter les larmes aux yeux, et d'une voix rauque :

« Allons, la mère ! encore un verre, et un à chacun de ces messieurs, s'il vous plaît ! C'est moi qui paye... A votre santé, Mes... »

Mais je ne pus achever ; mes jambes se dérobaient sous moi, la tête me tournait. La lourde atmosphère de cette pièce, l'odeur âcre des pipes, le goût écœurant de l'horrible mixture, les fumées de l'alcool qui m'étreignaient au cerveau, la honte de ma sottise, tout enfin contribuait à me faire éprouver le plus affreux malaise.

« De l'air !... » pensai-je à demi asphyxié, et, répandant mon troisième verre plein sur la table, je me redressai au milieu de la risée générale, et j'essayai de gagner l'escalier de ma mansarde.

Je dus décrire quelques zigzags dans ce court trajet, car j'allai me heurter à une table chargée de vaisselle ; une pile d'assiettes s'effondra avec fracas au milieu de l'hilarité grossière de tous ces piliers de cabaret, portée à son comble par mon dernier exploit.

Ivre de fureur (mais pourquoi me servir de ce mot — ne l'étais-je pas déjà, hélas ! — et pas seulement de colère ?) je voulus lever la main pour frapper mes adversaires ; mais mon

IX



« ALLONS, LA MÈRE! ENCORE UN VERRE. »

bras, si fort, si agile d'ordinaire, semblait de plomb ; il retomba sans force à mes côtés. Je trébuchai lourdement et je serais tombé si je ne m'étais appuyé au mur.

Les rires redoublèrent. Désolé, humilié, la rage au cœur, je finis par gagner l'escalier et par atteindre ma mansarde. Je me jetai tout vêtu sur mon lit.

Oh ! si mon père avait pu me voir en ce moment!... Des larmes de remords et de honte mouillaient mon chevet misérable. Je ne tardai pas à m'endormir.

CHAPITRE X

NOUVEAUX VISAGES

Je me réveillai après quelques heures d'un lourd sommeil, la tête en feu, les tempes serrées, en proie à une soif ardente. J'étais brisé dans tout mon corps, mais surtout j'étais accablé de honte de m'être conduit de la sorte. Moi, le fils de Fédor Térentieff, élevé par lui avec tant de sollicitude, n'ayant reçu de lui que des exemples de sobriété, de tempérance, de dignité constante dans chaque action de sa vie, je m'étais *enivré,* j'avais volontairement obscurci en moi cette divine raison qui seule nous distingue des brutes! Oh! combien j'étais malheureux!... J'aurais voulu pouvoir me cacher sous la terre. Il me semblait que ma conduite devait avoir laissé son empreinte sur mon visage et que demain chacun l'y pourrait lire...

Et je repassais dans mon souvenir chaque détail de cette triste aventure; je me reconnaissais coupable d'un sot orgueil, de fanfaronnade, de respect humain devant ceux-là mêmes que je méprisais.

Je me tournais et me retournais sur ma couche sans pou-

voir trouver le repos. Enfin, vers le matin, après avoir passé la plus triste nuit de ma vie (car jamais jusque-là je n'avais été tenu éveillé par les reproches de ma conscience), je pris avec moi-même un engagement qui finit par calmer mes regrets.

Puisque je m'étais laissé surprendre et terrasser par un ennemi aussi méprisable que l'intempérance, je ne toucherais plus à une goutte de liqueur forte! J'ai tenu parole. Jamais plus le fils de mon père n'a eu à rougir de s'être mis par sa faute dans un état si dégradant.

Si j'avais su alors de quoi se composent les affreuses boissons qu'on sert dans les cabarets, le dégoût eût suffi à m'en tenir éloigné. L'eau-de-vie russe est par elle-même de qualité des plus inférieures. Les distillateurs la coupent d'eau pour augmenter leurs profits; mais, loin de la rendre ainsi moins nuisible, ils lui redonnent une force factice, à l'aide d'un mélange des substances les plus hétéroclites : poivre, couperose, feuilles de tabac, eau-forte, et parfois même du vitriol!

Voilà quel mélange horrible j'avais avalé, par pure bravade, et par crainte des moqueries de quelques balayeurs... J'en rougis encore quand j'y pense.

Le jour venu, je me levai non sans peine, fatigué de mon insomnie et avec une migraine insupportable. Je plongeai ma tête dans l'eau froide; cela m'éclaircit un peu les idées, et, après des ablutions prolongées, je descendis, me sentant régénéré au physique et au moral.

Mon hôtesse était déjà debout dans la salle encore empestée des fumées de la veille. Sur le poêle étaient entassés les dormeurs, présentant le plus repoussant spectacle d'abrutissement et d'ivrognerie.

« Eh bien ! petit père, me dit cette vieille avec un affreux sourire édenté, t'offrirai-je un peu de kvass ce matin ? »

Rougissant à cette allusion, je répondis de mon air le plus digne :

« Rien, je vous remercie. Veuillez préparer ma note ; j'ai l'intention de partir de cette maison à midi. »

Elle se répandit en protestations; mais je me hâtai de sortir sans l'écouter et je courus au lycée. Il m'aurait été impossible de rien prendre ; j'avais encore sur le cœur le festin de la veille.

A huit heures sonnantes, j'étais à la porte du gymnase Saint-Vladimir.

Serge Kratkine m'attendait.

« J'ai cru que tu ne viendrais jamais, me dit-il. On est très sévère ici pour l'exactitude; à la troisième infraction on est éliminé. Je te conseille d'arriver à l'avance, il n'y a que ce moyen pour être à l'heure.

— En effet, dis-je, rien n'est plus difficile que d'être *exact* tout juste, sans plus ni moins.

— C'est pour cela que je ne me dis pas : « La classe « commence à huit heures, » mais bien : « La classe com« mence à huit heures moins dix. » Comme cela, je suis toujours à temps... »

Je pus constater que l'avertissement de Serge n'était pas inutile, car le dvornik du gymnase se tenait à son poste, agitant un trousseau de clefs avec impatience. J'appris qu'il était sans pitié pour la moindre infraction à la règle ; on disait même, — je ne sais si c'était une légende, — qu'il ne se gênait pas pour avancer l'horloge du lycée de quelques minutes sur celles de la ville afin d'avoir la satisfaction de

fermer la porte au nez des malheureux traînards, ceux qui comptent toujours « avoir le temps » et qui se présentent au dernier coup de la cloche.

J'appris encore que Gavruchka était d'un naturel farouche et irascible, qu'une lutte ouverte existait entre lui et les élèves depuis un temps immémorial. On se contait sur lui mille histoires. Les petits enfants de la ville le craignaient comme le feu, et il était tenu par eux pour un ogre. Le fait est qu'il était extraordinairement irascible ; les plaisanteries que ne lui épargnaient pas les jeunes garnements du voisinage avaient le don de le mettre en fureur. Leur jeu favori était de venir sonner à la petite porte qui donne dans sa loge. Ils se cachaient ensuite, et, lorsque le *dvornik* accourait et ne trouvait personne, il entrait en rage, — à l'extrême joie des délinquants. On écrivait sur le mur des inscriptions insultantes, telles que « Gavruchka l'ivrogne, le colérique, le gros tonneau », on alla même un jour, paraît-il, jusqu'à suspendre un chat vivant à sa sonnette.

Aussi avait-il la race entière des garçons, grands et petits, en horreur, et sa plus grande satisfaction était-elle de nous prendre en faute. La police intérieure du gymnase était faite par lui avec une rigueur particulière, et malheur à celui qui avait commis quelque dégât, ou la plus légère infraction aux règlements ! C'était pour Gavruchka un bonheur que de livrer le coupable à la justice du lycée.

Au physique c'était un homme grand, d'une corpulence exagérée, à la face rébarbative, au teint écarlate. Il était ancien soldat de Crimée, et une autre légende voulait qu'il eût avalé — de travers — un Français et un Anglais d'une seule bouchée sous Sébastopol. Les boutons de cuivre de leurs

uniformes lui auraient gâté la digestion et aigri le caractère en même temps.

Cependant nous étions entrés dans la classe où tous les élèves disposaient sur les pupitres inclinés leurs livres et leurs cahiers en attendant le professeur. On causait à demi-voix. Il n'y avait de surveillant d'aucune sorte.

« Pourquoi, demandai-je à Serge, m'a-t-on placé hier au premier rang près de toi? J'aurais cru qu'un nouveau était mis d'abord au dernier rang. A lui ensuite de se rattraper.

— On ne distingue pas ici les premiers ou les derniers par les places sur les bancs. Nous n'en avons pas qui soient affectées par ordre de mérite; elles n'existent que sur les cahiers de notes.

— Tiens! moi qui t'avais pris pour un des premiers de la classe!

— Non; je suis en avant parce que je suis myope, ainsi que ceux qui occupent les premiers rangs; c'est pour que tous puissent voir le tableau noir ou les cartes géographiques. Viennent ensuite ceux qui ont la vue moins basse, et enfin, au fond de la salle, les presbytes, ou plutôt ceux qui ont la vue bonne.

— Et moi qui ne suis pas myope, pourquoi suis-je ici?

— Parce qu'on n'a pas encore examiné tes yeux. Le docteur fait son inspection tous les lundis; tu seras appelé, il constatera le numéro de ton acuité visuelle, qui sera inscrit sur un registre, et tu occuperas dès lors la place appropriée à ta vue... »

Un silence profond se fit soudain. Le professeur venait d'entrer.

« M. Golovetchov, le professeur de littérature, » me dit Serge à voix basse.

M. Golovetchov était de taille moyenne, maigre, avec des cheveux grisonnants et rares, et portait coupés très ras ses favoris blonds. Il pouvait avoir cinquante ans. Je jugeai du premier coup d'œil qu'il ne devait pas être commode; cependant son regard clair comme l'acier s'animait lorsqu'il parlait et prenait même par moments une expression bienveillante. Il était sévère, mais universellement respecté.

La classe de latin occupa la première partie de la matinée; on récitait une églogue de Virgile, et parfois le maître, interrompant l'élève, reprenait la phrase à sa place. C'était plaisir alors d'écouter sa voix grave, sa diction élégante. Ces périodes harmonieuses lui causaient évidemment une jouissance artistique très vive, et on voyait que c'était pour lui une souffrance d'entendre massacrer ces beaux vers par une voix traînante, ânonnante, ou un rythme mal placé. Il faut convenir qu'il avait souvent à souffrir de cette façon-là en *Tertia*.

La récitation accompagnée de commentaires terminée, on passa à l'explication de Salluste.

Un élève au choix du professeur lisait tout haut, puis donnait « le mot à mot » en russe; un autre reprenait la phrase sous une forme plus élégante, et enfin un troisième commentait la construction grammaticale, signalant les latinismes, les tours heureux, etc. Et constamment attentif, M. Golovetchov reprenait, corrigeait, expliquait, de la façon la plus vive et la plus attrayante.

Mon père m'avait enseigné lui-même ce que je savais de latin et de grec, et je pris un réel intérêt à cette leçon, peut-

être en me représentant celui qu'il aurait trouvé à m'entendre la lui raconter. Je fus très étonné de la rapidité avec laquelle avaient fui ces deux heures de classe.

Comme je regardais le professeur, il me fit signe de m'approcher de la chaire, me demanda mon nom, mon âge, qu'il inscrivit et m'engagea à préparer pour le surlendemain le devoir qu'il avait donné : une version d'un passage de Lucien, et quelques vers de l'*Iliade* à réciter.

Puis il se retira et nous sortîmes pour la récréation dans la cour.

« Térentieff! me cria Serge; pstt!... Attends-moi!... »

Au même moment un jeune garçon qui se trouvait devant moi se retourna et se mit à me dévisager d'un œil sévère, de la façon la plus marquée.

Je lui rendis son regard, surpris.

Il était de ma taille, blond, et assez beau garçon, quoiqu'il eût l'air suffisant et peu poli. Fatigué d'être regardé ainsi, j'enfonçai ma casquette sur ma tête et, plongeant mes mains dans mes poches :

« J'espère que tu me reconnaîtras une autre fois, » lui dis-je en souriant, un peu embarrassé.

Mais il ne me répondit pas, et, me tournant le dos, il s'éloigna d'un pas rapide.

Serge me rejoignit et passa son bras sous le mien.

« Tu ne goûtes pas? me dit-il.

— Non; et toi?

— Moi non plus, mon père ne le permet pas; il trouve que manger trop souvent épaissit l'esprit et rend le travail intellectuel difficile.

— Voilà, me dis-je à part moi, un précepte qu'il me sera

probablement facile d'observer; que se passe-t-il donc au fond de la cour? continuai-je tout haut en lui montrant nos camarades qui couraient de ce côté.

— Ah! ils vont à la patinoire. Quel dommage! j'ai oublié mes patins... Tu n'as pas les tiens?

— Non, je ne les ai pas apportés.

— Allons toujours les regarder, veux-tu?... »

Nous rejoignîmes les autres. La plupart des élèves avaient déjà chaussé leurs patins et profitaient de la demi-heure de récréation pour s'élancer sur la grande nappe de glace attenante à notre préau.

Je m'aperçus que ce n'était pas une mare comme je l'avais cru d'abord, mais une pelouse parfaitement plane, couverte d'herbe tondue, sur laquelle s'étendait une épaisse croûte de glace.

« C'est une fameuse patinoire! m'expliqua Serge. Je ne sais si tu en as déjà vu fabriquer? C'est fort ingénieux. Aux premières gelées, on arrose légèrement la pelouse, préalablement fauchée. L'eau prend aussitôt; on arrose de nouveau et la glace se forme insensiblement. Grâce à un arrosage quotidien la glace devient bientôt si épaisse qu'elle tient bon, alors même que tout fond sur les étangs voisins, dès le commencement du printemps. Le malheur, c'est que nous ne pouvons patiner ici qu'une demi-heure par jour tout au plus. Nous n'avons qu'une récréation.

— Et l'après-midi?

— Oh! l'après-midi nous avons deux heures de classe seulement, et elles ne sont coupées que par cinq minutes de repos. Il n'y a donc pas le temps de patiner. Puis il n'y a classe l'après-midi que quatre fois par semaine; nous sommes

libres le mercredi et le samedi après la classe du matin. »

Nous regardions depuis quelques instants les évolutions de nos camarades, mêlés sur la glace aux élèves de *Secunda* et de *Prima,* lorsqu'une avalanche de boules de neige vint me tomber sur la tête et sur le dos. Je me retournai aussitôt et j'aperçus un groupe d'élèves de *Tertia* à demi cachés derrière un rempart de neige d'où ils tiraient leurs munitions.

« A moi, Serge ! » criai-je, enchanté. J'étais habile à ce jeu à Sitovka ; c'était même le seul où je trouvais quelque plaisir à me mêler aux enfants du village. Nous eûmes bientôt fait, Serge, Grichine, moi, et quelques autres, d'amasser un tas de neige et de riposter aux projectiles de nos adversaires par une canonnade non moins nourrie.

Nous étions au plus fort de la lutte et déjà nous nous élancions pour enlever d'assaut la forteresse ennemie, lorsque la cloche retentit, nous rappelant en classe. Nous rentrâmes pêle-mêle, réchauffés et ragaillardis par ce jeu violent. Toute timidité envers mes camarades s'était évanouie chez moi ; je croyais avoir fait, ma vie entière, partie du gymnase Saint-Vladimir.

Le garçon qui m'avait examiné d'une façon si singulière et que j'avais entendu appeler Strodtmann, était à la tête du parti opposé dans la bataille des boules de neige. Je fus quelque peu étonné de me sentir bousculer par lui dans le corridor ; et je crus surprendre au passage certains mots désobligeants, murmurés à mi-voix sur les « Stepniaks [1] » et les « *paysans* qui venaient se mêler aux Moscovites ». Je ne sus si je devais prendre ces remarques pour moi ; mais je ne suis pas

1. Habitant des steppes, synonyme de campagnard, grossier paysan.

naturellement susceptible, et la rentrée eut lieu sans autre incident.

La classe finie, chacun retourna chez soi. C'était un samedi ; nous étions donc libres pour le reste de la journée. Je serrai la main à Serge et je regagnai l'auberge de l'*Ours Blanc!* décidé à employer mon après-midi de congé à chercher un nouveau logis.

Je montai dans ma mansarde, où j'eus bientôt fait d'emballer mes effets dans ma valise. Puis je redescendis, la tenant à la main.

« Mon compte est-il prêt? demandai-je à l'hôtesse qui tricotait d'un air maussade auprès du poêle.

— Sans doute ! ne l'as-tu pas demandé, petit père ?

— Donnez, s'il vous plaît. »

La vieille me tendit un chiffon de papier ignoblement sale et déchiré.

« Voilà ! dit-elle : quatre roubles, cinq kopecks, et les saints me soient témoins que c'est pour rien ! c'est donné !.. Une si belle chambre, et un jeune homme que j'ai soigné comme mon propre fils... »

Je l'avais interrompue par une exclamation de colère ; quatre roubles, cinq kopecks ! Impossible ! un vol véritable... et c'était presque tout ce que je possédais...

Mais la vieille se mit à crier comme si on l'écorchait, et commença d'un ton lamentable le détail de mes dépenses.

« Chambre,... un demi-rouble ! criait-elle d'une voix aigre ; dîner, un demi-rouble... un dîner de prince... eau-de-vie pour huit personnes (je la vends moins cher qu'elle ne me coûte, foi d'honnête femme !) deux roubles et demi... et les assiettes cassées (des assiettes que je tenais de feu mon père, — un hé-

ritage, — le dernier souvenir qui me restât du saint homme ! un demi-rouble, cinq kopecks !... et rien pour la peine que tu m'as donnée?... rien pour t'avoir porté de l'eau, de la belle eau propre chez toi... Un barine dans son palais n'aurait pas été mieux servi... Je ne te demande rien pour cela... Si tu veux spolier une pauvre veuve, tu le peux, mais que la malédiction du ciel retombe sur toi !... »

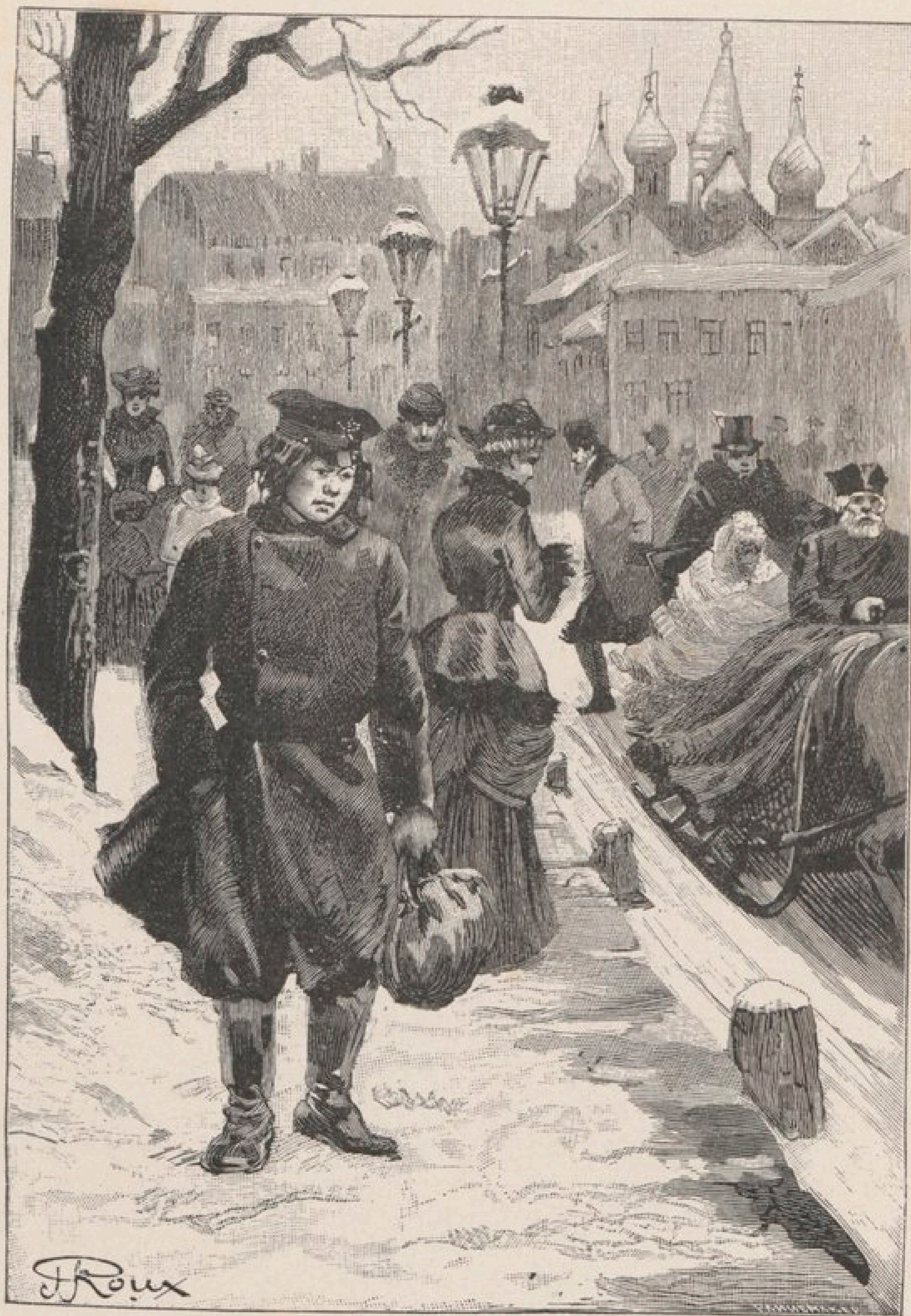
Etc., etc., etc...

Je me résignai à payer pour me débarrasser de l'horrible vieille, et je sortis de l'auberge, la bourse à peu près vide, et peu édifié du résultat de mon premier jour d'indépendance. Je voulais cependant espérer que j'étais mal tombé cette fois, et que je trouverais facilement à me loger à des conditions moins désastreuses.

Je me mis alors à errer par la ville à la recherche d'un abri. Je m'occuperais ensuite de trouver un travail qui me fît gagner ma vie. Je m'arrangerais de quoi que ce soit, pourvu que ce fût honorable, s'entend. Je vaguai longtemps sans succès, car mon court séjour à l'*Ours Blanc* m'avait rendu difficile et je reculais devant la pensée de retomber dans un bouge de cette espèce; tous les logements qui me plaisaient étaient d'un prix si élevé que j'étais obligé de repartir sans les louer. Tout en m'inquiétant d'un logis, je gardais l'œil ouvert sur les endroits où je pensais qu'on pourrait avoir besoin d'un garçon robuste et prêt à travailler honnêtement.

C'est ainsi que je me présentai successivement chez un libraire qui demandait un copiste, chez un fabricant de harnais qui avait besoin d'un apprenti, dans un poste de pompiers qui faisaient appel aux gens de bonne volonté; dans une

X



JE ME MIS A ERRER PAR LA VILLE A LA RECHERCHE
D'UN ABRI.

station de cochers (*isvostchiks*). Partout on me repoussa; les uns voulaient des certificats, les autres me trouvaient trop jeune, les autres étaient déjà pourvus. Mes services ne parurent agréer à personne.

La nuit tombait, j'avais arpenté la ville presque entière et j'étais aussi peu avancé qu'au début. J'étais fatigué, découragé, et, traînant toujours ma valise, je me demandais avec inquiétude ce que j'allais devenir.

Mes pérégrinations m'avaient conduit devant la gare par laquelle j'étais arrivé. Là je me sentis comme en pays de connaissance en pensant que cette voie ferrée, qui s'étendait devant mes yeux et disparaissait si fine dans le lointain, menait à Sitovka... J'entrai dans la gare et, profitant de ce que j'étais embarrassé de ma valise, je fis celui qui attend un train, et, avisant un banc, je m'y allongeai, la tête sur mon bagage. Je m'endormis immédiatement pour ne me réveiller qu'au jour. Personne ne s'était inquiété de savoir pourquoi j'étais là.

J'avisai un moujik à la figure réjouie, à la blonde barbe multicolore, qui ouvrait la salle des bagages. Je le priai de vouloir bien garder ma valise jusqu'au soir, attendu qu'il me fallait aller chercher de l'ouvrage et que ce fardeau était gênant. Il y consentit. Ne prenant que le temps de retirer mes patins du sac, je le remerciai et quittai la gare aux premiers rayons du soleil matinal.

CHAPITRE XI

MAITRE NÉPOMUK RAABZINSKY

Je descendis vers la ville, le nez au vent, quelques kopecks sonnaient encore dans ma poche : j'achetai un gros morceau de pain et je m'assis sur un banc pour réfléchir, tout en le mangeant, à ma situation.

Précisément comme j'étais là, mon condisciple Strodtmann (je le reconnus aussitôt) vint à passer. Il était élégamment vêtu de larges *charovars*[1] de velours noir, et sa pelisse de drap fin était bordée de riches fourrures. Il me lança un regard moqueur, et je me sentis rougir. La pensée me vint qu'il était peut-être déshonorant pour l'uniforme (la fameuse casquette!) d'être vu mangeant du pain noir en public, et mon premier mouvement fut de m'avancer vers lui pour lui dire que, s'il désirait des explications, j'étais tout prêt à lui en donner. Il fit mine de ne pas saisir mon intention ou ne se soucia pas de me tendre la perche. Après m'avoir toisé de la

1. Pantalon bouffant.

tête aux pieds d'un air ironique, il poursuivit sa route en sifflotant d'un ton qui me parut positivement agressif.

Je le suivis des yeux, quelque peu déconfit et froissé de son attitude, quoique lent en général à prendre la mouche; et à peine eut-il disparu au détour de l'allée, que je jetai en soupirant un coup d'œil sur moi-même. Ma toilette, que j'avais faite à la pompe, dans la cour de la gare, avait été des plus sommaires, et j'avais grand besoin d'un coup de brosse. Mais, bien que cela me fît beaucoup souffrir, qu'y pouvais-je? Il fallait me résigner à supporter cet inconvénient après tous les autres.

Le temps était magnifique, et la matinée du dimanche s'annonçait radieuse. Les cloches des « quarante fois quarante églises » de Moscou sonnaient à toute volée dans l'air vif. Aux arbres les girandoles de glace pendaient, colorées de feux prismatiques par les rayons du soleil. Le sol était gelé et résonnait fortement sous les pieds des passants, on eût dit que la neige durcie et la glace des ruisseaux appelaient les patineurs, et, en effet, je ne tardai pas à voir passer de nombreux enfants glissant vivement sur leurs patins au lieu de marcher comme les citoyens mûrs et posés.

J'avais déjà vu cela la veille, et c'était même ce qui m'avait engagé à prendre mes patins dans ma valise. Je les chaussai vivement, mon déjeuner terminé, et je m'élançai aussi à l'aventure.

La ville était calme et silencieuse. Les gens que je rencontrais avaient cette mine recueillie et un peu sévère qui est de règle chez nous le dimanche. Je croisais des familles entières se rendant aux offices, les dames et les enfants chaudement enveloppés de pelisses fourrées, aux couleurs

vives, et de grands laquais portant leurs livres de prières.

Ne connaissant encore rien de Moscou, j'eus l'idée de me rendre au Kremlin pour le mieux voir que je ne l'avais fait jusque-là. Me voilà donc parti, glissant, volant, à travers les rues paisibles. Oh! le bon exercice! Je fus bientôt réchauffé, presque en nage, et ma situation m'apparaissait sous des couleurs beaucoup plus gaies lorsque je débouchai sur la place Rouge.

Une église se dressait devant moi, une église singulière, fantastique, où les couleurs les plus disparates, le rouge, le bleu, le vert, le jaune, se mariaient en arabesques folles. Du haut de la tour dentelée les cloches sonnaient joyeusement.

« Tiens, me dis-je, l'église de la place Rouge, c'est celle de *Wassili Blajennoï,* dont m'a parlé Serge Arcadiévitch. Entrons-y. »

Le grand portail était ouvert. L'office allait commencer, et déjà la voix harmonieuse de l'orgue remplissait la nef. J'entrai.

Je m'arrêtai bientôt saisi d'admiration; jamais encore je n'avais entendu de musique comparable à celle-là. C'étaient des sons pleins, éclatants, majestueux, se fondant soudainement en un soupir plus doux que la brise des steppes. Puis une note pure, aérienne, plus suave que la voix humaine, reprenait le chant, et bientôt la mélodie, ruisselant de la tribune comme l'eau d'une éponge pleine, venait clouer à sa place un enfant éperdu de ravissement.

Jamais je n'avais rêvé rien de semblable. J'étais frissonnant, glacé et brûlant tour à tour; je suivais, presque sans souffle, l'harmonie magique, et, lorsqu'elle s'éteignit, je m'aperçus que j'avais les yeux mouillés de pleurs.

Je me glissai vers le bas de l'église. Voyant devant moi

un petit escalier tournant, je m'y engageai et j'arrivai auprès de l'orgue.

Un grand vieillard vêtu de noir y était assis; ses longs cheveux blancs tombaient en désordre autour de son visage austère. Il jouait sans avoir de cahier devant lui, et, tandis que ses doigts couraient sur le clavier muet, ses yeux brillants se perdaient dans le vague.

Une trentaine de jeunes garçons, âgés de dix à seize ans environ, formaient divers groupes derrière lui. Je reconnus parmi eux un de mes camarades de classe, Grichine Jégor, dont Kratkine m'avait parlé. Je m'approchai de lui, car il était un peu en arrière; il me reconnut et me fit un signe de tête.

« Qui est-ce donc? lui demandai-je sans préambule en lui montrant l'organiste.

— Eh! c'est maître Népomuk Raabzinsky, le grand musicien hongrois, me répondit Grichine. Est-ce que tu ne le connais pas?...

— Non.

— Eh bien! tu peux te vanter d'être le seul à Moscou, par exemple! Tout le monde vient le dimanche à Wassili Blajennoï pour l'écouter jouer, — même le tzar y est venu, — car Népomuk Raabzinsky ne se dérange pour personne et ne veut jouer qu'ici. Voilà trente ans et plus qu'il n'a voulu se faire entendre ailleurs. »

Un chant majestueux nous interrompit.

L'office commençait. Les enfants se rapprochèrent du vieux musicien, et soudain ils entonnèrent à pleine voix un des plus triomphants cantiques de notre liturgie. Ils le chantaient à quatre parties, et ces voix cristallines et veloutées,

soutenues par les accords pompeux de l'orgue, étaient d'un effet saisissant, se répandant en ondes pleines et sonores à travers les voûtes de l'antique édifice.

Je connaissais ce cantique pour l'avoir bien souvent chanté à Sitovka, avec mon pauvre Agathon Illarionovitch.

A la seconde strophe je ne pus résister au désir de mêler ma voix à celle des choristes. Je me hasardai d'abord en sourdine, puis les sopranos me parurent faiblir, et je donnai toute ma voix, soutenant pour ainsi dire le chant à moi seul.

Népomuk Raabzinsky se retourna brusquement et fixa sur moi son regard sévère, sans cesser de jouer. Au lieu d'être intimidé par ce regard, je crus y lire une sorte d'encouragement. Entraîné par la beauté de la musique, je me livrai intrépidement et je finis le cantique avec toute mon âme, avec tout mon cœur, suivant du gosier chaque indication que me donnait le regard du maître.

Quand ce fut fini, le maëstro plaqua sur notre dernière note un accord un peu vibrant, et se leva, ou plutôt bondit de son siège. Il se dirigea vers moi. Ses mouvements étaient si violents que je crus qu'il allait me mettre à la porte pour me punir d'avoir osé impudemment me mêler à son chœur, où sans doute on n'entrait qu'avec sa permission.

Je fus certain de mon fait lorsque je vis le maître fendre brusquement la troupe des choristes qui s'écartait en toute hâte. Venant à moi, il me saisit par les épaules, et, les serrant à briser des omoplates moins solides que les miennes, il m'entraîna vers l'orgue, et me plaçant à sa droite :

« Reste là et ne bouge pas ! » me dit-il d'un ton impérieux.

Je n'eus garde de désobéir et je restai debout sans mot dire. Lorsque le chœur entonna un motet, je n'osai m'y joindre et je gardai le silence.

« Mais chante donc, triple imbécile! » me dit Népomuk d'un air indigné.

Un peu ému, je me joignis au chœur; puis, croyant de nouveau lire dans les yeux du maître, qui ne me quittaient plus, un signe d'encouragement, je me mis en tête de lui montrer mes petits talents : à chaque phrase je m'amusai à changer de partie, passant de la première à la seconde, revenant, montant, descendant, avec tous les trilles et toutes les roulades dont j'avais l'habitude à Sitovka.

Le cantique achevé, le maître, qui n'avait rien dit, joua seul une mélodie suave qui me plongea dans un nouveau ravissement. Je l'écoutai avidement et, lorsqu'elle finit, je ne pus retenir un gros soupir.

Il se pencha vers moi :

« Connais-tu les solos de l'invocation en *si* bémol?

— Oui, maître.

— Eh bien, chante-les ! et pas de bêtises, cette fois ! »

Je sentis mon cœur battre à se rompre; mais, lorsque le chœur eut achevé la première strophe, j'entonnai le solo. La phrase large et grave me sembla m'emporter comme sur des ailes; je donnai toute ma voix, et, en l'entendant résonner pure et triste sous les voûtes, moi-même j'en fus ému.

L'office achevé, le vieux maître me fit signe d'approcher.

« Pourquoi ne viens-tu pas chanter le dimanche ?

— Je suis étranger à Moscou, j'y arrive seulement.

— Eh bien, répondit Népomuk, à partir d'aujourd'hui tu

fais partie du chœur de Wassili Blajennoï. Si tu es pauvre, comme tu en as l'air, je te ferai donner quatre roubles par mois à la maîtrise. Vous entendez, vous autres ? Ce garçon est engagé comme premier soprano. »

Je voulus le remercier.

« C'est bon, c'est bon... interrompit le vieillard — et surtout, de l'exactitude ! — Tiens, viens me voir ce soir, nous causerons... »

Il se leva et sortit.

« Mazette !... me dit Grichine qui s'était rapproché de moi, en voilà un succès !...

— Quoi donc ?

— Mais jamais, de mémoire de choriste, l'illustre maître Népomuk Raabzinsky ne s'est montré si aimable... Nous n'avons jamais entendu sortir de sa bouche d'autres épithètes que celles d'âne bâté, de triple idiot, d'oison bridé... et voilà qu'il veut causer avec toi... C'est inouï ! »

Je sortis de l'église en compagnie de Grichine. Sur le seuil se trouvaient réunis sept ou huit des choristes. Ils causaient avec animation ; mais ils se turent en me voyant.

« Tiens, tiens, dit Grichine en riant, on dirait que Savine n'est pas content.

— Qui ça ?

— Ce garçon qui pérorait au milieu du groupe. Dame ! c'était notre premier soprano, et il se voit détrôné par toi... Il n'est pas flatté, tu penses !... »

Je rencontrai en passant les yeux noirs de Savine ; ses sourcils étaient froncés, ses joues pâles. Il me regarda dédaigneusement, puis, se retournant avec un haussement d'épaules :

« Bah ! fit-il tout haut. Le bonhomme s'est emballé ! ça lui passera... ces feux de paille, ça ne dure pas... »

Il s'éloigna. Je remarquai qu'il portait la casquette rouge de *Tertia*.

« Est-il de notre collège ? demandai-je à Grichine.

— Savine Podnier ? Mais oui, de notre collège et de notre classe. Oh ! tu apprendras à le connaître.

— Y a-t-il d'autres de nos camarades dans le chœur ?

— Non ; nous sommes les seuls. Tu sais, on n'y vient guère que pour gagner quelques sous, et ceux qui sont riches, au gymnase, considèrent la chose comme au-dessous d'eux. Savine Podnier chante pour l'honneur, — parce qu'il est le premier ; — mais, du moment que tu le remplaces, je doute qu'il continue. »

Pendant que nous traversions la place Rouge je ne cessai de causer avec Grichine qui me parut un excellent garçon. Nous échangeâmes plus d'une confidence. Il m'apprit qu'il avait perdu son père qui était huissier du tribunal civil, qu'il n'avait plus que sa mère, qu'ils étaient très pauvres et n'arrivaient à vivre qu'à force d'expédients. Il me dit aussi que son ambition était de devenir médecin.

Je lui donnai à mon tour sur moi quelques éclaircissements, et il m'engagea beaucoup à venir dîner comme lui, quand je le pourrais, à la pension Goltchov, que Serge m'avait indiquée.

Nous nous séparâmes très bons amis, et je poursuivis ma promenade, bien content de ce que mon existence fût désormais assurée. Le soir venu, je me rendis chez le maëstro, dont Grichine m'avait enseigné la demeure.

Népomuk Raabzinsky habitait dans une rue sombre une vieille maison enfumée. Il vint m'ouvrir lui-même quand je

frappai à sa porte, et m'introduisit dans sa chambre. Le désordre le plus artistique y régnait; les meubles, le parquet étaient encombrés d'instruments de musique, épars, de partitions ouvertes; tout cela pêle-mêle avec des vêtements, des chaussures et des ustensiles de cuisine.

Le maître, vêtu d'une longue lévite usée, était en train de jouer du violon quand j'arrivai. Sans paraître s'occuper de moi, il reprit la mélodie que j'avais interrompue. Ce qu'il jouait était saisissant, navrant; le violon sanglotait comme une voix humaine; des dissonances bizarres, des changements de tons brusques, une sorte de gaieté sauvage qui passait comme un souffle au milieu des gémissements de cette musique : tout cela, avec la chambre obscure et ce vieillard à la figure ravagée jouant si étrangement, me fit un effet que je ne puis rendre.

Je pleurais en dépit de moi-même; mes chagrins, ma solitude, mon triste avenir, semblaient incarnés dans ce chant. Puis sans s'arrêter, le maître passa à une mélodie large et lente, pleine d'un apaisement, d'une douceur inexprimable.

« Qu'en penses-tu? me dit-il alors brusquement.

— Vous m'avez brisé le cœur d'abord. Et après vous m'avez consolé ! » répondis-je en m'essuyant les yeux.

Le vieillard eut un sourire de satisfaction.

« Eh bien ! dit-il de sa voix forte, c'est Népomuk Raabzinsky qui a composé ce chant. Oui, oui, c'est lui seul ! Ils n'ont jamais voulu reconnaître son talent quand il était jeune, vois-tu; ils l'ont honni, méprisé, ils ont fait blanchir ses cheveux avant l'âge... Maintenant que la vieillesse est venue, que la tombe réclame mes os, que je n'ai plus que quelques misérables jours à traîner sur la terre étrangère, ils veulent

XI



PUIS LE MAITRE ATTAQUA UNE MÉLODIE.

m'applaudir, m'appeler. Foin de leurs éloges ! Je suis trop fier!... je méprise leurs applaudissements stupides. Jamais, jamais, ils ne connaîtront les mélodies écloses dans ma tête quand j'étais jeune et plein de force. Tout repose là, sache-le, ajouta-t-il en frappant sur la table où les feuillets étaient amoncelés, et, lorsque la mort entrera ici, lorsque ma dernière heure sera près de sonner, moi, Népomuk Raabzinsky, je mettrai le feu de ma propre main à tout cela et mon œuvre mourra avec moi et par moi!... »

Ses gestes dénotaient une exaltation farouche. Je le crus fou alors. Je compris plus tard que sa misanthropie et ses originalités étaient dues à de cruelles souffrances. Longtemps il s'était vu méconnu; il avait fui son ingrate patrie et vivait depuis des années à Moscou dans une retraite absolue, ne consentant à se faire entendre qu'à l'église, où il donnait gratuitement ses services.

Lorsqu'il se fut un peu calmé il m'interrogea, et je lui exprimai de mon mieux ma gratitude de ce qu'il voulait bien me prendre pour élève.

« Bah! tu feras comme les autres, dit-il d'un ton amer. Je te formerai, je développerai tes qualités musicales; puis, quand tu seras célèbre (tu es assez bien doué pour le devenir), tu oublieras ton maître, tu ne te vanteras pas d'avoir été l'élève de ce vieux rabâcheur de Raabzinsky... »

Je protestai vainement.

« Tais-toi! je te dis que tu feras comme les autres! s'écria le maître de sa voix impérieuse. Il y a assez longtemps que je sais ce qu'on récolte ici-bas: ingratitude et noirceur. Tiens, chante-moi cette page! »

Je parcourus des yeux les quelques lignes de musique,

griffonnées au hasard sur un bout de papier, coupées de traits vigoureux comme le caractère de Népomuk Raabzinsky.

Je compris que c'était un morceau de sa composition, et je m'attachai à en rendre de mon mieux le sentiment.

« Tu chantes mal, me dit-il sévèrement quand j'eus fini. Recommence, et que ce soit mieux. »

Je repris la phrase en m'appliquant de toute mon âme. Puis je la repris encore. A la troisième fois il m'arrêta.

« Assez ! me dit-il brusquement. Tu as de la voix et surtout de l'oreille. Tu aimes la musique, je vois cela. Tu as tort. — Tu ferais mieux d'aimer autre chose, de raccommoder des souliers ou d'auner du drap. — Tu gagnerais de l'argent, de cette manière. Quel est l'âne qui t'a enseigné la musique?

— Ce n'est pas un âne, répondis-je, blessé pour mon maître. C'est un pope de village qui a une voix très belle. Si j'aime la musique, c'est à lui que je le dois...

— Hum !... Serais-tu fidèle à tes vieux amis, par hasard?... Allons, va-t'en, tu me déranges ; tu reviendras demain matin à l'aube, et je t'apprendrai ce que c'est que chanter. Où demeures-tu?

— Je n'ai pas encore de logement... »

Le maëstro ouvrit la porte de sa chambre, et, avançant la tête dans le corridor :

« Ici! hé ! holà !... femme, sorcière, Ouliana !... »

Ces clameurs firent apparaître une femme âgée d'aspect assez misérable.

« Donne un cabinet à ce garçon ! lui cria le maître. Et qu'il ne soit pas trop cher, ou tu auras affaire à moi !... »

Il rentra chez lui en rabattant brutalement la porte, et je

me laissai conduire jusqu'aux combles de la maison. La vieille femme me montra un cabinet assez propre, meublé d'un étroit petit lit et d'un escabeau. Elle me dit qu'elle me le louerait pour un rouble par mois. Ayant accepté ces conditions, je courus d'un trait à la gare chercher ma valise. Puis je revins m'installer dans ma chambrette, où j'eus bientôt achevé de tout disposer. Avec une planche ou deux pour mes livres, je jugeai que j'aurais là un vrai palais. Je m'endormis bientôt, et, jusqu'au matin, la voix plaintive du violon du maëstro se mêla à mes rêves.

CHAPITRE XII

EN CLASSE. — A POLTRON, POLTRON ET DEMI

Le médecin fit sa visite le lundi, comme me l'avait dit Serge. Il m'examina minutieusement et parut satisfait de ma constitution robuste. Il me plaça, comme numéro visuel, parmi les « vues longues ». A l'entrée en classe je me transportai donc au dernier banc.

Outre que je me trouvai séparé de Serge, j'eus encore le déplaisir d'être dans le voisinage immédiat de Capiton Strotdmann. Savine Podnier était assis à côté de lui, et, lorsque je pris ma place, je remarquai chez tous deux un regard provocant. J'avoue que je le leur rendis de mon mieux.

Mon voisin de droite était Grichine Jégor; tout grêle, noiraud et petit, il offrait une certaine analogie avec un singe. Les contorsions étranges auxquelles il se livrait pour écrire accusaient encore cette ressemblance. Il posait complètement sa tête sur son bras droit, et ce n'était qu'à grands renforts de reniflements et en tirant une langue formidable qu'il produisait ses devoirs ; ce devait être des chefs-d'œuvre, à en juger par l'application qu'il y mettait. Je ne tardai

pas à m'apercevoir cependant qu'en dépit de son assiduité, maître Grichine était fort malin et fourrait son doigt dans chaque plaisanterie.

A ma gauche était placé un joli garçon qui me parut plus jeune que la plupart de nos condisciples; je l'avais déjà remarqué à l'entrée du gymnase. Il était fort élégamment vêtu et était arrivé escorté de son précepteur, grand jeune homme maigre et pâle, à la figure d'illuminé, et suivi d'un petit laquais de son âge qui portait ses livres. Cet élégant écolier se nommait Platon Grégorov, et appartenait par sa famille au « meilleur monde » de Moscou. C'était un bon enfant, plein de vie et de gaieté, que les farces et gentillesses de Jégov tenaient en joie tout le long de l'année.

Cependant la leçon commença. C'était classe de mathématiques ce matin-là, et je me sentis bientôt réduit à un état voisin du désespoir par le problème que nous posa le maître au tableau :

« Un lévrier poursuit un lièvre, lequel a 95 sauts d'avance sur lui; le lévrier fait 6 sauts pendant que le lièvre en fait 8, et 4 sauts du lévrier en valent 7 du lièvre. Combien le lévrier doit-il faire de sauts pour rattraper le lièvre?

« Résoudre par l'arithmétique. »

« Nous avons un nouveau, à ce que je vois, dit-il. Dmitri Fédorovicth Térentieff, venez au tableau et expliquez-nous la solution de ce problème. »

Hélas! l'arithmétique n'a jamais été mon fort. Je descendis sans enthousiasme et je débutai par faire des lévriers et des lièvres un mélange absolument chaotique; l'esprit du mal lui-même, tout malin qu'il est, n'y aurait pu rien comprendre.

Je restais en face du tableau noir, la craie en main, tantôt

effaçant un chiffre d'une main fiévreuse, tantôt en ajoutant un autre, additionnant, soustrayant, divisant les lièvres par les chiens et les chiens par les lièvres, suant sang et eau et ne faisant rien qui vaille.

« Hum! dit le maître me voyant complètement perdu, voilà qui n'est pas brillant. Jégov, venez nous montrer comment on doit résoudre ce problème. »

Grichine était déjà au tableau, que je n'avais pas encore posé la craie :

« Retournez à votre place, Térentieff, » me dit le professeur.

J'allai me rasseoir tout honteux. Je fus accueilli à mon retour par les ricanements étouffés de Strotdmann et de son acolyte.

« Pauvre petit, il est trop ému, disait Capiton.

— Il faudrait lui prêter un éventail, il en a chaud.

— Mais non! ne vois-tu pas que c'est la rougeur de l'innocence qui pare ses joues?... »

Et Capiton, prenant un crayon, dessina rapidement et fit circuler dans la salle une charge grotesque de ma tournure et de mon costume, les longs cheveux, les membres robustes, le caftan passablement usé (il y mit une grande pièce dans le dos, contre laquelle je protestai intérieurement), et il écrivit dessous en légende : « *Le nouveau Pascal découvrant tout seul les lois de la mathématique.* »

Ce dessin eut un immense succès. On se le passait sous les bancs, et tout le monde riait. Je ne voulus pas prendre mal une plaisanterie qui pouvait être faite sans mauvaise intention, et je m'efforçai de rire comme les autres.

Cependant Grichine avait triomphalement débrouillé le

mélange de lièvres et de lévriers, et ils couraient maintenant en belle ordonnance sur le tableau noir.

Grichine déroulait ses sauts, ses fractions et toutes les opérations qui m'avaient si terrifié, avec une facilité vraiment enviable. Il termina par un majestueux paraphe la dernière ligne du problème en annonçant que, pour attraper le lièvre, il fallait 228 sauts du lévrier.

« Fort bien, dit alors M. Pérékoff; Strotdmann, à votre tour; vous allez me résoudre par l'algèbre le problème suivant :

« On demande à un père l'âge de son fils : — J'avais le triple de son âge il y a douze ans, répond le père; aujourd'hui je n'en ai plus que le double. Quel est l'âge du père et celui du fils? »

Capiton descendit d'un pas traînant dans l'arène; toute sa jactance avait disparu. Il commença par effacer minutieusement chaque trace de craie sur le tableau noir; puis il tailla la craie avec un grincement inharmonieux qui me fit mal aux dents; puis il se moucha; puis il eut une quinte de toux.

« Nous attendons, Strotdmann, » dit le professeur.

Et, l'autre continuant à se taire.

« Combien d'inconnues avons-nous dans ce problème? » demanda-t-il.

Après un long silence Capiton répondit qu'il y en avait deux.

« Faites attention.

— Mais oui, Grégov Ivanovitch, répéta Strotdmann d'un air d'innocence opprimée — il y en a bien deux, l'âge du père et celui du fils...

— L'âge du père n'est-il pas le double de celui du fils?...

— Mais oui, je le dis bien...

— Donc ?... Répondez, Kratkine.

— Il suffira de trouver le nombre d'années de l'un pour connaître l'âge de l'autre, répondit Serge.

— Évidemment. Continuez, Capiton Karlovitch. »

Mais Capiton continua de barboter si outrageusement que le maître finit par le renvoyer dans ses foyers.

Serge fut appelé à sa place et il s'en tira à son honneur, de son air calme et résolu qui paraissait défier le problème le plus rebelle de lui brouiller les idées; — du moins c'est là l'effet qu'il me faisait.

J'appris en quelques minutes que, si le fils avait x années, le père en devait avoir $2x$. Donc, il y a douze ans le fils avait $x - 12$ et le père $2x - 12$; comme le père avait alors le triple de l'âge du fils on dirait :

$$3(x - 12) = 2x - 12$$
$$3x - 36 = 2x - 12$$
$$x = 24$$

Le père avait donc 48 ans et le fils 24.

Tandis que je regardais tout émerveillé mon nouvel ami jongler avec les chiffres, M. Pérékoff s'adressa à un autre élève du premièr banc.

« Ignato Stépanovitch Luvine, dit-il, n'y aurait-il pas une autre manière de résoudre ce problème?

— Oui, répondit Luvine; on aurait pu procéder par deux inconnues et prendre par exemple x pour l'âge du père et y pour celui du fils; nous aurions alors posé les équations suivantes :

$$x = 2y$$
$$x - 12 = (y - 12)\,3$$

d'où par substitution $2y - 12 = 3y - 36$

$$-y = -24 \text{ ou } y = 24$$

Et $x = 48$

— Bah ! marmottait Strotdmann, qui avait repris ses esprits, la belle affaire ! ne dirait-on pas, vraiment !... J'en ferais bien autant si je voulais m'en donner la peine. Mais moi, c'est la tête de Pérékoff qui m'*embête*. Vois-tu, quand une tête m'embête, je ne suis plus bon à rien. »

Et il fixait sur moi des regards qui indiquaient suffisamment que « ma tête » était de celles qui n'avaient pas l'heur de lui plaire.

M. Pérékoff, jeune homme vif et alerte, à la figure spirituelle, nous donna alors quelques explications sur l'algèbre et la géométrie. Sa manière de parler claire et nette, son élocution facile, me firent entrevoir que la science des chiffres pouvait être tout autre que ce que j'avais connu sous la férule de maître Lebewohl. Puis, lorsqu'il nous eut donné le devoir pour la leçon suivante, l'heure de la récréation sonna.

Je me rapprochai de Serge dans la cour, et nous fîmes ensemble une bonne partie de patinage.

« Sais-tu une chose ? me dit Serge en me regardant de son air sérieux. Si j'étais toi, je me ferais couper les cheveux...

— Ah ! oui, ils prêtent à rire ? dis-je en riant moi-même au souvenir de la caricature de Capiton.

— Mais oui... on a des idées comme ça... ici tout le monde a les cheveux ras et ça te donne un air... un air... particulier », ajouta poliment Serge.

Je ne pus m'empêcher de rire de sa périphrase.

« Dis donc que ça me donne l'air idiot, va !... répondis-je. Merci du conseil, je le suivrai en sortant. »

Le fait est qu'au milieu des têtes rases de mes camarades ce vigoureux garçon que j'étais, portant ses cheveux blonds coupés à la mode des escholiers du moyen âge, devait avoir une mine singulière, et je me rends bien compte que ma petite casquette, posée sur cette abondante chevelure, devait produire un piètre effet.

Je me fis tondre le jour même et je ne m'en trouvai que plus léger et plus à l'aise.

Nous avions classe de français le soir.

J'eus le plaisir d'entendre louer ma *version* par M. Lapenelle. Il y signala des expressions bien rendues et fut d'avis que j'avais traduit en russe les expressions *brocards, — lésine, — accommoder, — assigner, — ladre, — la risée*, plus heureusement que la plupart de mes camarades. Quant à mon thème, il en fut également satisfait ; mais il ajouta avec un peu de malice qu'il était surpris d'y remarquer une certaine affectation de français du grand siècle.

« Vous parlez comme au temps du Roi-Soleil, monsieur Térentieff, me dit-il avec son fin sourire. Comment cela se fait-il? »

Je répondis, un peu intimidé, que j'avais appris le français de mon père, qui lui-même l'avait appris d'un vieil émigré plus qu'octogénaire, ce qui peut-être expliquait le tour suranné de mes phrases.

J'avais parlé français, comme l'exigeait M. Lapenelle, qui ne permettait un mot russe qu'au cas de force majeure ; — lorsqu'on traduisait, par exemple.

« Bon accent, fit-il d'un air approbateur. Vous allez nous lire ce passage, s'il vous plaît. »

Il me tendit un volume de Racine et je lus tout haut le fameux récit (que de fois j'avais entendu Sacha le dire à mon père!...) :

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés... etc.

« Fort bien, fort bien, dit M. Lapenelle qui avait suivi de la tête, et pour ainsi dire marqué la mesure tandis que je lisais. Vous faites honneur aux leçons de monsieur votre père, mon ami... »

Je fus touché de cette approbation.

Après la lecture, M. Lapenelle nous engagea à lui donner notre avis sur le morceau, sur Racine, les poètes classiques ses contemporains, la tragédie française en général et la fameuse question des « unités » en particulier. Presque toute la classe prit part à la discussion. Je remarquai que Serge avait l'accent un peu lourd, mais correct, et qu'il était plus « ferré » que tous nos camarades sur la chronologie des auteurs et de leurs pièces. Pour moi, ces questions m'intéressaient vivement, et je me lançai tout à fait, oubliant ma timidité.

Quant à Capiton, dès le commencement de la classe il s'était, ou avait affecté de s'être profondément endormi derrière un livre qu'il avait ouvert sur un pupitre.

« Je regrette de troubler un sommeil si doux, dit bientôt M. Lapenelle, qui n'avait pas tardé à remarquer cette attitude inconvenante. Monsieur Strotdmann voudra bien se réveiller et charmer nos oreilles en nous lisant ces vers. »

Il s'agissait de la scène entre Pyrrhus et Andromaque dans la tragédie de Racine.

PYRRHUS

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me serait-il permis?

ANDROMAQUE

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé aujourd'hui!..,

Capiton prit le livre d'un air maussade et ce fut d'une voix dolente qu'il nous lut :

PYRRHUS

Me cherchiez-*f*ous, Ma*t*ame?
Un *esboir* si *jarmant* me serait-il *b*ermis?

ANDROMAQUE

Che bassais jusqu'aux lieux où l'on carde mon vils.
Buisqu'une vois le chour fous souvrez que je foie
Le seul pien qui me reste et d'Hector et de Droie...

Un fou rire passa dans la salle, car tous lisaient correctement le français, et M. Lapenelle lui-même faillit être gagné. Pour moi, j'avoue que je ris de bon cœur. Quant à Capiton, il se contenta de jeter autour de lui des regards furieux en marronnant entre ses dents des injures à l'adresse de « cette *p*ête de lan*q*ue *v*rançaise », en ayant bien soin cependant de ne pas se faire entendre par M. Lapenelle.

« Où a-t-il donc pris cet accent germanique? demandai-je en riant à Grichine.

— Hé ! il chasse de race, son père est Allemand ! fit-il en riant aussi. C'est un homme riche, très riche ! ajouta-t-il en faisant claquer ses lèvres. Il était intendant d'un vieux garçon cousu d'or et il l'a quitté avec un fier magot, je t'assure !... »

Les yeux de Grichine brillaient d'un feu sauvage en me faisant ces révélations.

La classe prit fin sans autre incident.

Je ne tardai pas à être entièrement au courant des mœurs, us et coutumes du gymnase. Au bout de huit jours le sentiment que j'étais « un nouveau » s'était évanoui ; mes camarades ni mes professeurs ne m'inspiraient plus la moindre terreur. C'étaient presque tous de très bons garçons (je parle des camarades), et je me liai vite avec Serge Kratkine, dont l'humeur droite et sérieuse me plaisait. Je fus bientôt au courant des habitudes de chaque professeur : M. Golovetchov ne pouvait professer qu'en arpentant la classe, les mains derrière le dos, regardait toujours un certain carreau de la fenêtre, sans quoi il perdait le fil de ses idées; M. Pérékoff était très répandu dans la société, et, disait-on, dînait tous les soirs en ville et fréquentait avec des officiers; M. Lapenelle n'avait jamais pu s'habituer à la cuisine russe, — une « soupe aux orties », mets des plus goûtés chez nous, lui aurait ôté l'appétit pour huit jours au moins. — J'appris que notre directeur, très savant, était la bonté même, et qu'il s'occupait en ce moment d'un ouvrage en quinze volumes sur les anneaux de Saturne, destiné à « enfoncer » tous les astronomes passés, présents et à venir. M. Sarévine avait la réputation d'être sévère, mais tout le monde le respectait. Du reste, à part quelques cancres, tous les élèves parlaient de nos maîtres avec affection et respect.

J'appris encore que le terrible Gavruchka aimait un peu trop la dive bouteille, ce qui le rendait sujet à des visions lorsqu'il satisfaisait cette passion. On assurait même que cet homme redoutable était alors en proie à des terreurs étranges.

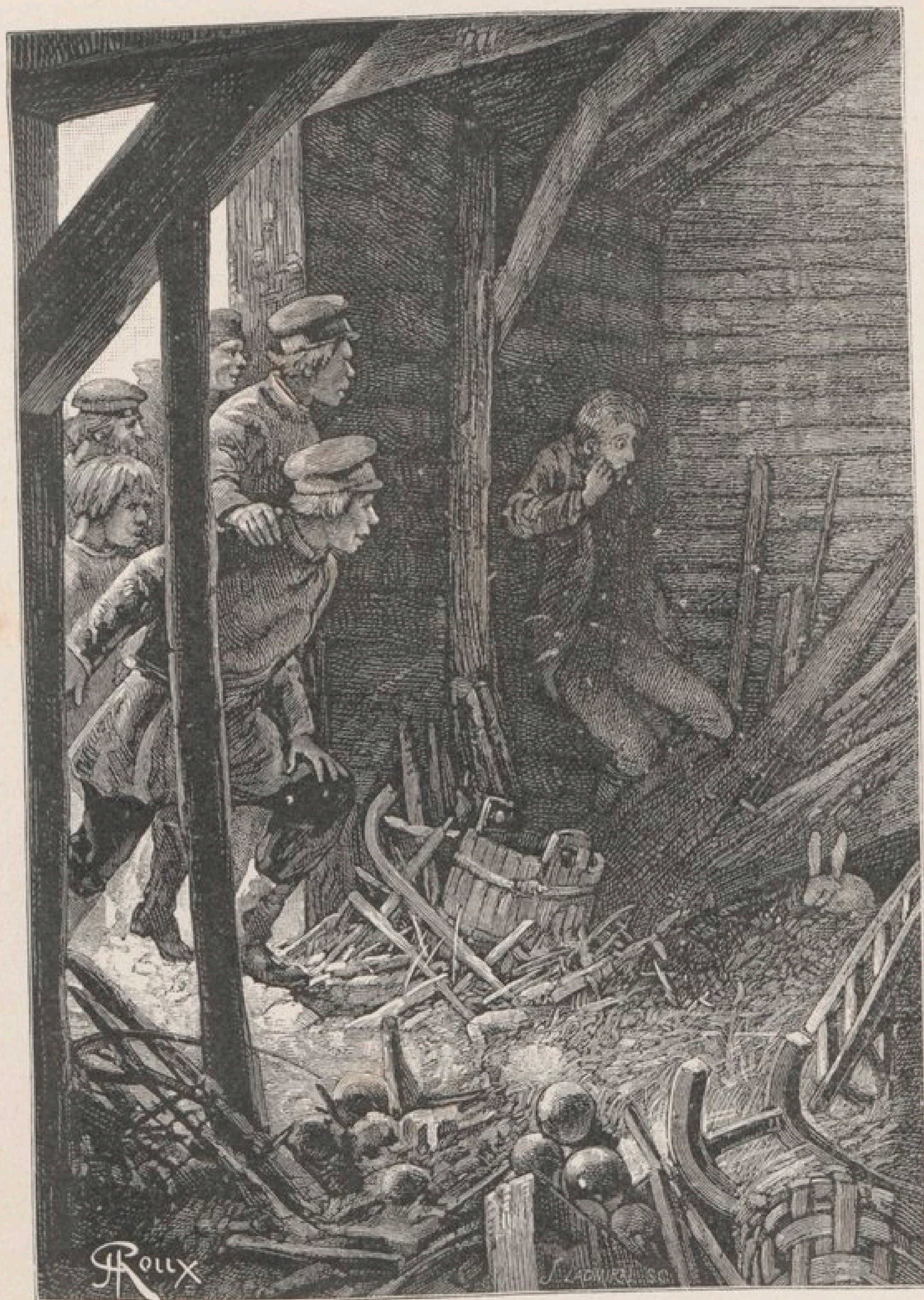
Ceci me rappelle un incident qui survint quelque temps après mon entrée au lycée et qui éclaira le caractère de Capiton Strotdmann d'un jour nouveau pour moi. Par une sombre matinée d'hiver, nous sortîmes gelés de la classe, et chacun s'élança vers la maisonnette placée au bord de la patinoire et qui servait à serrer nos engins de jeux. C'était une petite izba en planches éclairée à peine par une simple vitre dépolie. Comme Grichine, qui était en avant, tournait la clé dans la serrure, un gémissement lugubre retentit, et, en nous pressant étonnés sur ses talons, nous vîmes une chose incroyable.

Un garçon était accroupi dans le coin le plus reculé de la chambre ; il tenait ses deux poings enfoncés dans ses yeux comme pour fuir quelque vision terrible, et, un clou, fiché dans le mur, ayant accroché le dos de son caftan, il restait immobile, paralysé pour ainsi dire, et figurant assez bien l'attitude d'un pendu !

« En voilà une bonne !... » s'écria Grichine qui considérait bouche béante ce spectacle inattendu.

A sa voix un frémissement agita la figure du pseudo-pendu, ses mains tombèrent, et, saisis de surprise sur le seuil, nous reconnûmes Capiton Strotdmann ; mais en quel état, grand Dieu ! les cheveux hérissés, la face convulsée et sur les joues des traces humides et noires qui étaient, cela ne se voyait que trop, celles de deux ruisseaux de pleurs !...

XII



UN GARÇON FIGURANT ASSEZ BIEN L'ATTITUDE D'UN PENDU.

« Strotdmann!... s'écrièrent en chœur tous les témoins de cette scène étrange. Que diable fais-tu là? qu'as-tu à pleurer comme une fille, grand dadais?... Qui t'a donc enfermé là?... Nous venons de prendre la clé chez Gavruchka... »

Ces questions et mille autres se croisaient en fusées.

Capiton ne répondait pas; pâle et tremblant, il promenait sur notre troupe un regard égaré.

Une voix de stentor, éclatant derrière nous comme un tonnerre, nous fit soudain tressaillir et reculer aussi.

« Ah! ah! Strotdmann! C'est donc vous, mauvais garnement, qui vous amusez à effrayer les honnêtes gens le soir!... C'est donc vous qui vous cachez derrière le mur pour tomber sur eux à l'improviste et leur faire voir le diable en personne!... C'est vous! c'est vous!... mais vous en avez tâté aussi, hein?... Vous avez passé une bonne nuit dans cette cour, aussi pleine de farfadets et de revenants que jamais fut cour au monde... Ah! ah! mon beau monsieur... on vous y repincera à faire des peurs aux pauvres gens pour leur tourner *les sangs*... »

Ce discours avait été prononcé par Gavruchka, la face violacée par la colère et les yeux lui sortant de la tête. Strotdmann, depuis un moment, essayait de reprendre contenance et de répondre aux regards courroucés du dvornik par un regard de dédain, attaché toujours à son clou, par parenthèse. Puis il poussa un cri perçant et, verdissant, il se jeta en avant avec tant de violence qu'il déchira son caftan et tomba tout de son long à terre.

En même temps s'échappait, tout effaré, un amour de petit lapin blanc, aux yeux roses, aux longues oreilles, au poil soyeux, qui, arrivé dans un coin, s'assit sur son der-

rière et se mit tranquillement à se lustrer la barbe avec ses pattes de devant.

« Ah çà! qu'est-ce qui te prend encore?... cria Serge en relevant un peu rudement notre infortuné camarade. A qui en as-tu? que se passe-t-il?

— Sur mon pied... balbutia Strotdmann... je l'ai senti... c'est la chose froide qui m'a frôlé la tête cette nuit... *ça* me tenait contre le mur... avec une main glacée...

— Une main!... cria Grichine avec un mépris indicible. Non, elle est trop forte celle-là!... C'est ce clou qui te tenait... il faut croire que tu es allé t'y suspendre toi-même, car bien sûr il n'est pas venu te chercher...

— Et voilà le revenant!... » cria Platon en se lançant vers le lapin qui se sauva derrière un tas de raquettes et de filets. Après une courte lutte, Grégorov reparut, poussiéreux et essoufflé, mais tenant par les oreilles l'innocent petit quadrupède, qui marquait par de violents soubresauts combien peu la position était de son goût.

Un immense éclat de rire accueillit ce spectacle.

Strotdmann, à peine remis d'une alarme si chaude, essaya de reprendre son aplomb.

« Tas d'imbéciles!... dit-il en s'efforçant de raffermir sa voix. Je voudrais vous y voir, vous, tout une nuit seuls dans cette izba ensorcelée... dans ce préau qui est plus désert que... que le désert du Sahara... ajouta-t-il de plus en plus incohérent, — c'est que ce gymnase a vraiment l'air d'un tombeau avec toutes ses salles sombres...

— Oui, oui, cria Gavruchka qui paraissait savourer les tortures qu'avait dû endurer le malheureux. Je vous ai déjà dit que dans cette cour se joue toutes les nuits le grand sabbat

des sorciers et des sorcières... Aussi, quand je faisais ma ronde, après l'étude hier soir, bien tranquille (je n'avais pris qu'une goutte de... de thé... quoi! pour me restaurer), et que je viens près de l'izba, j'entends une voix de fantôme, une vraie voix de revenant... qui me crie : « Gavruchka! pense « à ta fin! Gavruchka!... Gavruchka!... » J'ai eu peur, quoi! Je voudrais bien voir qui n'aurait pas eu peur... Et puis, v'là que la lune jette l'ombre de ce monsieur derrière l'izba et je reconnais un de ces maudits élèves... Ah! dame! ça n'a pas été long... je l'empoigne par la peau du cou, je vous le flanque dans l'izba et je vous y donne un bon tour de clé... Attrape!... Et si mon petit lapin s'est trouvé là, pauvre âme, pauvre pigeon, faut croire que Strotdmann avait une mauvaise conscience... sans quoi il ne serait pas quasiment mort d'effroi pour une bestiole comme ça... »

Et Gavruchka, reprenant son lapin sous son bras, rentra en grommelant dans sa niche.

Si on rit!... inutile d'insister... Strotdmann, encore agité et furieux, courut se dire malade auprès du préfet des études (ce que sa mine défaite rendait très vraisemblable) et ne reparut pas de la journée. Gavruchka, satisfait sans doute de sa vengeance, ne le marqua pas comme absent, et cette affaire ne s'ébruita pas en dehors de nous.

Mais, longtemps après encore, Grichine s'exposa souvent à de terribles représailles en jouant avec un naturel parfait la comédie de la terreur abjecte, sur la glace et dans l'izba. Il en était venu à claquer des dents si naturellement qu'on eût dit qu'elles étaient toutes déchaussées dans sa bouche. Je crois bien que, s'il n'avait pas été d'un secours précieux à Capiton (car il lui faisait la plupart de ses devoirs, et ne rou-

gissait pas d'accepter une rémunération hebdomadaire en monnaie de billon pour cet office), il aurait fini par recevoir quelque bonne volée.

Mais Capiton savait se modérer à l'occasion et supportait patiemment les singeries de Jégov.

Quant au mot « *lapin* » je pense qu'il dut le prendre en exécration. On l'entendait résonner à chaque instant, sans rime ni raison, dans l'étude, en classe, en récréation.

« C'est un vrai *lapin* » était devenu une expression qui voulait tout dire en *Tertia*, et je me demandais souvent avec étonnement comment ce grand et fort gaillard pouvait se laisser brimer ainsi sans mot dire.

Évidemment les vertus guerrières ne comptaient pas parmi celles de Capiton.

CHAPITRE XIII

MA VOCATION SE DESSINE

Mon existence matérielle étant assurée (bien étroitement il est vrai), je n'avais plus à m'inquiéter que de ce qui concernait ma vie de collège, de mes succès (ou du contraire), des places que j'obtenais aux compositions et de l'espoir, qu'il m'était permis de conserver, de pouvoir me maintenir dans la première division. J'aurais été terriblement humilié s'il m'avait fallu redescendre. Je m'imaginais déjà les railleries de Capiton, je voyais la surprise de Serge, lui si travailleur, si décidé à arriver.

Ce n'était qu'au prix de grands efforts que je parvenais à suivre la classe. Outre que je savais peu de chose, cette nouvelle vie de travail assidu me causait une impatience, une inquiétude inexprimables. Lorsque, assis à mon pupitre devant M. Golovetchov, je pensais tout à coup au steppe immense s'étendant libre et solitaire sous le ciel gris, pendant que j'étais enfermé entre ces quatre murs, la tête me tournait, une nostalgie d'air pur, de mouvement,

d'espace, s'emparait de moi, — j'oubliais l'heure présente. Je prêtais involontairement l'oreille, pour saisir les bruits d'autrefois; je me figurais entendre le vent siffler dans les grands arbres, entraînant follement au loin les nuages aux formes capricieuses... Je croyais respirer la brise aux senteurs sauvages, courant sur la lande fraîche et déserte... et, quand la voix du maître venait me tirer de mon rêve, c'est avec un sursaut pénible que je retombais dans la réalité.

Quelquefois aussi je doutais que je fusse bien le même Dmitri d'autrefois. Tout avait changé autour de moi; je n'étais entouré que de visages inconnus; pas un de ceux au milieu desquels j'avais grandi ne me restait. Cette ville étrangère pesait sur mes épaules comme la pierre d'un tombeau. Combien ce désert de briques et de moellons me paraissait affreux lorsque je le comparais à notre campagne. L'air même était comme épaissi, souillé, par les milliers de respirations qui l'avaient aspiré avant moi; idée fantastique qui me causait une vraie souffrance. De même que jadis, des mélodies inconnues continuaient de hanter mon cerveau; mais elles étaient si tristes maintenant, qu'elles m'arrachaient parfois des larmes.

Je n'avais de consolation que hors de la ville, les jours de demi-congé, errant au loin dans la campagne. Mais, là encore, je trouvais l'air resserré et fade, comparé à celui de mon pays natal.

Je ne m'étais lié avec aucun de mes camarades au gymnase, si ce n'est Serge; et toutefois étais-je assez sauvage pour avoir invariablement refusé d'aller le voir chez lui, bien qu'il m'en eût prié souvent. Quant à Strotdmann, nos relations restaient les mêmes; l'aversion qu'il m'avait marquée dès le

premier jour ne faisait que croître, et nous n'échangions guère que des railleries amères qui devaient indubitablement mal finir un jour ou l'autre.

Il ne m'appelait, paraît-il, que le Stepniak [1] ou bien en français « *Monseigneur des Habits-Râpés* », fine allusion à l'état de mes nippes, qui était loin d'être brillant. Capiton, toujours tiré à quatre épingles et habillé avec une grande recherche, affectait de considérer comme un crime de porter des habits usés; ce qui n'empêche pas qu'à diverses reprises, me trouvant à côté de lui, je n'eusse fort bien vu que son col empesé entourait un cou d'une propreté douteuse, et que ses cheveux bien pommadés m'inspirassent peu de confiance... Évidemment, l'eau et le savon devaient occuper une place peu importante dans les frais de toilette de l'élégant Capiton. De même ses ongles longs et pointus étaient trop souvent d'une couleur jaunâtre, pour ne pas dire noirâtre, et les mains pâles de mon condisciple ne devaient être lessivées qu'avec une prudence mal entendue...

Outre cela, j'avais cru voir que Strotdmann, bien que très vain de sa force, ne recherchait pas volontiers les adversaires robustes, soit dans les jeux, soit dans les luttes, courtoises ou réelles, qui sont ordinaires entre camarades d'école. Moi, par exemple, j'eusse été enchanté de vider une bonne fois la querelle inavouée qui subsistait entre nous, et de n'y plus penser après. Mais Capiton se défiait peut-être de la force toute campagnarde de mes poings, car il faisait la sourde oreille à toutes mes invites. Les choses en restaient donc au même point entre nous; mais, je l'avoue, la fâcheuse conviction que

1. Habitant des steppes, campagnards.

mon camarade était un capon avait fini par s'emparer absolument de mon esprit.

Indépendamment de la préparation de mes devoirs pour la classe, je ne manquais pas d'occupations chez moi. Dès l'aube, maître Népomuk grimpait à ma mansarde et me tirait rudement du lit.

« Debout! paresseux!... me criait-il. Descends un peu prendre ta leçon! »

C'est à peine s'il me donnait le temps de me vêtir. Alors, jusqu'à l'heure du gymnase, il me démontrait les principes de la musique. Il en parlait avec une verve, un feu, une passion intarissable. On voyait que c'était pour lui la raison d'être du monde entier, et il retrouvait les règles de l'harmonie dans chacune des lois qui régissent l'univers.

J'apprenais peu à peu à comprendre les secrets de la composition. Il me faisait lire des yeux à livre ouvert toutes les œuvres des maîtres; il me familiarisait avec tous leurs procédés; il me faisait remarquer l'orchestration savante de Mozart, comment il sait tirer parti de chaque instrument, avec quelle délicatesse il fait ressortir les qualités propres à chacun. J'en vins avec lui à aimer les modernes aussi bien que les anciens. Que de fois, en lisant les triomphantes fanfares de Berlioz, de Wagner, de Massenet, je me sentis transporté hors de moi-même. Certains jours le maître, quand je l'en priais beaucoup et que je ne l'avais pas trop irrité par ma sottise, prenait son violon ou s'asseyait à son grand piano, et il me charmait par une musique divine. Il me savait sympathique, et il jouait, pour cet obscur enfant, comme jamais on ne joua avant lui, à coup sûr.

Mais, certes, ces jours-là étaient rares!... Je m'appli-

quais de toutes mes forces pour le satisfaire, mais trop souvent je l'indignais par ma stupidité, et il faisait pleuvoir sans pitié sur ma tête les coups d'archet. Je me serais peut-être révolté si le respect mélangé de pitié que m'inspirait ce vieillard si malheureux et si grand ne m'avait imposé le silence. Puis c'étaient des diatribes farouches contre l'ingratitude humaine, quand par malheur je ne comprenais pas à demi-mot les explications qu'il me donnait, avec une violence qui ne contribuait pas à les rendre plus claires. Toutes ses douleurs se réveillaient, et il prenait texte de ma sottise pour se répandre en lamentations sur l'injustice du sort. J'étais tout honteux alors, et je me trouvais moi-même coupable envers mon pauvre maître. Je l'aimais malgré ses bizarreries, car il y avait en lui quelque chose de noble et de sincère dont il était impossible de n'être pas touché. Quant à lui, je crois qu'il s'était pris pour moi d'une grande affection, mais il n'en témoignait jamais rien.

Les leçons de chant qu'il m'avait données d'abord se transformèrent insensiblement en leçons d'harmonie.

« Je ne veux pas faire de toi un bellâtre qui se juche sur les planches pour se montrer, grommelait-il parfois.

— Je ne le voudrais pas non plus, disais-je fâché. Je veux être compositeur comme vous, maître.

— Oui-da, maître sot ! Commence par me répéter ce que je t'ai dit hier. Quelle est la différence entre la cadence imparfaite et la cadence rompue ou évitée ?... »

Le maître avait copié de sa main, et suspendu dans ma chambre une feuille de préceptes, dus à Schumann, et, tous les matins, il exigeait que je les lui récitasse.

« L'éducation de l'oreille est le principal. Efforce-toi de

bonne heure de reconnaître le majeur, le mineur, les différents tons. La cloche, la vitre de la fenêtre heurtées, l'horloge de bois, tâche de noter quels sons elles rendent.

« Il y a des gens qui s'imaginent qu'on arrive à tout par l'agilité des doigts, et qui, durant leur vie entière, emploient plusieurs heures par jour aux exercices mécaniques. C'est comme si un homme s'efforçait chaque jour de prononcer ABC le plus vite qu'il peut, et toujours plus vite. Emploie mieux ton temps.

« Pour la mesure, le jeu de beaucoup de musiciens ressemble à la marche d'un homme ivre. Garde-toi de prendre de telles gens pour modèles.

« Joue toujours comme si un maître t'entendait.

« Tu ne dois pas uniquement savoir tes morceaux du bout des doigts ; il faut encore les fredonner sans clavier. Fais en sorte qu'en entendant un morceau tu retiennes non seulement la mélodie mais l'harmonie.

« Arrive à comprendre la musique à la lecture. Il le faut.

« Ne joue jamais un morceau sans l'avoir lu d'avance.

« Quand tu seras plus âgé, ne joue aucun morceau de mode. Le temps est précieux ; il faudrait cent vies d'hommes à qui voudrait connaître seulement ce qui est bon.

« Ne répands pas la mauvaise musique ; au contraire, aide de toute ta force à l'écraser.

« Il ne faut pas jouer de mauvaise musique. Il ne faut pas même en entendre, à moins d'y être forcé.

« Regarde comme une chose horrible de changer, d'omettre quelque chose dans la musique des bons compositeurs, ou d'y introduire des ornements nouveaux. C'est le plus grand outrage que tu puisses faire à l'art.

« Cherche parmi tes camarades ceux qui en savent plus que toi.

« Les règles de la morale sont aussi les règles de l'art.

« Maintiens-toi, enquiers-toi sérieusement de tes devoirs, comme aussi des autres arts et sciences.

« On peut apprendre toujours. »

Bien qu'il s'occupât peu de choses matérielles en général (il vivait aussi pauvrement qu'un ascète du désert), il avait dû remarquer que je maigrissais en grandissant, car ma pitance de 3 roubles par mois, ma chambrette payée, suffisait à peine à me nourrir :

« Je t'ai trouvé de l'ouvrage, me dit-il un jour de sa voix rude. Vous autres gamins, vous ne pensez qu'à boire et manger. Va trouver Naboth, fils d'Isaac, dans le Slavianski Percoulak ; c'est le plus grand voleur de Moscou, il te donnera de quoi assouvir ta gloutonnerie. »

Je ne le remerciai pas, car il avait en horreur tout ce qui ressemblait à un compliment, et, en sortant de classe, je courus dans le Slavianski Percoulak, petite ruelle sombre et noire située tout près de la Pétrovka.

Naboth, fils d'Isaac, était un petit vieux tout crochu, jaune comme un louis d'or, qui me proposa de copier de la musique pour lui, à raison de 1 kopeck la page. Je trouvai la somme si mince que je me récriai, et, après bien des pourparlers, le vieux finit par promettre qu'il me fournirait le papier. J'appris alors qu'il entendait par *page* les deux côtés du feuillet qu'il prétendait que je couvrisse pour la magnifique somme d'un kopeck! Pour le coup je me fâchai tout de bon, et nous finîmes par convenir qu'il me paierait 1 kopeck pour le *recto* aussi bien que pour le *verso* de chaque feuillet. En tra-

vaillant comme un nègre je pouvais arriver à gagner un grivenik[1] ou deux par semaine, et cela n'était pas à dédaigner par ce rude hiver.

Je copiai ainsi les parties d'orchestre pour le théâtre de la ville, et cette occupation ne tarda pas à m'intéresser vivement.

« Cela doit être beau, un opéra, dis-je un soir à maître Népomuk.

— Tu n'es jamais allé au théâtre?

— Non.

— Tiens, voilà un billet pour ce soir. Vas-y, mais ne viens pas me parler ensuite des âneries que tu y auras écoutées!... Tu vas voir des femmes sans voix et des ténors idiots se dresser sur leurs pointes pour faire plus de vacarme. Tu trouveras tout cela délicieux. Allons, tire-toi d'ici; va, pars, disparais!... »

Je ne me le fis pas dire deux fois et je courus au théâtre, la tête à l'envers d'avance de ce que j'allais entendre.

On donnait *Faust*, du maître français Gounod.

Dès les premières mesures de cette ouverture enchanteresse, je restai pétrifié, pour ainsi dire. Cet ensemble, cette harmonie, cette perfection inconnue me ravirent; les larmes me montèrent aux yeux, je ne voyais plus qu'à travers un brouillard confus. Les instruments n'étaient pour moi qu'un même organe émanant de la poitrine émue de quelque être divin. J'écoutais, haletant. Le rideau se leva, et je vis Faust; une voix suave s'éleva en une invocation mélancolique. Le chant en sourdine des villageois passa comme un souffle;

1. Environ 50 centimes.

puis Méphistophélès parut, avec sa phrase mordante et ironique... Je frémis avec Faust... avec lui je tremblai à l'apparition de Marguerite... La fin de l'acte me laissa éperdu, palpitant de toute cette harmonie qui ruisselait sur moi à l'improviste.

Après cela, tout ne fut plus qu'un rêve délicieux.

Une grande cantatrice étrangère chantait. Sa voix d'une pureté de flûte m'allait à l'âme. J'aurais voulu l'entendre toujours, créer pour cette voix des mélodies dignes d'elle... Au fond de la petite loge obscure où j'étais seul, je laissai couler de grosses larmes sur mes mains jointes, et je répétai comme un fou : « Je suis musicien... je suis musicien... je composerai de la musique ou je mourrai... »

Quand la représentation finit, au milieu des acclamations forcenées de la foule, d'une pluie de fleurs qu'on lançait à l'idole, j'étais complètement grisé et je me demande encore comment je ne me jetai pas moi-même sur la scène dans mon enthousiasme. Je sortis du théâtre sans m'en apercevoir; j'errai au hasard une partie de la nuit, et ce n'est qu'à l'aube que je rentrai dans ma chambre et que je me jetai sur mon lit pour y rêver encore tout éveillé.

Mille idées confuses se heurtaient dans ma tête; toutes ces voix qui sans cesse murmuraient, grondaient, soupiraient à mes oreilles, je les emprisonnerais, je leur donnerais une forme, claire pour les autres et pour moi; ce que j'écrirais, moi aussi, me survivrait des siècles, charmerait la foule lorsque depuis longtemps cette main serait tombée en poussière... Et peut-être un jour, en écoutant cette mélodie que j'aurais tirée du néant, quelque être encore à naître bénirait l'heure où Dmitri Térentieff était venu au monde!

Oh ! comme j'allais étudier !... comme j'allais m'approprier ces règles, si difficiles, si ardues, parfois ! Ma musique serait correcte, je le voulais, j'y étais résolu, et je ne me permettrais de l'écrire que lorsque je serais certain de moi.

Les grandes lignes d'une composition se formulaient déjà dans mon esprit.

Je l'appellerais « *les Steppes* ». Ce serait une pastorale, — une pastorale russe. — J'y dépeindrais jusqu'à la paix de nos longues journées d'hiver; on y entendrait le vent, le cri des oiseaux, puis la poussée frémissante de l'herbe verte au printemps. Un souffle de liberté, au loin le galop des chevaux sauvages... et les chants rudes et forts de nos moujiks, et surtout le vent, le vent tour à tour impétueux et doux de nos plaines, qui bien des fois m'avait troublé par son étrange harmonie comparable au souffle de l'esprit dans le silence craintif des landes...

Je saisis un feuillet de papier à musique (il appartenait à Naboth, mais je n'y pensais seulement pas) et je me mis à griffonner en une hâte fiévreuse. Je ne savais plus où j'étais, j'écrivais comme un forcené, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit et maître Népomuk parut.

« Que diable fais-tu ce matin ? me dit-il, je t'ai appelé dix fois pour une. Rien. Es-tu devenu sourd, par hasard ?...

— Je... je ne vous ai pas entendu... répondis-je en cachant d'un mouvement instinctif mon papier sous une pile de cahiers.

— Tu as donc congé aujourd'hui ?

— Non ! pourquoi cela ?

— Il est dix heures passées et tu es là à te croiser les bras. »

Je poussai une exclamation étouffée et, saisissant ma casquette, je courus d'un trait au gymnase. Je frappai à la petite porte (la grande était fermée à pareille heure), et la figure rébarbative de Gavruchka s'encadra dans l'ouverture.

« Je me suis oublié ce matin, lui dis-je sans préambule. Veux-tu me laisser entrer pour aller m'excuser auprès du préfet des études?

— Ah! ah! ah! mon petit Térentieff, ricana le dvornik avec une joie sauvage, nous nous sommes donc fait pincer, à la fin! Te laisser entrer! Je t'en souhaite!... Vois donc ton nom, joliment écrit là à la craie, sur la liste des retardataires... Encore deux escapades de ce genre, mon petit, et le gymnase sera débarrassé de toi... A la porte, à la porte les paresseux!... »

Et, ricanant toujours, il me rebattit la porte au nez.

Me voilà fort penaud, et bien inquiet de savoir comment cela allait tourner. Quand j'arrivai à la classe du soir, on me fit comparaître devant M. Sarévine qui m'interrogea sévèrement sur les causes de mon absence. Pour rien au monde je ne lui aurais confié la vraie, et je me contentai de lui donner pour excuse que je n'avais pas pris garde à l'heure.

Le préfet des études parut peu goûter cette raison; il m'engagea gravement à ne plus la lui donner à l'avenir, me rappelant que la troisième infraction à la règle entraînait l'expulsion. Je me retirai là-dessus, et Gavruchka pendant longtemps garda l'habitude de ricaner à ma vue et de me dire en passant :

« Seulement deux fois de plus, Térentieff! deux fois de plus seulement... et puis on te met à la porte... à la porte de Saint-Vladimir! »

Cette idée avait l'air de lui causer un plaisir infini.

A partir de ce jour commença pour moi une existence en partie double. Extérieurement j'étais le même ; j'allais, je venais ; je faisais thèmes, versions, algèbre et géométrie. J'étudiais des leçons par cœur, je piochais l'x, j'échangeais avec Capiton des lardons plus ou moins piquants ; je causais avec Serge de tout, excepté de ce qui m'occupait le plus ; mais toutes ces choses s'accomplissaient au bruit d'une harmonie intime qui ne me quittait pas. Mon corps seul était là, suivant les cours du gymnase, agissant de concert avec mes camarades ; mon âme était bien loin, nageant légère sur les flots de musique qui inondent le monde, pour ceux qui savent écouter. Je suivais constamment cette mélodie intérieure : je notais le bruit du vent, de la pluie, la chute de la neige, les voix des hommes, celles des bêtes. En tout je cherchais le rythme, j'entendais « la musique des Sphères » ; j'étais transporté hors de moi-même et du temps présent.

Le besoin d'entendre de la musique était devenu si vif que j'employais tout l'argent que je pouvais épargner à aller au théâtre ou au concert. Combien j'étais reconnaissant à ma casquette, à laquelle je devais de ne payer que le quart de ma place ! Je fis connaissance pendant cet hiver avec tous les chefs-d'œuvre des maîtres ; j'eus le bonheur d'entendre des virtuoses fameux. Un jour ce fut Rubinstein, notre maître russe. En sortant, les jeunes gens s'attelèrent à sa voiture pour la traîner. Assurément je ne fus pas le dernier à m'y mettre.

Je n'osais encore me confier à Népomuk Raabzinsky, tant je craignais ses moqueries âpres et dures. Il professait du reste un certain mépris pour notre musique nationale, et je

ne voulais lui montrer celle que j'écrirais que lorsqu'elle lui donnerait moins de prise. Pour moi, celle de nos maîtres me ravissait; j'y retrouvais les motifs, le mouvement, l'*esprit* des sons qui m'obsédaient d'habitude. Notre génie, en effet, ne ressemble pas à celui des autres nations; moins savants peut-être, nous avons en nous une originalité puissante, une personnalité si marquée qu'elle doit étonner les étrangers et risque souvent de n'être pas comprise. Mais que nous importe? Nous nous comprenons entre nous, et toute mon ambition était, est encore, de me faire un nom à côté de nos glorieux compositeurs.

Cependant, au milieu de mon rêve, je voyais approcher le moment où ma pension, payée avec tant de prévoyance par Nicolas Ivanovitch, expirerait, et je me demandais avec inquiétude comment je pourrais continuer à suivre les cours du gymnase. Certes, ce n'est pas avec l'argent que je gagnais que j'y arriverais! Je résolus de consulter Serge qui était d'un esprit si pratique et qui ne pourrait manquer de me donner un bon conseil.

CHAPITRE XIV

UNE SURPRISE

Le lendemain même, selon le projet que j'en avais formé, je pris Serge à part en sortant de l'étude.

« Je voudrais te consulter, lui dis-je avec un peu d'embarras.

— Sur quoi donc ?

— Sur une chose qui t'étonnera peut-être... Je voudrais savoir si tu crois possible qu'un garçon de mon âge arrive à gagner mensuellement une somme assez forte ? »

Serge réfléchit un moment avant de répondre.

« Cela dépend, reprit-il enfin. Il faut d'abord considérer la condition de ce garçon ; s'il est fils d'un homme du peuple, non seulement je crois, mais je suis sûr qu'il peut gagner sa vie, attendu qu'on voit tous les jours des apprentis, des commis, des ouvriers gagner de quoi se soutenir dès l'enfance. Quant à une forte somme...

— Oui, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, interrompis-je. Pour te parler franchement, c'est de moi. Crois-tu qu'il me soit possible de gagner, par un travail quelconque,

non pas de quoi me nourrir (je le fais déjà), mais de quoi payer les cours du gymnase ? »

Serge me jeta un regard surpris.

« Tu dois bien imaginer que je ne suis pas un Crésus, dis-je en jetant un regard sur mon costume usé ; mais tu ne te doutes même pas du peu que je possède en propre. *Rien* en quatre lettres ; ni plus ni moins.

— Cependant, dit Serge, tu as suivi jusqu'ici les cours du gymnase... »

Je lui expliquai brièvement mon histoire et la situation où je m'étais trouvé à mon arrivée à Moscou.

« Comment ! fit Serge qui paraissait avoir écouté mon récit avec un vif intérêt, serais-tu par hasard le *jeune Dmitri* du testament de ce pauvre M. Bérézoff, dont tout le monde s'est entretenu au moment de sa mort ?

— Je ne puis guère en douter.

— Mais alors cela expliquerait bien des choses, dit Serge d'un ton pensif. Sais-tu pourquoi Strotdmann t'en veut?... car il t'en veut, la chose est évidente...

— Ma foi, non ! je n'ai jamais pu me l'expliquer.

— Eh bien ! moi, je crois le comprendre, maintenant que je sais qui tu es. Tu n'ignore pas sans doute que le père de Strotdmann, Allemand marié à une Russe, était intendant de M. Bérézoff, et qu'il a quitté son service après s'y être enrichi ? Nicolas Ivanovitch était le meilleur des hommes, et, surtout depuis la perte de son frère, il paraissait s'être beaucoup attaché au petit Strotdmann, né dans sa maison du temps que son père l'habitait. On disait généralement qu'il ferait de lui son héritier, et je crois que Capiton a grandi dans cette idée. Or, M. Bérézoff étant mort sans testament, il

n'a hérité de rien du tout. Tu suis mon raisonnement : Strotdmann se croyait l'héritier de M. Bérézoff : il voit en toi celui au profit duquel il a été frustré de cet héritage, bien que tu n'en aies pas profité ; *ergo,* il te déteste et te le montre tant qu'il peut.

— Oh !... m'écriai-je suffoqué. Crois-tu une telle chose possible ?...

— Fort possible... surtout quand on connaît le personnage.

— Mais je ne suis en rien responsable de son déboire ! Ce n'est toujours pas ma richesse qui peut l'offusquer...

— Non, mais il ne peut te pardonner d'être venu à la traverse de ses espérances... Sois bien persuadé de ce que je te dis. Je connais mon Capiton ; nous avons été camarades d'école toute notre vie, et je crois savoir à quoi m'en tenir à son égard. »

Je restai pensif, attristé de découvrir des sentiments aussi bas chez un condisciple. Au bout d'un instant, Serge qui s'était tû de son côté, releva la tête.

« Tout n'est pas perdu !... dit-il. Il faut absolument que tu viennes voir mon père ! Il ne pourra manquer de s'intéresser à toi quand nous lui raconterons ton histoire, car M. Bérézoff était fort de ses amis, et il te donnera quelques conseils pour te tirer d'affaire... Allons, quitte tes façons de sauvage ! Viens !... Tu me feras tant de plaisir... »

Je me sentais tout intimidé à l'idée de me présenter chez M. Kratkine ; mais je finis par me laisser vaincre et je suivis Serge dans la Loubjanka, où son père habitait une maison d'assez belle apparence.

M. Kratkine était ce qu'on appelle un homme pratique.

Il discernait d'un coup d'œil le fort et le faible d'une affaire; les plus embrouillées s'éclaircissaient devant son jugement froid et sûr. Le trait distinctif de son caractère paraissait être la détermination; il était résolu à arriver coûte que coûte au but qu'il s'était donné, et, lorsque je lui fus présenté par Serge, je compris tout de suite le fameux tour de force des quatorze examens, qui m'avait tant surpris. Ce n'était pas assurément quatorze examens, ni cent, ni mille, qui auraient pu faire dévier d'une ligne Arcade Paulovitch Kratkine de la route qu'il avait choisie!

Il se montra plein de bienveillance pour moi et voulut bien consacrer quelques minutes de son temps précieux à réfléchir à mon cas, lorsque Serge le lui eut conté.

« Il n'y a qu'une solution! dit-il enfin. Il faut que Dmitri Fédorovitch se fasse admettre à suivre gratuitement les cours du gymnase.

— Une bourse, Monsieur?... Je craindrais de n'être pas en état...

— Vous vous y mettrez, mon ami, dit M. Kratkine d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Je suis au mieux avec le directeur, Ivan Alexandrovitch Pérevsky. Je ferai toutes les démarches nécessaires, et rien ne sera plus facile que d'obtenir cette faveur pour le fils de Térentieff. Son nom est une recommandation suffisante. Pour votre part, ne vous épargnez pas, travaillez ferme, et prenez un bon rang. Je suis sûr que Serge se fera un plaisir de vous aider s'il en est besoin; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il m'a parlé de vous avec amitié. Maintenant, mes enfants, j'ai à travailler; au revoir, n'est-ce pas? Dmitri Fédorovitch, vous avez appris le chemin de la maison, il ne faudra plus l'oublier... Serge,

pas de flânerie inutile!... tu sais que tu composes en grec demain, et ce n'est pas ton fort... »

Nous sortîmes du cabinet, et je remerciai Serge de m'avoir présenté à son père, quoique je fusse tout accablé à l'idée du concours en perspective. Et ma musique?... Devrais-je donc l'abandonner? Cette pensée me fendait le cœur, mais je m'efforçai de ne pas me décourager, et, laissant mon camarade se battre avec son texte grec, je rentrai chez moi, me promettant intérieurement de me vaincre. Il ne fallait pas faire échouer les bonnes intentions d'Arcade Paulovitch à mon égard par ma stupidité.

Mon chemin pour rentrer me ramenait devant le gymnase. Comme je débouchais sur la place, le nez au vent, les mains dans mes poches, mon paquet de livres sous le bras, je faillis être renversé tout à coup par un énorme chien, qui bondit sur moi à l'improviste, et sautant, gémissant, aboyant, agitant frénétiquement sa queue, me passa à plusieurs reprises une longue langue rouge sur la figure.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction de reconnaître Crac en cet animal en délire! Crac en personne, boueux, crotté, amaigri, mais toujours le même, le plus fidèle, le plus caressant, le plus beau des chiens et des amis!

« Crac! mon bon chien! mon brave camarade!... Est-ce bien toi?... d'où sors-tu donc?... quel bonheur de te revoir!... Mais comment es-tu ici!... » criai-je en le couvrant de caresses tandis que ma casquette roulait d'un côté et mon paquet de livres de l'autre.

Pour toute réponse, Crac, dans un paroxysme de joie, me lâcha et bondit pareil à un tourbillon jusqu'à la porte centrale du gymnase. A travers le crépuscule je distinguai vaguement

XIV



JE FAILLIS ÊTRE RENVERSÉ PAR UN ÉNORME CHIEN.

une forme humaine accroupie contre cette porte. J'y courus d'un trait et je reconnus... Porphyre!

Porphyre en haillons, maigre et hâve, sans trace de ses belles joues, de ses majestueuses proportions d'autrefois; mais Porphyre lui-même, c'était hors de doute!

Je restai d'abord muet de surprise; mais recouvrant bientôt la parole :

« Toi! m'écriai-je ébahi. Ah çà! tout Sitovka s'est donc donné rendez-vous ici ce soir? Comment te trouves-tu là? Est-ce que ton père y est aussi?... Es-tu gentil de m'avoir amené Crac!... Vrai, ça me fait plaisir de te voir, mon vieux... Mais tu as l'air tout drôle... qu'as-tu donc? Est-ce que tu es malade?... »

En effet Porphyre, sans répondre à une seule de mes questions, me regardait d'un œil éteint et semblait avoir peine à se soutenir.

« Je ne suis pas malade, dit-il enfin d'une voix faible, comme si ses lèvres sèches lui permettaient à peine de parler, j'ai faim. »

Je fouillai vivement dans ma poche et y trouvant quelques kopecks (destinés à mon repas du soir), j'entraînai Porphyre vers la boutique d'un boulanger-traiteur, où je lui fis servir du pain, un morceau de fromage avec un grand verre de bière, ce qu'il dépêcha en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Crac ayant donné des signes non équivoques d'appétit, je demandai pour lui une platée de débris, os, croûtes de pain et viande mêlés, dont il ne fit qu'un coup de dent. Les deux pèlerins ainsi restaurés, nous sortîmes de la boutique.

« M'expliqueras-tu enfin d'où tu sors? » dis-je à Porphyre, palpitant de curiosité.

Celui-ci promena autour de lui un regard vague.

« Eh!... me voilà! fit-il d'un ton convaincu.

— Je vois bien! Mais comment es-tu ici? D'où viens-tu?...

— De Sitovka donc!

— Que tu es bête!... Bien sûr que tu viens de Sitovka. Mais comment es-tu venu? Pourquoi? Est-ce Agathon Illarionovitch qui t'a amené?

— Eh! non... C'est Crac!...

— Crac?...

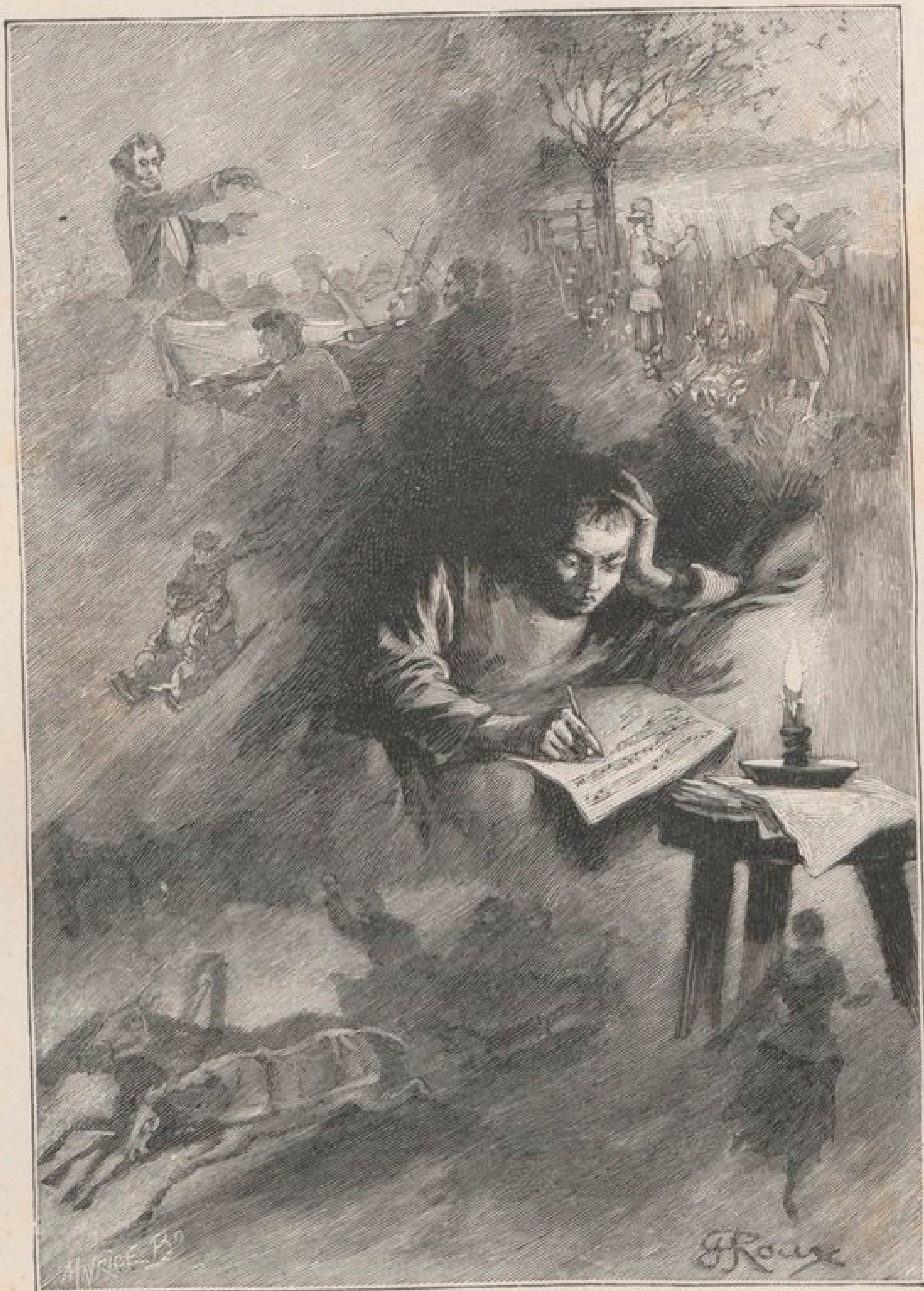
— Vois-tu, il n'a fait que s'échapper tout le temps depuis que tu es parti... Le premier soir d'abord, on le rattrape. On l'enferme dans la basse-cour; même que les poules avaient une peur bleue. Il saute par-dessus le mur et repart. On le rattrape. On le met à la chaîne. Bon. Il brise sa chaîne et repart. On le rattrape encore. On l'enferme dans l'écurie, bien attaché; il ne veut plus manger, ni boire, ni rien. Toute la journée, toute la nuit il pleure, — c'était à fendre le cœur. Enfin un jour la porte se trouve ouverte, il rompt tout et se sauve. Je cours après.... et puis, ma foi, moi aussi j'étais bien triste depuis que vous étiez tous partis... Sacha, et toi, et tout le monde.... ça me faisait trop de chagrin de voir la maison ainsi fermée.... Alors, Crac me regardait comme pour me dire : « Viens donc!... » et je suis venu... et me voilà...

— Mon bon Porphyre! m'écriai-je ému, en lui passant mon bras sur l'épaule, tu es trop bon de m'aimer tant que cela... Alors, tu t'es enfui avec Crac?

— Eh! oui...

— Mais que pense ton père? Et ta mère?... tu es venu à pied?

XIII



LES GRANDES LIGNES D'UNE COMPOSITION SE FORMULAIENT DÉJA DANS MON ESPRIT.

— Chaque verste du chemin ! C'est long, va, de Sitovka ici !...

— Bon Dieu !... de quoi donc as-tu vécu ?... »

Porphyre haussa les épaules d'un geste éloquent.

« Dame !... ça n'était pas brillant... Mais me voilà !... répéta-t-il avec une satisfaction intime.

— Et tu viens pour rester ?

— Bien sûr, si tu crois que je vais refaire ce chemin !...

— Mais, mon pauvre garçon, tu ne sais donc pas que je n'ai pas le sou !... C'est à peine si j'ai un toit pour te recevoir... Que vais-je faire de toi, malheureux !... » m'écriai-je épouvanté.

Porphyre haussa les épaules.

« Bah !... on s'arrange ! fit-il avec philosophie. Tu es content de nous voir, hein ? ajouta-t-il plein de confiance.

— Pour cela, oui ! m'écriai-je en toute sincérité. Même je n'aurais jamais cru que je le serais autant de te revoir, gros bêta ! — et je lui allongeai un coup de poing amical dans les côtes. — Seulement, si tu crois que les cailles tombent du ciel toutes rôties ici, tu te trompes joliment, mon pauvre vieux !... Et Crac ! il mange au moins autant que deux hommes !... qu'est-ce que je vais en faire ? Je veux être pendu si je le sais...

— Sacha est avec toi ? reprit Porphyre d'un air calme.

— Ah bien, oui ! avec moi !... Je ne sais même pas si elle est en Russie...

— Vodka est devenu boiteux, continua Porphyre sans s'émouvoir. On a trop chargé la télègue pour aller aux champs, et il est tombé... Vlan !... il ne voulait plus se relever. Moi, je m'étais assis sur sa tête pour l'empêcher de ruer, et il m'a mordu !... Aïe !... il est méchant, oui !

— Pauvre Vodka ! je m'étonne que tu ne l'aies pas amené aussi ! dis-je en manière d'amère plaisanterie.

— Ma foi, je l'aurais bien fait si j'y avais pensé, me répondit Porphyre de si bonne foi que je lui éclatai de rire au nez ; mais ma gaieté ne l'offusqua nullement.

— Ce n'est pas tout ça ! repris-je ; il faut rentrer maintenant, et nous coucher. Demain nous aviserons.

— J'irai au gymnase avec toi si tu veux, fit Porphyre d'un air de résignation sublime.

— Tu crois peut-être qu'on sera très flatté de t'admettre ? » m'écriai-je d'un ton d'ironie qu'il n'eut garde de remarquer.

Je conduisis mes deux hôtes inattendus dans ma mansarde. Porphyre ne vit pas plutôt le lit qu'il y courut tout droit, s'allongea sans crier gare, et ronflait avant que j'eusse le temps de dire un mot.

Quant à Crac, il avisa mon touloupe de peau de mouton dans un coin, et, après avoir tourné deux ou trois fois sur lui-même, il se coucha dessus, le nez sous sa queue, poussa un long soupir de satisfaction et s'endormit du sommeil du juste.

Je ne tardai pas à suivre leur exemple, et me couchant à côté de Porphyre je m'endormis aussi profondément que mes deux amis.

Le lendemain, Porphyre était si las, quand je partis pour le gymnase, que je ne voulus pas lui permettre de se lever.

« Reste là avec Crac, lui dis-je, quand je rentrerai à midi nous causerons.

— C'est que !... je déjeunerais bien !...

— Moi aussi ! incorrigible gourmand ! Apprends à ne pas faire un dieu de ton ventre, mon cher ! Nous déjeunerons... quand nous pourrons ! »

Et je sortis. Ce Porphyre! il croyait donc qu'il suffisait d'avoir faim pour voir paraître son déjeuner!... En attendant j'étais plus intrigué que jamais de savoir comment j'allais me tirer de là.

Serge remarqua ma préoccupation. Il m'interrogea, et je lui contai l'arrivée inopinée de mes deux commensaux, sans lui dire pourtant dans quel embarras ils me plongeaient.

« Quel type! s'écria-t-il quand j'eus fini. Je veux le connaître... tu dois être joliment content de ravoir ton chien. Est-il de race?

— Superbe! une bête magnifique; grand comme un veau et parfait de tous points...

— Allons le voir, veux-tu? » proposa Serge, allumé par mes éloges.

Nous partîmes tous deux. Serge fut peut-être surpris de la pauvreté de mon logis, mais il n'en témoigna rien et fut franchement émerveillé des perfections de Crac. Il affirma n'avoir rien vu de plus beau que lui à toutes les expositions canines qu'il suivait assidûment.

Cependant, comme l'état dans lequel il était ne mettait pas sa beauté dans tout son lustre, je voulus le baigner pour le montrer à Serge encore plus à son avantage. C'est ce que nous fîmes tous trois, à grand renfort de savon noir; une fois lavé, il fut vraiment si beau que je me sentis fier d'être son maître. Son bain, comme autrefois à Sitovka, lui inspira une gaieté folle. Que de sauts, que de gambades!... Enfin Serge nous quitta pour rentrer déjeuner, et moi-même, poussé par la nécessité, je ne fis qu'un bond jusqu'à la boutique de ce vieux fourbe de Naboth. Là, à force de menaces, de prières et de promesses, je réussis à me faire avancer un

rouble sur mon travail à venir. Et un rouble argent, encore !... D'abord, il ne voulait me donner qu'un rouble *papier*[1]. Mais je parlai avec tant d'éloquence qu'il finit par s'exécuter. Bien entendu, il ne se sépara de son argent qu'avec des lamentations dignes de Jérémie.

Je me hâtai de rentrer chez nous, portant du pain et du lait pour tous les trois. Nous fîmes un bon repas, et Porphyre, sans perdre une bouchée, me mit au fait de toutes les nouvelles de Sitovka.

On ignorait complètement mes mésaventures là-bas, comme de juste, et l'opinion générale était que j'étais devenu un barine des plus huppés. On pensait qu'il suffisait de venir à Moscou pour qu'il vous en arrivât autant, et je crois que, outre l'affection très réelle que je lui inspirais, l'espoir vague de devenir (comme moi) un des oracles de la mode n'avait pas été étranger à l'apparition du brave Porphyre. J'eus quelque peine à lui faire comprendre l'état rien moins que brillant de ma fortune, et qu'il serait obligé de travailler pour vivre tout comme je le faisais. Craignant de prendre sur moi la responsabilité de son séjour à Moscou, je voulus lui persuader de reprendre le chemin du village. Mais il refusa absolument d'entendre de cette oreille. Nous finîmes par décider qu'il fallait nous contenter d'écrire au pope pour lui expliquer la disparition de sa progéniture, et lui insinuer, ajouta prudemment Porphyre, que quelques produits du terroir, tels que canards et oies fumés, jambonneaux, saucisses ou même poisson sec, feraient fort notre affaire.

Tandis que nous causions, Crac avait dévoré à belles dents

1. Le rouble papier a tout au plus la moitié de la valeur du rouble argent.

sa portion de pain trempé dans du lait, et il dormait profondément à mes pieds, tout content, dans son honnête âme de chien, d'avoir retrouvé son maître. Quand il fut l'heure d'aller au gymnase, Porphyre insista pour m'y accompagner; mais le farouche Gavruchka nous arrêta à la porte et ne voulut pas permettre à mon camarade de mettre le pied dans la cour. Il ajouta même que, si jamais Porphyre et le chien reparaissaient devant lui, il leur administrerait une telle raclée qu'ils ne l'oublieraient de leur vie.

J'appris alors que Porphyre était arrivé tout droit au gymnase la veille, et m'avait bravement demandé au dvornik, lequel avait trouvé la chose exorbitante. Venir s'informer d'un élève, à lui, en dehors des heures de classe! Il fallait être fou! Il avait donc chassé Porphyre ; mais celui-ci, avec son ordinaire aplomb, s'était installé sur les marches de la porte centrale, et les plus furieuses sorties du portier n'avaient pas réussi à l'en déloger; aussi l'exaspération de Gavruchka était-elle arrivée à son comble. En revoyant le coupable, il se livra à une colère qui me fit rire à gorge déployée.

« Je te retrouverai, Térentieff, petite vipère! cria-t-il en me montrant le poing. Va, va! nous verrons une bonne fois!... Rira bien qui rira le dernier...

— Prends garde, Gavruchka!... rien n'est plus mauvais que la colère pour un homme de ta corpulence! On se fâche, le sang vous monte à la tête, et crac! l'apoplexie vous pince...

— Attends un peu ce qui te pincera, toi!... La cloche a sonné. Entre ou je te marque comme retardataire.

— Hé! Porphyre, tu m'attendras à la sortie; fais attention de ne pas perdre Crac en ville!...

— Oui, oui, grommelait Gavruchka en refermant la grille et en la cadenassant à grand fracas, fais attention au chien, va-nu-pieds, vagabond... tous Asiatiques... fils de chien... », etc., etc.

Le vocabulaire du dvornik était riche en injures, et il avait visiblement conçu dès la première minute une haine aussi effroyable contre Porphyre que celle qu'il entretenait à notre égard à nous, ses justiciables naturels.

Quelques jours se passèrent. Serge et moi nous employions tout notre temps libre à faire voir Moscou à Porphyre ; mais son indifférence nous étonnait. Il ne trouvait rien beau ; rien ne le surprenait, il considérait les plus superbes monuments d'un œil froid, et jamais on ne l'entendit pousser une seule exclamation d'étonnement. Serge, qui était né à Moscou, en était fort piqué ; mais rien ne pouvait tirer mon camarade de son flegme.

J'avais, ainsi qu'on doit le penser, présenté Porphyre à Népomuk Raabzinsky ; par malheur, pour son début, en entrant chez lui, il eut la maladresse de s'asseoir en plein sur le violon du maître qui rendit un son déchirant ; le virtuose indigné nous mit tous deux à la porte, avec défense à Porphyre de jamais reparaître devant lui.

Nous avions cherché de l'ouvrage pour ce jeune stepniak, mais en vain, et je voyais le moment où nous allions mourir de faim tous les trois (Crac avait chaque jour les dents plus longues), lorsqu'il se rencontra enfin un moyen d'existence pour Porphyre.

Le dvornik de la maison attenante à la maison Bérézoff etait si souvent sur sa porte que j'avais lié connaissance avec lui, en souvenir de mon premier matin à Moscou. Comme

nous lui demandions un jour s'il pourrait nous indiquer un travail quelconque, il eut une idée lumineuse.

Le dvornik se faisait vieux et souffrait de douleurs rhumatismales dans les articulations. Son travail, comme celui de tous ses confrères des maisons environnantes, comportait l'obligation de veiller dehors huit heures par nuit. Or cette obligation lui devenait si pénible qu'il avait résolu de prendre un aide. Il offrit à Porphyre, en échange de son souper, de partager la veille avec lui. Il arriverait le soir, on souperait, puis Porphyre se coucherait sur le poêle pour y dormir les quatre premières heures de *quart*. Au bout de ce temps le dvornik l'éveillerait, lui confierait son touloupe et ses bottes, et, bien enveloppé, mon camarade passerait les dernières heures de la nuit à arpenter le trottoir devant la porte. Le vieil Ivan s'engageait en outre à lui donner un rouble par mois.

Il va sans dire que nous acceptâmes, car, pour ne pas être brillante, cette place nous était du moins d'un grand secours, et, comme Porphyre contracta l'habitude de veiller avec Crac, la femme d'Ivan se prit d'affection pour le chien, qui trouva aussi son avantage à fréquenter chez elle.

La ménagère était généreuse, elle réservait toujours à mon brave Crac quelque os, quelque bonne platée de restes; aussi les deux voyageurs ne tardèrent-ils pas à redevenir luisants de santé. Porphyre engraissa même tellement que ses vêtements devinrent trop étroits, et ses bras, ainsi que ses jambes, prirent une vague ressemblance avec des saucissons, bien ficelés dans leurs manches et leurs canons.

Cependant, au bout de trois semaines, arriva la réponse du père de Porphyre. Après une mercuriale bien méritée, et

qui tira des larmes des yeux du coupable, le bon Agathon finissait par lui pardonner et lui annonçait en même temps que son parrain le fermier, touché par sa malheureuse situation (dont nous avions fait un tableau à attendrir les pierres), consentait à se charger des frais de son éducation au gymnase. Cette nouvelle nous combla de joie, et, dès le lendemain, je conduisis Porphyre à M. Pérevsky, qui l'admit sans difficultés. Porphyre, coiffant fièrement ses longs cheveux de la casquette rouge, fit une entrée triomphale au gymnase, à la barbe de Gavruchka; le malheureux pensa étouffer de rage en voyant l'intrus installé au cœur de la place.

Porphyre, élève d'un pope qui n'entendait pas raillerie et ne lui avait pas épargné les coups de matraque, était loin d'être sot en classe. Il prit promptement un rang convenable, en mathématiques surtout. Je finis par être si habitué à l'avoir avec moi, que bientôt j'oubliai même qu'il n'y eût pas toujours été. Lorsque, levant les yeux de mon travail, j'apercevais en face de moi la bonne figure lunaire de mon ami, et que je voyais Crac s'étirer en bâillant à plein gosier, je croyais n'avoir jamais quitté Sitovka.

Il me fallait un effort pour me rappeler en quel lieu je me trouvais, et me dire que jamais, jamais plus, mon regard ne rencontrerait celui de mon père.

CHAPITRE XV

LES MANIES DE GRICHINE. — JE PASSE EN « SECUNDA »

L'apparition de Porphyre au gymnase fut une véritable aubaine pour Grichine. A peine mon camarade se fut-il introduit dans la classe et assis sur notre banc, que l'esprit de malice prit possession de l'espiègle. Donnant tous les signes de la plus vive surprise, il ouvrit tout ronds ses petits yeux, et les fixa obstinément sur la grosse face du fils d'Agathon.

Cette fixité voulue ne tarda pas à communiquer à son regard quelque chose de vitreux et d'automatique bien capable de dérouter l'objet de cette attention obstinée. Mais Porphyre n'était pas homme à s'inquiéter pour si peu de chose! Il se mit tout d'abord tranquillement à son aise, carrant ses coudes sur le pupitre, et bien résolu à donner son attention entière à la leçon de M. Golovetchov. En vain Grichine se livra aux contorsions les plus étranges, faisant craquer ses doigts avec un bruit de castagnettes, reniflant fortement ainsi qu'une locomotive, gémissant même, répondant comme en rêve quand son tour venait, écrivant d'une main aveugle, les yeux immuablement fixés sur le visage de Porphyre ; mon

ami n'y prit garde d'aucune façon, et le résultat unique de cette pantomime saugrenue fut de nous faire rire et de nous attirer une réprimande du professeur.

Une fois en récréation, ce fut encore pis. Grichine s'attacha aux pas de Porphyre, suivant chacun de ses mouvements, les imitant avec une parfaite fidélité, et parodiant d'une façon si absurde sa démarche et ses allures, que Platon Grégorov, en particulier, riait à s'en tenir les côtes.

Cependant une telle persévérance ne pouvait manquer d'être remarquée tôt ou tard. Malgré son impassibilité naturelle, Porphyre finit par s'apercevoir des menées de l'autre. Il se retourna brusquement pendant que Grichine, les jambes écartées, les talons solidement plantés en terre, la tête basse, nous donnait un portrait exact de mon ami, se dandinant à la mode du village. Porphyre le regarda sans colère ; on aurait dit un bœuf harcelé par un roquet, qui se demande ce qu'il va faire d'un si piteux adversaire.

Puis il le saisit rudement au collet, et donnant un tour de main à l'étoffe, il s'apprêtait à lancer Grichine à l'autre bout de la cour, car avec sa taille ramassée Porphyre était d'une force remarquable, lorsque le petit singe se mit à gigoter si fort qu'il se dégagea; tombant aux pieds de Porphyre, il joua avec infiniment de naturel une comédie de terreur et d'émouvantes supplications.

« Pardonne-moi, noble étranger!... criait-il. Si je n'ai pu réprimer les marques de mon admiration à ta vue, n'impute ma hardiesse qu'à la vivacité même de mes sentiments!... Épargne-moi... et surtout épargne mon caftan... son âge est vénérable et ses malheurs méritent le respect.... Ma mère, la pauvre veuve, l'a bien souvent raccommodé... mais si ta

main puissante s'abat dessus, c'en est fait de lui!... il ne se relève plus!... »

— Pourquoi m'embêtes-tu, alors?... Laisse-moi tranquille... fit Porphyre de son air ahuri.

— Oui!... mais, d'abord, que je t'embrasse!... Ta magnanimité m'accable, ô le plus noble des écoliers!... Porphyre, cher, cher Porphyre Agathonovitch (puisque tel est ton nom harmonieux!) cher modèle de mon âme!... »

Se jetant alors au cou de Porphyre il s'y suspendit, et faillit l'étouffer dans ses embrassements. Le malheureux se débarrassa difficilement de son étreinte et sortit tout rouge et tout ébouriffé de l'algarade. Grichine alors, prenant une nouvelle tangente, se constitua le protecteur du «nouveau». On le vit le défendre contre toute agression, même imaginaire, lui expliquer à fond les arcanes de nos mœurs scolaires, lui donner sur maîtres et élèves les biographies les plus fantaisistes, et s'efforcer finalement, par mille tours de son cerveau fertile, de tourner complètement la tête au pauvre campagnard.

Je n'avais garde d'intervenir, d'abord parce que Porphyre était certainement de taille et d'humeur à se défendre, le cas échéant, et aussi parce que ce moricaud de Grichine mettait tant de drôlerie dans ses malices que personne ne pouvait s'en formaliser. Sous ses dehors rustiques, en outre, Porphyre ne manquait pas d'un gros bon sens villageois qui l'empêchait d'ajouter trop de foi aux bourdes extravagantes que lui contait son nouvel ami.

Je me rappelle une scène qui place bien dans leur jour les relations des deux compères.

Porphyre souffrait d'un violent rhume de cerveau ; à cha-

que instant ses éternûments sonores et prolongés venaient troubler une démonstration de M. Pérékoff. Le malheureux faisait d'héroïques efforts pour se contenir ; mais, lorsqu'il avait réussi pendant cinq minutes à mettre un frein à sa fureur éternuante, le démon du coryza reprenait le dessus, et, avec des ébrouements sauvages, Porphyre se laissait aller et manquait faire crouler la salle.

Pour comble il avait oublié son mouchoir.

« C'est intolérable, Poliakoff!... cria notre professeur, qui était vif comme la poudre. On ne s'entend pas..... Si vous êtes enrhumé, rentrez chez vous.

— Ce... ce *d'*est rien, *b*onsieur... je... seulement je *d'*ai pas de *bou*... atchi... atchi... de *bou*... atchi... oh !... atchi... choir!...

— Comment ! ce n'est rien ! Vous appelez cela rien !... empruntez un mouchoir à un camarade ! Arrangez-vous comme vous l'entendrez... mais que cela finisse ! Continuez, Serge Arcadiévitch. »

Serge reprit sa démonstration pendant que je passais vivement mon mouchoir à Porphyre. Il y plongea son visage avec avidité et en ressortit après quelques minutes, pourpre mais plus calme ; il me tendit magnanimement le mouchoir, trempé comme une soupe... Je le repoussai avec horreur, et Porphyre en fit une balle humide qu'il empocha.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le rhume sévissait de plus belle. Porphyre en détresse me faisait des signaux désespérés, mais je n'avais pas coutume d'emporter des douzaines de mouchoirs dans mes poches, et je n'avais rien à lui offrir. M. Pérékoff fronçait le sourcil et regardait d'un air courroucé du côté où résonnaient ces gloussements étouffés, lorsque Grichine tira majestueusement de sa poche un mou-

choir à carreaux assez déchiré, pas trop propre, mais grand comme une serviette. Il le déploya avec lenteur devant lui et se mit à le considérer d'un air pensif. Un feu sombre s'alluma dans les yeux de Porphyre.

« Prête-le-*b*oi, Grichi*de*... je t'en prie... je *b*eurs... » chuchota le pauvre diable égaré.

Grichine secoua la tête.

« Ce ne sont pas des choses qui se prêtent pour rien, fit-il sentencieusement.

— Oh... atch... atch... broum... Grichi*de* !... sois ai*b*able... oh! *b*on Dieu!... j'étouffe...

— Je le prêterai, reprit Grichine d'un ton de juge, à une condition...

— Oh! dépêche-toi!... soupirait Porphyre en trépignant.

— Je te le prêterai, répéta l'inexorable Grichine, à une condition! Tu me paieras un kopeck par coup de trompe !...

— Oh!... je *d*'ai que deux kopecks!... il *b*e faut au *b*oins trois coups...

— Un kopeck par coup de trompe, ou rien! répéta Grichine.

— Eh bien! tiens! » cria Porphyre exaspéré en lui jetant ses deux kopecks; puis, saisissant le mouchoir de Grichine, et se révoltant enfin contre cette tyrannie, il se moucha avec frénésie, non pas une ni deux, mais vingt, trente fois de suite. Grichine essayait de lui arracher le mouchoir; l'autre le serrait avec l'énergie du désespoir; ils échangeaient sous le banc des coups de pied silencieux, et ils allaient immanquablement être priés de sortir, si, par chance, la classe n'eût pris fin. Porphyre rentra se coucher et, je n'en doute pas, il se donna une fameuse partie de « coups de trompe », une fois dans le sanctuaire de notre chambre!

Cette étrange manière de Grichine, de se faire payer pour les choses les plus diverses, lui avait procuré au gymnase la réputation d'un petit usurier. Cependant, chose bizarre, on ne le méprisait ni ne le haïssait comme il aurait été naturel de haïr un garçon affligé d'un défaut si étrange. Mais il y avait en lui quelque chose de si franc, de si gai, de si singulier, il souriait avec tant de finesse lorsqu'on faisait allusion à sa rapacité, que personne n'en voulait à Grichine.

Capiton Strotdmann se servait de lui pour faire tous ses devoirs (ce qui, par parenthèse, produisait la plus étonnante divergence entre ses leçons écrites et celles qu'il récitait), et, sous prétexte qu'il le payait pour cela, il lui parlait en général avec beaucoup de hauteur; cependant, il avait trop besoin de lui pour ne pas être aimable à l'occasion. Quant à Jégov, il s'inquiétait fort peu des pensers de l'altier Capiton, et professait ouvertement pour lui le plus complet mépris.

Nous allions quelquefois dîner à la pension Goltchov, Porphyre et moi, quand nous étions fatigués de vivre de pain et de lait ou de pain sec, et nous y rencontrions Grichine en ses jours d'opulence. La pension était fréquentée par de nombreux élèves de gymnases et d'institutions privées; on se rangeait autour d'une longue table, présidée par la plus étonnante sorcière allemande. Elle parlait un jargon presque inintelligible et nous empoisonnait par sa cuisine hétéroclite. Je ne sais où elle se procurait les animaux qui lui servaient à préparer ces agapes; mais souvent le cœur me levait rien qu'à voir ce qu'elle déposait sur la table.

A Sitovka j'avais toujours dévoré mon pain noir du plus franc appétit, et bu avec délices l'eau limpide de la fontaine.

Peu habitué à la viande, celle que m'offrait Goltchov me causait un dégoût presque insurmontable, et le pain frelaté, l'eau saumâtre, ajoutaient encore à cette impression. Par je ne sais quel arrangement avec son boucher, la viande qu'elle nous donnait d'une main parcimonieuse se composait presque uniquement d'un gras tremblotant et visqueux, accompagné d'un minimum de muscle. Or il y avait une loi, non écrite, mais dont l'observance était rigoureusement maintenue par les générations d'élèves qui se succédaient autour de cette table : aimer le gras était infâme, manger du gras était déshonorant; et quiconque s'abandonnait à une passion aussi vile était tenu pour un monstre dénaturé. Aussi les assiettes sortaient-elles en général de table chargées de paquets de gras, les jours de bœuf bouilli surtout. Je n'avais eu, pour ma part, aucune peine à me soumettre à cette prescription; la seule vue de cette substance mollasse mettait mon appétit en fuite, et, par la même occasion, je laissais aussi le maigre sur mon assiette.

C'était vers les premiers temps de mon arrivée à Moscou et presque à l'un des premiers repas que j'avais pris à la pension Goltchov. Grichine Jégov se trouvait assis à peu près en face de moi. Je remarquai que ses voisins de droite et de gauche ne lui parlaient pas, et que, lorsqu'il élevait la voix, personne ne répondait à ses observations.

Cela m'étonna un peu, mais je n'y aurais peut-être pas fait attention si, à une remarque de Grichine à laquelle je répondis, mon voisin, grand garçon, élève d'un autre gymnase, ne m'avait donné un coup de coude dans les côtes.

Je le regardai, ébahi.

« Tu lui parles? me dit-il.

— Certainement!... il est mon camarade de classe... C'est un excellent garçon... Pourquoi ne lui parlerais-je pas?

— Parce qu'on ne lui parle pas ici.

— Qu'est-ce que ça peut me faire?

— Je te dis qu'il est en quarantaine!

— Mais pourquoi?... Qu'a-t-il fait?

— Regarde-le après dîner, tu m'en diras des nouvelles!... Tiens! vois-le maintenant!... Ouf! si ça ne vous lève pas le cœur... »

Grichine, d'un air de satisfaction intime, était en train de savourer un gros morceau de gras. Je ne trouvai rien à redire à cela, tous les goûts étant dans la nature.

« Eh bien! après? » dis-je à l'autre.

Mais il se contenta de lever les mains au ciel d'un air d'horreur.

« Tu verras!... » dit-il d'une voix sombre.

Piqué par la curiosité, je m'arrêtai à la porte avant de sortir et je regardai Grichine du coin de l'œil, comme me l'avait conseillé mon voisin. Il était resté assis le dernier à table. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, à peine la salle vide, de le voir se lever, et, tirant un gros sac de papier gris de sa poche, faire le tour de la table; fort adroitement il y poussait les morceaux de gras à demi congelés qui restaient sur les assiettes!... Cela sans se presser, sans paraître vouloir se cacher, et d'un air de résolution presque farouche qui tranchait sur sa physionomie habituelle.

Je l'attendis, et, lorsqu'il sortit :

« Comment peux-tu te résoudre à une chose si dégoûtante? » m'écriai-je rudement.

Grichine leva les yeux sur moi; son regard avait une

expression extraordinaire... quelque chose de patient, de doux, de résigné... Mais j'eus à peine le temps de le remarquer que ces yeux pétillèrent de sa malice ordinaire.

« Ah ! ah ! fit-il, c'est un grand secret ; mais je vais te le dire !...

— Voyons !...

— Eh bien ! mon bon, fit-il avec un rire strident, apprends que je suis *vampire* !... »

Et il s'éloigna en gambadant, éveillant les échos de la rue par son sifflet aigu comme une vrille.

Je restai planté à le regarder s'éloigner, me demandant ce que cela voulait dire ; plus tard, quand j'eus l'explication de sa conduite, je me réjouis de ne pas avoir mis mon cama rade « en quarantaine » comme les autres.

Toutes les fois que je dînai chez Goltchov dans la suite, mes yeux furent régalés de cet affligeant spectacle. Porphyre, qui apportait de Sitovka une horreur toute campagnarde pour les mets suspects, n'en revenait pas de cette singulière manie. Je suis persuadé qu'il croyait ce qu'avait dit Grichine, et qu'il voyait en lui une sorte de jeune goule...

Cependant l'examen pour la bourse avait eu lieu. J'y pris part, après un travail acharné de près d'un mois, et j'arrivai tout juste à le passer. Je ne battis même le dernier de mes concurrents, fils d'un petit marchand du Slavianski Percoulak, que d'un *demi-point!* Mais un demi-point du bon côté a bien son charme, comme je le compris en recevant la nouvelle de ma nomination. Je courus remercier M. Kratkine, qui avait bien voulu appuyer ma demande au directeur, et qui se montra enchanté de mon succès. Serge aussi en était tout heureux.

« Vois-tu, mon vieux, me dit-il de son air posé, je suis bien aise de te voir boursier; cela t'obligera à travailler, ne fût-ce que pour ne pas te sentir écrasé sous le poids des obligations que tu as au gymnase.

— Mais je travaille, je t'assure !...

— Oui... tu ne travailles pas mal... Mais tu es trop fantaisiste... tu aimes ceci, tu n'aimes pas cela... Si on veut arriver, il faut s'appliquer à *tout,* crois-moi. Ce n'est pas parce que tu soigneras tes *mathémat,* que ton style ou ton goût littéraire sera pire... au contraire. »

Serge prêchait d'exemple aussi bien qu'en théorie. Je n'avais donc qu'à reconnaître la justesse de son conseil.

Mais jamais je ne pus mordre à ces malheureux chiffres! Et pourtant l'art auquel j'avais secrètement voué ma vie exige plus que tout autre la précision et l'exactitude. C'est bien là qu'on s'incline devant la puissance et la beauté du *nombre,* ce nombre divin sans lequel toute harmonie deviendrait chaos et le monde entier s'effondrerait comme un rêve...

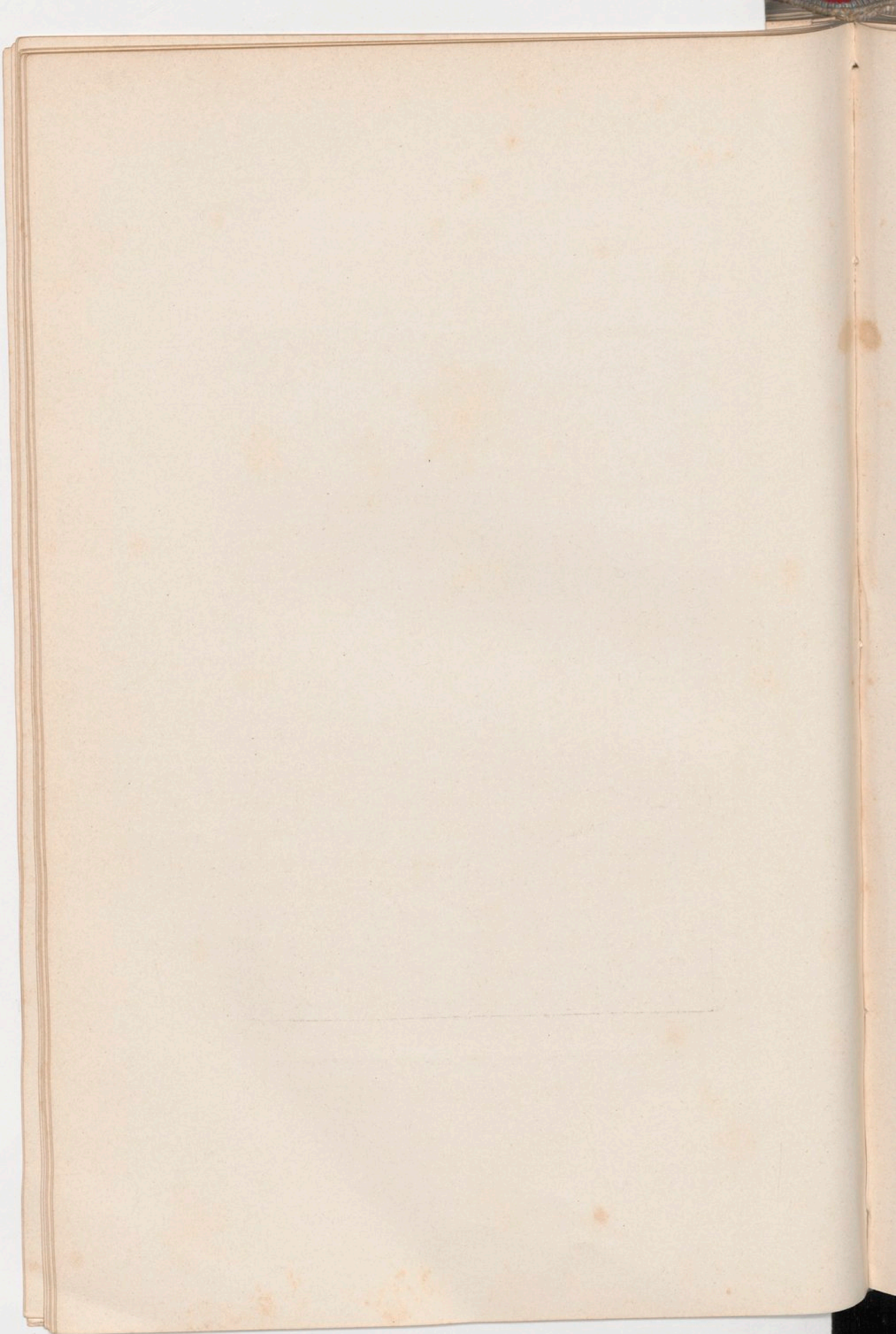
Je continuais à travailler secrètement ma musique. Maître Raabzinski, satisfait des progrès que j'avais faits en théorie, avait fini par me permettre de poser mes mains sur le clavier. J'étais assez rapidement devenu capable d'exprimer sur les touches les idées musicales qui fermentaient dans mon cerveau. Il en arriva même à se décharger à peu près complètement sur moi du soin de son chœur à Wassili Blajennoï. Que d'heures délicieuses j'ai passées seul au fond de la vaste et sombre église, laissant errer mes doigts sur l'orgue, perdu dans cette « frénésie divine » de l'artiste, dont parle le poète!...

Ma première année de collège s'acheva paisiblement.

XV



QUE D'HEURES DÉLICIEUSES J'AI PASSÉES SEUL....



A la rentrée (après des vacances consacrées exclusivement à la musique, coupée seulement de promenades à pied de six ou sept heures d'affilée), je passai en *Secunda*, en compagnie de mes camarades de la 1re division de *Tertia*.

CHAPITRE XVI

LA COURSE EN PATINS

J'étais depuis trois mois environ en *Secunda*. Un jour, que, seul dans notre chambre, j'essayais sans trop de succès de fixer mon attention sur un problème d'algèbre, la porte s'ouvrit bruyamment et Porphyre entra comme une trombe.

« Est-ce que tu sais ?... tu as entendu dire ?... Nous allons faire une fameuse partie de campagne, d'ici à quinze jours !... » cria-t-il ; et, se jetant sur le pied du lit, faute de siège, il s'épongea vigoureusement le front, tant il était échauffé malgré la température glaciale. « C'est le comte Brovsky, ancien élève de Saint-Vladimir, qui l'offre au gymnase... Une fête superbe, mon cher, sur la glace, avec concours de patinage entre chaque classe, jeux divers, montagnes roulantes, prix, lunch succulent... Ouf ! j'en ai l'eau à la bouche rien que d'y penser... Ce sera chic, va ! Et puis, Dmitri, il faut absolument que tu concoures pour le prix de *Secunda!* il n'y pas à dire, c'est à toi de le gagner !... oh ! je crois déjà y être... Hourrah ! on va montrer à ces empaillés de Moscovites ce qu'on appelle patiner à Sitovka !... »

Et dans son patriotique enthousiasme, Porphyre battit un lourd entrechat ; il termina en écrasant malencontreusement la queue de Crac qui, couché à mes pieds, suivait d'un œil méfiant ces ébats insolites.

Porphyre était hors de lui, la perspective de ces festivités lui avait tourné la tête. Son enthousiasme me gagna ; je jetai là mes livres, et nous courûmes au gymnase pour apprendre de nouveaux détails.

« Tu vas concourir, sans aucun doute? me dit Serge dès que je le vis. Nous comptons d'autant plus sur toi que Strotdmann est un de nos meilleurs patineurs, et j'avoue que je ne serai pas fâché que tu le battes.

— Ma foi, oui, cela ne me déplairait pas, répondis-je. Cela me dérangera trop de mon travail.

— Ah bah! interrompit Serge. Tout le monde est logé à la même enseigne. On ne va penser qu'à cela tous ces jours-ci, ce n'est pas le moment de *potasser*...

— C'est vrai, repris-je, et du reste mon père disait toujours que le temps donné aux jeux de plein air est aussi profitable pour le corps que pour l'esprit...

— Il faut commencer à t'entraîner dès aujourd'hui, continua Serge. Tu es notre champion, ne l'oublie pas. »

C'est ce que je ne manquai pas de faire, sur la patinoire ou ailleurs, seul ou en compagnie de Porphyre, Kratkine et toute notre bande. Nous ne rèvions plus que patins et patinages, et les mérites respectifs de chaque système de patins étaient le texte inépuisable d'ardentes discussions.

Nous nous rencontrions tous sur la glace, et Capiton, champion déclaré d'une partie de la classe de *Secunda*, n'était pas moins assidu que moi à se mettre « en forme ».

Je ne le craignais guère, bien qu'il patinât avec une rare élégance. Mais j'étais, pour ainsi dire, né les patins aux pieds, et l'habitude que nous avons dans nos campagnes, d'accomplir d'immenses trajets sur la glace, m'empêchait de redouter beaucoup le concours.

Parmi les acolytes habituels de Capiton se trouvaient Savine Podnier et Luvine, personnages assez peu séduisants. Le système des allusions détournées, des remarques désobligeantes faites à demi-voix, était fort en honneur parmi ce monde-là. On entendait souvent Strotdmann grommeler entre ses dents contre les « intrus », ces « habits rapés », ces « balourds », toutes épithètes que je sentais être adressées particulièrement à Porphyre et à moi. — Mais je ne pouvais me fâcher, attendu qu'ayant un jour demandé carrément à Capiton s'il me parlait, il avait affecté la plus grande surprise.

« Quelle mouche te pique, Térentieff?... Je ne sais ce que tu veux dire. Je ne pense même pas à toi.

— Si tu as quelque chose, dis-le, et finissons-en! repris-je, agacé de sa manière de me parler.

— Que veux-tu que j'aie, mon bon?... N'ai-je pas toujours marqué la plus grande indulgence pour tes manières... champêtres... ton innocence bucolique?...

— Tu sais, repris-je irrité, si tu veux tâter de mes poings, tu les trouveras d'une force bucolique qui ne sera peut-être pas de ton goût.

— Allons donc! fit-il de ce ton de fatuité qui le distinguait, *tu te fâches... donc tu as tort!* Sache qu'entre gens comme il faut, on ne joue pas des poings, d'abord, et puis on ne se bat pas sans raison... »

Je lui tournai le dos avec colère pour reprendre ma course.

« Il paraît que les rustauds veulent gagner, disait Podnier en ricanant. Quels mange-tout? Nous autres pauvres Moscovites, nous ne saurons plus où aller bientôt...

— Il faudrait voir ça!... dit Capiton. Je te parie que je les bats tous, même en patinant à reculons!...

— Certes, tu en es bien capable! cria Savine, flattant le vantard. S'il s'agissait de raccommoder des loques, par exemple, ou de scier du bois comme un moujik, tu ne serais pas aussi sûr de ton fait... »

Ceci était une allusion transparente à un fait qui avait eu lieu quelques jours auparavant. Podnier était passé devant notre porte au moment où je sciais du bois pour Ouliana Pétrovna, que j'avais trouvée en train de se lamenter au sujet d'une charge de bûches trop longues pour son poêle.

Je méprisais trop cette guerre de coups d'épingle et d'allusions pour répondre à Savine; je me contentai, en rentrant au gymnase, de les frôler avec le plus terrible froncement de sourcils dont je fusse capable et en les regardant bien en face. Ils ne parurent pas prendre grande attention à moi, et ce ne fut que lorsque je les eus dépassés qu'ils se permirent de grands éclats de rire; puis Savine entonna en nasillant une chanson de la Petite-Russie, parodiant la voix aigre et le parler provincial de nos paysans.

Cependant le grand jour arriva. Le soleil se leva radieux; la journée s'annonçait superbe. Le vieil Ivan avait donné congé à Porphyre dès la veille au soir, afin qu'il se préparât par une bonne nuit aux fatigues des jeux. Il en avait bien profité, et j'eus peine à arrêter ses ronflements sonores et à lui persuader de se lever, au matin.

« Oh! nous avons encore le temps! murmurait-il en se retournant tout grognon vers le mur.

— Debout! criai-je en donnant une bonne tape sur la partie charnue de sa personne qu'il me présentait. Allons, preste! ou je file sans toi! »

Je parvins à le tirer du lit. Mais alors ce fut une autre histoire; il refusait énergiquement de faire sa toilette, alléguant que l'eau était trop froide. En effet, je venais de casser la glace sur le baquet.

« Mais c'est le meilleur moyen de se réchauffer, malheureux! Il n'y a que les capons qui se lavent à l'eau tiède!... C'est bon pour les enfants au maillot ou les dames!... Assez causé, vite un plongeon... »

Je fus obligé de l'y pousser de force, et, comme il continuait à rechigner, je pris le savon et je lui en frottai la figure. En se débattant, moitié riant, moitié fâché, il fit entrer la mousse de savon dans ses yeux, et, quand il voulut les essuyer, il faillit se rendre complètement aveugle en prenant à tâtons son grand caftan de drap en guise de serviette. Enfin ce fut fait, et nous sortîmes rouges comme des homards et magnifiquement brossés de la tête aux pieds en l'honneur de la fête.

Il fallait d'abord aller prendre nos patins à Saint-Vladimir. Nous les y avions tous laissés la veille; j'avais passé près d'une heure à revoir soigneusement les miens: j'en avais astiqué l'acier qui brillait comme de l'argent et j'avais acheté de superbes courroies neuves, souples et fortes à la fois, qui m'avaient coûté 10 kopecks. Je ne voulais rien laisser au hasard dans cette lutte.

Tous nos camarades se rendaient comme nous au gymnase.

Gavruchka se fâcha tout rouge en voyant paraître la bande joyeuse.

« Qu'est-ce qu'il vous faut encore, tas de propres à rien! cria-t-il. On ne peut donc pas se débarrasser de vous! Je croyais avoir la paix ce matin, et c'est une procession qui n'en finit pas.

— Gavruchka est jaloux parce qu'il ne vient pas à la fête! » cria un des petits. Et tous de rire. Le dvornik rentra chez lui en grommelant.

Ce ne fut pas une petite affaire de retrouver nos patins dans le tohu-bohu de la maisonnette où nous serrions nos engins de jeux, balles, raquettes, ballons, crosses, traîneaux, etc., mais enfin ce fut fait, et nous partîmes joyeusement pour la maison de campagne du comte Brovsky.

« Tu sais, Térentieff, que tu as autant de chances que Strotdmann! me cria Grichine. Tu es plus souple et tu as plus de souffle; aussi tout le monde dit que vous serez les premiers! Moi, d'abord, je suis pour toi, le Capiton ne me va pas du tout!

— A moi non plus, je t'assure!... »

Nous arrivions à la grille du château, immense propriété située aux portes de Moscou, fort belle et admirablement tenue. Une foule de voitures de maîtres et d'isvotchiks sillonnant déjà les allées nous montra qu'il y aurait beaucoup de monde.

Les bouleaux poudrés de neige et de givre faisaient plaisir à voir, s'enlevant sur le ciel bleu. Il faisait bon respirer cet air pur et froid. Je me sentais tout heureux, et Serge et Porphyre, avec qui je marchais, partageaient ma belle humeur. Nous nous arrêtâmes avec un cri de joie en voyant se dé-

ployer sous nos yeux notre champ de course, le beau lac qui étendait à perte de vue sa nappe étincelante et glacée.

Le comte Brovsky, le directeur, le préfet des études et une foule de leurs amis nous reçurent au bord du lac.

On nous expliqua les conditions de la course pour *Secunda*. Le sort avait désigné notre classe pour commencer.

On diviserait les trente élèves qui devaient concourir (et dont les noms avaient été présentés en liste à M. Brovsky par le directeur), en deux groupes de quinze élèves, tirés au sort. Chaque groupe courrait séparément une distance de deux verstes, marquée par un poteau.

Le vainqueur de chaque groupe, devenu champion de la classe, concourrait alors avec son rival ; il fallait gagner deux courses sur trois (chaque course d'une verste), pour gagner le prix : un superbe vélocipède offert par le comte.

On tira au sort. Capiton se trouva dans le premier camp, ainsi que Serge et Porphyre. Quant à moi, Grichine, Podnier et plusieurs autres, nous fûmes du second camp.

Le premier camp se rangea en ligne.

« Êtes-vous prêts ? cria le comte.

— Oui ! »

Paf !... une détonation retentit, et les quinze concurrents partirent comme autant de flèches. On les vit d'abord se maintenir presque de front, puis former un ruban, puis des points noirs séparés sur la glace. Tout à coup je vis Serge en avant, puis ce fut Porphyre, puis Serge de nouveau... et enfin Capiton, reconnaissable à sa taille élevée et à sa chemise rouge, glissa comme une flèche et arriva le premier.

« Hurrah ! hurrah ! Bravo Strotdmann ! Bravement gagné ! » criaient petits, grands, élèves, maîtres, l'assistance entière.

Capiton revint vers nous tout glorieux, se rengorgeant fièrement tandis qu'on le complimentait.

« Les autres, maintenant ! » cria le comte.

Nous sommes en ligne; un second coup de feu éclate. Nous voilà partis!

Au début, je ne me presse pas, afin de me réserver pour le dernier moment. Cela me réussit. Grichine, Podnier, Platon Grégorov, sont successivement en tête de notre bande. Nous arrivons à une demi-verste du but; j'accélère vivement mon allure et je tourne le poteau trois secondes avant Podnier.

Mon nom est acclamé comme l'avait été celui de Strotdmann. Ainsi que l'avaient pronostiqué nos camarades, nous voilà concurrents pour la course finale.

Il est d'usage que les deux champions se serrent la main avant de partir, pour prouver que le concours a lieu loyalement et de bonne amitié.

Je tendis la main à Capiton en le regardant droit dans les yeux; mais il la serra mollement et je remarquai que son regard fuyait le mien.

On me donna le temps de reprendre haleine, puis de nouveau le signal retentit.

J'ai dit que nous avions trois courses, chacune d'une verste, et qu'il fallait en gagner deux pour être vainqueur.

Au départ, nous restâmes en ligne pendant une demi-verste à peu près; puis Capiton se porta en avant avec énergie et me distança de deux mètres environ; cette distance resta la même entre nous jusqu'en vue du poteau. Je pris mon élan alors, et, dépassant mon concurrent, j'atteignis le but le premier; il y arriva sur mes talons.

Une acclamation forcenée salua ma victoire : « Bravo, Té-

rentieff! Hurrah! hurrah! » Nos camarades se portaient vers nous en foule, on me serrait la main, on criait, les casquettes volaient en l'air, pendant les cinq minutes de repos accordées pour souffler. Nous étions tous fortement surexcités, et les voix montaient vibrantes jusqu'au ciel pâle. Seul Capiton était sombre, et Porphyre (il me le dit plus tard) l'entendit murmurer.

« Je vaincrai le Stepniak, dussé-je en crever! »

Pour la seconde fois nous étions en ligne, Strotdmann et moi. Le cœur me battait, le sang coulait impétueusement dans mes veines; la joie de la lutte s'était emparée de moi corps et âme; je ne voyais plus que cette nappe étincelante sous mes yeux, le petit poteau noir sur la blancheur, tout au bout, et à côté de moi mon camarade, frémissant comme un cheval de course. Gagner! gagner! arriver le premier!... je n'ai plus que cette idée au monde.

Capiton me distança d'abord comme la première fois. Excité, je me porte en avant par un effort violent, et nous courons ainsi côte à côte, nous touchant presque. Cent pas à peine nous séparent du but, lorsque voilà la courroie de mon patin gauche qui se brise; le patin tourne, je trébuche, je manque de tomber; par un prodige d'équilibre je me remets sur pied; mais déjà Capiton a touché le poteau. J'y arrive deux secondes après lui. Il est pâle comme un mort; on le proclame vainqueur de la seconde course.

Tous nos camarades nous entourent, on discute vivement l'incident.

« C'est trop drôle, vraiment! crie Porphyre, toi qui as pris soin de changer tes courroies, de les graisser... Elles étaient en parfait état...

— C'est d'autant plus *drôle*, dit Grichine avec intention, que j'ai vu de mes yeux tes patins en certaines mains, hier soir, au gymnase. Je les ai reconnus à leur pointe recourbée à l'ancienne mode...

— Allons, allons, assez causé ! Il faut que je change de patins ou que j'arrange ceux-ci... dis-je, frémissant d'impatience.

— Prends les miens ! crie Serge avec empressement.

— Je crains qu'ils ne soient un peu courts... les tiens seraient trop grands, Porphyre... Décidément, je préfère garder les miens dont j'ai l'habitude. Qui est-ce qui a de la ficelle, de la corde, une lanière quelconque ?... Vite ! ne perdons pas de temps !... »

Les vastes poches de mon brave Porphyre contenaient heureusement un tas de ficelle de toutes grosseurs. J'en prends fiévreusement un bout, et les cinq minutes de répit ne se sont pas écoulées que mon patin est rattaché solidement, sinon élégamment. Cette fois, par exemple, à l'ardeur de la lutte était venue se mêler la colère. Les paroles de Grichine avaient éveillé en moi un soupçon horrible.

Serait-il possible que Capiton m'eût joué le tour de changer ma courroie pour me faire perdre ?... Ce serait affreux... Cependant sa pâleur tout à l'heure, son regard fuyant...

« A nous deux maintenant, seigneur Capiton ! lui dis-je en le regardant bien en face, quand nous fûmes alignés pour le départ. Ma courroie ne cassera pas *cette fois*... »

Il me jeta sans répondre un regard singulier, et le signal fut donné.

Strotdmann s'élança avec une énergie farouche qui ne me fit augurer rien de bon pour lui. Je le suivis rapidement,

transporté de dédain et de colère. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que son pas se ralentissait; je le vis faiblir et je le dépassai sans grande peine. Le souvenir de sa vantardise me revint alors; je voulus lui donner une leçon, et, pivotant sur moi-même, je franchis le reste de la distance à reculons, lui faisant face. Je touchai le but; on eût dit que j'étais porté sur des ailes. Capiton, livide et essoufflé, était encore à vingt pas au moins.

Les acclamations éclatèrent comme un tonnerre. « Hurrah! hurrah! Bravo, Térentieff; bravo! » criaient mille voix. On tirait des coups de feu. Mes camarades s'élancèrent vers moi pour me féliciter, et le comte Brovsky me mit en possession du vélocipède si envié; il me complimenta chaleureusement en me serrant la main.

J'étais hors concours pour le reste des jeux sur la glace, et j'assistai en spectateur aux courses d'obstacles, sauts et jeux de toute sorte qui suivirent. Capiton avait disparu immédiatement après la course.

« Tu sais ma conviction bien arrêtée?... me dit Serge comme nous glissions ensemble sur le lac. C'est Capiton qui t'a joué ce tour! Grichine l'a vu hier, après la sortie, dans la maisonnette aux patins, et il a prétendu qu'il avait pris les tiens par mégarde, en voulant arranger quelque chose aux siens. Misérable cafard!... cela lui ressemble, » ajouta Serge avec indignation.

Au milieu de ma joie, ce soupçon sur mon condisciple me faisait mal; mais je résolus de n'y plus penser et pour m'étourdir je m'élançai au milieu de la foule élégante qui couvrait les bords du lac.

Beaucoup de jeunes gens patinaient à merveille; mais il y

avait aussi des commençants qui se traînaient péniblement, soutenant leurs pas chancelants sur des chaises ou des traîneaux. Parmi les plus agiles je remarquai une fillette d'une douzaine d'années, élégamment vêtue d'une pelisse de velours gris. Sa tête mignonne était entourée d'un voile de gaze argentée qui cachait son visage, et elle glissait comme un oiseau, vive et légère, sur ses patins coquets. Un vieux monsieur à cheveux blancs, enveloppé de riches fourrures, l'accompagnait.

Tout à coup elle quitta son compagnon et, venant droit à moi, elle s'arrêta court.

« Dmitri!... tu ne me reconnais donc pas! me cria une voix joyeuse.

— Sacha!... Est-ce toi!... Est-ce toi!... Oh! quel bonheur de te revoir! Qui aurait pu s'y attendre! m'écriai-je en l'embrassant de tout mon cœur. Ma chère petite sœur? Comment es-tu ici?...

— Oh! nous n'y sommes que depuis deux jours, mon Mitia! Mme Lebanoff a été obligée de revenir de Nice en toute hâte pour soigner une de ses tantes, gravement malade; elle l'a trouvée morte, et nous ne tarderons pas à repartir pour Pétersbourg. Que j'ai été heureuse quand tu as gagné la course, cher, cher Dmitri!... Je t'ai reconnu tout de suite. J'ai tant crié : « Vive Térentieff! » que j'en ai mal à la gorge!... »

Je tenais toujours ses mains et je la regardais profondément ému.

« Que tu es grande! Tu as l'air d'une belle demoiselle!... Tu ne m'as donc pas oublié, ma Sacha?...

— Oublié!... quand il n'y a pas de jour où je ne pense à toi, à notre chère vie.

— Et tu es ici pour peu de temps!...

— Bien peu, hélas!... Mais Mme Lebanoff m'a bien promis que nous irions te voir chez Nicolas Ivanovitch... Alors, comme je savais que tu serais ici, j'ai supplié Arcadion Sémonovitch de m'y conduire. Viens lui dire bonjour, » ajouta-t-elle vivement en m'entraînant vers le vieux monsieur.

Je reconnus en effet le barine âgé, cousin de la princesse. Je le saluai d'un air gauche, intimidé que j'étais de sa haute mine. Il m'accueillit avec assez de bienveillance cependant, et nous dit de causer ensemble à notre aise, pendant qu'il se joignait à quelques amis.

Nous nous remîmes à patiner tous deux, et j'expliquai à Sacha les événements qui avaient marqué mon arrivée à Moscou : la mort de mon protecteur, mon isolement, et comment j'avais dû me tirer d'affaire moi-même. La chère petite fut très attristée de mon récit, bien que je me fusse gardé de le pousser au noir.

« Mon pauvre Mitia! moi qui espérais que tu étais chez l'ami de ton père, et relativement heureux!...

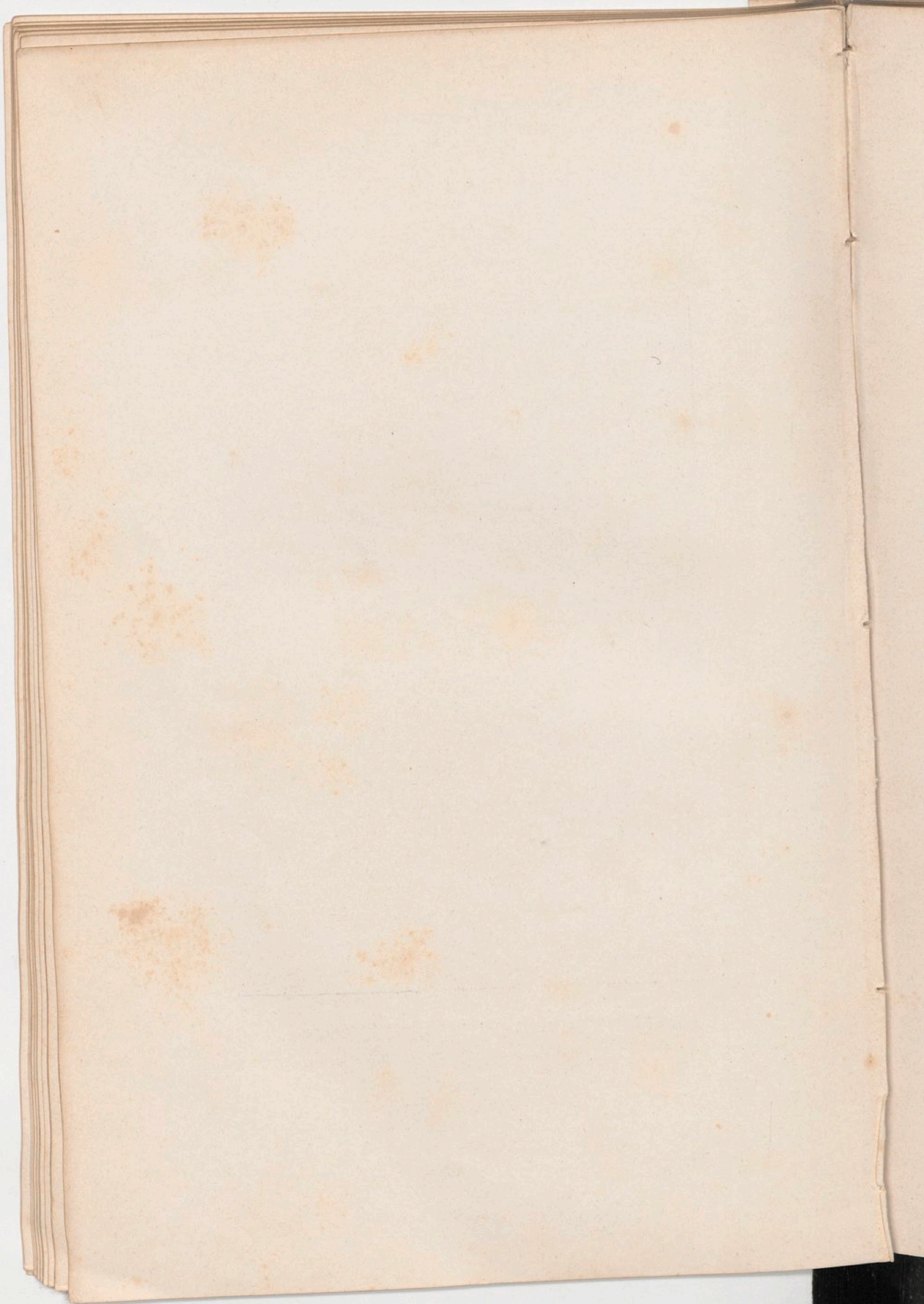
— Ah! maintenant tout marche à souhait... Mais au début j'étais content que tu fusses en sûreté chez Mme Lebanoff. A présent parle-moi de toi. Es-tu heureuse? Ta nouvelle vie te plaît-elle?... Tu as l'air d'une princesse de conte de fées!... criai-je avec enthousiasme.

— Une drôle de princesse! dit Sacha en riant. Ah! mon Mitia! si tu savais comme j'ai été longue à m'y faire!... Quelles difficultés pour devenir une *demoiselle*, lisser mes cheveux, les parfumer, penser sans répit à ne pas me gercer la figure, porter toujours des gants et un voile... et

XVI



NOUS NOUS REMIMES A PATINER TOUS DEUX.



surtout ne jamais sortir seule... Et puis toujours : « Sacha, « soigne tes mains, tes cheveux, ton teint, ta taille... » Brrrr!... j'en frémis encore. Mais Mme Lebanoff et mon vieil Arcadion ont été si bons, si bons, aux premiers jours, quand j'ai été malade de chagrin de vous avoir tous perdus, que je me suis mise à les aimer aussi... Mais jamais comme vous autres... père et toi, mon Mitia... Oh! que c'était loin, d'être à Paris, à Nice, et d'autres endroits dont tu connaissais à peine le nom, mon pauvre frère... »

Je fis mille questions à Sacha. Elle me conta ses ennuis pour s'habituer, son étonnement en voyant les villes étrangères, et comment Mme Lebanoff l'appelait « son petit sauvageon » ; comment elle se moquait d'elle parce qu'elle ne pouvait pas apprendre à faire fondre son sucre dans son thé au lieu de le croquer à la russe... puis les tourments que lui avait causés sa femme de chambre en lui faisant changer de toilette à toutes les heures du jour, et en serrant ses pauvres petits pieds dans des bottines étroites. Elle me conta aussi ses impressions de voyage : ce que Paris était beau, avec ses rues plantées d'arbres, et combien elle avait pensé à moi à l'Opéra... son étonnement de voir les orangers de Nice, « de petits arbres rabougris en boule », disait dédaigneusement Sacha, qu'on ne saurait comparer à nos arbres à nous. Et le jardinier de la villa Lebanoff, à Nice, venant souhaiter la bienvenue à la princesse avec un bouquet de violettes plus grand qu'une roue de voiture... etc.

Nous bavardions à l'envi l'un de l'autre. Arcadion Sémonovitch se rapprocha de nous.

« Allons, Alexandra Fédorovna, dit-il cérémonieusement, il est temps de rentrer, mon enfant.

— Oh ! diédouchka[1] !... déjà?...

— Déjà ? mais voilà près d'une heure que vous causez ! Il est temps de servir son thé à la princesse, et l'heure de notre partie de préférence[2] a sonné depuis longtemps. Votre ami viendra vous voir chez nous. Nous sommes au boulevard Tverskoï, Dmitri Fédorovitch, maison Ralémine. Daria Alexandrovna vous verra avec plaisir.

— Oh! mon bon Arcadion !... Est-ce qu'il ne pourrait pas venir maintenant?

— Sans doute, ma colombe, si vous le désirez, » dit poliment le vieux gentilhomme. Mais il me parut peu enthousiasmé par cette proposition.

En ce moment, Porphyre, qui avait assisté de loin à notre reconnaissance, jugea le moment venu de se joindre à nous. Il arriva à fond de train sur ses patins ; mais il calcula si mal son élan qu'il vint tomber sous nos pieds et s'étendit tout de son long sur la glace. On le releva ; il avait une bosse au front ; il saignait du nez et il faillit nous faire choir en s'accrochant à nous pour reprendre l'équilibre.

« Je n'ai pas de chance ! murmura-t-il en serrant, tout penaud, la main de Sacha.

— Porphyre est toujours le même, dit-elle avec son sourire malin. Partons-nous ? »

Elle m'entraîna vers la voiture qui attendait à la grille. J'ai à peine besoin de dire combien l'idée d'affronter la princesse Lebanoff me souciait ; mais je n'osais rien refuser à Sacha. Elle était si contente que je m'en serais voulu de troubler sa joie.

1. Bon petit oncle.
2. Jeu de cartes fort en vogue en Russie.

Le vieux gentilhomme me fit signe de monter, et je m'installai sur la banquette de devant. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant Porphyre se hisser à ma suite dans la voiture et tomber de tout son poids sur les coussins, non sans heurter, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, les pieds goutteux d'Arcadion Sémonovitch !

« En voilà une idée ! pensai-je tout furieux, on ne m'avait pas déjà invité avec tant d'empressement !... Il faut encore que ce gros bêta vienne faire nombre et me rendre ridicule... »

Le vieux barine frottait son pied endommagé avec une grimace significative. Le trajet jusqu'au boulevard Tverskoï s'accomplit dans un silence troublé seulement par la respiration stentorienne de Porphyre ; c'était là une de ses habitudes lorsqu'il était content.

La voiture s'arrêta devant la porte d'une fort belle maison, ou plutôt d'un palais. De grands laquais poudrés, en livrée rouge, nous débarrassèrent de nos manteaux ; je vois encore nos petits touloupes de lièvre suspendus dans le vestibule à côté de la somptueuse pelisse en renard bleu de la princesse. Je me rappelle distinctement l'air goguenard des grands valets tandis que nous enlevions nos galoches. Je me trouvais dans une atmosphère inconnue qui m'oppressait étrangement.

« Viens ! » dit Sacha en me prenant par la main pour monter l'escalier, recouvert d'un tapis pourpre et orné à chaque marche d'une plante rare fleurissant dans un vase de Chine.

Au premier palier Sacha, s'arrêtant, souleva une portière ; elle traversa rapidement un grand salon et me conduisit dans une pièce plus petite où je trouvai Mme Lebanoff.

La princesse était étendue dans un grand fauteuil, vêtue d'une robe flottante toute recouverte de dentelles. Elle fumait une cigarette.

« Enfin! te voilà, mignonne! Comme tu es en retard! Le thé est servi depuis longtemps déjà... Mais qui amènes-tu là? continua-t-elle en prenant son grand lorgnon à sa ceinture pour me regarder.

— C'est Dmitri!... cria joyeusement Sacha, nous nous sommes rencontrés sur la glace!

— Fort bien, dit la princesse en laissant retomber son lorgnon. — Mais celui-là, qui est-ce?... »

La large face de Porphyre, arrivant sur nos talons, s'encadrait au même instant dans les draperies de la porte.

« C'est Porphyre... Il est de Sitovka aussi...

— Donne-nous du thé à tous, ma belle, dit Mme Lebanoff. Asseyez-vous, jeunes gens. »

Je m'assis, pendant que mon camarade se laissait tomber sur un fauteuil dont les ressorts gémirent sourdement.

Debout près de la petite table chargée du plateau et du samovar, Sacha commença de servir le thé. Je la regardais avec admiration; elle paraissait aussi à son aise au milieu de ce luxe, maniant ces fines porcelaines, que si cela lui avait été familier depuis sa naissance.

Cette belle harmonie fut troublée par un lamentable désastre. Porphyre s'était rapproché de la table, et, penché au-dessus de sa tasse, il ouvrait ses narines à la russe pour aspirer l'arome délicat de son thé, se disposant à le transvaser dans sa soucoupe, à la mode de Sitovka, lorsque ce que je n'avais que trop prévu arriva! La tasse lui échappa des doigts, se brisa sur la table en écornant d'autres porcelaines,

le thé se répandit à flots sur le tapis, éclaboussant la robe blanche de la princesse.

Au milieu de la confusion, Sacha nous entraîna hors de la pièce, et je partis plus mort que vif, emmenant Porphyre complètement ahuri. Une fois dans la rue, je donnai cours à mon exaspération en lui bourrant férocement les côtes ; mais, sans me riposter, il répétait d'une voix désolée :

« Que veux-tu ! quand on n'a pas de chance !... »

CHAPITRE XVII

DE SECUNDA EN PRIMA

Ce ne fut que le lendemain au gymnase que je revis Capiton. Il parut ému en me voyant et rougit; mais, ce qui me surprit singulièrement, il s'avança, me tendit la main devant tous nos camarades, et me félicita de mon succès de la veille. Jamais je ne lui avais connu ce ton avec moi; d'ironiques et railleuses qu'étaient ses manières en général, elles étaient devenues souples, polies, obséquieuses même. Aux yeux de ceux de nos condisciples qui n'étaient pas de notre classe, il produisit évidemment l'effet qu'il cherchait, celui d'un brave garçon qui se réjouit du succès d'un camarade, même obtenu à ses dépens ; il fut visible que la conduite de Capiton était considérée comme très crâne.

Quant à moi, je l'avoue, je ne pus changer si subitement mes allures ni mon opinion. Je ne suis pas inconstant par nature; toutes les affections, tous les goûts que j'ai eus depuis ma naissance, je les ai encore. Je ne me fâche qu'à bon escient, je le crois sincèrement, mais, une fois offensé, il m'est difficile de pardonner et surtout d'oublier. Aussi eus-je beau-

coup de peine à ajouter foi aux protestations de Capiton, et elles ne produisirent sur moi que l'effet d'une grimace.

Cependant, quelle conduite tenir? Pouvais-je, moi le vainqueur, répondre à la générosité du vaincu par une attititude âpre et soupçonneuse? Non, sans doute. Si, comme j'en demeurais intimement persuadé, Strotdmann avait voulu assurer ma défaite par une manœuvre indigne d'un adversaire honorable, le fait que j'avais gagné ne m'en fermait pas moins la bouche. Je ne pouvais pas à la fois lui enlever le prix si ardemment envié et lui garder rancune d'avoir tout tenté — sans succès, — pour me l'ôter...

Malgré tous ces raisonnements, j'eus beau faire des efforts sincères pour répondre cordialement à son empressement, cela me fut impossible. Je ne sais pas feindre, et je continuai à lui marquer une froideur blessante. Il ne s'en offensa pas cependant, et, à partir de ce jour, il ne cessa d'exprimer tout haut de la déférence pour moi, me demandant des conseils, louant en toute occasion ma force, mon adresse aux exercices physiques, se plaisant à attirer l'attention sur mes prouesses... On aurait dit qu'on nous avait changé notre Capiton. Si je sentais l'ironie derrière ses louanges, je paraissais être le seul. Même avec Porphyre, but habituel de ses amères plaisanteries, son allure changea, devint moins cassante et dégénéra petit à petit en indifférence. Ils finirent par ne pas échanger trois mots par mois.

Porphyre et Grichine étaient fermement convaincus que la courroie de mon patin avait été sciée, usée en dessous, de façon à éclater au moindre effort, tout en restant solide en apparence. Pour eux, il n'y avait pas l'ombre d'un doute : l'auteur du méfait était Capiton. Quelle que fût ma pro-

pre opinion à ce sujet, je les priai, comme d'un service, de n'en plus parler et de laisser tomber dans l'oubli toute cette affaire. En bons et loyaux camarades qu'ils étaient, ils se rendirent à mon désir et il n'y fut plus fait une seule allusion.

Quant à Serge, qui était à côté de moi lorsque Capiton vint me serrer la main, il garda le silence; mais je lus sur sa figure ouverte une vive expression de mépris. Depuis ce jour il ne parla plus à Strotdmann qu'avec une glaciale froideur. Imitant en cela ma réserve, il ne me dit jamais quels étaient ses motifs, mais il me fut facile de les deviner.

Je crois que Capiton les devina tout aussi bien que moi; mais il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et jamais il ne parut se douter, si peu que ce fût, que Serge Kratkine, le plus honorable, le plus respecté des élèves de *Secunda*, le jugeait indigne.

Quelquefois pourtant, en dépit de sa bonne humeur soutenue, il m'arrivait, si je levais les yeux à l'improviste, de rencontrer le froid regard gris de Capiton fixé sur moi avec une expression si singulière que je me demandais ce qu'il y avait au fond de ce garçon, ce que cachaient son animosité des premiers jours et surtout ses bons procédés de la fin. Je ne comprenais rien au caractère de mon camarade; mais il m'était moins sympathique chaque jour.

Il va sans dire que je n'avais eu garde de me présenter de nouveau chez Mme Lebanoff. La piètre figure que nous avions faite à notre début dans le monde civilisé n'était pas pour encourager chez nous le goût des visites. Aussi attendais-je avec impatience un message de Sacha pour savoir si je devais la revoir. Je n'osais lui écrire pour lui donner mon adresse, craignant que notre rusticité ne lui eût déjà attiré des repro-

ches de la princesse, et sachant qu'elle devait passer peu de temps à Moscou, j'avais peur qu'elle ne fût repartie sans me dire adieu.

Enfin, une huitaine de jours après la fête du comte Brovsky, j'eus le plaisir, en sortant de la classe du matin, d'apercevoir Sacha, se promenant sur la place avec Arcadion Sémonovitch. La voiture les attendait au bord du trottoir; à côté de Sacha bondissait joyeusement mon brave Crac, que toutes les injures de Gavruchka n'avaient jamais pu déloger du poste qu'il s'était choisi. Chaque jour il m'accompagnait au gymnase, et s'asseyant gravement devant la grille, il m'attendait avec patience pendant tout le temps des classes. Il fallait même la vue d'une amie aussi chère que ma petite sœur pour qu'il eût cessé une minute de monter sa garde. Sacha vint à ma rencontre en courant dès que je sortis, et je m'approchai avec elle de M. Békounine.

« Tu n'as pas été grondée l'autre jour? dis-je à Sacha avant d'arriver au vieux monsieur.

— Oh!... fit-elle, riant quoique avec une petite moue, ne parlons plus de cela, veux-tu?...

— Combien je regrette d'être allé chez la princesse? Pour te faire gronder, c'était bien la peine!...

— Mais je n'ai pas été grondée... Exactement... Daria Alexandrovna a dit, à la vérité, qu'elle ne voulait plus...

— Que nous missions le pied chez elle? » continuai-je en riant, car Sacha s'était interrompue, craignant de me blesser.

Elle fit un signe affirmatif de la tête.

« Écoute, cela se comprend, repris-je. Des visiteurs comme nous doivent joliment effrayer une maîtresse de maison... Comme Arcadion Sémonovitch est bon de t'avoir ac-

compagnée ici !... Au moins dehors nous ne pourrons pas faire de dégâts... excepté de lui écraser les pieds...

— N'est-ce pas qu'il est bon? tu ne peux imaginer combien il l'est pour moi... Arcadion Sémonovitch, voici Dmitri, tout honteux de ses exploits de l'autre jour...

— Il n'y a pas eu de sa faute, dit le vieux velmoje en me donnant une poignée de main, c'est l'autre jeune homme surtout, me semble-t-il... Aïe !... je le vois qui s'avance ! » continua-t-il avec une grimace en se mettant prudemment hors d'atteinte derrière moi.

En effet Porphyre arrivait la face épanouie ; il salua tout le monde sans le moindre embarras.

« J'ai revu Crac avec beaucoup de plaisir, me dit M. Bakounine ; jamais je n'aurais cru qu'il aurait pu guérir si bien. Vous avez pris grand soin de lui, Dmitri Fédorovitch ; c'est une bête superbe, et qui vous fait honneur. »

Je commençai à leur vanter la fidélité de mon chien. Crac écouta mon récit en tenant ses beaux yeux fixés sur moi comme s'il me comprenait (et pour ma part je n'ai jamais douté que les chiens ne comprissent ce qu'on dit, et beaucoup mieux que beaucoup de chrétiens), et je racontai en même temps l'arrivée de Porphyre. On caressa beaucoup Crac, et je vis qu'Arcadion Sémonovitch envisageait mon camarade avec moins de défaveur. Il finit par nous inviter à déjeuner au restaurant avec lui et Sacha, et nous y conduisit tous les trois, sans oublier Crac qui n'était pas le moins joyeux de la bande.

Capiton Strotdmann vint à passer auprès de nous comme nous montions en voiture. Je lus parfaitement sur sa figure une expression d'admiration et d'envie à la vue du luxueux

équipage ; il était stupéfait de me voir des amis si *huppés*... S'il avait pu connaître le cœur aimant et généreux de ma petite sœur, combien n'eût-il pas eu encore plus de raison de me l'envier!

A part quelques maladresses de Porphyre, telles que carafons de vin renversés sur la nappe, bris d'assiettes et de verres, et la cruelle façon dont il s'échauda la langue en avalant avec trop de hâte une tasse de chocolat brûlant, le déjeuner finit sans trop d'encombre. Sacha me dit tristement adieu : la princesse repartait le lendemain pour le midi de la France. Dieu sait quand elle reviendrait en Russie!...

Je m'arrête dans mon récit et je jette un regard sur les mois, les années qui suivirent. D'abord je ne distingue aucun incident; ce temps me semble s'être écoulé comme un rêve, m'amenant par degrés insensibles de l'enfance à la jeunesse, me conduisant à pas silencieux jusqu'à ce lieu sinistre où j'écris en ce moment. En revivant par le souvenir les chers jours évanouis, j'oublie l'heure présente, si menaçante et si sombre... Quelle sera la fin de tout ceci? Sortirai-je jamais réhabilité de cette prison? Quel est le vrai coupable?... le découvrira-t-on?... pourquoi suis-je emprisonné à sa place?... Aucun de nous le saura-t-il jamais?... »

Et maître Népomuk, Serge, Porphyre, mes camarades, mes maîtres aussi, quelle est leur opinion sur cet événement?... — Qu'est devenu mon pauvre chien?... Quelquefois je crois entendre, à travers ces murs si épais, un gémissement lugubre, dans lequel je reconnais sa voix... Pauvre ami fidèle, que pense-t-il de mon abandon?... »

Je suis au secret; je ne vois que le geôlier qui m'apporte

chaque jour ma grossière pitance ; il ne me parle jamais.

Allons, courage ! revenons au passé pour oublier que je suis dans ce tombeau...

Ces années si rapprochées sont cependant enveloppées d'une sorte de brouillard dans ma mémoire. Tandis que je me rappelle avec une lucidité parfaite les menus incidents de mon enfance, le temps qu'il faisait tel jour, des conversations entières, tel ou tel aspect du paysage chez nous, un air de guitare entendu à ce coin du village, les figures au milieu desquelles j'ai grandi, mes dernières années de collège me paraissent ternes et vides. Moi et mes camarades, nous me faisons l'effet de changer si vite, que j'ai peine à nous reconnaître, à fixer nos traits sous des couleurs durables. Quel est donc ce garçon aux vêtements toujours étriqués qui grandit, grandit si vite et semble ne pas vouloir s'arrêter ? Il me semble que je connais sa figure, et pourtant je n'oserais affirmer que c'est bien moi... Quelles sont ses idées sur le monde, la vie, les choses qui l'entourent ? En a-t-il une seule en commun avec les miennes ? Oui. L'adoration de la musique prime en lui tous les autres sentiments du cœur ; de la nature entière s'exhale une mélodie qu'il écoute sans relâche, et, tandis que le temps s'écoule, que les mois, les années qui se succèdent transforment rapidement l'enfant en un adolescent gauche et timide, puis celui-ci en un grand jeune homme robuste, son âme rêveuse reste la même. Il a toujours la même peine à fixer son esprit sur les choses de ce monde ; l'x lui fait toujours peur. Il passe de *Secunda* à *Prima*, franchit péniblement chaque degré qui le rapproche du terrible examen de sortie, et toujours cet examen se revêt à ses yeux

des mêmes couleurs effrayantes. Il travaille, pourtant, il *pioche* ferme, mais toujours la musique l'appelle; et, s'il donne une heure à ses travaux obligatoires, un attrait invincible le force à en donner trois au moins à son art bien-aimé. La symphonie avance; elle est presque complète; un de ces jours, tout tremblant, il se propose de la donner à lire à son vieux maître... Qu'en dira-t-il? Qu'y a-t-il dans la musique de Dmitri Térentieff? Est-elle digne de prendre place à côté de celle des Immortels?... N'est-ce, hélas! que le vain bruit d'une cymbale retentissante?...

Et ce jeune homme à l'œil calme, au visage loyal, toujours posé, sincère, premier dans ses classes, *excellent en tout*, comme il dit un jour à Dmitri qu'il fallait être? C'est mon ami Serge. Chez lui point d'âge rude et disgracieux, point d'humeurs sauvages et extravagantes; point de lubies, de joies sans cause ou de paresseuses tristesses. Décidé à arriver, à ne point tromper les espérances de son père à son égard, il marche d'un pas égal et sûr vers le but qu'il s'est donne. Que de conseils je reçois de lui, sans que jamais il se donne envers moi un ton de supériorité blessante! Quel affectueux intérêt il prend à tout ce qui me concerne! Nous sommes unis de cœur comme deux frères; tout ce qui me touche l'émeut. Il s'intéresse à la symphonie plus que moi-même, je crois, et traverse avec moi toutes les alternatives de joie triomphante et de découragement amer; pourtant ces extrêmes sont en tout opposés à son caractère. Il me garde loyalement le secret de mes élucubrations musicales. C'est ma fantaisie de ne confier mes rêves à personne qu'à lui, et Serge se ferait écarteler plutôt que de trahir en rien ma confiance.

Ce gros garçon à la face rebondie, tachée de rousseur, dont

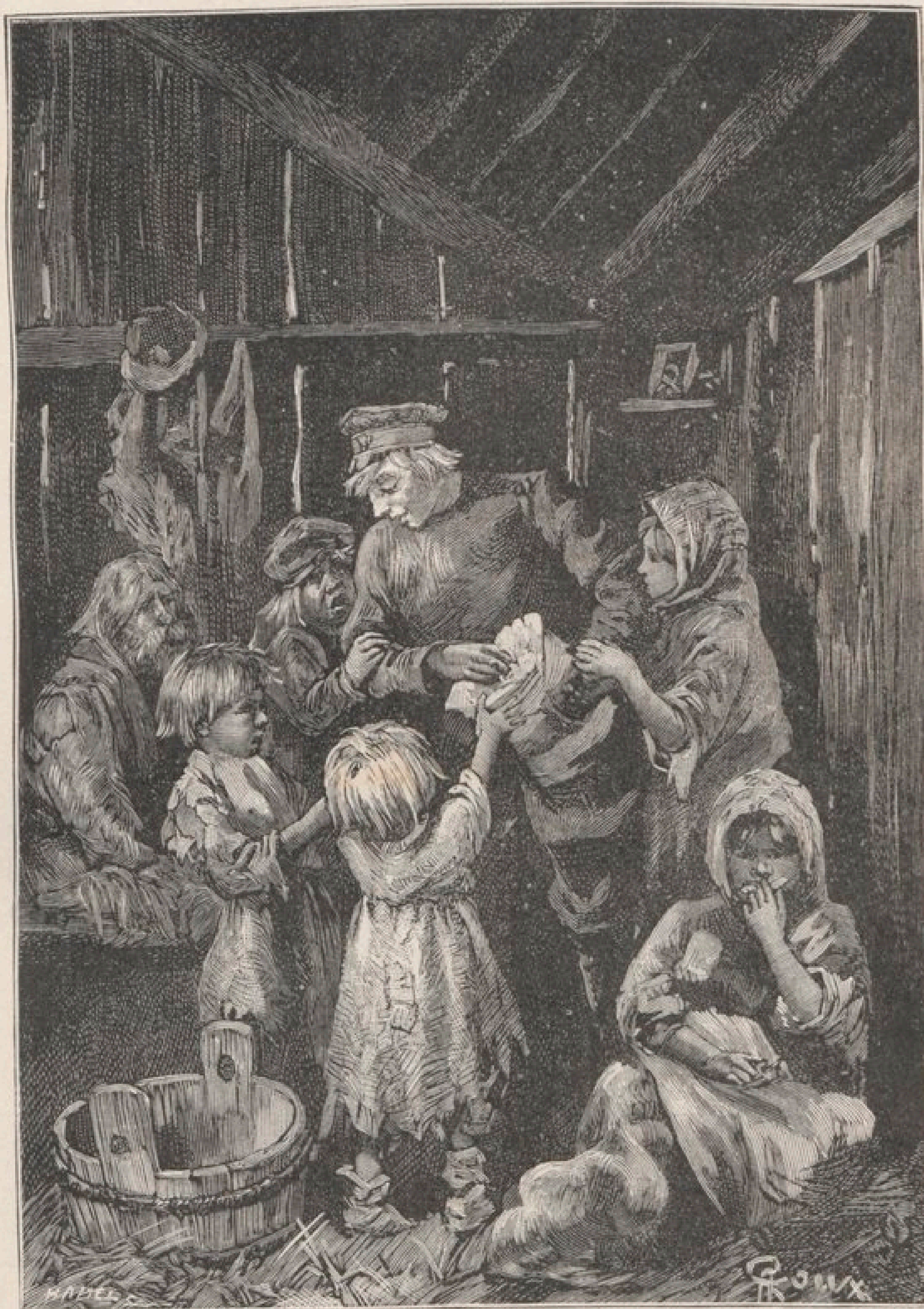
la croissance s'est arrêtée net au beau milieu de *Secunda*, c'est mon vieux Porphyre! Je me hâte d'ajouter que c'est en hauteur seulement qu'il a cessé de s'épanouir. En largeur c'est tout le contraire; il grossit, grossit à vue d'œil... Bientôt il sera plus large que long, et, malgré ses efforts désespérés pour les faire rejoindre, ses vêtements toujours trop étroits éclatent à chaque mouvement et font de lui la risée publique... La chère de la pension Goltchov et de la femme du dvornik lui profitent trop. Il devrait se mettre au régime, je le lui dis souvent; mais il a bon appétit et il refuse de m'entendre.

Nous habitons toujours ensemble; nous travaillons à la même table boiteuse. Quelquefois un besoin soudain de remuer s'empare de nous; sans mot dire, nous nous levons de nos places, et, tombant à bras raccourcis l'un sur l'autre, nous luttons jusqu'à ce qu'un des deux morde la poussière. Rafraîchis par cet intermède, nous nous remettons au travail.

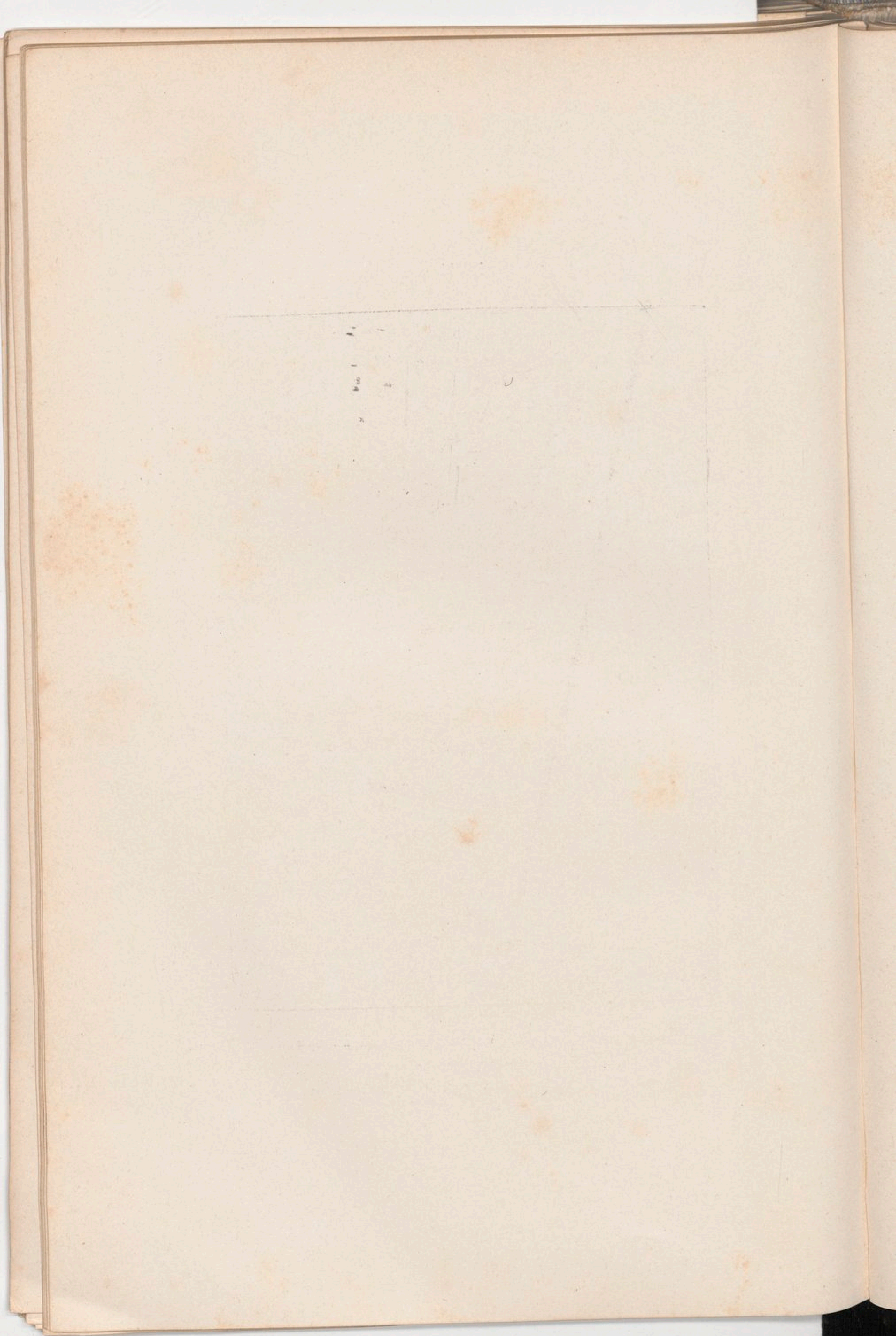
Pauvre Porphyre! en grandissant il sacrifie moins que jamais aux grâces. Mal peigné, trop souvent malpropre, ses grosses bottes éculées, il est bien le type d'une certaine classe d'écoliers; mais il se relève en classe. Il est intelligent; ses maîtres l'aiment, et souvent Porphyre obtient d'excellentes notes lorsque ceux qui se croient fort ses supérieurs occupent le rang le plus humiliant.

Porphyre et Grichine sont toujours inséparables, échangent toujours les mêmes taquineries. Grichine continue ses mystérieux festins à la pension Goltchov, et, comme par le passé, il y est en quarantaine. Seuls, Porphyre et moi, nous lui adressons la parole. Un jour Porphyre n'y tient plus : il veut en avoir le cœur net. Il se cache, il suit son ami à pas de

XVII



TOUT CE PAUVRE MONDE SE JETTE SUR LE SAC
DE PAPIER GRIS.



loup ; une horrible fascination l'attire; il veut voir de ses yeux un mortel ingurgiter un repas si fantastique et si horrible. Il file Grichine; la curiosité prête une légèreté de sylphe au gros garçon.

Grichine marche en avant sans se douter de rien, sifflant, gai comme un pinson.

On arrive dans une ruelle sombre et noire de la vieille ville; on grimpe jusqu'aux combles d'une masure délabrée. Grichine se glisse dans une sordide mansarde ; Porphyre, qui l'a suivi, regarde à travers les ais disjoints de la porte; et que voit-il?... Un vieillard émacié, demi-nu, couché sur un misérable grabat; plusieurs petits enfants aux yeux caves, à la figure livide, affamés, mourant de misère, se pressent en pleurant autour de lui... Tout ce pauvre monde se jette avec voracité sur le sac de papier gris débordant de gras de viande; ils le dévorent, ils s'en lèchent les doigts, ils voudraient bien qu'il y en eût davantage! Et Grichine, — brave cœur! — les regarde manger avec une satisfaction paternelle ; il les encourage, il rit, il plaisante avec eux. Les enfants s'attachent à ses vêtements, l'embrassent sans qu'il montre aucun dégoût pour leurs pauvres frimousses barbouillées. Ils l'aiment tendrement, cela se voit. Et Grichine est si bon, si bon, si gai, que de grosses larmes montent aux yeux de Porphyre. Touché par la générosité de son ami, il se met à pleurer bruyamment comme une bête, oubliant qu'il veut se cacher...

Grichine accourt en l'entendant. Il est tout honteux d'être découvert. Porphyre tombe dans ses bras et l'étouffe presque dans son émotion; il lui dit à mots entrecoupés ce que cette passion dénaturée du gras lui a causé de tourments, combien il a rompu de lances pour lui !

Grichine rit de bon cœur.

« Dame ! ce n'est pas toujours gai d'être mis en quarantaine et de passer pour un *saligaud !* dit-il tout simplement. Mais, vois-tu, je n'ai rien à leur donner... j'ai déjà assez de peine à soutenir ma mère... et ça fend le cœur de voir ces mioches-là pleurer pour avoir à manger... Ils ne sont pas délicats, eux, ni le pauvre grand-père non plus... et ça les nourrit, après tout... »

Le grand-père bénit Grichine ; il raconte à quel point il est bon pour eux, et qu'il ne les oublie jamais, et qu'il a pitié du pauvre paralytique, et qu'il faut qu'il s'impose de grands sacrifices pour avoir toujours quelque petite chose à donner aux petiots... Grichine, fatigué de ces louanges, entraîne Porphyre hors de la mansarde.

« Mais, lui dit celui-ci, je t'ai pourtant *vu* manger du gras chez Goltchov. *Est-ce que tu l'aimes ?...* »

Grichine répond avec une affreuse grimace :

« J'aimerais mieux avaler des couleuvres vivantes !... mais il faut bien que je m'y force... sans cela, ça n'aurait pas l'air *vrai* que je l'emporte... »

Puis il rit.

« Bah ! c'est si drôle de voir la tête qu'ils font tous ! » ajoute-t-il. Mais Porphyre s'aperçoit que ses yeux sont humides, et lui-même ne peut parler, tant il est ému... Il rentre et me raconte tout. Pauvre Grichine ! Sa charité, son courage, nous touchent profondément ! Serge apprend l'histoire ; bientôt tout le gymnase en est instruit. On fait une souscription pour les protégés de notre camarade ; chacun donne de bon cœur ce qu'il peut, et on réunit une assez jolie somme. Quand nous sommes assemblés, on l'offre en pompe au pau-

vre Grichine confus, et Serge nous adresse un petit *laïus* bien senti! « Grichine nous a donné l'exemple. Le plus pauvre d'entre nous a trouvé plus pauvre que lui pour exercer sa charité; il s'est privé, exposé à de cruelles railleries, pour alléger les souffrances de ce vieillard et de ces pauvres enfants. Serons-nous moins généreux que lui? (*Cris de « Non! non! non!* ») Alors, donnons, donnons tous les mois, aussi peu qu'il nous plaira, un rouble, un grivenik, un kopeck, ce qui nous plaira, et soutenons ces pauvres gens! Qu'ils soient désormais les protégés du gymnase Saint-Vladimir, et honte à nous si nous ne les tirons pas de leur misère!... » (*Acclamations, bravos. La motion est votée à l'unanimité.*)

Grichine est rayonnant; chacun est content, car il n'y a personne qui n'aime Grichine. Porphyre est si fier de son ami qu'il manque en éclater.

Capiton, qui est riche, donne comme les autres; mais il le fait d'un air de pitié et de dédain pour toute cette affaire. Chaque jour il devient plus suffisant. C'est maintenant un des plus beaux garçons du gymnase. Il est aussi grand que moi, son visage est régulier, sa taille bien prise, son costume irréprochable. Il n'est plus question, ma foi, d'oreilles ou de cou malpropres... Capiton est pomponné, parfumé, astiqué, c'est un vrai dandy; ses jaquettes font l'admiration et le désespoir de ses contemporains, sa canne courte est exquise, et sa casquette blanche de *Prima* d'une rare élégance. Il porte à sa cravate un fer à cheval en perles qui nous fait tous sécher de jalousie... Sur sa lèvre supérieure se dessine un léger duvet. Capiton est un jeune homme accompli... pas dans ses classes pourtant, car ses notes sont déplorables, et il « pique » *zéro* avec une régularité désespérante...

Mais pour la barbe il trouve à qui parler, par exemple ! Je traîne Porphyre à la fenêtre un jour et je le regarde avidement : oui ! une végétation jaunâtre et cotonneuse entoure son large *facies*. Porphyre a de la barbe ! le premier ! et il la porte ! !

Je suis pris d'une sombre émulation. Je me contrains à me raser sans cesse ; je me balafre cruellement le visage et je le couvre de bandes de taffetas d'Angleterre. Si on me demande ce que j'ai, je réponds avec calme : « Ce n'est rien, c'est en me rasant. » Mais trop souvent je lis (ou je crois lire) dans les yeux de mon interlocuteur le doute et la raillerie ; j'ai beau faire, mon menton reste uni comme une coque d'œuf. Je deviens morose et farouche ; je compose une marche funèbre qui attriste horriblement Porphyre lorsque je la lui joue...

Cependant le moment de l'examen de sortie se rapproche. Certains de nous doivent s'y présenter. On ne parle plus, on ne pense plus qu'à cela, bien que ce ne soit que pour l'année prochaine. Les plus paresseux se sont mis à l'ouvrage. Je néglige ma musique ; j'oublie de regarder au miroir les progrès de ma moustache. Je pioche, je n'accorde plus au sommeil que cinq heures par nuit. On discute ardemment les chances de chacun. Serge est sûr de réussir. Porphyre aussi. Capiton échouera certainement. Platon Grégorov et moi *peut-être*, mais gare à la paresse, au moins ! Il ne faut plus s'endormir. Nous travaillons tous avec passion.

Un jour (il y a un peu plus de deux mois de cela), j'arrive en retard au gymnase ; tous les élèves sont déjà entrés. Gavruchka va fermer la porte ; mais je me jette en travers et je réussis à pénétrer sous le péristyle. Tous mes papiers tom-

bent à terre, et, tandis que je cours après les feuilles éparses, j'entends Gavruchka rabattre la grille avec fracas au nez de Capiton qui accourt tout essoufflé. Celui-ci le supplie de le laisser entrer, Gavruchka est inexorable. Tout à coup, à travers les barreaux Capiton lui tend une impériale d'or[1].

« Tiens, dit-il insolemment; prends cela et ouvre !... »

Il se fait un grand silence. Je regarde, et je vois Gavruchka, la face convulsée par la colère; d'abord il ne peut parler, puis il saisit violemment la pièce et la jette à la figure de Capiton.

« Misérable ! rugit enfin le dvornik, qui t'a donné cette audace de m'offrir de l'argent? *de l'argent* !... pour manquer à mon devoir ? Pour qui me prends-tu ?... Ah !... ah !... fils de domestique, va !... à un vieux soldat !... à moi... à *moi* !... »

Le vieux étouffe presque. Capiton devient livide; il lui darde un coup d'œil envenimé et s'éloigne à grands pas. Je reste un moment pétrifié; enfin Gavruchka rentre chez lui en se lamentant. Le pauvre homme me fait pitié, cette insulte l'a blessé au cœur. J'entre en classe tout attristé et je ne parle à personne de cette pénible scène. J'ignore même si Capiton sait que j'en ai été témoin; jamais ensuite il n'y fait allusion devant moi.

1. Pièce d'or de 20 francs environ.

CHAPITRE XVIII

AU TRIBUNAL

Me voici arrivé au terme de ces mémoires. J'ai fidèlement confessé mes pensées aussi bien que mes actes. Je me suis efforcé de parler loyalement, sincèrement, mais sans colère, de ceux que le passé me donne le droit d'appeler mes ennemis... Ma confession m'a été d'un grand secours pendant les accablantes heures que j'ai endurées ici. Elle m'a aidé à supporter les tristesses de cette morne existence qui a duré pendant plus d'un mois.

J'ai dit la vérité aux directeurs du gymnase, le matin de mon arrestation. Je la répète ici pour moi seul, face à face avec ma conscience; sur mon honneur, je ne suis pas responsable de la maladie de Gavruchka. Je ne l'ai pas revu après huit heures ce soir-là, c'est le moment où il a refusé de me laisser entrer dans l'étude. Il paraissait bien portant quand il a refermé la porte derrière moi. J'ignore comment il a été atteint. Je ne sais rien, absolument rien, du tour qu'on lui a joué en mon nom.

Si j'ai mes soupçons sur celui qui a imité mon écriture et

m'a chargé de son crime, il ne m'appartient pas de les révéler. A mes juges de trouver le coupable ! Je leur répéterai encore une fois ce que j'ai déjà dit. S'ils me font l'injure de ne pas me croire, je suis résolu à me taire. Je ne veux point m'abaisser à discuter. Je n'ai jamais menti ; je ne supporterai pas qu'on doute de ma parole. Fort de mon approbation intérieure, j'endurerai avec courage telle sentence qu'on m'infligera. J'aime bien mieux souffrir innocent que coupable.

Mon père, ma sœur Sacha, mes amis, mon vieux maître, vous n'auriez jamais douté de moi, vous !... Vous le savez, n'est-ce pas, si j'étais coupable, j'aurais été le premier à le confesser. . . . .

. . . .

Dix jours plus tard. 8 heures du soir.

Je rentre de la première audience : rien n'est encore décidé ; mais quelle joie j'ai eue aujourd'hui !... Oui, il est doux de souffrir, si par la souffrance on apprend à mieux connaître ses amis... Combien je vous remercie tous ! Quand j'ai entendu vos voix si chères, après le long silence de ce tombeau, j'ai eu peine à retenir les larmes qui montaient de mon cœur à mes yeux... Mais je n'ai jamais voulu courber le front sous cette accusation injuste ! Jamais je ne me suis senti si fier, si plein d'assurance qu'en ce moment où je n'avais pour moi que ma conscience et la certitude que mes mains sont pures de cette coupable machination... Pauvre vieux dvornik !.. Qui m'eût dit naguère que j'étais destiné à souffrir à cause de lui cette étrange peine ! Je ne lui en veux plus de ses

taquineries passées... son malheur a effacé tout cela; et lui aussi, s'il pouvait reprendre connaissance, son témoignage me disculperait, j'en suis sûr... Qui donc t'a si cruellement frappé, pauvre humble serviteur? Pourquoi es-tu silencieux pour toujours peut-être, toi qui seul pourrais nous éclairer?...

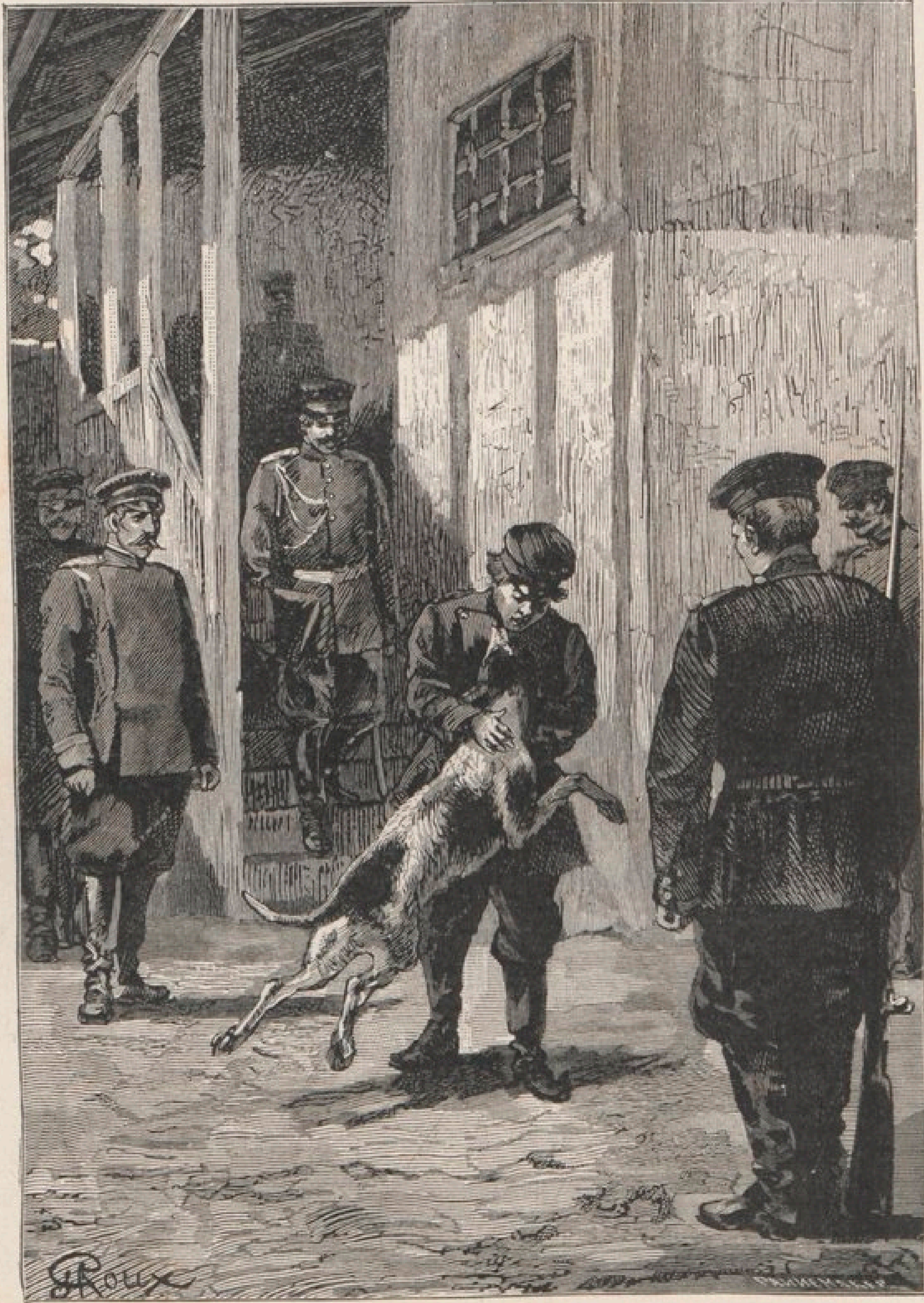
Je dormais encore ce matin lorsqu'un bruit de clefs m'a réveillé. A la lueur pâle du soupirail j'ai vu entrer le geôlier, accompagné d'un piquet de soldats.

« Levez-vous, Térentieff! m'a dit rudement cet homme, et suivez-nous au tribunal. »

Je n'ai pris que le temps de me débarbouiller, avec la petite ration d'eau que m'accorde le régime de la prison, à la fois comme boisson et comme eau de toilette. Je me suis efforcé de mettre un peu d'ordre dans mes vêtements; mais je suis encore revêtu de ceux que je portais le jour de mon arrestation, et l'humidité du cachot, le contact de mes chaînes les a bien usés, salis depuis. Comme j'enlevais soigneusement les brins de paille attachés à mon caftan, un tout jeune soldat de l'escorte, à la figure douce, aux yeux bleus, a vu que mon désordre me faisait souffrir. Il a sorti tout à coup une brosse de son havresac et il m'en a vigoureusement frotté du haut en bas. Cette attention m'a touché jusqu'aux larmes. Quand on a été longtemps privé de toute communication avec ses semblables, une petite chose vous impressionne; j'ai senti mes lèvres trembler en le remerciant. Les autres n'ont rien dit; mais personne ne s'est opposé à son action charitable.

Le grand air m'a fait tourner la tête quand nous avons

XVIII



C'EST CRAC, MON PAUVRE CHIEN!

débouché dans la cour. Comme j'y mettais le pied, un long hurlement m'a fait tressaillir. Un animal, que plusieurs gardes essayent vainement de retenir, leur échappe et vient se jeter sur moi en gémissant. C'est Crac. Mon pauvre chien ! En quel état est-il ! Maigre, la peau collée sur ses os, le poil hérissé, l'œi éteint... Il me lèche les mains en pleurant à sa manière, il se dresse sur ses pieds, appuie ses pattes de devant sur ma poitrine... Oh ! comme il est heureux de me voir ! Mes yeux se mouillent ; mon cœur bat ; je me penche et je baise tendrement le large front de ce fidèle ami...

Les soldats sont émus.

« Il n'a pas bougé de là depuis qu'on vous a écroué dans la prison, me dit le vieux qui me mène. On a tout fait pour le chasser... il y est toujours revenu. Si les hommes du poste ne t'avaient pas jeté quelques os par pitié, tu serais mort depuis longtemps, hé ! frère ?... » ajoute-t-il à demi-voix, d'un air de compassion.

Une télègue attend à la porte. J'y monte avec le brigadier et deux soldats. Crac bondit après moi et se couche à mes pieds. On l'y laisse. « Il ne fait pas de mal, pauvre bête ! » dit le brigadier en passant la main sur sa rude moustache grise.

La voiture file rapidement dans les rues. Le jour, si sombre dans la prison, est clair et brillant au dehors. Quel étrange effet me produisent l'air pur, le mouvement, les gens qui vaquent sans entraves à leurs affaires ! Combien tous ces passants me paraissent joyeux et indifférents !... Ils me font l'effet d'appartenir à une autre race que moi. Ces longs jours de réclusion ont transformé toutes mes pensées, me semble-t-il. Je ne puis plus avoir rien de commun avec ceux qui

n'ont pas traversé de telles épreuves. Que je sois destiné à finir mes jours libre ou au fond de la Sibérie, l'empreinte de ce mois de solitude pèsera éternellement sur mes pensées.

Nous arrivons au Palais de justice. Quelques anciens se pressent contre la grille. Nous descendons, nous entrons par l'immense porte. Mon chien me suit. Je ne veux pas qu'on le brutalise s'il pénètre avec moi. J'enlève mon manteau et je le pose à terre. « Ici, Crac !... Garde ! » lui dis-je d'un ton de commandement. Obéissant, il s'allonge à côté du manteau, il pose dessus sa patte droite ; il mourrait plutôt que d'abandonner son poste.

Nous sommes dans la salle de justice ; on me conduit au banc qui m'est réservé.

La vaste enceinte est comble. Les spectateurs regorgent jusque sur l'appui des fenêtres. Un grand murmure s'élève à mon apparition. Un nuage couvre mes yeux ; je suis incapable de rien distinguer d'abord dans cet océan de faces humaines ; je tombe presque défaillant sur mon siège. La crainte de paraître lâche me ranime. Je fais un effort violent, je me raidis et je regarde autour de moi.

Dans la salle je vois maître Népomuk Raabzinsky. Il est debout près de la barre des témoins, enveloppé de son vaste manteau noir ; sa face énergique et pâle s'enlève comme un camée sur celles qui l'entourent. Il me salue de la main ; il me crie à haute voix : « Courage, cher enfant !... » Autour de lui je reconnais mes camarades, Serge, Porphyre, Grichine ; je vois Platon Grégorov au milieu d'un groupe de dames. J'aperçois mes professeurs, le directeur, accablé de tristesse, M. Sarévine, plus sévère que jamais. Comme en rêve je revois ces visages connus et je ne sais si ce spectacle est réel,

si vraiment je suis ici l'accusé et si ceux-là sont venus me voir juger...

La voix glapissante des huissiers retentit demandant le silence. Je me tourne vers le tribunal.

Les juges sont à leur banc. Le président est un vieillard à la figure imposante, dont la longue barbe grise tombe à flots jusqu'à sa ceinture. Sur sa poitrine brille la croix de Sainte-Anne. Il promène son regard sur la salle et donne l'ordre de commencer. On nomme d'abord le jury ; après d'assez longues discussions, douze noms sont choisis ; on en ajoute un treizième, en cas de besoin.

Alors le prêtre, debout jusque-là à la gauche du président et derrière son siège, revêt son étole verte brodée d'or ; il fait prêter serment aux treize jurés sur la croix et le livre, devant les saintes images suspendues au mur.

Les jurés se placent à leur banc.

La séance est ouverte.

L'accusateur public se lève. C'est un homme à la figure triste et sévère, qui me regarde en parlant comme si ma vue le remplissait de dédain et d'horreur. Je me sens rougir sous ce regard injuste et je fixe sur lui mes yeux jusqu'au bout. Il prononce un amer réquisitoire contre moi. Il répète tous les détails connus ; il insiste sur la « sentence » écrite de ma main ; il conclut que je suis le coupable et requiert contre moi une peine sévère.

L'animosité de cet inconnu m'indigne ; je voudrais pouvoir lui répondre, crier mon innocence. Mais il faut me taire.

« Levez-vous, accusé, me dit le président d'une voix grave, lorsque l'accusateur public se rassoit. Jurez sur le Saint Livre de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »

Le prêtre s'avance et me présente le livre et le crucifix.

Je prête serment d'une voix ferme ; je baise avec respect les images saintes.

« Qu'avez-vous à répondre à l'accusation ?

— Ce que j'ai déjà répondu. Je n'ai pas vu Gavruchka le 14 février après huit heures du soir. Je le jure sur mon honneur, sur les saintes images, sur la mémoire de mon père ! J'ai dit la vérité. Je ne sais de cette affaire que ce que j'en ai appris au matin de mon arrestation. Je n'ai jamais rien écrit que ces quelques notes de musique sur le papier qu'on m'a montré chez le directeur. Je n'ai jamais touché un cheveu de la tête du dvornik, je l'affirme !... Je le dis une fois pour toutes ! Mais je ne souffrirai pas qu'on doute de ma parole... Si vous refusez d'y ajouter foi, je me tais. Je n'ai aucune preuve à vous donner. Croyez-moi, ou cessez de m'interroger, car, je le jure par la Vierge de Kasan, je ne vous répondrai plus !... »

Un mouvement se fait dans la salle.

« Accusé, me dit sévèrement le président, vous vous faites tort par votre véhémence ! Il est de votre devoir de répondre et de chercher avec nous à éclairer la justice.

— Je le désire plus que tous ici. Si j'avais commis le crime dont on m'accuse, je m'en serais accusé le premier. »

Le Président fronce le sourcil.

« Appelez les témoins ! » dit-il d'une voix brève.

Le défilé commence. On introduit d'abord l'agent de police, Apollon Grégorovitch Samitine. C'est un homme de haute taille, raide comme un piquet dans son uniforme à collet rouge. Son honnête figure, aussi rouge que le col de sa tunique, ne respire pas précisément l'intelligence. Il ré-

pond comme un automate aux questions qu'on lui pose. La conviction se fait en mon esprit que, lorsque Apollon Grégorovitch s'est par hasard mis une idée en tête, il ne doit pas être commode de l'en déloger.

Il répète sa déposition. Il m'a vu entrer à huit heures au gymnase; — à minuit il m'en a vu sortir enveloppé d'un grand manteau, le bas de la figure couvert par un plaid de couleur sombre.

Sur les ordres du président on m'affuble de ce costume; on me coiffe jusqu'aux oreilles de ma casquette de *Prima*. On me fait marcher devant l'agent. Il me reconnait positivement. Il est absolument certain que c'est moi qu'il a vu sortir à minuit du Gymnase.

« Accusé, qu'avez-vous à répondre?

— Je n'étais point au gymnase. J'ai passé la soirée au concert de la Porte-Dorée. Ce n'est donc pas moi qu'on a vu sortir.

— Quelles étaient, dit tout à coup l'accusateur public après un silence, les deux personnes qui vous accompagnaient, à minuit, *quand vous êtes sorti du gymnase?* »

Je sens le rouge de la colère me monter au front. Je vais répondre trop vivement. Je m'arrête, je me mords les lèvres et je me tais, me renversant sur le dossier de mon banc, les bras croisés sur ma poitrine.

« Vous avez entendu ma question, accusé? quelles étaient ces deux personnes? »

Et comme je me tais toujours.

« Celui-ci n'en était-il pas un? » crie l'avocat d'une voix tonnante en me désignant Porphyre.

Lui aussi! c'en est trop!...

« Porphyre Agathonovitch n'était pas avec moi *au concert*, dis-je avec amertume. Demandez-lui où il a passé la soirée. Pas plus que moi il n'est un menteur; il vous le dira franchement.

— Hé!... on le sait bien! crie Porphyre que les huissiers s'efforcent en vain de réduire au silence. — On m'a mis en prison pendant deux jours; mais le vieil Ivan a pu prouver que j'avais dormi sur son poêle de huit heures à une heure de la nuit et... »

On finit par l'obliger à se taire, on l'entraîne du côté de la porte. Je ne vois pas de ma place si on réussit à le faire sortir.

« Vous aviez des complices, me dit le président, nommez-les.

— Je ne pouvais avoir de complice pour un acte que je n'ai pas commis. »

Je suis exaspéré et j'ajoute en frémissant :

« Si j'en avais, du reste, je ne serais pas assez bas pour les trahir. »

Le président me regarde d'un œil sévère.

« Prenez garde, jeune homme ! me dit-il avec une froideur qui fait bouillir mon sang dans mes veines. L'insolence est une attitude qui ne saurait convenir à un accusé, surtout quand un enfant de votre âge s'adresse à un homme du mien !... Qu'on fasse entrer le témoin suivant. »

Je ronge mon frein en silence pendant la déposition du nouveau témoin, la buraliste du concert de la Porte-Dorée ; c'est une femme d'un certain âge, nerveuse et timide, que l'appareil de la Justice épouvante.

Elle commence par jurer qu'elle voit tous ceux qui entrent et qu'elle a toujours soin de noter leur visage et leur allure,

— Cependant il se pourrait que, si la nuit était obscure, par exemple, et si l'accusé... (c'est-à-dire la personne) qui se présente au guichet était grande et tenait sa tête dans l'ombre, elle ne la voie pas... Ce n'est pas le cas pour ce jeune homme, car elle l'a remarqué souvent et le connaît fort bien de vue... il est habitué du concert ; — elle le sait bien, d'abord parce que... parce qu'il n'est pas de ceux qui passent inaperçus (*hilarité*) et parce qu'il paie quart de place à cause de sa casquette... mais ce soir-là par exemple, elle est sûre que personne n'a payé quart de place... Si elle m'avait vu, elle s'en souviendrait, et, puisqu'elle ne m'a pas vu, c'est que je n'y étais pas... Interrogée plus minutieusement, elle se lance dans des considérations étrangères au débat, elle pleure, elle perd la tête ; mais il ressort de sa déposition que je n'ai pas été vu ce soir-là au concert.

« Avez-vous payé quart de place à ce concert? me demande le Président avec un peu d'ironie.

— Non, monsieur. Je sais que ce que je vais dire paraîtra peu vraisemblable. Mais, par je ne sais quelle fantaisie, j'avais pris un bonnet de fourrure au lieu de ma casquette blanche ; — j'ai donc payé place entière. »

Je sens que cette réponse me fait tort. L'accusateur public sourit ; on entraîne la buraliste hors de la barre des témoins où elle menace de s'éterniser.

On interroge maître Népomuk ; il fait de moi un éloge ému, que je suis loin de mériter et qui me touche profondément. Je baisse la tête pour cacher mon émotion. Mon maître ne m'a pas vu le soir du crime. Personne ne m'a vu ; je suis resté invisible comme si j'avais porté l'anneau de la fable... J'ai parlé, il est vrai, au dvornik de la maison voisine en ren-

trant, mais il était plus de minuit; cela ne prouve donc rien.

Mes professeurs déposent. Je suis studieux, doux, universellement tenu pour un bon et brave garçon; on ne me connaît d'autre défaut que d'être distrait et trop porté à rêver à la lune... on ne m'a jamais vu violent, je suis trop fier pour mentir. Ma réputation au gymnase est excellente. Il est certain qu'on m'a souvent entendu tourner le vieux dvornik en ridicule et avoir avec lui des altercations légères. Mais il en est de même de la plupart des élèves du gymnase. Mes professeurs, sans exception, reconnaissent d'ailleurs mon écriture sur le feuillet de musique.

On fait paraître mes camarades.

Serge dépose avec une chaleur qui me touche profondément. Il est sûr de moi comme de lui-même. Il m'aurait vu de ses yeux écrire le fatal papier qu'il ne pourrait croire à ma culpabilité, puisque je la nie... Ma simple affirmation vaut plus pour lui que les serments de toute la terre. Il me respecte et m'honore autant qu'il m'aime. Jamais, jamais, il ne me croira coupable.

Interrogé, il répond que l'écriture paraît être la mienne; mais que, dès que je refuse de la reconnaître, il est certain que ce n'est qu'une imitation.

Le directeur et le préfet des études déposent à leur tour. Appelés à l'aube par un garçon de salle, ils ont trouvé le dvornik ployé en deux et comme mort dans sa petite chambre. Le préfet des études a immédiatement reconnu mon écriture sur la « Sentence de mort » qui gisait à côté de l'infortuné. Ils n'ont pu douter que je fusse l'auteur de cette lugubre plaisanterie; la déposition de l'agent de police n'a fait que les confirmer dans cette douloureuse conviction. Ils

rendent, du reste, justice à mes qualités; ils m'ont toujours connu honnête et franc. L'excellent M. Pérevsky ajoute, sans pouvoir maîtriser son émotion, qu'il m'aurait désigné entre tous comme incapable d'une action cruelle ou seulement blâmable. S'adressant à moi en termes émus, il me conjure de parler, de ne pas m'obstiner plus longtemps dans une attitude inspirée sans doute par le premier affolement du méfait...

Je ne puis m'offenser avec lui. Je secoue tristement la tête.

« Ce n'est pas moi, Ivan Alexandrovitch, je vous l'affirme!... » lui dis-je d'une voix tremblante, car sa douleur me fait peine.

Il s'éloigne, profondément attristé et sort de la salle avec Paul Pétrovitch.

Le médecin du gymnase fait sa déposition. Il a été appelé à sept heures du matin. L'état comateux dans lequel il avait trouvé le dvornik indiquait que la congestion cérébrale dont il avait été frappé remontait déjà à huit ou dix heures. Ainsi la crise devait s'être produite entre neuf et onze heures du soir. Gavruchka avait les membres inertes, le visage tuméfié, le pouls et la respiration à peine sensibles. Nulles traces de violences, d'ailleurs. L'apoplexie quasi foudroyante avait été déterminée probablement par un accès de colère, plutôt encore que de terreur, devant la menace brutale qui lui était jetée. Supposition que rendait plausible le caractère irascible du sujet, joint à ce qu'on connaissait de ses habitudes d'intempérance. Les soins énergiques, quoique tardifs, qui lui avaient été donnés avaient conjuré le danger immédiat; mais la prostration était toujours grande; le malade restait les yeux vitreux, ne voyant, n'entendant rien, du

moins en apparence, et ne proférant que des mots inarticulés, auxquels il n'y avait pas à chercher de signification.

« S'il se rétablit jamais, ce qui n'est pas certain, conclut le docteur, il est bien à craindre que ce ne soit que partiellement. »

Les experts examinent la « sentence » ainsi que des cahiers de mon écriture ; ils discutent aigrement. Les uns la reconnaissent, les autres nient que ces caractères ressemblent en rien aux miens... Ils s'échauffent, les voix montent, ils vont se prendre aux cheveux. Le président les renvoie sommairement.

On appelle Capiton Karlovitch Strotdmann.

Il ne répond pas à l'appel de son nom. Un huissier sort pour le chercher. Mais déjà la courte journée d'hiver touche à sa fin. La séance est levée. La foule s'écoule tumultueusement au dehors. On me ramène dans ma cellule.

Mon chien a veillé fidèlement jusqu'au soir, sur mon manteau. De retour ici, je le lui donne de nouveau, pour que son pauvre cœur se calme, à garder le dépôt confié par son maître. Il fera froid cette nuit; mais mon fidèle ami a souffert assez longtemps pour moi. Je puis bien grelotter un peu pour l'amour de lui.

CHAPITRE XIX

EXTRAIT DU JOURNAL « LES NOUVELLES MOSCOVITES »

Chronique judiciaire.

« Nous continuons ce matin le compte rendu de l'affaire émouvante qui passionne en ce moment notre ville. Dès la première heure le Palais de justice était littéralement pris d'assaut par une foule de spectateurs, curieux et curieuses également résolus à voir, à obtenir à tout prix un petit coin dans la salle, dussent-ils être étouffés pour y arriver, sans parler du risque de périr par l'asphyxie, une fois qu'ils auront conquis cette place si enviée!...

« La physionomie du tribunal est la même qu'hier. Beaucoup de dames ; énormément de jeunesse, étudiants en uniforme bleu sombre, aux larges revers bleu pâle, écoliers des principaux gymnases. Les casquettes bleues, blanches et rouges de Saint-Vladimir sont en majorité.

« A 8 heures précises les juges font leur entrée.

« Immédiatement, on introduit l'accusé.

« Nous avons déjà noté, hier, l'impression favorable que

Térentieff a produite dès le premier moment sur l'auditoire.

« Sa grande jeunesse, la franchise et l'éclat de son regard bleu, sa taille élevée et bien prise, élégante en dépit de ses vêtements plus que simples, et surtout les sentiments d'honneur et de loyauté que semble refléter son visage, lui gagnent du premier coup, comme hier, la bienveillance du public.

« Pauvre jeune homme!... oh! j'espère qu'il sera acquitté!... Assurément ce garçon-là n'a de sa vie fait de mal à personne... jamais menti... ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au prince D... Mais non, ma chère!... c'est plutôt au comte W!... Voyez donc... le même large front, le même nez droit... Moi je trouve qu'avec une stature pareille, on devrait vous acquitter tout de suite... Ça fait plaisir à voir, auprès des nains rabougris que nous donne l'éducation moderne... »

« Ces remarques et cent autres du même genre se croisent dans la salle. Les amis de Térentieff se pressent à la barre pour le saluer. On se raconte le trait de fidélité touchante de son chien, superbe animal qui s'est couché à la porte de la prison et ne l'a pas quittée depuis que son maître y est entré.

« Il sait se faire aimer de ses amis!... se dit-on.

« Cependant les huissiers réclament le silence. Le bourdonnement confus s'éteint par degrés...

« On appelle Capiton Karlovitch Strotdmann, principal témoin à charge contre l'accusé.

« On l'attend plusieurs minutes; il ne se montre pas. Un messager dépêché à la demeure de son père revient avec la nouvelle qu'il n'est pas chez lui et qu'on le croyait à l'audience.

« Il n'est pas dans la salle ; le temps presse; l'éminent accusateur public se lève à son banc et prononce contre l'accusé un éloquent réquisitoire.

« M. Kratkoff nous décrit, de cette langue nerveuse et forte qu'on lui connaît, les antécédents de Térentieff. Il nous le montre en lutte ouverte avec l'infortuné dvornik, dès son arrivée à Moscou, arrivée qui s'est produite d'ailleurs dans des circonstances assez suspectes... L'accusé est, dès l'enfance, un garçon renfermé, taciturne. On lui connaît à peine un ou deux amis. Il n'a point la franche gaieté de son âge, il montre en tout ce qui le touche une réserve singulière. Souvent, la nuit, on a observé sa lumière brillant jusqu'à une heure tardive. A quoi travaille-t-il? Est-il donc si avancé dans ses classes? Non; c'est un jeune homme d'une intelligence ordinaire, de l'aveu même de ses maîtres. On ne sait quelles sont les études qui le passionnent; mais on le croit dévoré d'ambition. Peut-être cherche-t-il un moyen de faire fortune... Sa force physique est redoutable. En le voyant on s'explique facilement qu'il soit venu à bout d'un vieillard inoffensif... Le seul aspect d'un tel adversaire ne suffisait-il pas à frapper d'épouvante ce malheureux, âgé, tremblant et affaibli de corps et d'esprit par les glorieuses blessures qu'il a reçues au service de son pays?... Et, du reste, la main même de ce jeune homme a pris soin de prononcer sa sentence! Celle qu'il a écrite contre la victime se retourne contre lui!... (*On fait circuler dans le banc des jurés la* « SENTENCE DE MORT » *ainsi que des cahiers de l'écriture de l'accusé. On voit les jurés secouer la tête... Vive émotion dans la salle.*) Malheureux jeune homme! en proie à des instincts aussi pervers et aussi menaçants, quel danger ne seriez-vous pas

pour la société! Qu'on vous enferme! qu'on vous éloigne des jeunes gens honorables que votre présence a souillés jusqu'ici... Elle est une insulte pour eux. Peut-être, au fond d'une mine de la Sibérie, le repentir viendra-t-il éclairer votre âme et purifier votre cœur, déjà si profondément corrompu!...

« L'orateur termine en requérant la peine la plus sévère.

« M. Kratkoff se rassied. Sensation profonde dans l'auditoire.

« L'attitude de Térentieff est étrange pendant le réquisitoire. Penché en avant, son œil étincelant fixé sur l'illustre légiste, une rougeur ardente colore par moments son visage. On le dirait prêt à s'élancer, à répondre. Il ne se contient que par un visible effort. Un soldat placé derrière lui ayant posé la main sur son épaule pour le maintenir, il la secoue impatiemment.

« — Accusé, dit gravement M. le président, qu'avez-vous à dire pour votre défense? Avouez, pendant qu'il en est temps encore, afin que je puisse vous recommander à la clémence de messieurs les jurés...

« Térentieff secoue énergiquement sa tête blonde.

« — Je ne suis pas coupable! s'écrie-t-il d'une voix retentissante. On pourrait aussi bien envoyer l'accusateur public en Sibérie... pas plus que lui je n'ai commis ce qu'il me reproche...

« On impose silence à l'accusé.

« Il est évident que sa violence impressionne le jury d'une façon fâcheuse.

« — Encore une fois, reprend le Président en élevant la voix, le témoin Capiton Karlovitch Strotdmann est-il présent?

XIX



C'EST UNE TOUTE JEUNE FILLE.

« Puis, après un silence :

« — La parole est à la défense, dit-il.

« Mais au moment où l'avocat d'office se lève sur son siège (c'est un débutant, pâle et timide, qui doit plaider aujourd'hui sa première cause et qui a l'air singulièrement impressionné), un remous se produit dans la foule. Les huissiers frayent avec difficulté un passage à travers la masse humaine. Un nouveau témoin demande à déposer.

« Il arrive à la barre.

« C'est une toute jeune fille, d'une taille svelte et légère. Sa tête charmante est couronnée d'une opulente chevelure brune ; l'ovale délicat de ses joues a le doux éclat de la rose sauvage, et ses yeux superbes brillent comme des étoiles.

« En la voyant, l'accusé se soulève à demi de son banc avec une exclamation étouffée. On le fait rasseoir ; il reste vivement ému.

« — Votre nom, mon enfant? demande le président avec douceur, car l'apparition imprévue de cette gracieuse créature l'a ému, comme elle émeut chacun dans l'assistance.

« — Alexandra Fédorovna, fille adoptive de feu Fédor Illitch Térentieff, père du prisonnier, répond le témoin d'une voix claire et musicale.

« — Alexandra Fédorovna, jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, » dit le président.

« Le témoin jure sur le Livre et le Crucifix ; son attitude est grave, recueillie, simple et modeste.

« — Qu'avez-vous à dire, Alexandra Fédorovna ?

« — J'étais, le 14 février dernier, au concert de la Porte-Dorée... (*Vive sensation.*)

« — J'y suis arrivée à 8 heures, en compagnie de mon vieil ami le prince Ardalion Séménovitch Békounine, qui est prêt à déposer comme moi. Vers 8 heures et quart, étant assise à côté de lui dans la loge n° 10 du premier rang, j'ai par hasard levé les yeux sur les galeries supérieures. Au même moment j'ai vu entrer Dmitri Fédorovitch, mon frère adoptif. Bien que je ne l'eusse pas vu depuis plus de deux ans, que j'ai passés dans le midi de l'Europe, je n'ai pas hésité une seconde à le reconnaître, et, prenant aussitôt ma lorgnette, je me suis assurée que c'était bien lui. J'ai appelé l'attention d'Ardalion Séménovitch sur sa présence ; il l'a regardé et reconnu pareillement. En entrant, Dmitri Fédorovitch s'est assis au bord de la galerie ; il a ôté son bonnet, posé son coude sur la balustrade et son menton dans sa main. Il était éclairé en plein par le lustre. Il n'a plus bougé jusqu'à la fin du concert. On aurait pu le prendre pour une statue, et, si je n'avais connu sa passion pour la musique, son immobilité m'aurait inquiétée. Mais je sais de longue date à quel point il s'absorbe dans la mélodie, et je n'ai vu dans son attitude rien d'étrange ni d'insolite. Aux entr'actes, tandis que tous sortaient et s'agitaient autour de lui, il est resté de même à sa place. Nous avions fini par rire, avec le prince Békounine, et nous avions parié une *discrétion*, lui qu'il bougerait, moi qu'il ne bougerait pas. Je l'ai gagnée. A minuit, le concert terminé, Dmitri Fédorovitch s'est levé et il est parti. Je ne l'ai pas retrouvé à la sortie, malgré le désir que j'en avais, et je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'à ce jour. Mon parrain (c'est ainsi que j'appelle M. Békounine) est tombé gravement malade le lendemain même, d'un refroidissement ; je l'ai soigné jusqu'à son rétablissement et ce n'est que par les journaux d'hier

que nous avons appris la situation de mon bien-aimé frère... Je suis accourue alors, vous dire la vérité...

« Le témoin s'arrête en proie à la plus vive émotion. A peine sa douce voix a-t-elle cessé de retentir, qu'un tumulte indescriptible éclate dans la salle. Les cris de : *Vive Térentieff! Hurrah! il est innocent! Hurrah! hurrah!* prédominent. En vain les huissiers, la Cour elle-même, réclament le silence. C'est un de ces moments d'émotion impossible à réprimer ; des larmes coulent de bien des yeux. On dirait qu'un poids est ôté de toutes ces poitrines en découvrant l'innocence de ce jeune homme. Chacun l'acclame ; lui, si fier jusqu'ici, se trouble, est prêt à défaillir. Il cache son visage dans ses mains.

« Au milieu de ce brouhaha général un huissier s'approche du président; il lui remet une lettre cachetée. Le magistrat déchire hâtivement l'enveloppe, il lit la lettre d'un coup d'œil. Aussitôt, avec un vif mouvement de surprise, il se lève de son siège. Le silence se fait comme par miracle. Le président prend la parole, d'une voix grave et émue.

« — Dmitri Fédorovitch, dit-il, relevez bien haut le front. Quand le témoignage de votre sœur ne serait pas venu vous disculper, nous n'en aurions pas moins découvert la vérité.

« — Écoutez tous, Messieurs, et plaignez avec nous le noble jeune homme qui a si injustement souffert!

« Puis il lit d'une voix forte :

« — Aux Juges de Dmitri Térentieff.

« Quand ce papier vous sera remis, je serai déjà loin. Je ne puis supporter plus longtemps les remords qui me déchirent. Dmitri Fédorovitch n'est pas coupable du malheur du dvornik ; c'est moi, Capiton Karlovitch Strotdmann, qui ai conçu et exécuté cette machination en entier.

« Il est inutile que je vous dise par quelle longue série de circonstances j'en étais venu à haïr mon camarade. Qu'il me suffise de confesser que je le haïssais avant même de le connaître, et pour la plus vile des raisons : je croyais avoir été frustré à cause de lui d'un héritage sur lequel j'avais compté toute ma vie.

« Comment une passion aussi basse que l'avarice me possédait-elle ainsi? Je n'en sais rien; mais, dès le premier moment, je l'ai haï et je le lui ai témoigné. Mes camarades vous diront si cela n'est pas la triste vérité.

« Dmitri Térentieff est franc et loyal; il s'est, dès l'abord, informé à moi de mes griefs. J'ai refusé de les lui dire. Je me suis enfoncé plus avant chaque jour dans mes sentiments haineux et vindicatifs. Je n'étais occupé qu'à inventer des motifs de lui en vouloir; j'ai passé des heures à me ronger le cœur, cherchant, dans le moindre de ses actes, un indice du mépris que je lui attribuais pour moi.

« Sa force et son adresse m'exaspéraient; j'aurais voulu le voir humilié, faible et sans défense. Heureux de le savoir pauvre, je souffrais de ce qu'il ne se laissait pas abattre par la mauvaise fortune; de ce qu'il était fier, respecté, — je dirai mieux, aimé de ses camarades, moi seul excepté.

« Je rougis de confesser jusqu'à quel excès je me suis laissé emporter par ma jalousie et ma haine... Cet aveu m'est trop pénible. Demandez à Térentieff ce qui a eu lieu sur la glace, à la fête du comte Brovsky... S'il me hait comme je le mérite, il vous le dira...

« Depuis longtemps je souffrais trop de son antipathie... je me l'exagérais sans doute; mais je n'en souffrais pas moins... Après cette fatale journée, j'ai essayé de me rapprocher de

lui. Je voulais espérer qu'il ignorait ma faute; il m'a repoussé. Certes je le méritais, et pourtant ce dernier coup m'a été trop sensible... Ce n'est point à moi à lui faire un reproche; mais peut-être, s'il eût été plus indulgent, aurais-je pu avouer franchement ma faute et me réhabiliter... Au lieu de cela, à partir de ce jour, j'ai ajouté l'hypocrisie aux autres noires passions qui m'étouffaient.

« Le haïssant mortellement, je le louais en toute occasion. Si, au milieu de mes louanges, je lisais dans son regard la surprise ou le dédain, je renchérissais encore sur elles, la rage dans le cœur. Je le soupçonnais de m'avoir trahi, d'avoir révélé ma faute à son inséparable, Serge Arcadiévitch Kratkine, et, bien que je me sois rendu compte depuis que je me trompais, cette pensée m'affolait.

« Ces deux-là, Dmitri et Serge, étaient universellement estimés dans le gymnase. Aussi les haïssais-je presque également.

« Il m'est dur d'avouer des sentiments si bas et si infâmes. Mais c'est la seule réparation en mon pouvoir. Je ne veux point céder aux conseils de la lâcheté ; j'irai jusqu'au bout.

« Il existait de longue date une querelle entre moi et le dvornik. Dès son entrée à Saint-Vladimir j'avais été à la tête de ses ennemis. Je connaissais les terreurs dont le malheureux était victime, terreurs causées par l'abus des liqueurs fortes. Après une dernière altercation (dont Térentieff fut témoin, à mon inexprimable fureur), je résolus de me venger de Gavruchka par une plaisanterie qui lui causerait, pensai-je, une alarme cruelle.

« Hélas ! quelles fatales conséquences elle devait avoir !...

« Le soir même où j'avais résolu d'agir, le hasard, ou plutôt la plus déshonorante indiscrétion, fit tomber entre mes mains le feuillet de musique de Térentieff. L'idée de lui faire supporter les conséquences de ma plaisanterie, si elles étaient désagréables, me vint soudain. Je pris le papier, ainsi qu'un cahier dans son pupitre. J'employai une heure ou deux chez moi à imiter les caractères de son écriture et je finis par écrire « *de son écriture* » la *Sentence de mort*.

« A dix heures et demie je sortis sans bruit de chez mon père, et, m'étant fait suivre de deux mauvais garnements des rues, que je jugeai propres à me servir d'acolytes, je me rendis au gymnase et je frappai chez le dvornik.

« Je m'étais enveloppé d'un grand manteau et déguisé au moyen d'un épais cache-nez. Sous mon manteau je portais une lanterne sourde.

« Éveillé en sursaut dans son premier sommeil, le dvor nik vint ouvrir effaré. Sans un mot, je dirigeai brusquement sur lui le rayon de ma lanterne; puis, disant d'une voix caverneuse : *Au nom de la loi,* j'entrai dans sa loge, avec les deux garçons.

« Le vieillard nous suivit peu rassuré. Je verrouillai la porte, et, sans montrer mon visage, je lui adressai un discours terrifiant. Je lui dis que les élèves du gymnase Saint-Vladimir, fatigués de ses crimes, avaient décidé sa mort. Je lui lus la sentence; et, tandis qu'il m'écoutait, tremblant et affolé d'épouvante, je fis un signe à mes aides.

« Ils le saisirent aux deux coudes et le forcèrent à s'agenouiller devant la table. On lui banda les yeux. Il restait immobile comme un bœuf à l'abattoir, et, un moment, l'horreur

de mon acte m'apparut. Mais je repoussai cette pensée et disant d'une voix sombre :

« Gavruchka ! recommande ton âme à Dieu, car ta der-
« nière heure est arrivée... »

« Je laissai tomber sur sa nuque une serviette tordue et mouillée, dont j'avais préalablement exprimé l'eau.

« Dix minutes se passèrent dans un profond silence. Au moment où la serviette mouillée avait touché son cou, le vieillard avait exhalé un soupir si profond et si lugubre que j'en étais resté frissonnant, les cheveux hérissés.

« Mais je finis par secouer cette impression, et, avec un bruyant éclat de rire, auquel fit écho celui de mes complices, j'arrachai le mouchoir de ses yeux...

« Quelle ne fut pas notre épouvante de voir le malheureux rester sans mouvement et comme inanimé[1]. Ce fut en vain que nous essayâmes de lui faire reprendre connaissance ; nous le crûmes frappé à mort, et cette idée nous remplit d'une terreur folle. Après un quart d'heure de soins inutiles et d'âpre discussion, nous prîmes le parti de nous enfuir.

« Mes compagnons ignoraient mon nom et n'avaient pas vu mon visage. Je leur avais donné une impériale d'or à chacun en leur promettant une « bonne farce ». Ils n'avaient eu, en m'accompagnant, d'autre but que celui de s'amuser. Aussi leur effarement était-il au comble. Ils voulaient aller tout confesser ; à force de menaces je leur fis jurer le secret.

« Nous sortîmes en silence, atterrés du coup imprévu qui nous frappait. Je me séparai de mes deux complices de hasard au coin d'une rue sombre ; je rentrai chez moi sans être aperçu.

1. *Historique.*

« Ce fut alors seulement que je reconnus que le papier devait être resté chez le dvornik. Au milieu de mon affolement une idée exécrable s'empara de moi. Si on reconnaissait l'écriture de Térentieff sur ce papier, j'étais sauvé ! on lui attribuerait mon crime ! « C'est de sa main qu'est sortie la sen-« tence, il est naturel que sa main l'ait mise à exécution, » dirait-on.

« On sait le reste, et comment je donnai suite à ce coupable et lâche projet...

« Mais ce qu'on ignore, c'est ce que j'ai éprouvé pendant ces quarante jours de détention de mon camarade !... Depuis que j'ai rencontré ton regard pendant ma déposition chez le directeur, Dmitri ; depuis que j'y ai lu ce mépris que je mérite si bien, que j'ai compris que tu pénétrais mon infamie, et que ta générosité seule t'empêchait de m'accabler, une épée a pénétré dans mon âme. Tu as dû souffrir, certes, en ta prison, tu as été couvert d'une honte imméritée, soupçonné de tous, maltraité peut-être ; mais si tu savais ce qu'on souffre lorsqu'on est coupable, tu me pardonnerais... J'ai été si malheureux que je me suis presque pardonné moi-même...

« Vingt fois pendant ces jours horribles j'ai été sur le point d'aller me jeter aux pieds du directeur, de lui tout avouer... Une ignoble honte m'a retenu... Oh ! les cruelles nuits que j'ai passées à me tordre, à gémir sous la brûlure de ma lâcheté... Que n'aurais-je pas donné pendant ces heures mortelles pour avoir le droit de lever la tête comme toi !... Et quand j'entendais tes amis, Serge, Grichine, Platon, ce pauvre Porphyre, cent autres, proclamer leur foi en toi, il me semblait qu'on me flagellait d'un fer rouge...

« Les jours s'écoulaient, — un dernier incident, puéril,

est venu me vaincre... J'ai vu ton chien, décharné, à demi mort, t'attendre en pleurant sur le seuil de ta prison... Une bête brute elle-même m'enseignait la fidélité, me montrait le chemin à suivre...

« J'ai eu trop honte, enfin ! Je me suis vu tel que j'ai été toute ma vie. J'ai compris ma bassesse, la noirceur, toute l'horreur de mes sentiments.

« Je te demande ici publiquement pardon. Je te sais trop généreux pour me refuser l'aumône de ta pitié.

« Mon père signe cette lettre avec moi ; — à mon instante prière il veut bien se charger de la faire parvenir à son heure. — Je pars. Peut-être, sur quelque champ de bataille lointain, le ciel m'accordera-t-il l'occasion de laver mon honneur.

Signé : CAPITON KARLOVITCH STROTDMANN. »

VU :

KARL STROTDMANN	PETER SMALT
propriétaire	serviteur
LA PÉTROVKA, MOSCOU.	chez KARL STROTDMANN.

« La lecture de cette longue lettre produit une profonde sensation dans l'assistance. Lorsque ensuite le vénérable président acquitte solennellement Térentieff de toute participation au crime, la salle entière éclate en applaudissements.

« Le président ajoute quelques paroles éloquentes sur la stupide folie de ces *plaisanteries* qui peuvent mener à de si cuisants remords. La peine de Strotdmann a été terrible ; mais combien son action était lâche et odieuse ! Qu'il serve d'exemple à la jeunesse qui l'écoute.

« Térentieff, trop ému pour parler, est resté immobile pendant cette lecture, la figure cachée dans ses mains.

« Quand le président lui adresse ses félicitations, le jeune homme est acclamé de nouveau. C'est une véritable ovation, et c'est en triomphe qu'il sort, entouré de ses amis. Il quitte le Palais de justice entre sa sœur adoptive et son illustre ami, maître Népomuk Raabzinsky.

« En notre nom, au nom de la presse de notre ville, nous félicitons sincèrement Dmitri Fédorovitch Térentieff du courage avec lequel il a supporté une si dure épreuve, et de l'heureuse issue de son procès. »

CHAPITRE XX

HUIT ANS APRÈS

Hier, tandis que j'étais seul, je me suis mis à la recherche de certaine fugue du vieux « papa Bach »[1], égarée depuis longtemps, et que Sacha m'accuse, — bien à tort, je le jure, — d'avoir imitée de près dans une page que je viens d'écrire. Voulant la confondre, j'ai commencé à fouiller dans un amas poudreux de paperasses et je suis tombé par hasard sur ces mémoires oubliés, écrits dans des circonstances si pénibles pour moi...

Avec quelle vivacité ils m'ont reporté aux jours écoulés ! Je me suis revu tel que j'étais alors ; j'ai revécu par le souvenir chacun de ces moments. Ai-je été assez misérable dans cette noire et vieille prison de Moscou ! Comme ses murs me semblaient suer l'iniquité et l'oppression !... L'injustice révolte à seize ans ; on voudrait l'extirper de la terre entière. On souffre pour tous ceux qui souffrent ici-bas. Mais, quand on est soi-même victime, méconnu de tous, à quel

1 Nom que l'on donne familièrement au célèbre compositeur Sébastien Bach.

degré d'exaltation n'arrive-ton pas! Je me le rappelle, je considérais mes juges, mes geôliers, le monde entier comme autant de monstres. L'idée que mon innocence n'était pas reconnue sur ma simple affirmation me faisait bondir de rage. Il me semblait que jusqu'au moment où ma culpabilité serait prouvée aux yeux de tous, on devait me donner le bénéfice du doute, et j'étais indigné d'être traité en criminel alors que j'étais sûr de n'être pas coupable...

Sacha m'a trouvé plongé dans cette lecture. Elle a lu ces cahiers avec moi, et quand elle les a eu finis :

« L'histoire n'est pas complète, mon Dmitri, m'a-t-elle dit. Laisse là tes instruments de musique. Je ne te permets plus d'y toucher avant que tu aies terminé ce récit de notre vie. Allons, voilà ta bonne plume, un cahier de papier, et le grand fauteuil de notre père qui te tend les bras. A l'ouvrage! à l'ouvrage! tu n'en as pas bien long à dire... mais, jusqu'à ce que tu aies achevé ta tâche, je ferme l'orgue et j'enferme le violon... Vois!... »

Et elle a tourné les clefs dans leur serrure. J'obéis toujours à Sacha, et, du reste, j'aurai du plaisir aussi à rattacher la trame abandonnée de ce récit. — C'est donc pour elle que je le reprends.

Je quittai le Palais de justice comme en rêve, entouré de mes chers amis, appuyé au bras de mon vieux maître. Tant d'émotions m'avaient brisé, et jamais, dans ma courte vie, je ne m'étais senti si fier, si heureux et si navré à la fois. Au premier moment je n'avais, pour ainsi dire, éprouvé aucun étonnement à voir paraître Sacha à l'audience; quoi de plus naturel et de plus simple en effet que ce fût à son interven-

tion que je dusse la réhabilitation de mon honneur? Puis la lettre du malheureux Capiton m'avait replongé dans ma douleur. Le reproche qu'il m'adressait, d'avoir durement repoussé ses avances, me perça le cœur. Oh! combien j'aurais désiré alors lui avoir pardonné franchement, ne m'être pas fait un rempart pharisaïque de ce que je croyais ma vertu... Si je m'étais montré plus oublieux de mes griefs, moins rancunier, plus indulgent, tout cela sans doute ne serait pas arrivé. Le pauvre dvornik était hors de danger, il est vrai; mais sa guérison serait longue à venir, suivant la prévision du médecin. Ayant à peu près perdu la mémoire, il n'était plus que dvornik honoraire. On lui avait donné un logement dans l'intérieur du gymnase, et un autre vieux soldat avait pris possession de la loge, où Gavruchka venait parfois lui chercher querelle, comme aux élèves auparavant.

Quant à Capiton, si je ne l'avais pas tenu obstinément à distance, il se serait sans doute amendé; il n'aurait pas imaginé sa perfide et funeste plaisanterie, et, au lieu d'être réduit, par suite, à s'exiler, il serait devenu un membre heureux et honoré de notre petit monde. Serge le sentait bien comme moi, et il me le confia par la suite. Ce passage de la lettre de notre condisciple l'avait frappé de tristesse, lui aussi. Il ne pouvait se pardonner sa dureté pour Strotdmann...

Je pensai à mon père, lui si bon, si bienveillant, si véritablement humain; je me dis qu'à ma place il aurait agi bien différemment.

Et cependant une joie immense m'inondait. Ma chère Sacha! c'est à elle que je devais l'honneur... Que dire de ce que je ressentis lorsqu'elle apparut au milieu de ce cauchemar du procès et que sa voix pure s'éleva dans le grand silence

pour porter son témoignage en faveur de son frère! Je la revois toujours ainsi; un rayon de soleil pénétrait dans la salle et nimbait sa tête charmante d'une auréole d'or. Elle était si jeune et si grave, si sincère en parlant qu'elle imposait le respect à tous, et, pour moi, il me semblait voir en elle mon ange gardien...

Je pris alors une résolution envers moi-même. Ce ne serait plus l'ambition ni l'amour-propre qui me pousserait! Si je devais aspirer désormais à devenir un homme distingué, ce serait pour me rendre digne de Sacha, chère âme bien-aimée...

Je me retrouvai dans la rue avec elle et Ardalion Séménovitch qui l'avait accompagnée, quoique à peine remis. Ai-je besoin de dire que mon fidèle Porphyre, immuable dans le triomphe comme dans l'infortune, nous suivait aussi?...

J'avoue que l'idée de me représenter devant M[me] Lebanoff ne me souriait guère. Aussi ma satisfaction fut grande lorsque nous arrivâmes au boulevard Tverskoï et que Sacha m'apprit qu'elle était à Moscou sans la princesse! Je me sentis le cœur plus léger et je la suivis tout joyeux dans un salon du rez-de-chaussée dont tous les meubles étaient recouverts de housses. Au lieu des grands laquais insolents, ce fut une femme de charge aux cheveux gris qui nous fit entrer, et j'approuvai fort ce changement de personnel.

« Sacha, ma colombe, dit M. Békounine, je vous laisse avec vos jeunes amis. Vous savez combien je suis occupé en ce moment; vous leur direz les raisons qui ont décidé notre séjour à Moscou. Au revoir, jeunes gens! Nous déjeunerons ensemble tout à l'heure, et nous boirons un verre de champagne en l'honneur de Dmitri Fédorovitch. »

Le vieux gentilhomme nous quitta, et nous nous instal-

lâmes confortablement autour du grand feu de bois qui brûlait dans la cheminée découverte. Mon bon Crac, qui m'avait rejoint, bien entendu, s'allongea à mes pieds avec un soupir de bien-être, et nous fûmes tous prêts à écouter.

« Mais c'est vrai, Mitia! tu ne sais rien! s'écria Sacha. Eh bien! Mme Lebanoff est remariée; elle ne reviendra plus jamais, non, jamais, en Russie, et c'est pour s'occuper de la vente de ses biens qu'Ardalion Séménovitch est ici...

— Mme Lebanoff remariée! m'écriai-je. Mais alors, toi, Sacha?...

— Moi?... je redeviens ce que j'étais... la Sacha d'autrefois... qui n'a guère d'autre ami que Dmitri...

— Explique-toi, je t'en prie, » dis-je, à la fois consterné et joyeux.

Porphyre ouvrait les yeux tant qu'il pouvait.

« Voici ce qui a eu lieu, reprit Sacha. Il y a un an environ, nous étions à Florence pour y passer l'hiver. Une forte grippe me retint pendant une quinzaine de jours enfermée dans ma chambre, et, lorsque enfin je descendis pour dîner avec Ardalion Séménovitch et ma marraine (tu sais qu'elle aimait que je lui donnasse ce nom), je la trouvai en compagnie d'un personnage que je ne connaissais pas et qui me déplut à première vue.

« C'était un individu d'une trentaine d'années, je crois, assez grand et très brun, portant plus de bijoux qu'aucun homme que j'aie jamais rencontré. Il causait gaiement avec Daria Alexandrovna. Mais, quand j'entrai, son regard devint très dur, bien qu'il continuât de sourire. Même je crus voir une certaine affectation dans la manière dont il montrait ses dents, blanches et rangées comme des perles.

« — N'ouvrez pas de si grands yeux, cher comte, ce n'est que ma petite Sacha, ma fille dont je vous ai parlé si souvent, dit la princesse.

« — Votre fille... Oh! mais non! je proteste, chère princesse... ce teint, ces yeux... rien en cette jeune personne ne rappelle l'exquise étoile du Nord qui est venue illuminer de ses rayons notre ciel méridional...

« — Allons donc! fit la princesse. Sacha, viens ici, mignonne. Voici le comte Ottavio Luzzi-Ferrati, un de mes bons amis... Eh bien! on ne se tend pas tout de suite la main?... Sachez l'un et l'autre que j'entends *absolument* qu'on soit en bons termes...

« Je tendis la main au comte, d'assez mauvaise grâce, je le crains, et il fit le geste de l'effleurer de ses lèvres à la mode italienne; mais je la retirai brusquement.

« — La *signorina* est un peu sauvage! dit-il avec un rire que je trouvai trop bruyant, mais *basta!* cela ne fait rien... tout ce qui vous touche m'est cher, *car' amica*... »

« Le comte Luzzi-Ferrati me déplut si fort en ce moment que je lui tournai le dos, et, prenant un livre, j'allai m'installer dans le second salon qui n'était séparé de l'autre que par des portières; mais je ne sais pourquoi il me fut impossible de fixer mon attention sur ma lecture. La voix du comte Ottavio — pourtant si bien timbrée, au dire des belles dames florentines — me causait une sorte d'impatience nerveuse que je ne pouvais réprimer.

« — Je lui trouve l'air un peu... triste... ou, plus exactement, *maussade!* disait le comte à demi-voix... Oui, maussade est bien le mot. Pourtant, quand une jeune fille n'est pas jolie et qu'elle est élevée par charité, elle devrait savoir

XX



JE TENDIS LA MAIN AU COMTE, D'ASSEZ MAUVAISE GRACE.

se faire bien venir par un air de bonne humeur... A quoi la destinez-vous, pauvre enfant?

« — Je ne sais ce que vous voulez dire, comte, dit Mme Lebanoff d'un ton sec. Du reste, vous m'étonnez en jugeant Sacha de la sorte. On la trouve généralement charmante...

« (Je répète juste ce qu'ils disaient, comprends-tu, Mitia, interrompit Sacha en riant.)

— Oui, oui, va toujours! » criai-je, et, Porphyre signifiant par un grognement qu'il était de mon avis, Sacha reprit :

« — Comment n'être pas aveugle pour tout autre que vous, *stella del Settentrione!* » s'écria le comte d'un ton sentimental. Et il s'ingénia à louer les cheveux d'or, les yeux « d'algue marine » de son étoile du Nord; il ne fut plus question de moi.

« Certes, je ne l'ignore pas, j'ai été élevée *par charité,* par notre père et toi, Dmitri, d'abord, et ensuite par la princesse. Mais, quand j'entendis cet inconnu le dire ainsi insolemment, je tressaillis d'indignation et de rage. Tu sais par expérience que je n'ai jamais été des plus douces... Il n'y a rien de l'agneau en moi... mes tempes battaient à se rompre, j'étouffais. Je sortis du salon par une autre porte, je montai en courant dans ma chambre et je me mis à pleurer amèrement. Oh! comme je me sentais humiliée et malheureuse!... et ce n'était pas uniquement pour moi; je devinais ce qui allait arriver, je le *voyais* pour ainsi dire, et j'étais sûre que cet homme n'était pas digne de ma chère marraine...

« Au moment du dîner, je fis dire par la femme de chambre que j'avais trop mal à la tête pour rien prendre, ce qui était la vérité, et je restai dans ma chambre.

« Bientôt on vint gratter à ma porte. C'était mon bon Ardalion Seménovitch qui demandait de mes nouvelles. Il vit sans doute en entrant que j'avais pleuré, car il se mit à passer sa main sur mes cheveux en disant si doucement : « Pauvre petite !... pauvre petite !... » que mes larmes recommencèrent à couler de plus belle.

« Il poussa un profond soupir et s'assit auprès du feu sans rien dire. Nous passâmes toute la soirée ensemble, silencieux et bien tristes. J'avais la conviction que la même cause nous avait peinés.

« Comme je l'avais pressenti, quelque chose se préparait. Le comte Ottavio était devenu de la maison; toujours là, toujours prévenant, toujours louant la princesse, lui récitant cent madrigaux, des vers, des impromptus « *faits à loisir* », me semblait-il. Je ne pouvais m'habituer à lui, ni surmonter l'aversion qu'il m'inspirait, ni éviter de le rencontrer.

« Daria Alexandrovna avait bien remarqué à quel point il me déplaisait, et d'abord elle essaya, en me raillant gaiement, en me raisonnant, de me faire changer d'avis au sujet du comte Ottavio; mais elle reconnut vite que c'était peine perdue. J'eus alors le chagrin de la voir se refroidir à mon égard, me considérer d'un autre œil, être tous les jours plus frappée de mes défauts, si nombreux, hélas!... Je devins très malheureuse, et d'autant plus que, dans l'altération des manières de Daria Alexandrovna envers moi, je démêlais clairement l'influence du comte...

« Tout était bien changé. La princesse, autrefois si indulgente, était à présent sévère ; elle me réprimandait sèchement pour la moindre des choses, me renvoyait auprès de mon institutrice au lieu de me garder avec elle

comme nous en avions l'habitude... J'en venais à croire qu'elle ne m'aimait plus... et moi je me renfermais dans mon chagrin et je la peinais de plus en plus par ma contenance triste et revêche...

« C'est surtout en présence du comte que je me montrais à mon désavantage. Lui, il était prodigue de démonstrations amicales à mon égard ; mais en même temps il m'accablait d'insinuations blessantes. Sans cesse il me remémorait les *bontés*, les *charités* de la princesse, et, en me parlant d'elle, il ne la nommait que « *votre bienfaitrice* », ayant l'air de sous-entendre que j'étais l'ingratitude en personne...

« Comme si j'avais besoin que cet étranger m'apprît ce que je devais à ma marraine !... Quand il s'exprimait ainsi, il me semblait que je me changeais en glace, en dedans. Pour rien au monde, en ces moments-là, je n'eusse témoigné la moindre affection à la princesse. Et je l'aimais pourtant du fond du cœur...

« Enfin, un soir, elle m'appela dans sa chambre.

« — J'ai à te parler, Sacha, me dit-elle. Je vais me marier. Tu te doutes bien avec qui ; j'épouse le comte Luzzi-Ferrati...

« Je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots ; je me jetai passionnément dans ses bras en m'écriant :

« — Oh ! non ! non ! marraine ! je vous en prie... il est mauvais... il n'est pas franc... il ne vous aime pas, j'en suis sûre...

« — Ton attitude me peine plus que je ne puis dire ! dit la princesse en me repoussant. Il m'est affreux de te voir t'abandonner à de pareils sentiments d'indigne jalousie... Cela me confirme dans mon intention... Il faut nous séparer, Sacha,

pour un temps du moins... Ottavio croit que le climat de la Russie me serait nuisible, et il m'engage à vendre toutes mes propriétés là-bas pour nous installer définitivement en Italie. C'est ce que j'ai résolu de faire. Ardalion Séménovitch veut bien se charger du règlement de mes affaires en Russie. Tu l'accompagneras, et j'espère que, lorsque tu reviendras, tu auras changé; tes sentiments seront meilleurs... Tu sais que je ne puis pas t'adopter avant ta vingt et unième année, et que je ne le pourrai alors qu'avec le consentement du comte Luzzi-Ferrati... Songe bien à cela, mon enfant, et tâche de surmonter l'injuste prévention...

« — Daria Alexandrovna! interrompis-je impétueusement, de vous je pouvais tout accepter, tout recevoir!... Mais tout est changé à partir de ce moment... Grâce à vous, j'ai reçu une éducation qui me suffira amplement à gagner ma vie... Mais c'est bien de moi qu'il s'agit!... C'est de vous que je m'inquiète! Qu'allez-vous devenir, ma chère, chère marraine, au pouvoir de cet homme! Oh! je vous en supplie, renoncez à ce mariage qui me fait horreur!... Je le vois, je le sens, le comte Luzzi-Ferrati vous trompe... ce n'est pas vous qu'il aime... ce n'est que votre fortune! Dites-lui que vous êtes ruinée et vous verrez...

« — Malheureuse enfant!... tais-toi! tu me déchires le cœur... D'où peuvent te venir de pareilles idées?... s'écria la princesse en pleurant aussi.

« —Oh! je ne sais pas... Mais c'est vrai! je le sens, croyez-moi, chère marraine!... »

« La princesse m'embrassa tendrement et essuya ses yeux après être restée un moment rêveuse.

« — J'ai donné ma parole, ma Sacha, me dit-elle simple-

ment. Ne revenons plus sur le passé. Crois-moi, tu te trompes ; le comte est un homme d'honneur, et c'est avec confiance que je deviens sa femme... »

« Que pouvais-je lui dire ? A partir de ce jour, la princesse redevint pour moi ce qu'elle avait été autrefois. Mais il fut décidé que nous partirions sans délai. L'installation des nouveaux mariés dans le palais délabré des Luzzi-Ferrati nécessitait, paraît-il, des sommes considérables, et M. Békounine fut chargé de les recueillir sans retard.

« Nous sommes donc venus à Moscou. Le mariage a eu lieu depuis notre départ, et moi j'ai pris la résolution de passer mes examens et de m'installer ici pour y vivre en donnant des leçons. Mon pauvre Ardalion Séménovitch ne veut pas retourner non plus chez la princesse. Il vivra avec moi de sa petite rente, et nous allons quitter cette maison qui est déjà vendue, du reste, pour habiter quelque modeste petite izba des faubourgs... Nous serons encore heureux, va, mon Mitia... »

Sacha s'essuyait les yeux en achevant son récit, et moi je ne pouvais dissimuler ma joie de retrouver mon amie aussi simple, aussi affectueuse qu'aux jours de notre enfance... Quelle vie de travail et d'affection nous allions tous mener !... Porphyre en avait l'eau à la bouche d'avance, et Sacha était contente aussi, malgré ses appréhensions pour la pauvre princesse.

Un mois ne s'était pas écoulé que le vieux velmoje et sa pupille étaient installés dans une gentille izba, située juste au dehors de la ville, toute petite, simple et proprette comme un nid d'oiseau.

Sacha, très instruite comme toutes les jeunes filles russes,

avait déjà deux ou trois jeunes élèves, et, le soir, notre travail fini, avec quelle joie nous courions passer quelques heures auprès d'eux ! On pouvait le penser, les heureux jours d'autrefois étaient revenus...

CHAPITRE XXI

MA SYMPHONIE

Je n'insisterai pas sur ma rentrée au gymnase. Ce fut un véritable triomphe. Maîtres et élèves s'empressaient autour de moi, me prodiguant les témoignages de sympathie et d'amitié.

J'eus peine à croire qu'une foule de gens (tous ceux qui me parlaient, entre autres) n'avaient cessé d'être intimement convaincus que Capiton, et non pas moi, était le vrai coupable. Je me suis toujours demandé, en ce cas, pourquoi ils n'avaient rien dit et si sa lettre au contraire n'avait pas été pour beaucoup dans leur conviction.

Il s'agissait maintenant de préparer sérieusement l'examen de sortie. J'avais profité des longues heures de mon emprisonnement pour repasser dans ma mémoire à peu près tout ce que je savais. J'eus même la satisfaction de constater que ce temps d'arrêt forcé, loin de me nuire, avait, pour ainsi dire, rafraîchi mes facultés et m'avait rendu la compréhension plus facile. Je n'en souhaite cependant de pareil à personne, car j'ai enduré là des heures cruellement mélancoliques et

telles qu'il n'arrive guère à un garçon de mon âge d'avoir à en subir.

Près de six mois s'écoulèrent. Nous allions à peu près chaque jour, Porphyre et moi, aux « Bouleaux », comme on appelait le groupe de petites maisons du faubourg où habitaient M. Békounine et ma chère Sacha. C'était presque la campagne. La route était plantée de magnifiques bouleaux. Un arbre vénérable de cette espèce ombrageait le jardinet derrière la maison ; cette toute petite izba était charmante de soin et de fraîcheur. Sacha s'y épanouissait comme une fleur, et le vieux velmoje, déjà bien âgé quand nous l'avions connu, achevait doucement de vieillir, entouré des soins et de l'affection filiale de mon amie. Ils avaient pour les servir la femme à cheveux gris que j'avais vue à Tverskoï, et qui était la meilleure et la plus fidèle servante qu'on pût souhaiter.

Mon vieux maître lui-même avait subi le charme de ma chère Sacha. Je l'avais entraîné aux Bouleaux un soir, et, bien qu'il grommelât horriblement contre le chemin, il ne tarda pas à y revenir de son plein gré ; bientôt ce fut une habitude. Sacha promettait d'avoir une voix délicieuse, et maître Népomuk, tout en criant contre les amateurs, se plaisait à cultiver cette voix si remarquable. Il lui faisait chanter une musique large et sévère qui convenait admirablement à ce timbre si pur et il lui défendait les ornements et les fioritures modernes, italiens surtout. Comme le goût de Sacha s'accordait avec celui du vieux maëstro, du reste, ils n'avaient pas de querelles à ce sujet.

Ardalion Séménovitch, qui était lui-même mélomane et jouait fort joliment du violoncelle, avait fait très bon accueil

au musicien. Ils n'avaient pas été longs à se prendre l'un pour l'autre d'une vive amitié, et leur partie d'échecs du soir devint, en quelque sorte, une institution.

Pendant qu'ils jouaient en silence auprès du poêle, les jeunes gens, réunis autour de la table centrale, piochaient ferme le programme de l'examen. Sacha le préparait aussi, mais avec combien plus de facilité que moi, grand Dieu ! Mme Lebanoff, très instruite, ce qui n'est pas rare chez les dames russes, avait donné à mon amie une éducation véritablement masculine, et, comme autrefois, la méchante se riait de mes difficultés. Elle apprenait en se jouant ; elle me paraissait tout comprendre avec une promptitude miraculeuse.

« Vous verrez que je serai un véritable *poteau*[1] *!* m'écriai-je avec désespoir pour la centième fois, un soir que nous travaillions, Porphyre, elle et moi, sous la lampe.

— Allons donc ! fit Sacha en riant. Il ne faut pas te laisser aller à ce découragement, Mitia ! Voyons ! dis-toi que tu es décidé, *résolu* à avoir 5 pour chaque matière...[2]

— Oh ! peux-tu te moquer de moi à ce point !...

— Mais attends donc ! Tu es bien résolu à obtenir 5, tu arriveras probablement à 2 ou 3. Tandis que, si tu t'abandonnes d'avance à la mélancolie, je ne réponds plus de rien.

— C'est facile à dire pour ceux qui travaillent sans peine, dis-je avec amertume. Mais quand on se sent stupide, ça n'est pas drôle, va !... »

Elle ne fit que rire. Quant à Porphyre, rien, quand il étu-

1. On appelle *poteau* ou *favori* le candidat qui reste absolument muet à l'examen.

2. 5 est la note la plus élevée en Russie.

diait, ne le tirait de son absorption ; un canon aurait éclaté à son oreille sans le troubler, et, avec de lugubres soupirs, je me remis à l'ouvrage.

J'avais présenté Serge chez mes amis, où il avait plu tout de suite. Ses parents étant venus peu après faire visite aux Bouleaux, nous fûmes bientôt intimes les uns chez les autres. Serge et Sacha étaient devenus promptement bons amis, à ma grande satisfaction, et M. et Mme Kratkine ne tarissaient pas en éloges sur mon amie.

Cependant le motif final de ma symphonie m'était venu, si lucide, pendant la dernière nuit de mon emprisonnement, que je n'eus plus qu'à l'écrire. Elle était achevée, complète maintenant, et je résolus enfin, non sans crainte, de la soumettre à mon vieux professeur.

Entrant un jour chez lui tout tremblant, je déposai mon manuscrit sur le pupitre du grand piano.

« Maître, lui dis-je en m'efforçant de raffermir ma voix, voudriez-vous lire cette partition et m'en donner votre avis?

— Hum!... » fit maître Népomuk avec un formidable grondement au fond de sa large poitrine.

Il s'assit cependant devant son piano et fixa un regard perçant comme une vrille sur la page que j'avais ouverte devant lui.

« D'où as-tu tiré cela? fit-il subitement après l'avoir parcourue des yeux.

— C'est... c'est un ami qui l'a écrite et qui désire savoir votre opinion, » balbutiai-je, espérant détourner ses soupçons par cette naïve fraude, car tout mon courage m'avait abandonné soudain, et je tremblais devant lui comme un petit garçon.

XXI



« C'EST DE TOI? » ME DIT-IL.

Après un second *hum!* plus sonore et plus prolongé, mon maître posa ses longs doigts secs sur le clavier et attaqua la symphonie.

Comment décrire les sensations enivrantes qui m'envahirent en entendant, sous ces mains illustres, la mélodie que j'avais créée s'épandre et s'étaler à flots éblouissants!... Pour la première fois je fus sûr de moi. Oui, cela était beau, c'était grand, c'était vrai. Ces accords puissants venaient du cœur même de la nature; cette mélodie aérienne et sauvage à la fois était bien ce que j'avais rêvé. Le souffle des steppes, la liberté, la jeunesse, l'élan vers l'infini, passèrent comme une vision devant moi, tandis que le vieux maître, ardemment penché sur la partition, la déchiffrait avec une passion, un enthousiasme, un transport égal au mien. Il lut le cahier d'un trait. Quand il eut fini, il revint à la première page et y chercha le nom de l'auteur. Je l'avais omis à dessein.

Alors il tourna vers moi son regard d'aigle. J'étais debout à ses côtés, pâlissant et rougissant tour à tour.

« C'est de toi? me dit-il gravement.

— Oui, répondis-je d'une voix étouffée. Je n'ai pu m'empêcher de l'écrire... tout cela faisait éclater mes tempes... et, depuis que vous l'avez joué, il me semble que c'est beau, » ajoutai-je en relevant la tête.

Maître Népomuk se dressa avec agitation. Il fit plusieurs fois le tour de la chambre, puis, fondant soudain sur moi, il m'enveloppa de ses grands bras et me serra sur sa poitrine à m'étouffer. Ses nobles traits, ainsi que ses yeux creux, étaient humides de larmes. Il posa sa main sur ma tête :

« Remercie le ciel, mon enfant, me dit-il d'une voix tremblante, tu as reçu de lui l'étincelle sacrée... Tu as le

génie, Dmitri!... Malheur à toi si jamais tu t'en sers pour un usage bas ou mondain!... Souffre, s'il le faut, gémis ici-bas dans les entraves de la pauvreté, de la misère même... mais garde intact en toi le feu immortel... Gloire au génie humain! continua-t-il avec exaltation. Par lui l'homme est l'égal des purs esprits... et ta place est marquée parmi cette élite... Je suis fier de toi, Dmitri... je rends grâce au Créateur qui a permis que ce vieillard inutile formât un nouveau prince pour l'art. Je n'aurai pas vécu en vain; on dira de moi : « Il fut « le maître de Térentieff!... »

A ces paroles mon émotion déborda de mon cœur. Je le suppliai de m'épargner. L'idée qu'il pût me mettre au-dessus de lui me causait une souffrance telle que je parlai de détruire ma partition. Il m'imposa violemment silence.

« Tais-toi! me dit-il orgueilleusement. On ne dira jamais de moi que je me suis aveuglé sur le talent d'autrui. Tu as du génie; ce n'est pas ta faute, pas plus que si tu étais né sourd ou idiot. Viens ici, voici une page que je ne comprends pas... »

Nous nous remîmes à la lecture de mon œuvre. Maître Népomuk me la fit expliquer ligne par ligne, page par page. Oh! quelle joie de parler enfin à cœur ouvert, de communier librement avec cet esprit large et fort! Je lui exposai toutes mes idées. Des choses le choquaient dans ma musique; il s'insurgeait contre elles, trouvait dans l'œuvre des maîtres cent raisons pour les blâmer; mais, comme il revenait lorsque je lui faisais comprendre ma conception!... Je voulus, sur une objection, corriger une ligne. Il m'arrêta.

« Si tu y touches, je ne te reparle de ma vie! cria-t-il d'une voix de tonnerre. Telle tu l'as conçue, telle elle doit

vivre, ou du moins n'être corrigée que par toi et sur ton sentiment propre. Cette musique, rappelle-le-toi, n'est ni de Raabzinsky ni de nul autre; elle est de Térentieff, et tu dois être prêt à la soutenir envers et contre tous, si tu l'as écrite telle qu'elle est en ton âme et conscience... »

C'est, en effet, ainsi qu'il avait toujours agi lui-même, cher et noble artiste !

« Méchant galopin ! me dit-il plus tard en grommelant, as-tu gardé longtemps ton secret! Tu te défiais donc de ton vieux maître?... Tu craignais sans doute qu'il te forçât à écrire des choses « vieux jeu », rococo, hein, monsieur le jeune homme?

— J'avais peur de moi-même plutôt; peur que ce ne fût pas réussi.

— Grande bête ! fit-il avec un feint mépris. Tu n'as donc ni cœur ni oreille ? Écoute-moi un peu ceci... »

Et il me jouait des pages de ma symphonie. Que j'étais heureux de l'écouter! aucun éloge ne m'a jamais touché comme ceux de mon vieux maître, si âpre et si franc.

« Tu vas me donner ce chiffon-là, me dit-il dès le lendemain en s'emparant de mon cahier; et de ce pas moi je le porte chez X*** (un fameux directeur de concerts)... Je ne suis pas encore si méprisé que quelques portes ne s'ouvrent devant moi; tu es jeune, d'ailleurs, c'est une chance en ta faveur. Peut-être arriveras-tu du premier coup au succès; tu ne seras pas comme moi, pauvre vieux hibou, qui ai pâti quarante ans avant que mon talent fût reconnu, même de loin. — Vois-tu, enfant, quand la gloire vous arrive si tard, elle ne sert plus à rien qu'à vous rendre plus amer et plus fou... Tu as eu raison de ne pas choisir le rôle de

pitre et d'histrion, devant les ânes bâtés du grand monde! Oui, certes, tu as pris la meilleure part. Écris tes chefs-d'œuvre et laisse à d'autres le soin de racler leur violon devant la foule imbécile... Qu'ils ne connaissent de toi que ton nom, tu n'en seras que plus heureux et plus fier... »

Il sortit, emportant mon manuscrit. Je souffrais lorsqu'un mot de lui me révélait la peine profonde qui saignait au fond de son cœur. Le pauvre et vaillant artiste ne pouvait se pardonner d'avoir désiré les applaudissements de la foule indifférente, et la gloire tardive du compositeur ne pouvait guérir la blessure faite à l'orgueil de l'homme...

Maître Népomuk revint indigné. Le directeur avait jeté les yeux sur ma partition. Il l'avait déclarée « originale », mais en refusant absolument de se charger de la faire entendre: « On avait déjà trop de cette musique, c'était trop savant, trop long, trop *russe*... Ah! cher maître, s'il s'agissait seulement d'un ballet, d'une opérette même... » Mon maître avait failli le souffleter. Il courut furieux chez tous les grands éditeurs de la ville. L'un après l'autre ils refusèrent d'imprimer ma musique à leurs frais. Maître Raabzinsky l'expédia à Pétersbourg. Elle nous revint au bout de plusieurs mois sans plus de résultat.

Je ne m'inquiétais pas pour ma part, à peine ma symphonie terminée, un autre motif s'était emparé de mon imagination, et je n'attendais que d'avoir passé l'examen pour m'y mettre.

Ma dernière année de *Prima* s'envola comme un rêve.

Le moment redoutable de l'examen arriva.

Oh! quel terrible quart d'heure que celui où je me présentai devant mes juges, tremblant, morne, sentant s'échap-

per bribe par bribe chaque parcelle du savoir acquis avec tant de peine... Certes j'avais plus de courage lorsque je parus au tribunal, au banc des accusés.

Devant moi se pressait le troupeau des « ajournés » de l'an passé, déjà revêtus de l'uniforme d'étudiant, sanglés, rouges, suant la peur. Je ne voyais que nuques pourpres, que têtes égarées pressées dans des mains fiévreuses. Ce spectacle affreux m'eût ôté le peu de raison qui me restait, si la présence de Serge, calme et paisible comme à l'ordinaire, ne m'eût rendu un peu de sang-froid.

Enfin on appelle les élèves de Saint-Vladimir. Nous nous plaçons à notre tour à la longue table, derrière laquelle sont assis les examinateurs, revêtus eux aussi de l'uniforme de l'Université.

Serge est le premier à droite. On l'interroge, il répond avec calme et lucidité. Le visage des juges, assombri par la stupidité de quelques malheureux « poteaux » qui nous ont précédés (et qui déjà sont relégués en troupeau dans un coin, refusés selon toute apparence) se rassérène en écoutant sa parole élégante et claire. Je sors de ma torpeur mortelle pour me réjouir du succès de mon ami. Il parle, et au son de sa voix il me semble sentir mes idées s'éclaircir. Je ne veux pas être lâche ; j'ai étudié de mon mieux cette année ; loin de cette folle pusillanimité ! Allons, courage ! Loin de moi la crainte d'être *favori*, et en avant pour l'honneur de Sitovka !

Je griffonne ces mots sur un papier et je les fais passer à Porphyre.

Absorbé par l'attention qu'il donne à l'examen, il garde imprudemment mon billet en main sans le lire. Un des juges le lui demande ; Porphyre sort de son rêve, voit le papier et

le tend tout ébahi à l'examinateur. Celui-ci l'ouvre et lit tout haut d'un air mystifié :

« Hurrah ! courage ! En avant pour l'honneur de Sitovka !... »

Nos camarades rient sous cape, je suis plein de confusion ; ni Porphyre ni les examinateurs ne comprennent rien à cet accès d'enthousiasme.

Enfin mon tour arrive ; je plonge *in medias res* et je réponds avec une faconde qui m'étonne moi-même. Le courage vient, dit-on, avec les situations difficiles ; j'en fais l'expérience ; je ne reste pas une seule fois bouche close, et l'examen finit avant même que j'aie eu le temps de trembler.

Nous en connaissons le résultat le lendemain.

Serge est reçu avec la note 5 pour tout.

Porphyre a 5 en histoire russe, en droit civil et pénal, 3 pour l'histoire étrangère, 4 pour les sciences, 1 pour l'allemand, 2 pour le français.

Grichine a 4 pour tout, ce qui fait rire tout le monde. Il est reçu.

Je passe par miracle. J'ai même 5 en grec, 5 en français et 4 en histoire russe !

Platon Grégorov est ajourné. Il rit ; cela lui est égal ; il se prépare à entrer à l'école des pages et ne songe qu'à son uniforme neuf.

Luvine est ajourné. C'est le parfait *poteau*.

Podnier va passer avec honneur, lorsqu'on découvre que, dans sa montre, qu'il ouvre et qu'il ferme comme par distraction devant ses yeux, il a placé un papier, chef-d'œuvre de patience et d'écriture microscopique, sur lequel sont écrites les réponses aux principales questions... Il est ajourné sans

retour; il ne pourra plus se présenter dans cette Université...

De son côté Sacha remportait un brillant succès. Elle n'eut que des notes excellentes.

C'est fait, nous sommes libres, nos années de collège sont finies!

Ce même soir M. et Mme Kratkine nous attendaient tous à dîner. J'arrivai chez eux avec Sacha et M. Békounine. Une vieille bonne aidait Sacha à se débarrasser de son manteau lorsqu'elle lui saisit tout à coup la main avec un cri perçant; on accourut. Sacha, effrayée, demande à la vieille femme si elle lui a fait mal sans le vouloir... Elle fait signe que non et montre le bracelet que Sacha porte toujours au bras; c'est une chaîne d'or et de platine, don de Mme Lebanoff, où est suspendu le médaillon que Sacha avait au cou lorsque je la trouvai au bord de l'*Étang maudit*... On s'empresse auprès de la vieille bonne, on la questionne; elle ne peut que secouer la tête en versant des larmes. Enfin Mme Kratkine l'entraîne, et nous entrons au salon. M. Kratkine examine longuement le médaillon de Sacha; il me prend à part et m'adresse de nombreuses questions au sujet de mon amie. Je lui raconte ce que je sais de son histoire; il inscrit soigneusement la date sur son carnet et quelques notes... Toute la soirée nous restons émus par cet incident; mais il n'y est pas donné de suite, et nous ne tardons pas à l'oublier.

Nous serons étudiants à la rentrée, revêtus du fameux uniforme à revers bleus, et nantis chacun d'une fringante épée... Il est décidé que nous ferons tous trois notre droit, bien qu'au fond Porphyre ait un secret penchant pour la théo-

logie. Je choisis le droit parce que Serge va l'étudier, et Porphyre, je crois, parce que je le choisis...

Nous passons d'heureuses vacances, à nous reposer de nos fatigues de cette année. Ma symphonie continue à être repoussée de toute part, mais aucun de nous ne perd sa foi en moi pour si peu de chose, et je la perds moins que tout autre.

CHAPITRE XXII

DERNIÈRES ANNÉES D'ÉTUDES. — LE CADEAU DE NOCES DE M. KRATKINE. — CONCLUSION

Nos études de droit commencèrent à la rentrée. J'avoue que bien souvent, tandis que je m'initiais aux subtilités de la loi russe, je soupirais amèrement, pensant à la musique. Mais il n'y avait pas moyen de se livrer tout entier à ma passion : comme par le passé, il fallait vivre et me mettre à même de gagner sérieusement ma vie plus tard. Quand j'aurai une position acquise, me disais-je, je pourrai trouver le loisir de composer, de donner la vie à toutes les fantaisies gracieuses, tristes ou terribles, qui ne cessent de m'obséder.

Mon plan d'opéra était fait : j'avais choisi pour sujet la Légende de Lancelot du Lac, que j'avais trouvée dans un vieux bouquin français et qui m'avait vivement frappé. A tous mes moments de répit je saisissais plume et papier et j'en écrivais quelques pages. Ma symphonie m'avait, certes, donné du mal à composer ; mais je ne tardai pas à découvrir qu'organiser un opéra, avec les chœurs, les grands

et petits rôles, l'orchestre et le ballet, constituait un labeur plus écrasant encore. Mais avec quelle joie je m'y plongeais! Le poète l'a dit excellemment : « Le labeur que nous aimons efface la douleur...[1] » Quand je pouvais me livrer à mes études bien-aimées, j'oubliais le temps et l'espace ; tout disparaissait autour de moi plus rapide qu'un songe et j'aurais oublié de boire, de manger et de dormir dans mon enivrement en composant, si mon fidèle Porphyre ne m'avait ramené aux réalités terrestres.

Ceci me rappelle, qu'en même temps que nous avions pris la *toga virilis* (en d'autres termes l'uniforme bleu sombre à grands revers, la casquette sur l'oreille et l'épée, assez semblable à un dard d'abeille), il s'était produit un changement subit et complet chez mon ami.

Assurément nous mettions, chacun de nous, une certaine recherche dans le port de l'uniforme, et ce n'est pas sans un frémissement de joie intérieure que, en retroussant ma jeune moustache, je posais fièrement la main sur la garde de mon épée au sortir du logis. Je faisais sonner les talons de mes bottes, je m'en souviens, avec un plaisir tout particulier; mais ni moi, ni Serge, ni Grichine (revêtu d'un uniforme de rencontre dans lequel son petit corps flottait éperdu), n'atteignions; il s'en fallait beaucoup, à la coquetterie de Porphyre.

Qu'il était loin le temps où tu négligeais ta toilette, ô Porphyre Agathonovitch, où l'eau te faisait peur, où tu traînais sans vergogne des vêtements rapiécetés et des bottes grossières, dont le cuir trop odoriférant était oint de ta propre main du suif de l'innocent mouton !... Tu étais devenu *gommeux*...

1. The labour we delight in physics pain... (SHAKESPEARE, *Macbeth*).

Jamais le tailleur ne faisait assez tendre et coller à ton gré l'étoffe sur tes formes puissantes... et ton fatidique parrain, fier de tes succès et ayant mensuellement alloué une somme généreuse pour tes dépenses, tu étais par nous véhémentement soupçonné d'en employer la majeure partie à l'achat d'essences, cravates, bottes fines dont les bouts pointus martyrisaient tes orteils, gants blancs et faux-cols ivoirins... N'oublions pas le coiffeur qui devait t'extorquer des sommes fantastiques pour les heures sans nombre que tu consumais dans son officine...

On remarqua en outre :

Que le maintien de Porphyre devint gracieux et affecté. On en conclut qu'il prenait en secret des leçons de danse.

Ses mouvements acquirent un certain moelleux. Il adopta un lorgnon, vissé en son œil droit, ce qui surprit ses vieux copains qui ne l'avaient jamais connu myope.

Il contracta l'habitude de contempler les étoiles chaque soir.

Il poussait, en toute occasion, des soupirs à faire frémir.

Enfin, ses yeux, constamment levés vers le ciel, se teignirent d'une expression rêveuse qui s'accordait peu avec le teint fleuri et le nez en trompette du cher garçon.

On se livra à des suppositions variées et on tenta de le pressentir sur les causes de cette phénoménale métamorphose; mais il opposait un silence farouche à nos questions et on ne put jamais tirer de lui aucun éclaircissement...

Cependant le temps marchait. Les années d'Université s'écoulèrent. J'atteignis ma dix-neuvième année. Porphyre et Serge étaient tous deux un peu plus âgés que moi. Bientôt il faudrait faire choix définitif d'une carrière. Plus j'étudiais le droit, moins je l'aimais; la musique était ma

seule passion; je ne pouvais vivre et respirer qu'en composant. Ma symphonie était revenue depuis longtemps en nos mains. Fatigué de l'offrir à des éditeurs russes, qui la refusaient avec un ensemble touchant, maître Népomuk, qui comptait des amis à Paris, résolut de l'y envoyer. Je le laissai faire, quoique sans beaucoup d'espoir. Partout nous obtenions la même réponse : « Cette musique est trop abstraite, trop compliquée, trop savante. Il faut amuser son public; pour parvenir, un jeune homme devrait commencer par écrire quelque chose de léger, de délicat, qui n'effraie pas tout d'abord son monde. Libre à lui ensuite, quand il a conquis ses premiers grades, d'être aussi mystérieux et personnel qu'il lui plaira... »

Ces conseils faisaient bouillir d'indignation mon vieux maître... Je crois même qu'il eut peine à me pardonner d'avoir écrit un petit volume de chants populaires, qu'un éditeur accepta et qui me rapporta une somme infime. Pourtant je n'avais en rien désobéi aux grandes lois de l'art en l'écrivant; je m'étais contenté de transcrire ces mélodies naïves et charmantes, telles qu'on les entend dans nos campagnes, et elles avaient eu un succès immédiat. L'éditeur m'ayant acheté mon manuscrit pour une somme fixe, je n'eus aucune part aux profits qu'il en tira plus tard ; mais on me l'a dit souvent et je l'ai constaté moi-même, mon recueil conquit d'emblée une place dans chaque famille russe...

Depuis que Sacha avait obtenu ses grades, elle avait des élèves plus âgées, et elle gagnait vaillamment sa vie, la chère âme. Chaque jour ajoutait une grâce en elle; nous l'adorions tous, jeunes ou vieux, et elle était la reine incontestée de notre petit cercle.

Un soir de juin (que je m'en souviens bien !) nous étions réunis dans le petit salon de l'izba, Sacha, Ardalion Séménovitch, maître Népomuk et moi. Nos deux vieux amis jouaient leur quotidienne partie d'échecs, et Sacha, au piano, me chantait à demi-voix une mélodie de mon opéra que je lui avais apportée à lire.

Un coup de sonnette retentit tout à coup.

« C'est une dépêche pour maître Raabzinsky qu'on apporte de chez lui, » dit la vieille Mikoulina, en entrant.

Maître Népomuk déchira vivement l'enveloppe et lut la dépêche qu'il me tendit avec une exclamation de joie.

Je la lus avec empressement.

Paris, 4 juin.

Symphonie acceptée. Sera exécutée au Conservatoire dès que l'auteur sera venu diriger les répétitions. Frais de voyage payés. La symphonie sera éditée sous les yeux de l'auteur et après première audition.

On peut juger de notre ravissement. Pendant quelques minutes on n'entendit que des exclamations de bonheur. Maître Raabzinski avait complètement retroussé ses cheveux en l'air dans son exaltation, et promettait de venir en personne assister à mon triomphe, car ce serait un triomphe, on n'en pouvait douter ; moi, j'étais profondément heureux ; j'avais souffert de me voir repoussé de toutes parts et quelquefois j'avais presque perdu confiance en moi-même. Mais désormais quelle perspective enchantée je voyais s'ouvrir devant moi !...

« C'est à vous que je devrai mon bonheur, maître Népomuk ! m'écriai-je en lui pressant les mains.

— Bah! bah!... répliqua-t-il tout joyeux, je t'ai enseigné le contrepoint, c'est vrai, et je ne t'ai pas épargné les bourrades... mais le feu sacré, est-ce moi qui te l'ai donné?... Va, on ne fait rien sans cela... et tu l'as, mon enfant, je l'ai dit dès le premier jour. Çà, te voilà lancé à présent; ne va pas t'aviser de t'arrêter en chemin, par exemple, de te reposer sur ta gloire et ne rien faire, ou bâcler de mauvais ouvrage dans le goût du jour. Le respect de l'art, Dmitri! cela avant tout. Ne l'oublie jamais et mets-toi à travailler comme tu n'as pas encore travaillé...

— N'ayez crainte! m'écriai-je allégrement.

— Et quand partirez-vous, mon enfant? » me demanda Ardalion Séménovitch.

Cette question me fit revenir à moi tout à coup. Quoi! quitter Moscou?... quitter — surtout — *Sacha?*... et pour combien de temps?... La retrouverais-je telle que je la voyais actuellement?... Sans répondre à M. Békounine, je pris vivement la main de mon amie et je l'entraînai dans le petit jardin.

« Sacha, lui dis-je avec émotion, si je dois partir, dis-moi d'abord si tu consentirais à partager ma pauvreté, à devenir ma fiancée?... la fiancée d'un pauvre musicien sans sou ni maille, mais qui ferait des merveilles, lui semble-t-il, s'il avait l'espoir de t'obtenir un jour... Dis-moi si la pauvreté t'effraye, ou si tu veux de moi pour la vie...

— Mon Dmitri, me répondit-elle en fixant sur moi son pur regard, avec toi je n'ai peur de rien. Ce n'est que la séparation qui m'effraye; mais, si je sais que ce n'est que pour un temps, je me résignerai; je t'attendrai avec courage étant assurée que tu dois revenir un jour... »

Je me penchais pour effleurer de mes lèvres le front de ma chère fiancée, lorsqu'un bruit de pas sur le gravier nous fit tourner la tête.

« Vous voilà enfin ! dit Porphyre en s'avançant. Que devenez-vous ici ?... »

Je lui appris la grande nouvelle de mon départ pour Paris, et il s'associa à notre contentement avec son affection habituelle.

Mon pauvre vieux Porphyre !...

Je ne sais quelle inspiration le saisit tout à coup ; mais il s'assit entre nous deux, prit une main de chacun de nous dans la sienne, et poussa un énorme soupir :

« Écoutez-moi, mes amis, dit-il tout ému, j'ai un poids sur le cœur depuis longtemps et, puisque tu vas partir, Dmitri, je ne veux plus me taire... je veux vous parler avec confiance... n'êtes-vous pas tous les deux les compagnons de ma jeunesse, mes seuls amis ?... Dmitri, je puis m'exprimer sans crainte devant toi... et, si je supplie Sacha de m'accorder sa main, je suis bien sûr que ce n'est pas toi qui t'y opposeras, mon frère, mon...

— Malheureux !... Mais au contraire, c'est moi !... Ah ! tu tombes mal, vraiment !... m'écriai-je furieux.

— Que veux-tu dire ? demanda Porphyre avec une expression de douceur séraphique.

— C'est trop fort ! continuai-je exaspéré.

— Mon cher Porphyre, interrompit doucement Sacha, si j'avais pu me douter... mais tu ne m'en voudras pas, n'est-ce pas, si je te dis que je suis fiancée déjà... Nous n'en resterons pas moins bons amis, comme tu le disais si bien tout à l'heure. De vieux compagnons comme nous, ça ne change pas, c'est pour la vie...

— Qui est-ce?... son nom?... murmura Porphyre d'une voix étouffée.

— Allons, Porphyre, calme-toi, ne prends pas cette mine tragique... Qui veux-tu que ce soit?... sinon Dmitri!...

— Toi! s'écria Porphyre. Toi!... Lui!... » répétait-il plus bas d'un air dramatique. Il se leva en sursaut et fit quelques pas avec égarement dans le petit jardin. Puis il revint vers nous et, prononçant d'une voix de basse profonde ces mots bien connus : « Je n'ai pas de chance ! » il s'éloigna à grandes enjambées, nous laissant tout déconfits.

Heureusement, Serge en arrivant vint changer le cours de nos idées.

On lui annonça la grande nouvelle de la symphonie. Cher ami ! avec quelle franchise et quelle cordialité il prit part à notre bonheur. Je crois qu'il devina la cause qui donnait à Sacha des joues si roses et des yeux si rayonnants, et que l'attitude de Porphyre, sombre et muet comme un nuage prêt à laisser éclater la foudre, ne lui échappa pas non plus ; mais il n'en laissa rien paraître et, se chargeant de l'infortuné, qui me considérait d'un œil farouche, il l'entraîna chez lui et nous laissa seuls avec nos vieux amis.

Quelle joie ils eurent aussi en apprenant notre engagement !

Je partis peu de jours plus tard pour la France. Deux mois après mon arrivée à Paris l'audition de ma symphonie eut lieu au Conservatoire. Quel moment que celui où j'entendis ces mélodies, enfants de mes pensées, rendues avec une science exquise devant cet auditoire d'élite ! J'en étais transporté d'admiration moi-même et, pour un peu, je me serais joint aux acclamations enthousiastes qui saluèrent le dernier accord. Pourquoi ne pas l'avouer, ce fut un véritable

XXII



« C'EST A TOI QUE JE DÉDIE CES MÉMOIRES,
MA CHÈRE SACHA... »

triomphe. Mon nom fut acclamé mille fois et j'aurais pu le lendemain dire avec Byron :

I woke and found myself famous[1].

Ce furent d'heureux jours que ceux qui me furent octroyés dans cette ville, si belle et si bien faite pour plaire à un artiste. Partout je trouvai un accueil sympathique qui me charma et m'apprit à aimer la France. On commença sans retard l'édition de ma partition. Tous les jours je recevais les « épreuves » et je passais des heures délicieuses à les corriger. Ce travail dura huit mois. Enfin je vis mon œuvre dans sa forme définitive. Sur la première page était gravé le nom de mon maître vénéré, auquel je la dédiais. Pour Sacha, j'eus un exemplaire sur vélin, aux tranches d'argent. Avec quelle joie et quelle fierté je considérai les lettres capricieuses du titre : « *les Steppes* », avant de l'envoyer à ma chère fiancée ! Avec quelle tendresse j'écrivis son nom si doux sur la page blanche !

Bientôt j'allais la revoir, revoir ma patrie bien-aimée.

Peu après mon arrivée à Paris, j'avais reçu de Porphyre une lettre magnanime ; il m'assurait que la seule raison que j'étais, moi, l'élu de Sacha, lui donnait la force de me pardonner. Il m'annonçait aussi que, son frère aîné ayant refusé sur le tard d'entrer dans les ordres, il allait renoncer à tout jamais au droit et s'enfermer dans un couvent. Cette décision tragique me peina ; mais j'avoue que j'en voulais à Porphyre depuis sa tentative intempestive, et je reçus ce coup avec un calme farouche.

1. En m'éveillant je me trouvai célèbre.

Je revins à Moscou.

Notre mariage eut lieu à la fin du printemps. Le matin de ce jour, je me rendis aux Bouleaux, accompagné par Serge et Porphyre (je l'avais retrouvé tout à fait lui-même et nous étions comme autrefois dans les meilleurs termes); ils devaient me servir tous deux de garçons d'honneur.

Sacha, voilée de blanc et radieusement belle dans sa robe de mariée, venait d'apparaître dans le salon où nous l'avions attendue quelques minutes en compagnie de M. Kratkine et de sa femme, de maître Népomuk, resplendissant dans son habit de coupe antique, et d'Ardalion Séménovitch tout heureux de notre bonheur.

Quand Sacha entra, M. Kratkine s'avança vers elle et, la baisant paternellement au front, il lui présenta une large enveloppe, avec un sourire énigmatique :

« C'est mon cadeau de noce, chers enfants, dit-il. Il n'a pu être prêt plus tôt... »

Sacha ouvrit l'enveloppe, les doigts un peu tremblants, car le ton de M. Kratkine nous avait tous émus. Elle y trouva une feuille de parchemin, couverte de timbres et de cachets.

C'était un extrait de naissance et un extrait de baptême en bonne forme, au nom de *Leïla Alexaïevena Bérézoff, fille d'Alexis Ivanovitch Bérézoff et de Leïla sa femme, fille de Kouldja, chef des Tartares de la Transcaucasie...*

Nous restions tous frappés de stupeur.

« C'est la preuve de votre naissance, chère enfant, dit M. Kratkine ; vous êtes la fille unique d'Alexis Ivanovitch Bérézoff, frère de Nicolas Bérézoff et ami de jeunesse de votre père, Dmitri... »

M. Kratkine nous raconta alors succinctement comment son attention avait été appelée sur le médaillon de Sacha par l'émotion de la vieille Katia, maintenant à son service et qui avait dans sa jeunesse été la nourrice des deux frères Bérézoff. Ils étaient jumeaux et se ressemblaient à tel point qu'à demi sérieusement, à demi par jeu, leur mère et la nourrice les distinguaient au moyen de deux médaillons à leurs initiales qu'ils portaient constamment au cou. Devenus grands, ils avaient continué de les garder sous leurs vêtements. M. Kratkine s'était procuré celui de Nicolas Ivanovitch et nous le fit voir : c'était la reproduction exacte de celui de Sacha, si ce n'est que les initiales, au lieu d'être A. I. B comme dans le sien, étaient N. I. B.

On fit entrer la vieille Katia qui avait accompagné ses maîtres, et qui embrassa en pleurant ma chère Sacha tout émue. Il ne pouvait y avoir aucun doute. M. Kratkine s'était occupé en secret de retrouver les preuves de la naissance de ma fiancée. Il n'avait voulu nous en rien dire pour ne pas nous donner d'émotions inutiles; mais il était maintenant en possession des documents complets et nous expliqua toute l'affaire avec sa lucidité habituelle.

Voici ce qu'il avait appris, non sans peine, et après des démarches bien longues et bien compliquées :

Alexis Ivanovitch Bérézoff, alors tout jeune homme, et voyageant en Asie, était tombé entre les mains d'une tribu de Tartares en guerre avec la Russie. La fille du chef, la belle Leïla, s'était éprise du jeune Russe et avait résolu de le sauver. Elle y était parvenue, et ils s'étaient enfuis ensemble. Un prêtre de la religion grecque les avait mariés. Après une longue poursuite, le père de Leïla, le vieux Kouldja, et ses

frères avaient réussi à reprendre les fugitifs, qui vécurent auprès d'eux, gardés à vue pour ainsi dire, pendant quelques mois. Une petite fille naquit et reçut le nom de Leïla Alexievna. Mais la santé d'Alexis Ivanovitch, toujours délicate, ne résista pas à l'exil et à la captivité; il mourut peu de temps après la naissance de sa fille, d'un accès de fièvre pernicieuse.

Les parents de la malheureuse jeune veuve commencèrent de la tyranniser plus que jamais, et son existence devint intolérable. Quand sa petite fille eut près de cinq ans, le vieux Kouldja se mit en tête de faire épouser à sa fille un chef voisin dont il était grand ami. Poussée à bout, la pauvre Leïla résolut de s'enfuir pour venir retrouver le frère de son mari dont il lui avait fréquemment parlé avec tant de tendresse. Avant de mourir, Alexis Ivanovitch lui avait remis son médaillon d'enfant, en l'assurant que son frère la reconnaîtrait à ce signe. La jeune femme s'était évadée secrètement et s'était jointe à une tribu nomade de Cosaques qui rentrait en Russie... La fatigue et les privations la forcèrent de s'arrêter presque mourante sur la lisière des steppes, non loin du village de Sitovka... « Vous savez le reste, mes enfants, » ajouta M. Kratkine.

Il n'y avait aucun doute à garder, les dates, les preuves, tout était sous nos yeux.

Sacha était non seulement la fille d'Alexis Ivanovitch et la nièce du protecteur que j'avais perdu en arrivant à Moscou, mais l'héritière de toute la fortune des Bérézoff.

Nous passons presque toute l'année à Sitovka, dans la vieille demeure qui a abrité notre enfance, et dont nous avons relevé les murs en ruine. C'est maintenant une vaste et agréable habi-

tation, qui donne facilement l'hospitalité à tous nos chers amis. Ce n'est qu'à regret que nous la quittons lorsqu'il faut aller à Moscou, à Paris ou à Pétersbourg pour l'audition de mes œuvres.

Notre vieil ami Ardalion Séménovitch habite avec nous, et maître Népomuk nous consacre tous ses étés. Il est toujours aussi excentrique; mais son humeur s'est adoucie au contact de ma Sacha. Nous continuons de l'appeler ainsi en mémoire de mon cher père, qui lui a donné ce nom.

Porphyre a renoncé à s'ensevelir en un couvent. Le célibat étant interdit aux prêtres russes (car il est devenu pope à Sitovka), il a épousé la fille aînée de notre vieille amie Tatiana, beauté russe aux cheveux de lin et aux joues roses comme des pommes de Saint-Antoine. Il est heureux enfin, il a « plus de chance » que par le passé.

Serge est entré dans la diplomatie. M. Kratkine a réussi à conquérir tous les titres de noblesse; ses fils n'ont plus besoin de subir d'examen, leur titre étant héréditaire.

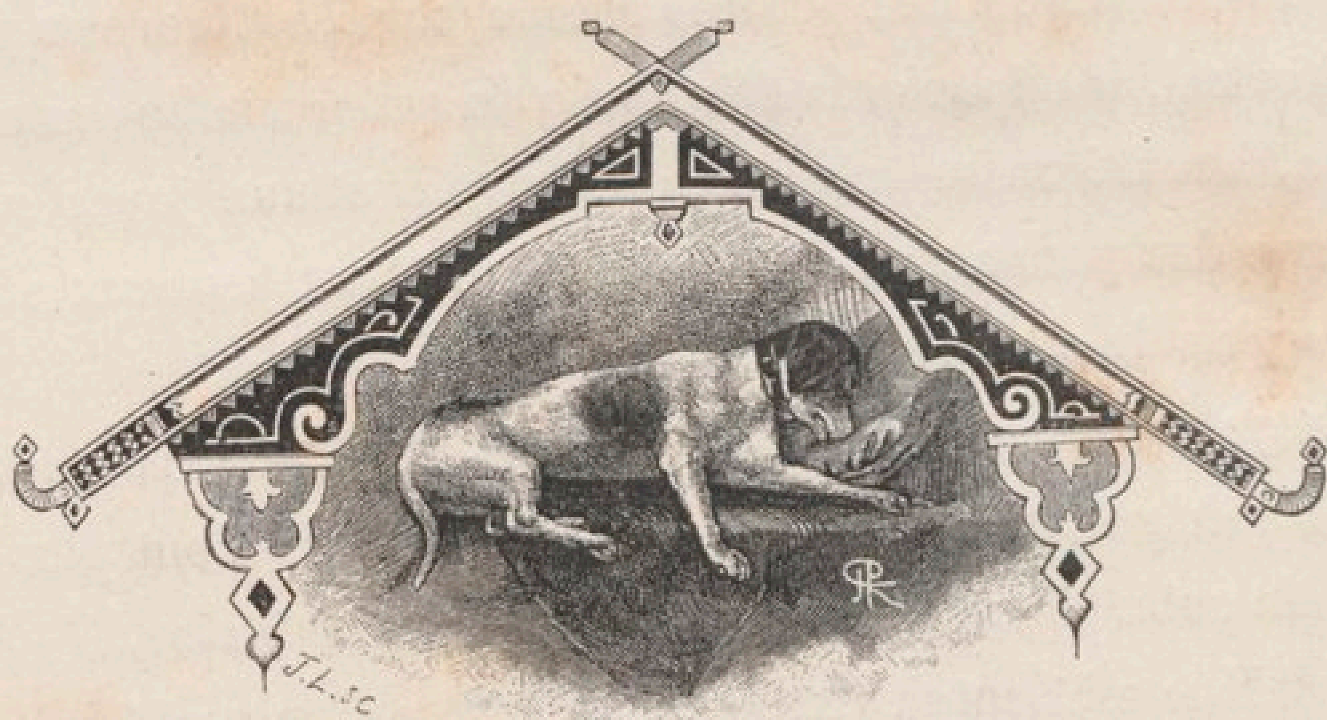
Grichine soutient sa vieille mère; il est médecin et fait beaucoup de bien à Moscou, où il est la providence des quartiers pauvres... Il n'a pas fait fortune.

Nous avons revu Mme Lebanoff dans un voyage à Paris. La pauvre femme a montré une joie touchante en retrouvant Sacha. Le comte Luzzi-Ferrati a justifié toutes les préventions de ma chère femme ; c'est un homme sans cœur et sans honneur, qui ruine sa femme à payer ses dettes de jeu.

Mon vieux Crac vit encore; il est resté affectueux et fidèle ; mais son regard est bien éteint, et il est chargé d'années, pauvre ami! Nous ne pouvons espérer le garder bien longtemps désormais.

Je n'ai jamais eu de nouvelles de Capiton Strotdmann.

C'est à toi que je dédie ces mémoires, ma chère Sacha, mon amie d'enfance, mon inspiratrice fidèle, ma femme bien-aimée.



TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 24758.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Les Tomes I à XXIV

renferment comme œuvres principales :

L'Ile mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures, Michel Strogoff, de JULES VERNE. — La Morale familière (cinquante contes et récits), Les Contes anglais, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une Affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, de P.-J. STAHL. — La Roche aux Mouettes, de Jules SANDEAU. — Le nouveau Robinson suisse, de STAHL et MULLER. — Romain Kalbris, d'Hector MALOT. — Histoire d'une Maison, de VIOLLET-LE-DUC. — Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège, de Jean MACÉ. — Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un Premier Symptôme, Sur la Politesse, Un Péché véniel, Diplomatie de deux Mamans, etc., de E. LEGOUVÉ — Petit Enfant, Petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous! La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, etc., par Victor DE LAPRADE. — La Jeunesse des Hommes célèbres, de MULLER. — Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, de Lucien BIART. — Le Petit Roi, de S. BLANDY. — L'Ami Kips, de G. ASTON. — Causeries d'Économie pratique, de Maurice BLOCK. — Les Vilaines Bêtes, de BÉNÉDICT. — Vieux Souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge, de Gustave DROZ. — Le Pacha berger, de LABOULAYE. — La Musique au foyer, de P. LACOME. — Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier, de E. VAN BRUYSSEL. — Histoire de Bébelle, Une Lettre inédite, Septante fois sept, de DICKENS. — Pâquerette, Le Taciturne, etc., de H. FAUQUEZ. — Le petit Tailleur, de A. GENIN. — Curiosités de la vie des Animaux, par P. NOTH. — Notre vieille Maison, de H. HAVARD. — Le Chalet des Sapins, par P CHAZEL. — Les deux Tortues, Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, etc., etc.

Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familières, textes de P.-J. STAHL.

Les Tomes XXV à L

renferment comme œuvres principales :

JULES VERNE : Famille sans Nom, Deux Ans de Vacances, Nord contre Sud, Un Billet de Loterie, L'Étoile du Sud, Kéraban-le-Têtu, L'École des Robinsons, La Jangada, La Maison à vapeur, Les Cinq cents millions de la Bégum, Hector Servadac. — J. VERNE et A. LAURIE : L'Épave du Cynthia. — P.-J. STAHL : Maroussia, Les Quatre Filles du docteur Marsch, Le Paradis de M. Toto, La Première Cause de l'avocat Juliette, Un Pot de crème pour deux, La Poupée de Mlle Lili. — STAHL et LERMONT : Jack et Jane, La petite Rose. — L. BIART : Monsieur Pinson, Deux enfants dans un parc. — E. LEGOUVÉ, *de l'Académie* : Leçons de lecture, Une élève de seize ans, etc. — V. DE LAPRADE, *de l'Académie* : Le Livre d'un Père. — A. DEQUET : Mon Oncle et ma Tante. — A. BADIN : Jean Casteyras. — E. EGGER, *de l'Institut* : Histoire du Livre. — J. MACÉ : La France avant les Francs. — CH. DICKENS : L'Embranchement de Mugby. — A. LAURIE : Mémoires d'un Collégien russe, Le Bachelier de Séville, Une Année de collège à Paris, Scènes de la vie de collège en Angleterre, Mémoires d'un Collégien, L'Héritier de Robinson. — De New-York à Brest en 7 heures. — P. CHAZEL : Riquette. — Dr CANDÈZE : La Gileppe, Aventures d'un Grillon, Périnette. — C. LEMONNIER : Bébés et Joujoux. — HENRY FAUQUEZ : Souvenirs d'une Pensionnaire. — J. LERMONT : L'Aînée, Les jeunes Filles de Quinnebasset. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Histoire d'une bande de Canards, La Vieille Casquette, etc., etc. — TH. BENTZON : Contes de tous les Pays. — BÉNÉDICT : Le Noël des petits Ramoneurs, Les charmantes Bêtes, etc. — A. GENIN : Marco et Tonino, Deux Pigeons de Saint-Marc. — E. DIENY : La Patrie avant tout. — C. LEMAIRE : Le Livre de Trotty. — G. NICOLE : Le Chibouk du Pacha, etc. — GENNEVRAYE : Marchand d'Allumettes, Théâtre de Famille, La petite Louisette. — BERTIN : Voyage au Pays des Défauts, Les deux côtés du Mur, Les Douze. — P. PERRAULT : Pas-Pressé, Les Lunettes de Grand'Maman. — B. VADIER : Blanchette, Comédies et Proverbes. — I.-A. REY : Les Travailleurs microscopiques. — S. BLANDY : L'Oncle Philibert. — RIDER HAGGARD : Découverte des Mines de Salomon. — GOUZY : Voyage au Pays des Étoiles, Promenade d'une Fillette autour d'un Laboratoire. — Une grande Journée, Plaisirs d'hiver, Pierre et Paul, La Chasse, Les petits Bergers, par UN PAPA.

Illustrations par ATALAYA, BAYARD, BENETT, BECKER, CHAM, GEOFFROY, L. FRŒLICH, FROMENT, LAMBERT, LALAUZE, LIX, ADRIEN MARIE, MEISSONIER, DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, RIOU, G. ROUX, TH. SCHULER, etc., etc.

N. B. — La plus grande partie de ces œuvres ont été couronnées par l'Académie française

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Prix broché, **7** fr.; cartonné toile, tranches dorées, **10** fr.; relié, tranches dorées, **12** fr

LES NOUVEAUTÉS POUR 1889-1890 SONT INDIQUÉES PAR UNE †
Les ouvrages précédés d'une double palme ont été couronnés par l'Académie

(1er Âge)

ALBUMS STAHL IN-8° ILLUSTRÉS

Les Albums Stahl

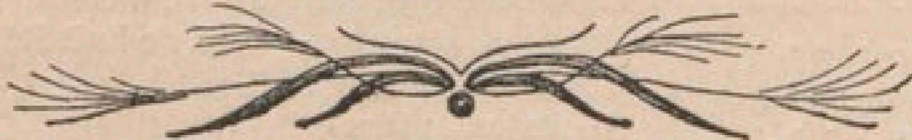
Il y a des lecteurs qui ne sont pas hommes encore et à qui il faut des lectures et des images pour leurs premières curiosités. Ce public innombrable et frêle n'a pas été oublié. Les *Albums Stahl* leur donnent de piquants ou de jolis dessins accompagnés d'un texte naïf. La naïveté est celle qu'un ingénieux esprit, comme Stahl, peut offrir. Elle a ses malices légères et sa gaieté tendre. Les dessins ont de la fantaisie dans la vérité. Bégayements heureux, rires argentins, ce sont là les effets que produisent ces albums caressants. Il y a beaucoup de gros livres et de travaux ambitieux qui n'ont pas la même utilité.

GUSTAVE FRÉDÉRIX. (*Indépendance Belge*.)

FRŒLICH

† Jujules le Chasseur.
Les petits Bergers.
Pierre et Paul.
La Poupée de Mlle Lili.
La Journée de M. Jujules.
L'A perdu de Mlle Babet.
Alphabet de Mlle Lili.
Arithmétique de Mlle Lili.
Cerf-Agile, histoire d'un jeune sauvage.
Bonsoir, petit père.
Commandements du Grand-Papa.
La Fête de Mlle Lili.
Journée de Mlle Lili.
La Grammaire de Mlle Lili. (J. MACÉ.)
Le Jardin de M. Jujules.
Mlle Lili aux Eaux.
Les Caprices de Manette.
Les Jumeaux.
Un drôle de Chien.
La Fête de Papa.
Mlle Lili à la campagne.
Le premier Chien et le premier Pantalon.
L'Ours de Sibérie.
Le petit Diable.
La Salade de la grande Jeanne.
La Crème au chocolat.
M. Jujules à l'école.

L. BECKER . . . . L'Alphabet des Oiseaux.
— . . . . L'Alphabet des Insectes.
COINCHON (A.) . . . . Histoire d'une Mère.
DETAILLE . . . . Les bonnes Idées de mademoiselle Rose.
FATH . . . . Le Docteur Bilboquet.
— . . . . Gribouille. — Jocrisse et sa Sœur.
— . . . . Les Méfaits de Polichinelle. — Pierrot à l'École.
— . . . . La Famille Gringalet. — Une folle soirée chez Paillasse.
FROMENT . . . . Petites Tragédies enfantines.
— . . . . Le Petit Acrobate.
— . . . . La Boîte au lait.
— . . . . La Petite Devineresse. — Le Petit Escamoteur.
— . . . . † Scènes familières.
GEOFFROY . . . . Le Paradis de M. Toto. — 1re Cause de l'avocat Juliette.
— . . . . L'âge de l'École.
GRISET . . . . La Découverte de Londres.
JUNDT . . . . L'École buissonnière.
LALAUZE . . . . Le Rosier du petit Frère.
LAMBERT . . . . Chiens et Chats.
MARIE (A.) . . . . Le petit Tyran.
MATTHIS . . . . Les deux Sœurs.
MEAULLE . . . . Petits Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON . . . . Histoire d'un Perroquet. — Histoire de Bob aîné.
— . . . . La Pie de Marguerite.
SCHULER (TH.) . . . . Les Travaux d'Alsa.
VALTON . . . . Mon petit Frère.



ALBUMS STAHL ILLUSTRÉS gr. in-8°

FRŒLICH

Mlle Mouvette.
M. Jujules et sa sœur Marie.
Petites Sœurs et petites Mamans.
Voyage de Mlle Lili autour du monde.
Voyage de découvertes de Mlle Lili.
La Révolte punie.

CHAM . . . . Odyssée de Pataud.
FROMENT . . . . La belle petite Princesse Ilsée. — La Chasse au volant.
GRISET (E.) . . . . Aventures de trois vieux Marins. — Pierre le Cruel.
SCHULER (T.) . . . . Le premier Livre des petits enfants.
VAN BRUYSSEL . . . . Histoire d'un Aquarium (en couleurs).

1er *Age*

ALBUMS STAHL en COULEURS, IN-4°

L. FRŒLICH

Chansons & Rondes de l'Enfance

Sur le Pont d'Avignon.
La Tour prends garde.
La Marmotte en vie.
La Boulangère a des écus.
La Mère Michel.
Giroflé-Girofla.
Il était une Bergère.
M. de La Palisse.
Au Clair de la Lune.
Cadet-Roussel.
Le bon Roi Dagobert.
Compère Guilleri.
Malbrough s'en va-t-en guerre.
Nous n'irons plus au bois.

L. FRŒLICH

La Bride sur le cou. — M. César. — Le Cirque à la maison. — Mlle Furet. — Pommier de Robert. Hector le Fanfaron. — La Revanche de François.

BECKER . . . . Une drôle d'École.
CASELLA . . . . † Les Chagrins de Dick.
COURBE . . . . L'Anniversaire de Lucy.
GEOFFROY . . . . Monsieur de Crac. — Don Quichotte. — Gulliver.
— . . . . L'Ane gris. — Le pauvre Ane.
JAZET . . . . L'Apprentissage du Soldat.
KURNER . . . . Une Maison inhabitable.
DE LUCHT . . . . L'Homme à la Flûte. Les 3 montures de John Cabriole.
— . . . . La Leçon d'Équitation.— La Pêche au Tigre.
— . . . . † Les Animaux domestiques.
MATTHIS . . . . Métamorphoses du Papillon.
MARIE . . . . Mademoiselle Suzon.
TINANT . . . . Du haut en bas. — Un Voyage dans la neige.
— . . . . Une Chasse extraordinaire.— La Revanche de Cassandre.
— . . . . Les Pêcheurs ennemis. — La Guerre sur les Toits.
TROJELLI . . . . Alphabet musical de Mlle Lili.

1er *et* 2me *Ages*

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes gr. in-16 colombier, illustrés

AUSTIN . . . . Boulotte.
BAUDE (L.) . . . . Mythologie de la Jeunesse.
BERTIN (M.) . . . . Les Douze. — Voyage au Pays des défauts.
— . . . . Les deux côtés du Mur.
BIGNON . . . . Un Singulier petit Homme.
CHAZEL (PROSPER) . . . . . . Riquette.
DE CHERVILLE (M.) . . . . . . Histoire d'un trop bon Chien.
DICKENS (CH.) . . . . L'Embranchement de Mugby.
DIENY (F.) . . . . La Patrie avant tout.
DUMAS (A.) . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
DURAND (H.) . . . . Histoire d'une bonne aiguille.
FEUILLET (O.) . . . . La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.) . . . . Le Petit Tailleur Bouton. — Marco et Tonino.
— . . . . Les Pigeons de Saint-Marc. — Un petit Héros.
— . . . . † Les Grottes de Plémont. — Pain d'épice.
GENNEVRAYE . . . . Petit Théâtre de Famille.
GOZLAN (LEON) . . . . Le Prince Chènevis.
KARR (ALPHONSE) . . . . Les Fées de la mer.
LA BÉDOLLIÈRE (DE) . . . . . Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LACOME . . . . La Musique en famille.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Le Livre de Trotty.
LEMOINE . . . . La Guerre pendant les vacances.
LEMONNIER (C.) . . . . Bébés et Joujoux.— Hist. de huit Bêtes et d'une Poupée.
LOCKROY (S.) . . . . Les Fées de la Famille.
MULLER (E.) . . . . Récits enfantins.
MUSSET (P. DE) . . . . Monsieur le Vent et Madame la Pluie.
NODIER (CHARLES) . . . . Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
NOEL (E.) . . . . La Vie des Fleurs.
OURLIAC (E.) . . . . Le Prince Coqueluche.
PERRAULT (P.) . . . . Les Lunettes de Grand'Maman.
SAND (GEORGE) . . . . Le Véritable Gribouille.
SPARCK . . . . † Fabliaux, Paraboles.
STAHL (P.-J.) . . . . Les Aventures de Tom Pouce.
VAN BRUYSSEL . . . . Les Clients d'un vieux Poirier.
VERNE (JULES) . . . . Un Hivernage dans les glaces. — Christophe Colomb.
VILLERS (DE) . . . . Les Souliers de mon voisin.
VIOLLET-LE-DUC . . . . Le Siège de la Rochepont.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Quels souvenirs agréables et charmants ce titre général ne rappelle-t-il pas aux hommes jeunes d'aujourd'hui, à ceux qui entraient dans la vie au moment même où une révolution complète s'opérait, en leur faveur, dans la littérature! Car il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans que les jeunes gens lisent, c'est-à-dire qu'ils ont des livres conçus pour eux, écrits pour eux, et dont le succès est tel qu'on n'aurait pas osé l'attendre.

« C'est presque une innovation que l'introduction de la lecture dans les plaisirs de la jeunesse. Elle date presque d'hier : mettons vingt ans, c'est tout le bout du monde. Pendant ces vingt années, l'éditeur Hetzel a su publier 300 volumes de premier ordre.

« Le titre trouvé par l'éditeur constitue à lui seul un programme : ÉDUCATION et RÉCRÉATION. Et, en effet, tout est là. Ces beaux et bons livres instruisent et ils amusent. »

VOLUMES IN-8° CAVALIER, ILLUSTRÉS

ALDRICH . . . . Un Écolier américain.
F. ALONE . . . . Autour d'un Lapin blanc.
ASTON (G.) . . . . L'Ami Kips.
AUDEVAL (H.) . . . . La Famille de Michel Kagenet.
BENTZON (TH.) . . . . Pierre Casse-Cou.
— . . . . Yette (Histoire d'une jeune Créole).
BIART (L.) . . . . Voyage de deux Enfants dans un parc.
— . . . . Entre Frères et Sœurs. — Deux Amis.
BRÉHAT (A. DE) . . . . Aventures de Charlot.
CAHOURS ET RICHE . . . . Chimie des Demoiselles.
CHAZEL (PROSPER) . . . . . . Le Chalet des sapins.
DEQUET . . . . Histoire de mon Oncle et de ma Tante
DUMAS (ALEXANDRE) . . . . . † Histoire d'un Casse-noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Pour les Enfants. — Les Vieux de la Vieille.
FATH (G) . . . . Un Drôle de Voyage.
GENIN (M.) . . . . La Famille Martin.
GOUZY . . . . Voyage d'une Fillette au pays des Étoiles.
— . . . . Promenade d'une Fillette autour d'un laboratoire.
GRAMONT (COMTE DE) . . . . Les Bébés.
KAEMPFEN (A.) . . . . La Tasse à thé.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Expériences de la petite Madeleine.
LERMONT . . . . † L'Aînée.
MULLER . . . . La Morale en Action par l'Histoire.
NERAUD . . . . La Botanique de ma Fille.
PERRAULT (P.) . . . . Pas-Pressé.
RECLUS (E.) . . . . Histoire d'une Montagne. — Histoire d'un Ruisseau.
REY (I.-ARISTIDE) . . . . Travailleurs et Malfaiteurs microscopiques.
STAHL (P.-J.) . . . . La famille Chester. — Mon premier Voyage en mer.
VADIER (B.) . . . . Blanchette.
VALLERY-RADOT (R.) . . . . . ❦ Journal d'un Volontaire d'un an.
VAN BRUYSSEL . . . . Scènes de la Vie des Champs et des Forêts aux États-Unis.

VOLUMES IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉS

BADIN (A.) . . . . Jean Casteyras. (Aventures de trois Enfants en Algérie).
BENEDICT . . . . La Madone de Guido Reni.
BENTZON (TH.) . . . . Contes de tous les pays.

Les Voyages involontaires

BIART (L.) — La Frontière indienne. — Monsieur Pinson. Le Secret de José. — Lucia.

BLANDY (S.) . . . . Le petit Roi.
— . . . . Fils de veuve. — L'Oncle Philibert.
BOISSONNAS (B.) . . . . ❦ Une Famille pendant la guerre.
BRÉHAT (A. DE) . . . . Les Aventures d'un petit Parisien.

Contes et Romans de l'Histoire naturelle

Dr CANDÈZE — Aventures d'un Grillon. La Gileppe (Histoire d'une population d'insectes). Périnette (Histoire surprenante de cinq moineaux).

Aventures d'un Grillon. — « Cette biographie d'un insecte obscur cache, sous une fine allégorie, non seulement un petit traité de morale familière, mais encore des notions d'entomologie très précises et très sûres. L'auteur, M. Ernest Candèze, est un écrivain déjà connu des lecteurs de la *Revue Scientifique*, et ses qualités littéraires ne nuisent pas, bien au contraire, à l'autorité de son enseignement.

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

« C'est une philosophie ingénieuse que celle qui cherche dans l'étude du plus petit des mondes, du monde des insectes, des leçons applicables à l'univers entier. C'est merveille de voir comment même les petits côtés de la science gagnent à être traités par des écrivains littéraires, quand ils ont su se munir au préalable d'un savoir sérieux et éprouvé. »

(*Revue Scientifique.*)

« **La Gileppe** est un roman.... j'allais dire naturaliste, mais il ne faut pas confondre; c'est *un roman d'histoire naturelle* bâti sur cette simple donnée : les infortunes d'une population d'insectes. C'est de la science amusante, le tout spirituel et d'un très bon style. »

CAUVAIN (H.) . . . . Le grand Vaincu (le Marquis de Montcalm).
DAUDET (ALPHONSE) . . . . . Histoire d'un Enfant.
— . . . . Contes choisis.
DESNOYERS (L.) . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . † Ce qu'on dit à la maison.
GENNEVRAYE . . . . Théâtre de Famille.
— . . . . La petite Louisette.
— . . . . † Marchand d'Allumettes.
GRIMARD (E.) . . . . La Plante.
HUGO (VICTOR) . . . . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE) . . . . Le Livre d'un Père.

La vie de Collège dans tous les Pays

ANDRÉ LAURIE

Mémoires d'un Collégien. (Un Lycée de département).
Une Année de Collège à Paris.
La Vie de Collège en Angleterre.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
Le Bachelier de Séville.
† Mémoires d'un Collégien russe.

M. Francisque SARCEY a consacré à chacun des livres qui composent cette série, une étude spéciale.

« Notre ami Hetzel, écrivait-il au mois de décembre 1885, a commencé une collection bien curieuse et dont le titre générique suffit à indiquer l'intérêt. Chaque année, il paraît un volume qui nous transporte dans un pays différent. Il y a quatre ans, nous étions en France; l'année suivante on nous a menés en Angleterre; l'an d'après, en Allemagne. L'ensemble des volumes, dont cette série doit se composer, formera une étude assez complète des divers systèmes d'éducation suivis par chaque nation.

« Tous ces volumes partent de la même main; ils sont de M. André Laurie, qui me paraît être un universitaire fort au courant des questions pédagogiques, et qui n'en est pas moins un conteur agréable et un écrivain élégant. C'est chaque année un régal attendu par moi de recevoir et de déguster son volume. »

FRANCISQUE SARCEY.

LES ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE . . . . Le Capitaine Trafalgar.
— L'Héritier de Robinson.
— † De New-York à Brest en sept heures.
J. VERNE ET A. LAURIE . . . . L'Épave du Cynthia
STEVENSON ET A. LAURIE . . L'Ile au Trésor.

A PROPOS de l'*Épave du Cynthia*, M. Ulbach écrivait les lignes suivantes :

« La collaboration de MM. Jules Verne et André Laurie ne pouvait être que féconde. La science de l'un, l'observation de l'autre, les qualités littéraires des deux collaborateurs font de ce livre un des plus émouvants de la collection nouvelle. »

« Il y a peu de livres plus nourris de faits, plus substantiels, et d'un intérêt mieux soutenu que l'*Épave du Cynthia*, » a écrit M. Dancourt dans la *Gazette de France*.

« Plus sombre, plus terrible est l'*Ile au Trésor*, roman popularisé en Angleterre par des milliers d'éditions, et dont la maison Hetzel s'est assuré le droit de traduction exclusif. On raconte que M. Gladstone, le grand homme d'État, rentrant chez lui, après une séance agitée, trouva, par hasard, sous sa main, l'*Ile au Trésor*, de Stevenson. Il en parcourut les premières pages, et il ne quitta plus le livre qu'il ne l'eût achevé. C'est que ces premières pages sont un chef-d'œuvre d'exposition mystérieuse, d'attractions captivantes... »

LEGOUVÉ . . . . Nos Filles et nos Fils.
— . . . . La Lecture en famille.
LERMONT (J.) . . . . Les jeunes Filles de Quinnebasset.
MACÉ (JEAN) . . . . Contes du Petit-Château.
— . . . . Histoire d'une Bouchée de Pain.
— . . . . Histoire de deux Marchands de pommes.
— . . . . Les Serviteurs de l'estomac.
— . . . . Théâtre du Petit-Château.
MALOT (HECTOR) . . . . Romain Kalbris.

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

Aventures de Terre et de Mer

Œuvres choisies. — 16 volumes

MAYNE-REID. Désert d'eau. — Deux Filles du Squatter. — Chasseurs de chevelures. — Chef au Bracelet d'or. — Exploits des jeunes Boërs. — Jeunes Esclaves. — Jeunes Voyageurs. — Petit Loup de mer. — Montagne perdue. — Naufragés de l'île de Bornéo. — Planteurs de la Jamaïque. — Robinsons de terre ferme. — Sœur perdue. — William le Mousse. — Les Émigrants du Transwaal. — La Terre de Feu.

« Mayne-Reid est un Cooper plus accessible à tous, aux jeunes gens en particulier. Scrupuleusement moral, d'une imagination riche et curieuse, mettant en scène quelque simple récit, autour duquel il groupe des incidents romanesques, et cependant possibles, il promène son lecteur au milieu des forêts vierges, parmi les tribus sauvages, et exalte le courage individuel aux prises avec les difficultés et les nécessités de la vie. » Claretie.

« Que les jeunes gens à qui les *Chasseurs de Chevelures* et les *Naufragés de l'Ile de Bornéo* ont procuré tant d'émotions dramatiques et toujours saines, jouissent de leur reste, a écrit Victor Fournel, dans le *Moniteur universel*, dans son étude sur la *Terre de feu*, la dernière œuvre de Mayne-Reid; il n'écrira plus pour eux, ce conteur inépuisable, ce Cooper de la jeunesse, dont les *Aventures de terre et de mer* ont charmé tant d'imaginations, en les entraînant au loin dans les contrées mystérieuses de l'Afrique et les solitudes du nouveau monde. »

Victor Fournel.

MULLER (E.) . . . . La Jeunesse des Hommes célèbres.
— . . . . Les Animaux célèbres.
RATISBONNE (LOUIS) . . . . ✿ La Comédie enfantine.
RIDER HAGGARD . . . . Découverte des Mines de Salomon.
SAINTINE (X.). . . . . Picciola.
SANDEAU (J.) . . . . La Roche aux Mouettes. — ✿ Madeleine.
— . . . . Mademoiselle de la Seiglière.
SAUVAGE (E.) . . . . La Petite Bohémienne.
SÉGUR (COMTE DE). . . . . . Fables.
ULBACH (L.). . . . . Le Parrain de Cendrillon.

ŒUVRES de P.-J. STAHL

✿ Contes et Récits de Morale familière. — Les Histoires de mon Parrain. — ✿ Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles. — ✿ Maroussia. — ✿ Les Patins d'argent. — Les Quatre Filles du docteur Marsch. — ✿ Les Quatre Peurs de notre Général.

Stahl a voulu enseigner familièrement la morale, la mettre en action pour tous les âges. De tous les livres de Stahl se dégage une morale présentée avec toute la séduction et cette forme spirituelle qui donne à la fiction les apparences de la réalité.

Peu d'hommes ont plus et mieux fait pour la jeunesse, qui lui doit sa libération littéraire. »

Ch. Canivet. *(Le Soleil.)*

STAHL ET LERMONT. . . . . Jack et Jane.
— . . . . . . La petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.
TEMPLE (DU). . . . . Sciences usuelles. — Communications de la Pensée.
TOLSTOI (COMTE L.) . . . . . Enfance et Adolescence.
VERNE (JULES) ET D'ENNERY. Les Voyages au Théâtre.
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Maison.
— . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . Histoire de l'Habitation humaine.
— . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.
— . . . . Histoire d'un Dessinateur.

Volumes grand in-8° jésus, illustrés

BIART (L.) . . . . Aventures d'un jeune Naturaliste.
— . . . . Don Quichotte *(adaptation pour la jeunesse)*.
BLANDY (S.). . . . . Les Épreuves de Norbert.
CLÉMENT (CH.). . . . . Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
FLAMMARION (C.) . . . . Histoire du Ciel.
GRANDVILLE . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
GRIMARD (E.). . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
LA FONTAINE . . . . Fables, illustrées par Eug. Lambert.
LAURIE (A.). . . . . Les Exilés de la Terre.
MALOT (HECTOR) . . . . ✿ Sans Famille.
MEISSAS (DE). . . . . Histoire Sainte.
MOLIÈRE. . . . . Édition Sainte-Beuve et Tony Johannot.
STAHL ET MULLER . . . . . . Nouveau Robinson suisse.

Jules Verne



VOYAGES EXTRAORDINAIRES

35 VOLUMES IN-8° JÉSUS, ILLUSTRÉS

† Famille sans Nom.
† Sans dessus dessous.
Deux ans de vacances.
Nord contre Sud.
Un Billet de Loterie.
Autour de la Lune.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Aventures du capitaine Hatteras.
Un Capitaine de 15 ans.
Le Chancellor.
Cinq Semaines en ballon.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
De la Terre à la Lune.
Le Docteur Ox.
Les Enfants du capitaine Grant.
Hector Servadac.
L'Ile mystérieuse.
Les Indes-Noires.
Mathias Sandorf.
Le Chemin de France.
Robur le Conquérant.
La Jangada.
Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Le Pays des Fourrures.
Le Tour du monde en 80 jours.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
Une Ville flottante.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Voyage au centre de la Terre.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.

« L'œuvre de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires,* que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de vingt-cinq volumes (contenant 35 ouvrages), et tous les ans, Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.

Ces livres de voyage, ces contes d'aventures, ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français. »

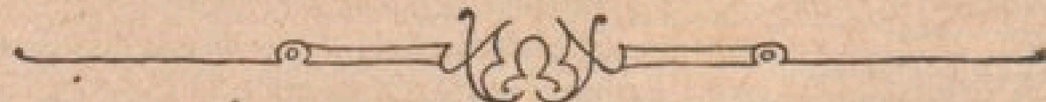
CLARETIE.

Découverte de la Terre

3 Volumes in-8°

Les premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

J. VERNE et TH. LAVALLÉE. Géographie illustrée de la France, nouvelle édition revue et corrigée par M. DUBAIL.



BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes gr. in-16 colombier

ERCKMANN-CHATRIAN. Avant 89 (*illustré*).
BLOCK (M.). *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*
La France. — Le Département. — La Commune.
Paris, Organisation municipale. — Paris, Institutions administratives. — L'Impôt. — Le Budget.
L'Agriculture. — Le Commerce. — L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique.

GUICHARD (V.) . . . . Conférences sur le Code civil.
PONTIS. . . . . Petite Grammaire de la prononciation.
J. MACE. . . . . La France avant les Francs (*illustré*).
MAXIME LECOMTE . . . . . La Vocation d'Albert.



Motteroz — Imp. r. C. Paris. — 8352.

